

Tes dernières volontés

Laura Lippman

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAURA LIPPMAN



TES DERNIÈRES VOLONTÉS

SUSPENSE

**“ LE MEILLEUR SUSPENSE
DE L'ANNÉE ”**
STEPHEN KING

© 2010, Laura Lippman

Première publication HarperCollins Publishers 2010
10 East 53rd Street, New York, NY 10022, USA
Titre original : *I'd know you anywhere*

978-2-810-00477-5

© Éditions du Toucan, septembre 2011

www.editionsdutoucan.fr

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Page de Copyright

Dédicace

PREMIÈRE PARTIE - JE TE RECONNAÎTRAIS N'IMPORTE OÙ

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

DEUXIÈME PARTIE - *CARELESS WHISPER*

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

TROISIÈME PARTIE - *IN MY HOUSE*

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

QUATRIÈME PARTIE - *WHO'S ZOOMIN' WHO ?*

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

CINQUIÈME PARTIE - *HOLIDAY*

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

SIXIÈME PARTIE - *CRAZY FOR YOU*

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

SEPTIÈME PARTIE - *EVERYBODY WANTS TO RULE THE WORLD*

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

HUITIÈME PARTIE - *VOICES CARRY*

Chapitre 45

NEUVIÈME PARTIE - *EVERY DAY*

Chapitre 46

NOTE DE L'AUTEUR

Pour Dorothy et Bernie

PREMIÈRE PARTIE

JE TE RECONNAÎTRAIS N'IMPORTE OÙ

Chapitre 1

– Iso, c’est l’heure de...

Eliza Benedict marqua une pause au pied de l’escalier. L’heure de quoi, exactement ? Tout l’été – on était en août –, Eliza avait eu du mal à trouver le mot juste. Rien de bien compliqué, juste les termes nécessaires pour exprimer des émotions vigoureuses ou des concepts abstraits, pour formuler des aveux difficiles devant des êtres chers. Elle cherchait les mots les plus simples qui soient, du lexique quotidien. Elle n’avait que trente-huit ans. À quoi ressemblerait son cerveau quand elle en aurait cinquante ou soixante-dix ? Pourtant, sa mère avait encore l’esprit très vif, à soixante-dix-sept ans.

Non, c’était de toute évidence un problème temporaire, transitoire, une conséquence du retour aux États-Unis, après les six années que la famille venait de passer en Angleterre. Il y avait là une certaine ironie du sort, car Eliza avait scrupuleusement évité les termes britanniques durant leur séjour là-bas ; elle jugeait prétentieux ces Américains qui employaient l’argot local. Pourtant, une fois de retour, elle ne parvenait pas à chasser de sa tête ou de sa bouche tout ce vocabulaire d’emprunt. Résultat, elle restait souvent muette, comme en ce moment. Ce n’est pas que les mots lui manquaient, comme on dit, mais plutôt qu’ils se bouscullaient, l’accablaient, elle s’y noyait.

Elle recommença, projetant sa voix vers l’étage sans vraiment crier, technique dont elle tirait une grande fierté.

– Iso, c’est l’heure de ton camp de football.

– De *soccer*, répondit sa fille d’une voix étouffée, mais clairement méprisante, ce ton qu’elle avait les trois quarts du temps depuis qu’elle avait fêté ses treize ans, sept mois auparavant.

Une série de bruits se fit entendre, portes claquées, tiroirs refermés, et lorsqu’Iso reprit la parole, ce fut d’une voix plus claire (où avait-elle la tête quelques instants plus tôt, dans le panier à linge sale, dans son pull, *dans les toilettes* ? Eliza redoutait beaucoup, sans fondement jusque-là, les troubles alimentaires).

– Tu appelais ça « soccer » quand tout le monde disait « football », alors pourquoi tu dis « football » maintenant que tu sais très bien que c’est censé être « soccer » ?

Au moins, je me suis souvenue de t’appeler Iso.

– C’est ton stage, et c’est toi qui as horreur d’être en retard.

– Le football, c’est mieux, dit Albie, qui arriva derrière le coude

d'Eliza.

Il venait d'avoir huit ans, il était encore assez jeune pour apprécier d'être à côté sa mère – et même *du côté* de sa mère quand une discussion s'élevait.

– Mieux comme mot ou comme sport ?

– Comme mot. C'est plus juste. Parce qu'on joue surtout avec les pieds, des fois avec la tête. Et les mains, pour le gardien. Alors que le football américain, c'est plus les mains que les pieds. Ils lancent la balle et ils la portent.

– Lequel préfères-tu, comme sport ?

– Le soccer quand je joue, le football américain quand je regarde.

À la connaissance d'Eliza, Albie n'avait jamais regardé une seule minute d'un match de football américain. Mais il pensait devoir répartir son intérêt équitablement. À table, Albie essayait toujours de terminer toute sa nourriture en même temps, de peur que les petits pois le soupçonnent de préférer le poulet.

Isobel – *Iso* – descendit l'escalier bruyamment, chaussée de ses crampons, qu'elle n'était pas censée porter dans la maison. Au moins, elle était prête, en grand uniforme, et elle avait réussi à se natter toute seule les cheveux. Eliza ne put s'empêcher de toucher le désordre de ses propres boucles rousses, se demandant une fois encore comment elle avait pu donner naissance à cette créature toute enjambes, aux cheveux lisses, aux membres lisses, aux manières lisses. Isobel avait la peau olive et les cheveux noirs de son père, mais à part ça, cette grande sauterelle aurait très bien pu être une enfant trouvée.

– On est la famille snacks, aujourd'hui ? demanda-t-elle, aussi impérieuse qu'une duchesse.

– Non...

– Tu es sûre ?

– Oui...

– Ce serait *horrible* si tu avais oublié, dit Iso.

– Horrible ? répéta Eliza, en s'efforçant de ne pas sourire.

– Presque aussi grave que la première fois, quand tu nous as servi cette viande immonde.

– Papa avait rapporté du biltong d'Afrique du Sud, précisa Albie, que ce souvenir rendait rêveur. Moi, ça m'a plu.

– Pas étonnant, répliqua sa sœur.

– Ne vous disputez pas, dit Eliza.

– J'arrête.

Albie était toujours soucieux non seulement d'équité, mais aussi de précision. Sa sœur était l'instigatrice de presque tous leurs désaccords. Iso roula de gros yeux.

Autrefois, ils ne se disputaient jamais, même comme ça. Ils étaient proches, au moins parce qu'Albie vénérât Iso et qu'Iso aimait être

vénérée. Mais lorsqu'ils avaient quitté Londres, Iso avait décidé qu'elle ne voulait plus de l'adoration d'Albie. Au grand désarroi d'Eliza, elle semblait avoir procédé à un inventaire impitoyable de sa vie, pour se débarrasser de tout ce qui menaçait la personnalité qu'elle venait de s'inventer, depuis son petit frère jusqu'à la dernière syllabe de son prénom, ce « -bel » inoffensif et charmant (« Iso ? s'était étonné Peter. Les gens vont croire que c'est l'abréviation d'isotope. Ça ne devrait pas plutôt être Izzo ? » Iso avait roulé de gros yeux.) Un petit frère roux, avec des taches de rousseur, qui faisait des cauchemars et qui énonçait des sentences étranges, ni Anglais ni tout à fait Américain, voilà qui ne correspondait pas à la nouvelle image d'Iso. Sa mère n'y correspondait pas non plus, mais Eliza l'avait prévu. Ce qu'elle trouvait insupportable, c'était son dédain envers Albie.

– Tu as pensé à nos chaises ? demanda Albie à sa mère.

– Elles sont dans... (Elle s'empêcha de dire « la malle ».) Dans le coffre.

Iso ne parut pas apaisée.

– Ce n'est pas un coffre, c'est un compartiment à bagages.

Eliza poussa les enfants vers la voiture, une Subaru Forester dans laquelle elle avait déjà passé bien des journées, et où elle allait sans doute passer encore plus de temps dès que l'école aurait repris.

À 8 h 30, il faisait déjà chaud ; Eliza se demanda si le camp allait finalement être annulé. Il y avait une sorte de formule associant la température, l'humidité et la qualité de l'air, qui autorisait à suspendre les activités de plein air. Les autres mères avaient sans doute vérifié sur Internet, ou avaient programmé une alarme sur leur portable, mais Eliza avait depuis longtemps admis qu'elle ne serait jamais ce genre de mère.

Et puis c'était un camp privé, et très macho, avec des ambitions sérieuses et une anglophilie prononcée. Ses six années à Londres conféraient à Iso un grand prestige, et elle prétendait bien mieux connaître le football britannique que son séjour ne le lui avait permis. Eliza en était stupéfaite : quelques séances sur l'ordinateur, à lire la presse anglaise et Wikipédia, et Iso pouvait se faire passer pour un expert, parler de Manchester United et d'Arsenal, se déclarer fan de Tottenham Hotspur, qu'elle avait l'aplomb d'appeler les Spurs. Eliza était partagée entre l'admiration et la désapprobation face au carriérisme de sa fille, et encore plus face à son art d'impressionner son entourage. Elle essayait de se dire que cette adaptabilité protégerait Iso en ce bas monde, mais elle s'inquiétait bien plus pour Iso la calculatrice que pour Albie le crédule. Les cyniques se berçaient d'illusions, croyant avoir compris les scénarios catastrophes, et ils étaient immanquablement surpris par les tours que leur jouait la vie. Les rêveurs étaient souvent déçus, mais rarement par eux-mêmes.

Eliza avait installé le contrôle parental sur l'ordinateur et elle surveillait l'activité d'Iso sur Internet, qui semblait bien innocente. À présent, Iso exigeait son propre téléphone, mais Eliza n'était pas sûre de pouvoir surveiller les textos. Elle devrait demander conseil, à supposer qu'elle réussisse à se lier d'amitié avec les autres mères.

Sur le terrain dénué d'ombre, elle disposa les chaises pliantes, tout en jetant des regards envieux sur ces femmes prévoyantes qui avaient un parasol fixé à leur siège ou, dans le cas d'une mère ultra-préparée, un auvent portatif. Eliza regrettait de ne pas avoir su dès le mois de juin que ces choses-là existaient, mais de toute façon elle ne s'en serait sans doute pas procuré. Elle s'était déjà sentie assez décadente en achetant des chaises pourvues de porte-gobelet. Elle s'installa avec son fils sous un soleil sans merci ; sans le moindre embarras, Albie lisait le *Journal d'un dégonflé*, tandis qu'Eliza faisait mine de suivre l'entraînement d'Iso. En réalité, elle tendait l'oreille. Bien que charmantes, les autres mères – et il n'y avait que des mères, à l'exception d'un père licencié qui jouait son rôle d'homme au foyer avec un peu trop d'enthousiasme au goût d'Eliza – s'étaient vite assurées que les enfants d'Eliza n'étaient pas inscrits dans les mêmes écoles que les leurs, ce qui signifiait apparemment qu'elles n'avaient aucune raison de devenir ses amies.

– ... sur la liste des criminels sexuels.

Quoi ? Eliza fit abstraction des autres bruits ambiants et se concentra sur cette conversation.

– Vraiment ?

– J'avais demandé à être prévenue par téléphone. Ce type n'habite qu'à cinq numéros de chez nous.

– Crime sexuel sur mineur ou viol ordinaire ?

– Sur mineur, au troisième degré. J'ai vérifié sur le site officiel.

– Qu'est-ce que ça veut dire, au troisième degré ?

– Je ne sais pas. Mais c'est sûrement mauvais.

– Et il est à Chevy Chase ?

Un long silence.

– Eh bien, nous avons une adresse postale à Chevy Chase.

Eliza sourit. Elle savait, pour avoir cherché à reloger sa famille, que certaines personnes trafiquaient leur adresse, et que même dans ce comté très coté, l'un des plus riches des États-Unis, la hiérarchie sociale comptait mille subtilités. Qu'y avait-il de pire, avoir un criminel sexuel pour voisin ou avouer qu'on n'habitait pas réellement Chevy Chase ? Les Benedict habitaient Bethesda, et Peter avait veillé à ce qu'il n'y ait aucun délinquant sexuel, sur adulte ou mineur, dans un rayon d'un kilomètre, même si l'un de leurs voisins, fonctionnaire sexagénaire, avait été arrêté pour racolage dans les toilettes du Smithsonian.

Une fois le match terminé – Iso le remporta pour son équipe avec un tir de pénalty, victoire qu'elle assumait avec légèreté et élégance – les Benedict remontèrent dans la voiture et repartirent dans cette longue, interminable journée d'été. La chaleur était maintenant prononcée ; elle dépasserait les 35 °C pour le troisième jour consécutif, et le manque d'arbres dans cette zone récemment construite renforçait la sensation de canicule. C'était une chose qu'Eliza appréciait sans réserve dans leur nouvelle maison : le paysage verdoyant. À l'ombre de tous ces grands arbres, on avait l'impression qu'il faisait bien cinq degrés de moins que dans le quartier des affaires, près de Wisconsin Avenue. Cela lui rappelait Roaring Springs, cet ancien village industriel réhabilité où elle avait grandi, près de Baltimore, adossé à un parc d'État. Chez elle, il n'y avait pas de climatisation, rien qu'une série de ventilateurs sur les fenêtres, pourtant il faisait toujours assez frais pour dormir. Là encore, sa mémoire exagérait peut-être. Dans le folklore de la famille Lerner, Roaring Springs avait pris un aspect quasi mythique. C'était pour eux ce que Moscou était pour les trois sœurs de Tchekhov. Non, Moscou était le lieu où les sœurs rêvaient d'aller, alors que Roaring Springs était le lieu que les Lerner avaient été obligés de quitter, sans que cela soit leur faute.

Eliza fit un saut chez Trader Joe, ce que les enfants appréciaient bien plus que les courses dans un « vrai » magasin. Elle les laissa choisir leur propre snack tandis qu'elle parcourait les rayons, s'amusant de la façon arbitraire dont la marchandise allait et venait sans explication. Au début de l'été, elle avait découvert avec Albie de délicieux biscuits au gingembre, gros et tendres, mais ils avaient aussitôt disparu, et il ne lui aurait pas semblé correct de vouloir en savoir plus. « Ce doit être un soulagement de retrouver de vrais magasins d'alimentation », lui avaient dit les épouses des nouveaux collègues de Peter. L'attitude des Américains face à l'Angleterre semblait ne plus avoir évolué depuis 1974, du moins parmi ceux qui n'y étaient jamais allés. Ces dames parlaient du principe qu'elle avait mené à l'étranger une vie de privations et de froidure, blottie contre un mauvais chauffage d'appoint alors qu'on la gavait de tourte aux rognons et de boudin noir.

Pourtant, ces mêmes Américains qui voyaient le Royaume-Uni comme un pays de privation matérielle accordaient trop de crédit à sa vie culturelle, qui se résumait à Shakespeare et à la BBC. Eliza avait trouvé les Britanniques encore plus obsédés par les célébrités que ses compatriotes. Durant leur séjour outre-Atlantique, Germaine Greer avait fait une apparition dans l'émission de télévision *Big Brother*, ce qu'Eliza avait trouvé profondément déprimant. Mais l'audio-visuel en général la déprimait, l'omniprésence des écrans dans la vie moderne. Elle détestait voir ses enfants, et même son mari, se pétrifier,

instantanément hypnotisés par un téléviseur ou un ordinateur.

– Il y a des gens qui ont des lecteurs de DVD dans leur voiture, annonça Albie sur la banquette arrière.

Il avait parfois l'art de se trouver exactement sur la même longueur d'ondes qu'Eliza, comme si son cerveau à elle était une radio qu'il pouvait régler à sa guise. D'une voix douce, intriguée, il se contentait d'exposer un fait curieux. Pourtant, il avait déjà signalé cette réalité une ou deux fois par semaine depuis qu'ils avaient acheté leur nouvelle voiture.

– Ça te ferait vomir. Tu es malade rien qu'en *lisant* en voiture, dit Iso, comme si l'acte même de lire était suspect.

– Ici, je crois que je ne serais plus malade. C'était seulement en Angleterre.

Pour Albie, l'Angleterre signifiait être un petit garçon, et il avait décidé de laisser derrière lui tous les ennuis qu'il avait eus là-bas, tout cela appartenait au passé. Fini les cauchemars, avait-il décrété, et ils avaient cessé du jour au lendemain, ou bien il était très doué pour tenir bon jusqu'au matin. Très difficile à l'heure des repas, il avait aussi décidé de se réinventer dans la peau d'un gastronome aventureux. Aujourd'hui, il avait opté pour des noix de cajou au piment. Eliza soupçonnait que ce plat ne lui plairait guère, mais la règle était de laisser les enfants prendre ce qu'ils voulaient, sans protester, même si la nourriture filait à la poubelle. À quoi bon accorder aux enfants la liberté d'essayer et de se tromper, si tout ça se réduisait à une pénible leçon de choses ? Quand Albie choisissait un menu immangeable pour lui, Eliza proposait avec compassion de le remplacer par un plat acheté à l'épicerie du coin. Pendant ce temps, Iso s'en tenait aux valeurs sûres, sélectionnant des aliments quasi puérils, boulettes de maïs au fromage et glace au yaourt. Iso était une divorcée de trente-cinq ans dans sa tête, une gamine de trois ans dans son estomac.

Pourtant, fait incroyable, Albie aimait ses noix de cajou. Après le déjeuner, il les versa dans un bol et partit dans le salon avec son « cocktail », mélange de boisson aux fruits et d'eau gazeuse. Peter recevait beaucoup, dans le cadre de son emploi précédent, et Eliza craignait que la culture plus « buveuse » de Londres ait fait trop forte impression sur son fils. Mais c'était évidemment l'aspect visuel et le côté cérémonie qui l'attiraient, les couleurs vives des verres, les petites assiettes de biscuits. Eliza digérait mal l'alcool. C'est l'un des changements liés à ses grossesses, et sur lequel elle n'était jamais revenue. La grossesse avait transformé son corps, mais en mieux. Osseuse et dépourvue de taille quand elle avait vingt ans, elle avait acquis une rondeur très seyante après la naissance d'Iso, à la fois compacte et pulpeuse.

La seule personne à désapprouver le corps d'Eliza était Iso, qui prenait pour modèle... les top-models. Et en particulier, les aspirants mannequins d'une abominable émission américaine qui jouissait d'un succès inexplicable en Angleterre. Le seul grief formulé par Iso contre leur retour aux États-Unis était que cette émission avait ici un an d'avance et qu'on lui avait donc « gâté » toute une saison. « Ils révèlent le nom de la gagnante dès le générique ! » avait-elle gémi. Elle visionnait pourtant les rediffusions données presque chaque jour, alors même qu'elle connaissait l'issue du concours. Elle était à présent en train de regarder un épisode, pendant qu'Albie tentait subrepticement de réduire la distance entre eux, avançant d'un centimètre à la fois sur la moquette.

– Respire pas si fort, dit Iso.

– *Ne respire pas si fort*, corrigea Eliza.

L'après-midi s'étendait devant eux, inerte et néanmoins exigeant, comme un invité qui se présenterait avec toute une valise de linge sale. Eliza sentait qu'ils auraient dû faire quelque chose de constructif, mais Iso refusa d'aller faire du shopping afin de s'habiller pour la rentrée, et Peter avait demandé qu'ils repoussent jusqu'au week-end leur visite annuelle chez Staples. Peter adorait acheter des fournitures scolaires, notamment parce que cela lui permettait d'exécuter sa propre version de la publicité où un père dansait, en extase, sur cette chanson de Noël, « The Most Wonderful Time of the Year » (Iso autorisait à Peter un tas de choses qu'elle n'aurait jamais supportées de la part d'Eliza). Les Benedict n'avaient pas eu de place pour la piscine locale, réservée à un nombre limitée de résidents, et il faisait trop chaud pour faire quoi que ce soit d'autre à l'extérieur. Eliza sortit le matériel de dessin et demanda aux enfants d'esquisser des projets pour leurs chambres, en promettant qu'ils auraient le droit de peindre les murs de la couleur qui leur plairait et qu'ils choisiraient de nouveaux meubles chez Ikea. Iso fit semblant de s'ennuyer mais finit par aller sur Internet pour s'informer sur les différents lits, et Eliza fut impressionnée par le bon goût de sa fille, qui préférait les choses simples. Albie imagina une superbe chambre-forêt vierge, remplie de dinosaures, sa passion du moment. Sans doute impossible à mettre en pratique, chez Ikea ou ailleurs, mais le résultat était splendide. Elle les complimenta tous deux, leur donna des glaces à l'eau et s'en offrit une à la cerise. Peut-être pourraient-ils garder les bâtons pour un bricolage à venir ? Avant même que Peter travaille dans une société d'investissement soucieuse d'écologie, les Benedict étaient de grands recycleurs.

Le courrier tomba bruyamment par la boîte aux lettres, provoquant un instant d'excitation dans ce long après-midi étouffant. « J'y vais ! » hurla Albie, alors qu'il n'y avait pas la moindre concurrence. À peine

six mois auparavant, sa sœur s'était chamaillée avec lui sur une interminable liste de privilèges, dont le droit d'aînesse. Aller chercher le courrier, choisir son muffin en premier au petit déjeuner, répondre au téléphone, appuyer sur les boutons de l'ascenseur. Elle était bien au-dessus de tout ça, à présent.

Albie tria le courrier sur le comptoir de la cuisine.

– Papa, facture, pub. Papa, pub. Pub. Pub. Maman ! Une vraie lettre.

Une vraie lettre ? Qui pouvait lui écrire une vraie lettre ? Qui écrivait encore de vraies lettres ? Sa sœur Vonnie aimait ressasser des griefs anciens, mais ces messages-là étaient généralement envoyés par courrier électronique. Eliza examina l'enveloppe blanche ordinaire, venant d'une boîte postale à Baltimore. Connaissait-elle encore qui que ce soit à Baltimore ? L'adresse, écrite à l'encre violette, était assez soignée pour avoir été imprimée. Sans doute une publicité déguisée en vraie lettre, c'était louche.

Mais non, c'était bien un courrier authentique, une feuille volante et une image découpée dans un magazine sur papier glacé, une photo de Peter et Eliza, à une fête donnée au bureau de Peter, au début de l'été. L'écriture était maniérée et féminine, inconnue, mais le ton lui parut aussitôt d'une intimité soulignée.

Chère Elizabeth,

Je suis sûr que c'est un choc, mais mon intention n'est pas de te choquer. Il y a encore quelques semaines, je n'aurais jamais cru avoir la moindre communication avec toi et cela me semblait juste. Ça fait maintenant plus de vingt ans que ça dure. Mais on ne peut pas ignorer les signes qui vous sautent au visage, et ta photo est parue dans le Washingtonian, pas vraiment le genre de magazine que je lis d'ordinaire, et tu serais surprise si je te disais ce que je lis aujourd'hui. Bien sûr, tu as vieilli, tu es devenue une femme. Visiblement, cela fait un certain temps que tu es une femme. Enfin, je te reconnaîtrais n'importe où.

– C'est de qui, Maman ? demanda Albie.

Même Iso parut vaguement s'intéresser à cette bizarrerie : une lettre adressée à sa mère, dont le nom apparaissait surtout sur des catalogues et des rappels envoyés par le dentiste. Voyaient-ils ses mains trembler, remarquaient-ils la transpiration sur son front ? Eliza avait envie de froisser la lettre dans son poing, de la jeter au loin, mais cela n'aurait fait qu'exciter leur curiosité.

– Quelqu'un que j'ai connu quand j'étais jeune.

On dirait qu'ils vont enfin accepter de bientôt mettre un terme à ma peine. Je n'essaye pas d'éviter les grands mots, mort, exécution, tout ce qu'on veut, j'évite juste d'être trop précis. C'est ma peine, après tout. J'ai été condamné à mort et je suis en paix avec cette idée.

Je croyais être en paix en général, mais tout à coup j'ai vu ta photo. Et, même si certains trouveront ça bizarre, je sens bien que c'est à toi que je dois mes plus vives excuses ; tu es la personne à qui je n'ai jamais demandé pardon, le crime dont je n'ai jamais eu à répondre. Je suis sûr que d'autres pensent différemment, mais ils me verront bientôt mort et alors ils seront heureux, du moins c'est ce qu'ils croient. J'accepte aussi le fait que tu ne souhaites peut-être pas avoir de mes nouvelles ; j'ai donc eu recours à un petit subterfuge pour que cette lettre te parvienne, par une tierce personne en qui j'ai toute confiance. C'est son écriture à elle, pas la mienne, au cas où tu te poserais la question, et en passant par elle, j'évite les yeux indiscrets, tant pour ta protection que pour la mienne. Mais je ne peux pas m'empêcher de me poser des questions sur ta vie, qui doit être bien agréable, si ton mari exerce un métier qui lui vaut d'être photographié lors des fêtes dont on parle dans le *Washingtonian*, lui en smoking et toi en robe du soir. Tu as l'air très différente, tout en étant la même, si cela a un sens. Je suis fier de toi, Elizabeth, et j'aimerais beaucoup avoir de tes nouvelles. Plutôt tôt que tard, ha ha !

Amicalement, Walter

Puis, au cas où elle ne serait pas rappelée l'identité complète de l'homme qui l'avait enlevée, l'été de ses quinze ans, et qui l'avait retenue en otage pendant près de six semaines, au cas où elle connaîtrait quelqu'un d'autre dans le couloir de la mort, au cas où elle aurait oublié l'homme qui avait tué au moins deux autres jeunes filles et qui était soupçonné d'en avoir tué bien d'autres, mais qui l'avait laissée vivre, au cas où tout cela aurait pu lui échapper, il avait eu la gentillesse d'ajouter :

(Walter Bowman)

Chapitre 2

1984

Walter Bowman était beau garçon. Ceux qui disaient le contraire avaient l'esprit tordu ou étaient indignes de confiance. Il avait les cheveux bruns et les yeux verts, une peau qui bronzait facilement, d'un bronzage de fermier. En réalité, il n'était pas agriculteur mais mécanicien, il travaillait au garage de son père. Question bronzage, le résultat était le même. Il aurait aimé travailler torse nu les jours où il faisait chaud, mais son père ne voulait pas entendre parler.

Il était assez beau garçon pour que sa famille le taquine à ce sujet, comme pour s'assurer qu'il n'aurait pas la grosse tête. D'accord, il n'était pas très grand, mais beaucoup de stars ne l'étaient pas davantage. C'est ce que lui avait expliqué Claude, du salon de coiffure. Claude ne comparait pas Walter à une star, non ; comme sa famille, comme tout le monde en ville, Claude voulait apparemment maintenir Walter à sa place. Mais un jour, Claude signala qu'il avait aperçu Chuck Norris dans un casino de Las Vegas.

– C'est un petit bonhomme. Mais de toute façon, ils sont tous petits, dans le cinéma. (Claude finissait de lui couper les cheveux. Walter aimait sentir le peigne sur sa nuque.) Ils ont des grosses têtes mais des petits corps.

– Petit comment ? avait demandé Walter.

– Comme mon pouce.

– Non, sérieusement.

– Un mètre soixante-dix, un mètre soixante-douze. À peu près ta taille.

C'est ce que Walter voulait entendre. Si Chuck Norris avait à peu près sa taille, c'était presque comme si Walter ressemblait à Chuck Norris. Malgré tout, il tenait à préciser un détail.

– Moi, je fais un mètre soixante-quinze. C'est la moyenne pour un homme, tu le savais ? Un mètre soixante-quinze pour un homme, un mètre soixante-deux pour une femme.

– C'est la moyenne ou la médiane ? demanda Claude. Il y a une différence, tu sais.

Walter ne connaissait pas la différence. Il aurait pu poser la question, mais il soupçonnait Claude de ne pas vraiment savoir non plus, et tout ce qu'il y gagnerait, c'est que Claude se moquerait de son

ignorance.

– La moyenne, dit-il.

– Bon, il faut bien qu'il y ait des gens dans la moyenne.

Claude était grand mais maigre, et pâle de haut en bas. Il avait un genre de peau marbrée, pâle, des cheveux roux clair, des yeux qui pleuraient à force de regarder les cheveux qu'il avait sous ces ciseaux. Tout le monde essayait toujours de remettre Walter à sa place, de le rabaisser, de l'empêcher d'être ce qu'il aurait pu être. Même les femmes, les filles, semblaient faire partie du complot. Parce que Walter, alors qu'il était bel homme, n'arrivait pas à trouver une femme qui veuille bien sortir avec lui, même pour un seul rendez-vous. Il ne comprenait pas. Ça commençait toujours bien, il liait conversation. Il lisait des livres, il savait des trucs, il connaissait plein de choses intéressantes. L'histoire de Claude sur Chuck Norris, par exemple, était devenue une de ses anecdotes, il l'avait arrangée à sa sauce, en montrant entre le pouce et l'index à quel point Chuck Norris était un tout petit bonhomme. En général, ça faisait rire, ou au moins sourire.

Mais ensuite il se passait quelque chose, il n'arrivait jamais à déterminer quoi, et le visage de la fille se fermait. Il vivait dans une petite ville, et il eut bientôt l'impression qu'aucune des filles qui y habitaient ne voudrait jamais sortir avec Walter Bowman. Les rares fois où de nouveaux venus emménageaient, quand ils avaient des filles, on avait dû les prévenir, parce qu'elles ne voulaient pas non plus sortir avec lui.

Puis, un beau jour, alors qu'il faisait une course pour son père, il vit une fille qui se promenait juste à la sortie de Martinsburg. Il faisait chaud, elle portait un short par-dessus un maillot de bain une pièce, couleur lavande. Il aimait l'idée du maillot une pièce, moins indécent qu'un deux pièces. Il lui proposa de monter.

Elle hésita.

– Dites-moi où vous allez, ajouta Walter. Je vous offre le service porte à porte. La clim du camion est tellement vieille qu'il vous faudra un pull.

Il faisait froid. Il vit la réaction de ses seins lorsqu'elle monta dans la cabine. Ils étaient gros pour une fille aussi petite, mais il ne laissa pas ses yeux s'y attarder. Il ne les regarda qu'une fois.

– Vous allez où ?

– Au Rite Aid, dit-elle. Je veux m'acheter du maquillage mais ma mère ne veut pas. C'est mon argent, quand même !

– Vous n'avez pas besoin de maquillage. (Dans sa bouche, c'était un compliment, mais elle rougit et serra les poings comme pour se battre avec lui.) Je veux dire, vous avez de la chance, vous êtes belle sans maquillage, mais vous avez raison. C'est votre argent, vous avez le droit de le dépenser comme vous voulez. (Il ne pouvait plus s'arrêter.

C'était peut-être le problème, il ne savait jamais s'arrêter de parler à temps.) Mais vous ne devriez pas non plus acheter des choses illégales, de la drogue, je ne sais pas. Il faut juste dire non.

Elle roula de gros yeux. Elle n'était pas aussi vieille qu'il l'avait cru lorsqu'il l'avait invitée dans le camion. Elle n'avait peut-être pas plus de quinze ans, mais elle se considérait clairement comme plus au fait des usages que Walter. Alors c'était pour ça ? C'était pour ça que les filles comme ça lui échappaient toujours ? Il y en avait qui toléraient sa compagnie, mais elles étaient moches ou bêtes, et Walter ne pouvait pas s'intéresser à n'importe qui. Il était joli garçon. Il aurait dû être avec une jolie fille, ou même une fille plus belle que lui. Tout le monde savait que ça marchait comme ça. Une belle femme pouvait sortir avec l'homme le plus moche de la planète, mais un homme devait se trouver une fille mieux que lui, sinon c'était la honte. Il méritait quelqu'un d'exceptionnel.

– Je fume de l'herbe, annonça la fille.

Il ne la crut pas.

– Et vous aimez ça ?

La question parut la prendre au dépourvu, comme si là n'était pas l'intérêt, qu'elle aime ou n'aime pas ça.

– Ouais, répondit-elle comme au hasard.

Elle ne connaissait sans doute pas non plus la différence entre la moyenne et la médiane, mais Walter la connaissait, maintenant. Il avait cherché dans le dictionnaire. C'est ce qu'il faisait toujours quand il rencontrait un nouveau mot. On n'avait pas le droit d'être bête. Pour être bête, il fallait le vouloir. Il n'arrêtait pas d'apprendre des trucs. Il connaissait la capitale de tous les États d'Amérique et il était en train d'apprendre celle de tous les pays du monde.

– C'est comment ? demanda-t-il.

– Vous savez pas ?

– Non, c'est quelque chose que je n'ai jamais essayé.

– Vous voulez savoir ? J'en ai dans mon sac.

Il n'en avait aucune envie, mais il voulait que la fille reste avec lui encore un peu.

– Vous vous appelez comment ?

– Kelly. Avec un y, mais j'aimerais bien l'écrire avec un i, pour changer. Il y a trois Kelly dans ma classe. Et vous ?

– Walt.

Il n'avait jamais utilisé cette abréviation, mais pourquoi ne pas se risquer, tenter sa chance ? Dans l'heure qui suivit, ils se retrouvèrent dans une petite baie de la rivière, et elle essaya de lui apprendre à fumer de l'herbe. Elle disait qu'il se trompait, mais il le faisait exprès, pour garder toute sa tête. Il était contre la drogue et l'alcool, mais s'il fallait dire le contraire pour pouvoir passer un peu de temps avec cette

Kelly ou Kelli, il le ferait. Il en vint à regretter qu'elle n'ait pas mis un maillot deux pièces. Le une pièce, ça s'enlevait moins facilement, on ne pouvait pas le lui détacher un peu à la fois. Il savait qu'il devrait y aller tout doucement, mais il ne pouvait pas, c'était plus fort que lui. Elle était couchée sur le ventre, sur un long rocher plat. Il lui souffla sur la nuque, en pensant au peigne de Claude. Elle fronça le nez comme si un insecte s'était posé sur elle. Il tenta de lui masser le dos, mais elle haussa les épaules pour qu'il enlève la main. « Non », dit-elle. Il remit la main, non pas sur ses omoplates, mais entre ses jambes, cette fois. « Eh, arrête ! » cria-t-elle. Mais elle n'avait plus son air supérieur et arrogant. Il essaya d'être câlin, de lui embrasser le cou, de lui caresser les cheveux. Il avait lu dans des magazines que les préliminaires étaient importants pour les filles. Mais ça ne passa pas comme ça aurait dû. C'est seulement après, alors qu'elle pleurait, lorsqu'il se mit à inventorier les issues possibles – elle allait devenir sa copine, elle en parlerait à ses parents, à d'autres filles, elle pourrait même en parler à la police, elle n'allait jamais s'arrêter de pleurer – qu'il comprit qu'il n'avait pas le choix.

– Où tu t'es fait ces égratignures, Walter ? demanda son père, ce soir-là, au dîner.

– Je me suis arrêté en chemin pour faire pipi, j'ai marché dans un des buissons d'épineux qui poussent au bord de l'autoroute, dit-il. (Si quelqu'un avait vu son camion garé le long de la Route 118, ça lui ferait une explication.)

– Il t'en a fallu, du temps, pour dégoter une courroie de ventilateur.

– Comme j'ai dit, j'ai dû aller jusqu'à Hagerstown, et ils n'en avaient pas non plus. J'ai dû commander.

– J'aurais juré que Pep Boys, à Martinsburg, avait dit qu'ils avaient ce que je voulais en stock.

– Non, c'était pas la bonne taille. Dans ces magasins, ils ne savent rien. Les vendeurs ne sont pas motivés, ils ne cherchent pas à aider le client.

Il n'en avait pas fallu plus que son père s'emballa et se lance dans une tirade sur la mort du petit commerce.

Ce week-end-là, la presse locale ne parlait que de la disparue, Kelly Pratt. Elle n'aurait plus jamais l'occasion de changer l'orthographe de son prénom, songea Walter. Une semaine s'écoula, un mois, une saison, une année. Il l'appelait Kelly Brat, Kelly la Sale Gosse. Il lui avait montré qui commandait. Ça aurait pu être sympa, elle n'aurait pas dû l'emmener au bord de la rivière pour fumer de l'herbe, c'est ça qui avait tout fait foirer, il n'avait sûrement pas été le premier à coucher avec elle, même si elle n'avait que quatorze ans, d'après les journaux. Salope. Droguée. Le fait même qu'on ne l'avait jamais

retrouvée, qu'il ne s'était pas fait prendre, que la police n'était jamais venue lui parler, que personne n'avait déclaré avoir vu le pickup de Walter Bowman garé sur la colline au-dessus de la rivière ce jour-là, qu'on n'avait jamais mené de fouilles de ce côté-là de la rivière, tout ça prouvait qu'il avait eu raison de faire ce qu'il avait fait.

Les jours de congé, il se mit à faire de longues balades en camion, à la recherche d'autres filles qui faisaient du stop.

Chapitre 3

– « Ha ha », s'étonna Peter. Il a réellement écrit « ha ha ».

– Si c'était un courrier électronique, s'il avait eu accès à un ordinateur, il aurait sûrement utilisé un petit sigle, un point-virgule pour faire un clin d'œil.

Peter tenait la lettre à bout de bras, alors qu'il n'était pas du tout hypermétrope, pas encore. Il avait en fait un an de moins qu'elle. Il étudiait la lettre comme s'il s'agissait d'une peinture, d'un portrait abstrait de Walter Bowman, ou de l'une de ces impressions en 3D qui avaient été à la mode à une époque. Examinée de près, elle se composait de mots tracés à l'encre violette, dans une écriture délicate et furieuse. De loin, tout se fondait en un fouillis couleur lavande, une esquisse impressionniste de collines de bruyère.

Peter était rentré à 19 h 30, ce qui était tôt par rapport à ses horaires habituels, mais Eliza avait attendu que les enfants soient à l'étage pour lui parler de la lettre. Elle aurait pu y faire allusion à mots couverts, selon un code familial : *l'été de mes quinze ans*. Avec le temps, cette référence avait servi à expliquer quantité de choses. Son besoin d'abandonner un film quand le scénario prenait un tournant imprévu, sa répugnance à avoir les cheveux courts, même si cela lui allait mieux que son actuelle coiffure ni longue, ni courte, ni rien du tout. Tout bien réfléchi, ils n'avaient plus eu recours à ce code depuis un certain temps, depuis que Peter avait regagné les États-Unis en début d'année et s'était mis à chercher un nouveau logement, le week-end.

– La maison du XIX^e siècle qui te plaît, elle est près de... Enfin, à un comté de Point of Rocks, lui avait-il dit lors de la conversation sur Skype. Elle est à une heure de la ville, mais desservie par le train de banlieue et c'est vraiment une belle région. Beaucoup de gens font l'aller-retour pour leur travail. Mais j'ai pensé...

– Tu as pensé que ça me dérangerait. À cause de l'été de mes quinze ans. (Leurs yeux s'étaient rencontrés, sans vraiment se rencontrer. Elle n'avait pas encore pu maîtriser cet aspect des conversations par webcam interposée.)

– Oui.

– Je n'en suis pas persuadée, mais si tu es prêt à faire l'aller-retour tous les jours, pourquoi pas Roaring Springs, où j'ai grandi ?

– Les trains ne circulent pas assez tard sur cette ligne-là, chérie. Et il

nous faudrait deux voitures, parce que je ne pourrais pas aller à la gare à pied.

– Ah. (Elle n'avait pas encore compris pourquoi Point of Rocks était possible alors que Roaring Springs était exclu. Dans le premier cas, il ne devrait pas également prendre la voiture pour rejoindre la gare ?) Eh bien, j'aimerais mieux que tu aies des trajets moins longs, donc si nous avons les moyens de nous acheter quelque chose qui soit plus proche du centre, près d'une ligne de métro, je préférerais ça.

Ils en avaient eu les moyens, de justesse, et la question avait été réglée ainsi.

– Cette fête idiote, dit maintenant Peter, toujours la lettre à la main. Tu ne voulais même pas y aller. Je n'avais pas imaginé que nous aurions dû nous inquiéter à ce propos.

– Moi non plus, je te l'avoue. Je ne voulais pas aller à cette fête parce que... eh bien, parce que je ne voulais pas y aller. Je n'aurais jamais cru... Pendant toutes ces années, il ne m'a jamais contactée, ni même mes parents ou Vonnice, qui sont bien plus faciles à trouver, puisqu'ils portent toujours le nom de Lerner. Alors que moi j'ai pris ton nom, j'ai déménagé, d'abord à Houston, ensuite à Londres...

Peter se servit un verre de vin blanc et, comme elle le faisait parfois, Eliza en but une gorgée. Non, alors même que Peter achetait des crus de plus en plus prestigieux, elle trouvait toujours le goût acide, rebutant. Elle préférerait le cocktail jus de fruit-eau gazeuse d'Albie.

– Donc il est dans le couloir de la mort et il tombe sur la rubrique mondaine du *Washingtonian*...

– C'en est presque comique. Presque.

– Tu vas lui répondre ?

Ils étaient assis aux deux bouts du canapé du salon, les pieds d'Eliza sur les genoux de Peter. Elle lui plaça son verre sur un carton et vint se blottir à côté de lui, indifférente à la chaleur de la pièce, alors que tous les climatiseurs de la maison bourdonnaient. Elle repensa à la maison de Roaring Springs, fraîche lors des plus suffocantes nuits d'été, même s'ils n'avaient que de simples ventilateurs aux fenêtres. Cela tenait au réchauffement de la planète ? Sa mémoire lui jouait des tours ? Les deux à la fois ?

– Je ne sais pas. Et ça m'agace, que je ne sache pas. Je devrais être atterrée, ou en colère. Et c'est le cas. Mais je me sens surtout mise à nu. Comme si maintenant tout le monde savait, comme si demain, quand je sortirai, les gens allaient me regarder autrement.

Peter jeta un coup d'œil à la lettre, posée sur le vieux coffre qu'ils utilisaient comme table basse.

– Aucune allusion aux enfants.

– Non. Tout ce qu'il sait, c'est que j'ai un mari connu et une robe verte. Mais c'est arrivé à notre adresse, Peter, depuis une boîte postale

de Baltimore. Quelqu'un a fait ça pour lui. Quelqu'un d'autre est au courant.

– Une femme, je suppose. Une femme qui écrit à l'encre violette. La sœur de Walter ?

– Ça m'étonnerait. Sa famille a coupé les ponts après son arrestation. Ils n'ont même pas assisté aux procès.

Elle appuya son visage contre le cou de son mari. Il s'en dégageait une odeur d'après-rasage qu'Eliza trouvait particulièrement britannique, un parfum incisif d'agrumes. Elle ne savait pas trop où il était fabriqué, mais seulement que Peter s'était mis à en acheter durant leur séjour londonien. Pour elle, c'était l'époque où ils étaient devenus adultes, même si deux trentenaires, parents de jeunes enfants, auraient déjà dû être bien avancés sur le chemin qui mène à l'âge adulte. Les différents emplois de Peter avaient toujours influé sur l'image qu'ils avaient d'eux-mêmes. Du temps où il était reporter pour le *Houston Chronicle*, ils se sentaient jeunes et bohèmes, menant une vie pleine d'imprévus, dans une drôle de petite maison à Montrose. Son engagement au *Wall Street Journal* avait coïncidé avec la naissance des enfants, mais ils étaient restés à Montrose, en renonçant toutefois aux fêtes débridées pour lesquelles ils étaient célèbres, ces soirées réputées pour leur ivresse inoffensive et leurs couples inattendus. Parmi leurs proches, ces fêtes avaient suscité au moins trois mariages et causé deux divorces. C'était comme si, à cause de son travail sérieux dans ce journal un peu vieux jeu, sans parler de sa femme et de ses enfants, Peter avait eu besoin de prouver qu'il était encore jeune.

Londres avait tout changé. Quelques mois après leur arrivée, ils étaient devenus d'authentiques adultes, sans qu'Eliza sache si cela tenait à l'emploi de Peter, en tant que responsable local, ou à la ville même. Peut-être leur maturité toute nouvelle était-elle simplement le fruit de la distance par rapport à tout ce qu'ils connaissaient. À présent, de retour aux États-Unis, elle se sentait plus âgée, presque vieille. Pourtant, sa propre mère n'avait eu son premier enfant qu'à trente-six ans et conservait une jeunesse exubérante à soixante-dix ans passés. C'était peut-être leurs rôles démodés – mère au foyer à plein temps, soutien de famille à plein temps – qui les écrasaient, qui faisaient d'eux un couple d'âge mûr.

– Je sais que ça paraît bizarre, mais j'avais à peu près *oublié* Walter. Enfin, j'avais oublié qu'ils allaient l'exécuter. Il n'a jamais pensé qu'il mourrait comme ça.

Peter changea de position, pour que le poids d'Eliza repose autrement sur lui, déplaçant son bras qui avait laissé une trace humide sur sa chemise.

– Je ne me rappelle pas avoir lu ça dans la lettre.

– À l'époque. L'été de mes quinze ans. Il devait penser que ça

finirait sous une grêle de balles au ralenti, comme au cinéma. Et pas pendant un contrôle de routine sur la frontière du Maryland.

Peter lui embrassa le sommet du crâne. Il avait la peau tiède, comme toujours. Même quand il était immobile, il dégageait de l'énergie.

– Je t'aime, dit-il.

– Je t'aime aussi.

– Tu ne sais pas ce que c'est que l'amour.

C'était une plaisanterie, leur petit jeu de questions-réponses, un rituel dont Eliza ne pouvait se rappeler l'origine, mais qui l'avait toujours rassurée.

– C'est dégueulasse. (Iso se tenait sur le seuil.) Allez dans une chambre.

Eliza se demanda depuis combien de temps elle était là, ce qu'elle avait entendu et ce qu'elle pouvait avoir compris. *L'été de mes quinze ans, grêle de balles, contrôle de routine.*

– Qu'est-ce que tu veux, mon ange ?

Iso fit la grimace. Peut-être à cause de « mon ange », ou bien parce qu'elle ne supportait pas le son de la voix d'Eliza.

– Je suis venue te rappeler qu'il faut laver mon maillot des Spurs, au cas où tu aurais oublié. Je veux le mettre demain.

– Il est lavé. Je n'ai pas oublié. Mais bon sang, Iso, ce maillot est fait pour l'humide Angleterre, et non pour le comté de Montgomery où il fait 35 °C à l'ombre. Tu ne pourrais pas mettre un tee-shirt comme tout le monde ?

– Non. Tu as lavé mes chaussettes, aussi ? Ce matin, j'ai dû fouiller le panier à linge sale pour en retrouver une paire.

– Les chaussettes aussi.

– Tu sais, intervint Peter, si tu es capable d'utiliser un iPod, la télé, l'ordinateur et le lecteur de DVD, tu pourrais sûrement apprendre à te servir de la machine à laver, Isabel.

Iso le regarda comme s'il parlait portugais. Peter l'agaçait moins qu'Eliza, mais elle refusait d'admettre qu'il avait une autorité sur elle. Elle déguerpit sans répondre.

– Je ne veux pas qu'ils sachent, dit Eliza à Peter. Pas encore. C'est tout ce qui m'inquiète. Albie sort à peine de ces affreux cauchemars, et même Iso est plus impressionnable qu'elle ne veut le montrer.

– C'est toi qui vois, dit Peter. Mais il y a toujours le risque qu'ils l'apprennent par un tiers. Surtout à mesure que l'exécution se rapproche.

– Qui ? Pas toi, ni mes parents. Même Vonnie, si changeante qu'elle soit, n'irait pas à l'encontre nos souhaits.

Peter haussa les épaules pour ne pas prendre parti, trop poli pour avouer qu'il considérait sa belle-sœur comme capable d'à peu près

n'importe quelle calamité. Alors qu'ils avaient tant en commun, une intelligence et des intérêts semblables, et même des carrières parallèles, Peter et Vonnie s'entendaient toujours comme chien et chat, après toutes ces années. « Tu le trouves drôle, ricanait Vonnie à l'oreille d'Eliza, moi je trouve que c'est un cas pour Freud. Il lui fallait une maman, alors il en a épousé une. » Peter était plus diplomate au sujet de Vonnie : « C'est quelqu'un qui en veut. On sait toujours ce qu'elle a en tête. »

Eliza insista pour qu'il acquiesce :

– Personne d'autre n'est au courant.

– Walter est au courant, Eliza. Walter est au courant, et il t'a trouvée. Walter est au courant et il pourrait en parler à quelqu'un d'autre. Il en a déjà parlé à quelqu'un. La personne qui a écrit la lettre. Qui connaît évidemment notre adresse, même si trouver une adresse n'a plus rien de difficile aujourd'hui.

– Eh bien, il n'y a personne... Et puis, merde ! Ce connard. Ce prétendu journaliste, Garrett. Mais je suis sûr qu'il est passé à d'autres affaires sordides, à supposer qu'il soit encore en vie. Est-ce que j'utilise le mot « ironie » à bon escient si je dis qu'il y aurait une certaine ironie à ce qu'il soit mort victime d'un crime abject et crapuleux ?

– Je ne sais pas si cela relèverait de l'ironie, mais il y aurait là une certaine justice immanente.

– Walter ne lui a jamais parlé, cependant. Pas durant le procès, et certainement pas après ce livre. Il a sans doute détesté ce livre encore plus que moi.

– Mais son livre est dans la nature. Plus rien ne disparaît. Jadis, ce genre de documentaire à la noix aurait été oublié à jamais, enseveli sous la poussière chez quelques bouquinistes, pilonné par les éditeurs. Aujourd'hui, avec les librairies en ligne, eBay et l'impression à la demande, il suffit de se rappeler ton nom et de pianoter sur un clavier d'ordinateur. Après tout, tu n'en sais rien, il est peut-être téléchargeable sur livre électronique pour quatre-vingt-dix-neuf cents.

Eliza ne se souciait pas de ceux qui pianotaient sur leurs claviers. Mais si elle se plaignait auprès de l'administration de la prison, cela ferait encore tout un groupe de gens qui sauraient qui elle était et où elle vivait. Pourquoi leur faire confiance ? Mieux valait ignorer Walter, même s'il était totalement imprévisible lorsqu'on osait le dédaigner. Mais il ne l'était plus, là où il se trouvait maintenant, sous les verrous. Et il ne l'était pas avec elle, en général. *Celle qui s'en est tirée*, pour reprendre l'abominable titre de chapitre de cet horrible bouquin. Comme si elle était l'héroïne romantique d'un standard de jazz. *Celle qui s'en est tirée*. Celle qui, comme le répétait ce livre, avait été « simplement violée, soi-disant ». Simplement. Soi-disant.

Seul un homme qui n'avait jamais été violé aurait pu écrire une chose

pareille.

– Attendons, dit-elle à Peter. Il va peut-être laisser tomber. Comme il l’a écrit, il n’en a plus pour longtemps. Et ce n’est pas pour ce qu’il m’a fait à moi qu’ils vont l’exécuter.

Ce soir-là, au lit, elle surprit Peter en prenant l’initiative, ils firent l’amour avec passion, avec tous ces petits extras que les couples mariés de longue date ont tendance à oublier. Ils firent l’amour en silence, forcément, et elle dut à un moment mettre la main sur la bouche de Peter, craignant que les enfants ne l’entendent. Mais elle avait besoin de se rappeler que son corps était à elle, que l’amour, le sexe, c’était cela, et pas autre chose. Elle avait mérité la vie qu’elle menait. Elle l’avait créée à force de volonté, et avec l’aide de Peter et de sa famille. Elle avait le droit de la protéger.

Pourtant, en s’endormant, câlinée par son mari, l’image des autres filles vint hanter son esprit comme c’était parfois le cas. Maude et Holly, suivies par toutes les autres, sans visage, celles que Walter était soupçonné d’avoir tuées, même si rien n’avait jamais été prouvé. Deux, quatre, six, huit, certains parlaient même d’une bonne douzaine. Tout bien considéré, c’étaient des fantômes extrêmement aimables et indulgents. Cette nuit-là, cependant, elles affirmaient d’une voix dolente qu’elle n’était pas seule dans cette histoire, qu’elles aussi devaient être prises en compte dans sa décision au sujet de Walter. Holly, qui était toujours leur porte-parole, rappela à Eliza que sa vie était aussi la leur, en un sens. Polie même avec les spectres, Eliza ne chercha pas à discuter.

Les autres finirent par disparaître une à une, mais Holly s’attarda dans l’esprit d’Eliza, désireuse de mettre les choses au point.

– C’est moi la dernière, disait-elle. Ils n’auraient pas dû t’appeler comme ça. C’est moi la dernière, et il va mourir à cause de ce qu’il m’a fait, à moi.

– Oh, Holly, quelle importance ? La dernière ou l’avant-dernière ? L’ultime ou la pénultième ? Ce ne sont que des mots. On s’en fiche.

– Moi, je ne m’en fiche pas, dit Holly. Et tu sais pourquoi, même si tu fais toujours semblant de ne pas savoir. Ha ha !

Chapitre 4

1985

Point of Rocks. Il avait toujours aimé ce nom, qu'il voyait sur des panneaux depuis des années, mais il n'avait jamais trouvé le temps d'y aller. Maintenant qu'il y était, il trouvait la ville assez semblable à toutes celles qui bordent le Potomac. Et même à la sienne, en Virginie-Occidentale. Un petit paradis, disaient les plaques d'immatriculation, et Walter était d'accord. Mais il aimait rouler, et il avait envie de voir d'autres paysages.

Quand il était enfant, à quatre ou cinq ans, son père l'avait emmené dans un endroit du Maryland, à Friendsville, d'où on avait vue sur trois États : le Maryland, la Virginie-Occidentale et la Pennsylvanie. Il avait été déçu que les limites ne soient pas visibles, comme sur une carte, comme sur une couverture en patchwork, qu'on ne puisse pas distinguer un État d'un autre. Il avait dit à son père qu'il aurait voulu aller dans l'ouest du pays, à Four Corners, là où l'on peut mettre un pied sur quatre États à la fois, un endroit dont sa grande sœur lui avait parlé.

« S'il suffisait de vouloir pour pouvoir... », avait répondu son père. C'était l'un de ses dictons favoris. Il croyait ne pas avoir les moyens de s'offrir des vacances. Des années plus tard, Walter s'était senti un peu trahi, lorsqu'il avait commencé à travailler au garage de son père et avait découvert à quel point les affaires marchaient bien. Ils auraient pu voyager, se permettre quelques virées. Peut-être pas jusqu'en Arizona, mais ils auraient au moins pu aller dans ce grand parc d'attraction de l'Ohio, celui où il y avait les plus hautes montagnes russes au monde. Ou bien son père aurait pu envoyer Walter, sa mère et sa sœur en vacances s'il pensait vraiment ne pas pouvoir fermer boutique pendant sept jours ou confier le garage à un de ses employés. Le seul voyage que Walter avait fait, c'était à Ocean City, Maryland, une fois ses études au lycée terminées, et il avait l'impression d'avoir passé plus de temps dans le bus que dans la ville proprement dite.

Maintenant que Walter travaillait pour son père, il n'avait jamais de vacances, juste ses dimanches et ses mercredis. Que pouvait-il faire avec ces deux journées qui ne se suivaient même pas ? Ce jour-là, c'était un dimanche, et il avait envie de faire demi-tour, de rentrer chez lui. Aucune loi n'obligeait les gens à s'activer pendant leurs

congés, aucune règle n'interdisait de passer l'après-midi à regarder la télévision, avant d'apprécier le repas du dimanche soir en famille. Depuis peu, sa mère laissait entendre qu'il aimerait peut-être partir, avoir sa maison à lui, mais il faisait la sourde oreille. Il n'avait pas envie de quitter ses parents tant que ce ne serait pas pour s'installer avec quelqu'un, fonder son propre foyer. Mais bon, c'était peut-être ça, le problème. S'il avait tellement de mal à rencontrer des femmes, c'était peut-être parce qu'il n'avait nulle part où les emmener ? Les gens racontaient toujours des blagues sur les hommes qui habitent chez leurs parents, mais il ne se sentait pas concerné. Il travaillait dans l'entreprise de son père. Pourquoi ne serait-il pas resté chez eux jusqu'à ce qu'il ait les moyens de s'acheter une vraie maison, pas une chambre dans un motel en parpaings qu'on loue à la semaine, et où on se débrouille avec une plaque chauffante et un mini-frigo. Vivre comme ça, dans une seule pièce, ce n'était pas vraiment vivre. Il attendait la vraie vie. Un amour vrai, une vraie maison, devenir l'associé de son père. Il lui avait déjà demandé s'il ne pouvait pas rebaptiser le garage Bowman en garage Bowman et Fils. Sa sœur, mariée mais qui habitait dans la même rue, ne trouvait pas ça bien et son père ne voulait pas avoir à payer pour changer tous les panneaux et le papier à en-tête, et quand Walter avait dit qu'il suffirait de changer l'enseigne... *Eh, une seconde, c'était qui, cette créature ?*

C'était une grande fille superbe, aux cheveux dorés, dont la peau se fondait presque avec les champs de blés de part et d'autre de la route. Elle avait une drôle de démarche, un peu chaloupée, mais à part ça elle était belle, elle avait un corps magnifique, comme une star de cinéma. Il ralentit.

– Je peux vous emmener quelque part ?

Elle semblait troublée, au bord des larmes.

– 103, Apple Court, Point of Rocks. 103, Apple Court, Point of Rocks.

– Aucun problème, dites-moi juste...

Elle secoua la tête, sans cesser de répéter son adresse. On lui donnait au moins dix-huit ans, mais elle se comportait comme une toute petite fille. *Oh.*

– Du calme, du calme, je vais vous ramener. On va devoir trouver quelqu'un pour me montrer le chemin, mais je vais vous ramener, d'accord ?

Elle monta à bord du camion. Bon sang, qu'elle était belle. Dommage qu'elle soit un peu demeurée, attardée, ou un autre mot encore qu'on avait inventé pour les gens comme elle.

– Vous vous êtes perdue ?

Elle fit signe que oui, hoquetant encore entre deux sanglots. Elle finit par lâcher qu'elle était dans un magasin avec sa mère, qu'elle

avait eu soif, qu'elle était partie boire un verre d'eau mais qu'en revenant elle n'avait plus retrouvé sa mère, alors elle avait décidé de rentrer à pied.

– Vous avez encore soif ? Vous voulez boire quelque chose ? Un soda ?

– Veux rentrer, dit-elle. 103, Apple Court, Point of Rocks.

– Je vais vous reconduire. Mais il faut que je m'arrête pour demander la route. Si vous voulez boire ou grignoter quelque chose, dites-le-moi.

Il s'arrêta à la première occasion, devant une station-service Sheetz. Son père adorait prononcer ce nom, en étirant la voyelle au maximum pour en faire un gros mot. *Sheeeeeeeeet*, en attendant une demi-seconde avant d'ajouter le z. Et sa mère riait à chaque fois, comme si ça venait de sortir. C'est tout ce que Walter voulait. Une femme, une réserve de petites blagues entre eux. Ça ne devait pas être si difficile.

Il se gara tout au bout du parking, là où son camion ne serait pas visible depuis la caisse de la boutique. Il acheta deux sodas et des bonbons. Il ne posa aucune question, du moins pas au sujet du 103, Apple Court. Il demanda s'il y avait de bons coins où pêcher dans le voisinage.

Au début, elle trouva ça agréable, il l'aurait juré. Il disait que c'était un jeu, et il lui donnait un M&M pour chaque étape qu'elle maîtrisait. Elle l'avait peut-être même déjà fait. Ça arrive, avec les attardés. Ils découvrent toutes sortes de choses. C'est pour ça que la fille dans sa classe de CP avait dû être envoyée ailleurs, parce qu'elle faisait des trucs avec les garçons plus âgés. Elle avait un corps de femme et un cerveau de petite fille. Ça n'était pas normal. Il lui rendait service, tout bien réfléchi. Mais finalement, ça n'était pas normal. Il avait besoin de quelqu'un qui pourrait aider un peu. Il ne commettrait plus la même erreur.

Après, quand il hissa le corps sur son épaule pour l'emporter au fond de la forêt, sûr que personne n'irait la chercher là-bas, pas tout de suite, il se surprit à éprouver une grande tendresse envers elle. Elle n'était pas heureuse, elle ne pouvait pas l'être. C'était mieux comme ça pour tout le monde.

Il rentra à la maison à l'heure pour le dîner.

Chapitre 5

Les parents d'Eliza n'habitaient qu'à une demi-heure de la nouvelle maison, autre point en sa faveur (curieusement, plus Eliza énumérait les différents avantages de cette maison – les arbres, le jardin, la proximité de ses parents –, plus elle se demandait s'il y avait en réalité quelque chose qu'elle détestait mais qu'elle refusait d'admettre). Elle avait supposé que leurs vies, si longtemps séparées par une grande distance physique, se rapprocheraient aussitôt, qu'elle les verrait constamment. Mais jusque-là, ils ne s'étaient pas vus plus d'une fois par mois, en général pour un repas rapide, dans un restaurant de Bethesda qui ne déplairait à personne et qui décevait donc tout le monde.

Ils avaient peut-être simplement perdu l'habitude d'être une famille étendue ; depuis la fin de ses études, Eliza avait toujours vécu à au moins 2 000 kilomètres de distance. De plus, ses parents, qui avaient près de quatre-vingts ans, continuaient à travailler, même si son père avait réduit le nombre de ses patients ; sa mère enseignait à l'université du Maryland, dans le centre de Baltimore. Ils n'entraient pas – et elle ne le souhaitait pas – dans cette catégorie de grands-parents dont la vie s'articulait entièrement autour de leurs petits-enfants. Malgré tout, elle avait espéré qu'elle les verrait davantage.

Cette semaine, pourtant, ils devaient dîner chez ses parents, dans une vieille ferme située au beau milieu de ce qui était encore en 1985 une enclave rurale dans le comté de Howard. La route avait encore un petit côté campagnard. Mais tout autour, les nouvelles constructions se multipliaient. Pour Inez, ces bâtisses étaient comme des navires de guerre massés dans un port, prêts à donner l'assaut. Quant aux grands pylônes électriques visibles au loin, ils la faisaient frémir d'horreur, même si elle ne croyait pas pouvoir porter plainte contre eux pour raisons de santé. Elle les trouvait simplement laids. « Imagine ce que Don Quichotte en aurait fait ! » disait-elle souvent.

Cependant, les Lerner n'avaient jamais hésité à emménager là, quittant leur chère maison de Roaring Springs pour inscrire Eliza dans un autre lycée. À un comté de là, Wilde Lake High School était assez éloigné pour qu'une nouvelle élève prénommée Eliza n'éveille aucun écho. Il y avait toujours le léger risque que quelqu'un d'autre arrive de son ancienne région scolaire et que l'identité d'Eliza soit révélée. Mais comme ses parents le lui avaient expliqué à mainte reprise, ces

changements n'avaient rien d'un secret honteux. Ils avaient déménagé parce que leur ancien quartier leur rappelait à tous de mauvais moments, parce que certaines des choses qu'ils aimaient le plus avaient été profanées, la rivière, les collines boisées, le sentiment d'être coupé du monde. Ils avaient décidé de ne parler à personne de ce qui était arrivé, parce que les gens ne pouvaient rien pour qu'Eliza aille mieux. Si elle était retournée à Catonsville High School avec ses amies – et elle avait le choix, affirmaient-ils –, ils étaient certains que les gens se seraient montrés attentifs. *Trop attentifs*. Ils ne voulaient pas que leur fille soit surprotégée, qu'autour d'elle tout le monde surveille son langage et s'impose un brusque silence lorsqu'elle se joignait à certaines conversations. Une nouvelle maison, un nouveau départ. Pour tous les quatre. Une nouvelle maison avec un système d'alarme et une climatisation centrale, même si Inez avait horreur de ça, parce qu'ils ne pouvaient plus dormir la fenêtre ouverte.

Iso et Albie adoraient la maison de leurs grands-parents, qui étaient pleine des objets fascinants qu'abrite toujours la demeure des aïeux. Mais ce qui les attirait réellement, c'était le voisinage du glacier Rita's. Dès que leur grand-père les eut emmenés se choisir un dessert, Eliza parla à sa mère de la lettre de Walter.

– Que vas-tu faire ? demanda-t-elle.

– Rien.

– Ne rien faire, dit Inez, est un choix en soi. Quand tu ne fais rien, tu fais quand même quelque chose.

– Je sais.

– C'est bien ce que je pensais.

Elles étaient assises sous la véranda grillagée qui bordait l'arrière de la maison, et d'où l'on avait encore plus ou moins la même vue qu'à l'époque où les Lerner l'avaient achetée. Ils en avaient fait l'acquisition très vite, presque sur un coup de tête, un mois après le retour d'Eliza. Elle était plus grande que la maison de pierre construite au XVIII^e siècle qu'ils avaient dans Roaring Springs, et mieux équipée sur presque tous les plans – salles de bain modernes, pièces plus vastes. Mais quand Vonnie était rentrée pour les vacances de Noël, déprimée par ses mauvais résultats durant son premier semestre à la Northwestern University, elle avait piqué une crise, reprochant à ses parents de ne pas l'avoir consultée sur une question familiale aussi importante. Vonnie avait toujours eu un petit côté hystérique, même sans la moindre provocation, et sa famille était habituée à son cinéma.

Mais personne, pas même des psychiatres aussi chevronnés que les Lerner, n'aurait été prêt à entendre l'aînée proclamer : « C'est juste que désormais, Elizabeth – pardon, *Eliza* – est le centre du monde ! »

Cette déclaration, formulée à table, était tellement injuste à tant de niveaux que personne n'avait répliqué avant que plusieurs secondes ne

s'écoulaient. Elle était infondée : pour les Lerner, il ne s'agissait précisément ni de faire comme si rien n'était arrivé à Eliza, ni de mettre cette affaire au cœur de leur univers. Par ailleurs, ils avaient toujours été équitables, ne privilégiant aucune de leurs deux filles aux dépens de l'autre, respectant leurs différences. Vonnie était la surdouée aux nerfs à fleur de peau. Eliza, même quand elle s'appelait encore Elizabeth, était une enfant qui se contentait de vraiment très peu. Notes moyennes, participation joyeuse aux activités de groupe dans lesquelles elle n'avait ni brillé ni démerité. Fatalement, on s'était demandé – des étrangers, mais aussi Inez et Manny, Vonnie, et même Eliza, si son tempérament n'était pas dominé par une volonté subconsciente et surnaturelle de passer inaperçue. À Vonnie les récompenses et les honneurs, le monde entier si elle le voulait.

Dès son plus jeune âge, Eliza avait été l'esclave volontaire de son aînée, ce qui avait probablement coupé court à toute rivalité entre sœurs. Elle tolérait sans un mot toutes les tortures que Vonnie inventait. Oh, bien sûr, quand elle était bébé, elle pleurait quand Vonnie la pinçait, ce que la toute nouvelle « grande sœur » ne manquait pas une occasion de faire. Mais dès qu'elle s'était mise à marcher, elle avait suivi sa sœur partout, et même Vonnie ne pouvait en vouloir à quelqu'un qui la vénérât aussi clairement.

Mais apparemment, elle pouvait laisser exploser une rancœur stupéfiante à cause de la manière dont les malheurs de sa petite sœur avaient transformé la dynamique familiale.

– Tu préférerais être Eliza ? avait demandé son père à Vonnie le soir où elle avait lâché cette impensable déclaration.

Eliza n'avait pu s'empêcher de vouloir connaître la réponse. De toute évidence, Vonnie n'avait jamais voulu être Eliza du temps où elle était encore Elizabeth ; il aurait été étrange qu'elle souhaite changer de rôle à présent. Mais si elle le désirait, qu'est-ce que cela signifierait ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, avait répondu Vonnie, dont la rage diminuait. (De gêne, sa colère avait même imploré.) J'essayais juste de dire qu'à partir de maintenant, tout ce qu'on fera sera contrôlé, influencé, affecté par... ce qui est arrivé.

– Eh bien, c'est vrai pour Eliza, donc il me paraît normal que cela soit vrai pour l'ensemble de la famille, dit leur père. C'est arrivé à nous tous. Pas de la même façon ; il y a ce qu'Eliza a vécu, qui est une chose, et ce que ta mère et moi avons vécu, qui en est une autre. Et ce que tu as ressenti, à l'université pendant que c'est arrivé, qui est encore autre chose.

Manny veillait toujours à employer les termes les plus neutres – *vécu*, pas *souffert*, ni même *subi*. Pas par goût de l'euphémisme, mais parce que les parents d'Eliza ne voulaient pas définir son existence à

sa place. « Pour tout ce qui concerne ta vie, c'est toi l'expert », avait l'habitude de dire son père, et Eliza trouvait cette phrase extrêmement rassurante, c'était un cadeau inattendu de la part de deux parents qui avaient les connaissances, la formation et le passé nécessaires pour faire d'eux les experts sur son cas, s'ils l'avaient voulu. Ils la connaissaient sans doute mieux qu'elle ne se connaissait elle-même, par certains aspects, mais ils refusaient d'utiliser cette supériorité. Elle le regrettait parfois, elle aurait voulu qu'ils lui offrent quelques conseils.

– J'étais prête à retarder ma rentrée, avait rappelé Vonnie à son père.

C'était exact. Elle avait proposé de repousser son admission à l'université, mais un peu à contrecœur, et ses parents risquaient d'y perdre une partie des frais d'inscription. De plus, maintenant qu'Eliza était revenue, ses parents souhaitaient distinguer entre les problèmes réels, selon leur expression – elle avait besoin de savoir que la maison était fermée à clef la nuit, qu'aucune fenêtre n'était ouverte, même par les plus belles soirées de printemps –et les prétextes, tout ce qui cherchait à exploiter son passé pour en tirer un avantage indu.

C'est pourtant Vonnie qui avait tendance à utiliser sa sœur pour attirer l'attention. Elle n'en disait jamais trop à ses nouvelles copines de fac, mais elle laissait entendre qu'il s'était produit une terrible tragédie, un événement inimaginable, qui avait fait la une des journaux nationaux. Peut-être ses allusions étaient-elles trop vagues. Chaque fois que des amies de Vonnie venaient en visite, elles étaient visiblement surprises de rencontrer une lycéenne d'aspect normal, avec tous ses membres, en rien défigurée. Au moins une d'entre elles était persuadée qu'Eliza était une jeune flûtiste qui avait perdu un bras après avoir été poussée sous un métro.

– Tu te rappelles, dit Eliza à sa mère, à quel point Vonnie a d'abord détesté cette maison ? Maintenant, elle pète les plombs si tu suggères que vous aimeriez quelque chose de moins grand.

– Je pense que nous avons encore quelques années devant nous, je touche du bois.

Inez joignit le geste à la parole, posant la main sur une petite table rustique où étaient posés leurs verres de thé à la limonade. Ce mélange, qu'on appelle un Arnold Palmer dans les trois quarts du globe et qu'on vendait sous le nom de « moitié-moitié » dans les boutiques coréennes de Baltimore, cette boisson avait toujours été baptisée « Sunshine » chez les Lerner. Dans un camping improvisé en Virginie-Occidentale, Eliza, qui était encore Elizabeth, avait montré à Walter comment préparer ce cocktail. D'abord le thé, dans une cruche qu'on laisse au soleil, puis la limonade maison, avec uniquement des citrons, de l'eau et du sucre. Walter pensait qu'on ne pouvait se

procurer de jus que concentré et surgelé ; la limonade était presque trop authentique, trop acide pour son goût. Mais il avait apprécié, une fois le mélange fait. « Comment tu appelles ça ? » avait-il demandé à Eliza, mais elle n'avait pas voulu le lui dire. « Ça n'a pas de nom, c'est juste du thé et de la limonade. – On devrait trouver un nom, avait-il dit, pour en vendre au bord de la route. » Comme la plupart des projets de Walter, cela s'était borné à des paroles.

– Où irez-vous quand vous vendrez cette maison ? demanda-t-elle à sa mère.

– Dans le centre-ville de Washington, dans le quartier qu'on appelle maintenant Penn Quarter.

– Pas à Baltimore ?

Inez secoua la tête.

– Ça fait trop longtemps que nous en sommes partis. Nous n'avons plus aucun lien. Et puis, à Washington, nous pourrions probablement renoncer à nos deux voitures et aller partout à pied. Au théâtre, au restaurant. Tu me connais, c'est tout ou rien, la ville ou la campagne, pas d'entre-deux. Si je ne vois pas des cerfs détruire mon jardin, j'ai envie de respirer à pleins poumons le gaz carbonique et les ordures en décomposition, connaître les clochards du quartier par leur nom. Je suis à la fois Eva Gabor et Eddie Albert dans *Les Arpents verts*.

Cette image fit rire Eliza, se représentant sa mère, bohème et naturelle, dans le rôle de ce couple de bourgeois new-yorkais transplantés dans l'Amérique profonde. Les enfants firent irruption dans la maison, le visage barbouillé par les restes de ce qu'ils avaient dégusté chez Rita's, dont l'enseigne de néon promettait LE*BONHEUR*DES*GOURMANDS. Elle n'aurait pu se sentir plus en sécurité, même si les fenêtres avaient été fermées et verrouillées.

Les fenêtres étaient ouvertes. Voilà ce qui était différent dans la maison ce soir. Elle était heureuse pour sa mère, même si elle ne pouvait imaginer ce qu'elle aurait ressenti si elle avait pu vivre ainsi.

Eliza repartit par les routes sinueuses sur lesquelles elle avait appris à conduire vingt ans auparavant. Son professeur de conduite était une femme au faciès chevalin qui tenait curieusement à faire savoir à Eliza qu'elle avait jadis eu beaucoup de succès auprès des hommes, en désignant les anciennes résidences de ses divers fiancés, dont elle résumait à chaque fois le parcours biographique. Sports pratiqués, couleur des cheveux, véhicules utilisés. Eliza savait que cette dame ne se comportait ainsi qu'avec les jeunes filles qu'elle devinait très courtisées, et elle acceptait donc cette bizarrerie comme un compliment. Mais c'était énervant aussi, c'était une forme de vantardise, un étrange désir de compétition chez une femme qui aurait dû être au-dessus de ça. Un jour, alors qu'elle lui avait demandé de prendre la Route 40 et qu'elle lui racontait en chemin toutes ses

amourettes, Eliza avait eu envie de dire : « Vous voyez le restaurant Roy Rogers ? C'est là que j'allais le jour où j'ai rencontré le premier homme qui a couché avec moi. Il ne pratiquait aucun sport, mais il avait les cheveux noirs et les yeux verts, et il conduisait un pickup rouge. Et quand il rompait avec une fille, en général il lui rompait le cou. Sauf moi. Je suis la seule qu'il n'ait pas tuée. Pourquoi, à votre avis ? »

– Maman ? dit Albie depuis la banquette arrière. Tu roules du mauvais côté de la route.

– Non, mon chéri, je...

Oh mon Dieu, il avait raison. Elle braqua le volant plus brusquement que nécessaire, horrifiée par ce qu'elle avait fait, et aperçut une forme blanche frôlant la voiture.

– C'était quoi ? demanda Albie.

– Un cerf, dit Iso, totalement blasée alors qu'ils avaient risqué la mort.

– Mais c'était blanc.

– C'était la queue.

Un cerf. Eliza était soulagée que ses enfants l'aient vu, eux aussi. Parce que, comme Albie, elle n'était pas sûre de ce qu'ils avaient frôlé. Pendant un instant, elle avait cru que c'était une fille aux longs cheveux blonds. Une fille qui se sauvait à toutes jambes.

Chapitre 6

1985

– Tu voudrais bien mais tu peux point ! dit sa sœur.

– Même pas vrai, répondit Elizabeth.

Mais elle se tut, parce qu'elle ne voyait pas à quoi Vonnie voulait en venir. Vonnie profita de ce soupçon de doute, à la manière dont le chat familial, Barnacle, empalait les couleuvres.

– C'est ce qu'on dit des filles comme toi, qui se prennent pour Madonna.

– Je ne me prends pas pour Madonna.

Pourtant, Elizabeth espérait en secret qu'elle lui ressemblait, un peu, autant que compatible avec les restrictions imposées par ses parents. Il était rare qu'ils édictent des règles inébranlables. Ils laissaient à Vonnie beaucoup de liberté – pas de couvre-feu, même si elle était obligée de prévenir quand elle voulait rentrer après minuit, et ils comptaient sur elle pour ne jamais se laisser ramener en voiture par quelqu'un qui avait bu. Mais cet été-là, Elizabeth avait soudain découvert un tas de choses qui lui étaient interdites, à elle. Se teindre les cheveux, même avec une teinture éphémère. Passer ses journées au centre commercial ou au Roy Rogers sur la Route 40 (« Regarde la télévision autant que tu veux, fais de longues promenades, va à la piscine, mais ne *traîne* pas à ne rien faire », avait expliqué sa mère). Et même si elle ne lui avait pas précisément défendu de porter les mitaines en dentelle qu'elle avait achetées quand la mère d'une copine les avait emmenées au centre commercial, sa mère avait soupiré rien qu'en les voyant.

Elizabeth les enfila dès que Vonnie fut partie pour le camp de loisirs pour enfants défavorisés où elle travaillait. Elle se regarda dans le miroir. Elle avait noué dans ses boucles rousses un morceau de dentelle élastique subtilisé au panier à couture de sa mère, portait un tee-shirt rose la qualifiant de SAUVAGE, description hautement risible, comme elle était la première à l'admettre. Malgré le temps chaud et humide typique du mois d'août, elle avait superposé une jupe noire bouffante et un caleçon qui s'arrêtait aux genoux, et elle portait des bottines noires avec de faux morceaux de fourrure de zèbre incrustés dans le cuir. Elle se trouvait magnifique. Vonnie était jalouse.

Vonnie ne l'aimait pas, tout simplement. Elizabeth en était certaine.

Sa mère disait que ce n'était pas vrai, que les sœurs n'étaient jamais proches à cet âge-là, c'était une phase par laquelle elles devaient passer. Sa mère semblait optimiste en tenant ce discours, comme s'il avait suffi d'énoncer cette idée pour qu'elle devienne réalité. Elizabeth avait maintenant quinze ans, et Vonnie bientôt dix-huit, mais toute sa vie elle avait eu la nette impression qu'elle avait gâché une fête formidable, que Vonnie était malheureuse depuis le jour où le trio Lerner était devenu un quatuor.

Et Elizabeth ne comprenait pas pourquoi. Vonnie obtenait encore l'essentiel de l'attention, elle excellait dans tout ce qu'elle entreprenait, alors qu'Elizabeth se fondait dans la masse. Vonnie était bonne élève, elle avait participé au concours national de la NFL – non pas la National Football League, mais la National Forensic League, qui encourageait la pratique de l'éloquence oratoire chez les jeunes –, dans la catégorie improvisation. Ce n'était pas une partie de plaisir, d'avoir une grande sœur naturellement combative, qui en plus s'entraînait à parler vite et avec autorité sur n'importe quel sujet. Cet automne, Vonnie partirait faire ses études à la Northwestern University avec la sœur de Charlton Heston. Bien entendu, la sœur de Charlton Heston était simplement professeur de théâtre et elle devait accepter tous ceux qui s'inscrivaient à son cours, mais Vonnie avait réussi à tourner la chose en sa faveur : « *Je pars pour Northwestern cet automne, j'aurai comme prof la sœur de Charlton Heston.* » Alors qu'à peine deux années les séparaient, les deux sœurs avaient trois ans d'écart à l'école parce que l'anniversaire de Vonnie, tombant en septembre, lui avait permis de s'inscrire en avance, alors qu'Elizabeth était du mois de janvier. Cela ne dérangeait pas Elizabeth. Cela voulait dire que Vonnie partirait d'autant plus tôt. Elle avait hâte de se retrouver seule avec ses parents, pour voir. Une fois Vonnie partie, Elizabeth découvrirait peut-être de quoi elle était capable, dans quelle matière elle pourrait briller. Ses parents affirmaient qu'elle devait avoir un talent particulier, à condition de se concentrer. Jusque-là, elle avait beau se concentrer, elle n'avait manifesté de talent que pour dénicher des livres cochons dans les maisons où elle allait arroser les plantes, chez des gens qui avaient la chance d'aller passer ailleurs ce long été d'ennui. Erica Jong, Henry Miller et, caché derrière l'*Encyclopaedia Britannica*, une collection complète de Ian Fleming. *L'Espion qui m'aimait*, waouh, ça ne ressemblait pas du tout au film.

Elle sortit de la maison sans aucune destination particulière en tête, mais bon, les seuls endroits où elle avait envie d'aller étaient ceux qui lui étaient explicitement interdits. Ses parents trouvaient génial le voisinage de Roaring Springs, mais Elizabeth le trouvait ennuyeux comme pas possible. Roaring Springs n'était rien de plus qu'un amas de vieilles maisons en pierre, vestiges d'un village industriel à un

kilomètre de Frederick Road, cette route toujours encombrée. Mais comme sa maison était adossée à un parc rempli d'arbres, personne n'avait le droit de construire à côté. Cet isolement plaisait à ses parents, et même Vonnie ne se plaignait jamais d'habiter cette pittoresque maison de pierre parmi d'autres pittoresques maisons de pierre, remplies pour la plupart de gens comme leurs parents, mais sans enfants. À Roaring Springs, tout le monde affichait résolument son excentricité, son indifférence à la mode et aux tendances en vigueur. Et ils déclaraient tous détester la télévision. D'ailleurs, c'était dans leur intérêt : le comté n'était pas encore connecté au câble, de sorte qu'Elizabeth ne pouvait regarder MTV et VH1 que chez des copines, après l'école. En fait, elle se demandait comment sa mère pouvait en savoir assez sur Madonna pour la trouver déplorable. Son père avait dans son cabinet des magazines sur papier glacé, pour les parents qui attendaient pendant qu'il recevait leurs enfants en consultation, mais elle pensait qu'il n'y en avait pas dans le bureau de sa mère. Bien sûr, elle n'avait pas le droit d'y aller, puisque ce bureau se trouvait dans la prison de l'État.

Il y avait dans Frederick Road une petite boulangerie familiale à l'ancienne, où elle s'arrêta pour examiner les différents gâteaux exposés. Vonnie avait dit l'autre jour qu'Elizabeth avait beau être squelettique de partout, elle avait une tendance à avoir de la bedaine, à surveiller. Le problème, avec Vonnie, c'est qu'elle disait certaines choses uniquement par méchanceté, mais qu'elle disait aussi des choses méchantes et vraies, et il n'était pas facile de faire le tri. Elizabeth se tourna sur le côté, lissant son tee-shirt pour essayer d'évaluer son ventre. Elle n'y voyait rien à redire. Elle aurait eu plus bel air avec des seins, de vrais seins, au lieu de ces bonnets A ridicules. De vrais seins, ça l'équilibrerait. Pourtant elle était contente de son allure, aujourd'hui. En regardant à la vitrine de la boulangerie, elle eut envie d'entrer, mais le problème, c'est que tout la tentait : les gaufres dentelle, les biscuits rose et vert, les rouleaux à la crème, les éclairs. Ces temps-ci, elle avait beau manger, elle n'était jamais rassasiée. En théorie, elle aurait pu en acheter un de chaque, manger tous ces gâteaux, puis vomir, mais elle ratait régulièrement la dernière étape, malgré tous les conseils et encouragements de ses copines.

Elle continua dans Frederick Road, essayant d'apercevoir son reflet dans les fenêtres devant lesquelles elle passait. Elizabeth voulait savoir à quoi elle ressemblait quand personne ne la regardait. Elle voulait tomber sur son image à l'improviste, se voir par surprise, mais elle ne maîtrisait pas encore cet art. Elle avait toujours une fraction de seconde d'avance, et le visage qu'elle découvrait était trop composé, la bouche serrée en un sourire qu'elle espérait timide, et donc attirant, le menton baissé pour compenser son nez, ses narines, qu'elle trouvait

réellement horribles. « Groin de cochon », avait lancé Vonnie, et la formule était restée, même si sa mère disait que c'était un nez en trompette. Elizabeth avait demandé si elle pourrait se faire refaire le nez pour ses seize ans, et sa mère était restée muette pendant plusieurs seconds, chose remarquable en soi. Elle était psychiatre, mais vraiment intéressante, elle travaillait avec les criminels dans une prison spéciale pour malades mentaux. Malheureusement, elle n'avait pas le droit d'en parler. Elizabeth était très déçue, car elle aurait adoré tout savoir sur les hommes que sa mère rencontrait, de quoi ils étaient coupables. En ce moment, elle était certaine que sa mère travaillait avec un garçon qui avait tué ses parents, ses parents adoptifs, simplement parce qu'ils l'avaient interrogé sur ses résultats à l'école. Il était même plutôt beau gosse, Elizabeth avait vu sa photo dans le journal. Mais sa mère veillait à ne jamais parler de son travail. Son père, psychiatre également, ne parlait pas non plus de son travail, mais il se contentait de rester assis dans un bureau pour écouter des ados. Elizabeth était à peu près sûr de déjà savoir tout ce que son père savait, et sans doute davantage.

Les copines d'Elizabeth trouvaient bizarre et inquiétant le métier de ses parents. Elles croyaient que les Lerner pouvaient lire dans les cerveaux, ce qui était idiot, ou détecter les mensonges plus facilement que des parents « normaux ». « Ce ne sont pas des sorciers », disait-elle à ses amies.

Par certains côtés, ses parents étaient plus faciles à tromper que d'autres. Elizabeth leur confiait tant de choses qu'il ne leur venait pas à l'esprit qu'elle leur en cachait aussi. Bien sûr, elle leur parlait surtout de ses amies – Claudia qui avait décidé de coucher avec son copain pendant un week-end où ses parents étaient absents, Debbie qui avait essayé la bière et le cannabis, Lydia qui s'était fait prendre à voler dans un magasin. Chaque fois qu'elle leur racontait une de ces histoires, ses parents demandaient délicatement si Elizabeth y avait été impliquée, et elle pouvait toujours répondre « Non ! », la conscience tranquille. Cela lui rendait plus facile de garder le reste pour elle. Comme d'essayer de se faire vomir après avoir trop mangé, par exemple. Elle savait que ce n'était pas bien, mais elle savait aussi que ça devenait seulement un problème si on ne pouvait plus s'arrêter. Comme elle n'arrivait jamais à vomir pour de bon, elle ne voyait pas quel mal il y avait à essayer. Claudia disait qu'elle pouvait utiliser une plume ou un poil de balai si elle n'arrivait pas à introduire le doigt assez loin, mais c'était dégueulasse. L'idée d'une plume lui donnait envie de vomir, mais pas la réalité de la plume. Bizarre, non ? Oui, sûrement. Elizabeth avait très peur d'être bizarre. Contrairement à Vonnie, elle ne cherchait pas à se distinguer, elle ne voulait pas trop attirer l'attention. Elle voulait être normale. Elle voulait juste qu'un

garçon la regarde, la regarde comme... comme Bruce Springsteen dans son clip, quand il sortait de sous la voiture sans pouvoir s'empêcher de désirer la femme qui se tenait devant lui, même s'il savait qu'il n'aurait pas dû.

Aucune de ses amies n'habitait tout près. Elles vivaient de l'autre côté de Frederick Road, dans le genre de maisons où la mère d'Elizabeth n'aurait jamais mis les pieds de son vivant, selon une de ses expressions favorites. *Jamais de mon vivant je n'habiterai là-bas, jamais de mon vivant je ne ferai mes courses là-bas, jamais de mon vivant je ne passerai mes vacances là-bas.* Finalement, Vonnie avait dit : « De toute façon, quand tu seras morte, on ne te demandera plus ton avis », et c'était devenu une plaisanterie familiale. Ils répertoriaient tous les endroits où elle pourrait aller « après son vivant ». Néanmoins, sa mère était tout à fait sérieuse dans son dégoût pour tout ce qui était moderne. Elle avait voulu rester en ville, dans leur maison, qui était presque en plein centre, donnant sur un joli square autour du monument à Washington. Mais vers l'époque où Vonnie avait eu quatorze ans, le père d'Elizabeth avait eu l'occasion de se bâtir une clientèle en banlieue, où davantage de parents cherchaient à faire aider leurs enfants. Et en avaient les moyens, ce qui comptait beaucoup. Roaring Springs était un compromis, à une demi-heure du Patuxent Institute où travaillait sa mère, et à moins de dix minutes du bureau de son père dans Ellicott City. C'était la proximité de son père dans la journée qui valait à Elizabeth sa liberté, les jours d'été. Mais ce n'était pas une bien grande liberté, seule, avec toutes ces règles.

Elle repartit vers le parc et se mit à longer la rivière appelée Sucker Branch. En suivant les berges, elle rejoindrait la Route 40, pas loin du Roy Rogers, à un peu plus d'un kilomètre. Elle pensait du moins qu'elle y arriverait. Elle n'avait pas le droit d'aller au Roy Rogers, parce que c'était un endroit où « traîner », et ses parents jugeaient que l'oisiveté était la principale cause des ennuis des jeunes. Mais ils aimaient l'idée qu'elle soit en plein air, l'été, donc si elle expliquait qu'elle avait remonté la rivière, qu'elle s'était trouvée là par hasard et que la marche lui avait donné très soif, tout se passerait bien. S'ils lui posaient la question, et ils ne la poseraient peut-être même pas. Elle irait au Roy Rogers, pour voir s'il y avait des gens qu'elle connaissait. Si elle ne rencontrait personne, elle pourrait quand même prendre un milk-shake au café, peut-être des frites. Après, c'était décidé, elle vomirait, aujourd'hui elle apprendrait à vomir. Ses soucis pour son corps étaient secondaires ; elle n'avait pas besoin de maigrir, juste de perdre son petit ventre, si vraiment elle en avait un, ce dont elle n'était toujours pas sûre. Il lui fallait un truc à raconter à ses copines quand elles se retrouveraient au lycée, dans deux semaines. Elle voulait avoir un trophée à montrer. Contrairement à Claudia, elle

n'avait pas de petit ami. Contrairement à Debbie et Lydia, elle n'était pas assez téméraire pour pratiquer le vol à l'étalage, et elle ne s'intéressait pas à l'alcool de ses parents. Durant ces dernières semaines d'été, elle devait accomplir quelque chose, et apprendre à vomir était ce qui lui semblait le mieux.

Suivre le cours d'eau, très haut après les fortes pluies du week-end, s'avéra bien plus difficile que prévu. La boue aspirait ses bottines, et lorsqu'elle arriva à l'endroit où elle devait traverser, cela fut impossible. L'eau, exceptionnellement profonde, recouvrait les rochers sur lesquels elle aurait pu passer à gué, et le courant était violent. Elle hésita. C'était dommage de rebrousser chemin, une fois si loin. Elle croyait entendre la circulation sur la Route 40. Elle était près, tout près.

Puis, de l'autre côté, elle vit un homme appuyé à une bêche.

– Le courant est pas si fort, ça se traverse, dit-il. Je l'ai fait.

Il avait l'âge d'être étudiant, mais Elizabeth sentit qu'il n'était pas à la fac. Pas seulement sa façon de parler, mais ses habits, sa casquette de camionneur qu'il portait bas sur le front.

– Faites le tour par là, où y a un arbre tombé. L'eau ira pas plus haut que vos mollets, je vous garantis.

Elizabeth s'exécuta, ôtant ses bottines et les coinçant sous ses aisselles, comme deux petites ailes surgies dans son dos. Des ailes zébrées, à talons-aiguilles. Il avait raison, le courant n'était pas dangereux, mais elle craignait que le risque vienne de l'eau, pleine de bactéries. Par chance, elle avait été vaccinée contre le tétanos deux ans avant, quand elle avait marché sur un clou rouillé. Et l'homme était gentil, il l'attendit pour l'aider à grimper sur l'autre berge, en l'attrapant par les poignets. Il n'était pas tellement plus grand qu'elle, peut-être un mètre soixante-dix – elle mesurait un mètre soixante – et bien que musclé, il n'était pas très imposant. Il était presque beau, en fait. Il avait les yeux verts, les traits réguliers. Son seul défaut était son nez, étroit et pincé. Comme si le monde entier sentait mauvais, alors que c'était plutôt lui qui sentait un peu. La transpiration, sans doute d'avoir bêché par une telle chaleur. Son tee-shirt avait des auréoles sous les bras et au col, une goutte de sueur pendait de son nez.

– Merci, dit-elle.

Il ne la lâcha pas.

– Merci. Ça va, maintenant. Je tiens debout.

Il resserra son étreinte sur ses poignets. Elle tenta de se dégager, et ses bottines tombèrent, l'une roulant beaucoup trop près de l'eau. Elle se mit à se débattre sérieusement mais il la tenait, le visage impassible, comme s'il observait la scène de très loin, comme s'il n'y jouait aucun rôle.

– Monsieur, s'il vous plaît !

– Je vous emmène là où vous allez, dit-il.

Chapitre 7

Eliza n'avait jamais tapé son propre nom sur Google. À quoi bon ? Eliza Benedict n'était pas le genre de personne qu'on retrouve sur Internet, et l'histoire d'Elizabeth Lerner était terminée, la fin avait été écrite des années auparavant. Peter était partout sur Internet, l'accès à ses articles était payant, mais il était quand même là, représenté par dix ans de mots écrits, sans doute plus d'un millions de mots si on incluait l'époque où il travaillait pour le *Houston Chronicle*. Et depuis qu'il avait été embauché par une société de capital-risque, il était encore plus omniprésent dans le monde virtuel : une source, une personnalité, un homme à consulter et à citer en matière de produits financiers, à quoi Eliza ne comprenait rien. Elle ne comprenait même pas le sens de l'expression « produits financiers ». Un produit aurait dû être réel, concret, tangible, à mettre dans un sac ou dans une boîte.

Cependant, avant même que Walter lui écrive, Eliza savait qu'elle apparaissait parfois au bras de Peter, surtout maintenant que Peter était passé du côté obscur de la force – c'était sa formule à lui – et qu'on leur imposait ces pince-fesses. C'était sa formule à elle, mais ça faisait rire Peter. « Tu ne peux pas appeler ça une fête, avait-elle dit après sa première incursion dans son nouveau monde. Ils ne nous ont pas servi à dîner, rien que des petits fours impossibles à manger proprement. Non, c'était juste un pince-fesse ».

Assis sur leur lit, Peter avait ri, mais il n'avait pas l'esprit à la fête, ou au pince-fesse. « Garde ta robe, avait-il dit. Et tes chaussures. » Elle avait obéi. Mais même l'admiration que Peter avait pour elle ce soir-là n'avait pas suffi à l'intéresser à sa propre image, sachant pourtant qu'ils avaient été photographiés à plusieurs reprises. Elle avait horreur, réellement horreur de se voir en photo. C'était une banalité, un lieu commun, mais c'était plus vrai pour elle que pour tant de gens qui affirmaient être dans le même cas. Son image photographique lui causait toujours un choc. Dans sa tête, elle était plus grande, mieux coiffée. Peter et elle semblaient affreusement mal assortis, comme une loutre et... un hérisson. Peter était la loutre, avec son corps compact, encore musclé et robuste, ses cheveux brillants, tandis qu'elle était le hérisson. Et pas n'importe quel hérisson, non, elle était madame Piquedrué dans les contes de Beatrix Potter. Même très bien habillée, elle donnait l'impression qu'on venait de lui arracher son tablier et son bonnet blanc, une heureuse petite ménagère qui avait hâte de rentrer

chez elle pour se préparer un bon thé.

Ce qui, en un sens, était assez proche de la vérité.

La robe qui avait excité Peter n'avait réellement rien de sexy, mais ce n'était pas le genre de vêtements qu'elle portait en temps normal, et la nouveauté avait suffi. Les chaussures avaient été achetées à Londres, quelle idée, vu le taux de change à l'époque. Vonnie aurait pu trouver les mêmes à New York pour la moitié du prix et les rapporter à Eliza lors d'un de ses voyages d'affaires. Eliza en avait fait l'acquisition pour sauver la face lorsqu'elle avait été snobée dans une boutique de Knightsbridge, le genre de magasin où les vêtements semblent avoir été taillés par défi pour le corps féminin. La photo parue dans le *Washingtonian* ne montrait pas les chaussures, mais on voyait la robe – vert émeraude, avec un col bateau. Elle l'examina l'image. Voilà ce que Walter avait vu, voilà comment il l'avait retrouvée. Ressemblait-elle à ce qu'elle était à l'adolescence ? Elle avait près de dix-huit ans la dernière fois qu'elle l'avait vu, et même si elle s'était remplumée depuis l'été où il l'avait enlevée, elle paraissait moins que son âge. Aujourd'hui encore, malgré ses cinq kilos en trop, elle gardait un visage mince, la mâchoire bien dessinée. Peut-être ne lui en avait-il pas fallu davantage pour la repérer. Ça, et le prénom raccourci, qui ne dissimulait pas grand-chose quand on connaissait le prénom complet.

– Maman ? (La voix d'Albie semblait venir de la cuisine.) On déjeune ?

– Bientôt, cria-t-elle depuis le salon.

Elle continua à regarder la photo, en essayant, comme elle l'avait déjà fait si souvent, de se voir telle quel Walter l'avait vue. Elle ne ressemblait pas du tout à ses deux victimes connues, de grandes blondes. Elle comprenait pourquoi il l'avait enlevée, mais pourquoi l'avait-il laissée en vie ? Il prétendait avoir eu l'intention de la relâcher lorsqu'ils étaient partis vers Point of Rocks, mais n'était-ce pas qu'une histoire fabriquée après coup ? Aucune importance. Ils avaient trouvé le corps de Holly au fond d'un ravin ; ils avaient déjà déterré Maude, la fille du Maryland qu'il avait essayé d'enterrer dans le parc d'État de Patapsco.

Pour la toute première fois, Eliza eut l'idée de taper son ancien nom sur un moteur de recherche. « *Un message pour le bon docteur Freud* », aurait ricané Vonnie. Mais l'ancienne identité d'Eliza était déjà si loin lorsqu'Internet était entré dans la vie quotidienne qu'elle n'avait pas pris la peine de penser à Elizabeth Lerner. C'était un nom assez courant pour que d'autres Elizabeth apparaissent, dans des arbres généalogiques, des coupures de presse et des blogs. La première référence à elle-même était tirée du fameux livre. Pouah. *Meurtre sur la montagne* était un tissu d'inepties concocté par Jared Garrett, un fan

d'histoires criminelles qui avait suivi le parcours de Walter avec une fascination que même un adolescent aurait trouvée malsaine. Un extrait était cité sur Google, et elle vit son nom jaillir de cette prose pesante.

Garçon manqué qui faisait plus jeune qu'elle n'était, Elizabeth déclara que pendant plusieurs semaines Walter n'avait pas essayé d'avoir de rapport sexuel avec elle, mais qu'il avait fini par lui faire des avances. Curieusement, il la laissa en vie. De toute évidence, Walter considérait Elizabeth comme différente de ses autres victimes, même s'il a refusé d'expliquer leur relation autrement que par cette remarque, lors d'un interrogatoire de police : « C'était une compagnie agréable. » Lorsqu'on lui demanda si elle était son otage, Bowman répondit : « Je n'ai pas demandé de rançon. » Ces réponses n'ont guère contribué à diminuer la curiosité que suscite la nature exacte de leur relation.

– Maman, qu'est-ce que tu fais ?

Albie était adossé au chambranle, les mains dans les poches. Il ne semblait pas s'intéresser particulièrement aux activités de sa mère, mais simplement s'ennuyer assez pour vouloir attirer son attention.

– Rien. (Elle effaça l'historique et ferma la fenêtre. Elle ne voulait pas que les doigts indiscrets d'Iso s'égarent sur l'un de ces sites.) Tu as faim ? Tu voudrais quoi, pour le déjeuner ?

– Des sandwiches comme ceux de Grand-Mère ? suggéra-t-il, plein d'espoir.

La mère de Peter préparait des sandwiches compliqués, à base de rôti de bœuf et de pain noir, avec des rondelles de cornichon noyées dans la moutarde brune, et en ajoutant du raifort et juste ce qu'il faut de sel et de poivre.

– Je n'ai peut-être pas tous les ingrédients qu'utilise Nonnie, mais je pense pouvoir m'en approcher.

Elle passa rapidement en revue le contenu du réfrigérateur, estimant qu'Albie tenait surtout à l'opération consistant à débiter les cornichons et à mélanger le tout, pour transformer une action ordinaire en rituel. Albie adorait les plats faits maison, et avec un enfant aussi facile à combler, il était dommage de ne pas se montrer à la hauteur. Aujourd'hui surtout, à l'heure où le moindre de ses faits et gestes exaspérait Iso. « Respire pas si fort », avait-elle dit l'autre jour chez Trader Joe. « Ne respire pas si fort », avait rectifié Eliza, avant de se reprocher d'avoir corrigé la grammaire de sa fille pour avoir le dernier mot. D'ailleurs, ça n'avait pas marché.

Albie lui mit la main dans la sienne, comme s'ils allaient devoir parcourir des kilomètres pour arriver dans la cuisine. Elle aurait aimé que ce soit vrai, qu'il ne grandisse plus pendant trois, quatre ans, qu'il ait neuf ans pendant une décennie, puisqu'il ait dix ans pendant encore dix ans. Malgré la thèse qu'elle avait jadis entreprise sur la

littérature enfantine, elle savait qu'aucune magie, qu'aucun sortilège ne pouvait faire qu'un enfant reste enfant, ou protéger un enfant du reste du monde. En fait, c'est presque toujours là que commençaient les ennuis, quand un parent essayait d'être plus malin que le destin. *Ne t'écarte pas du chemin. Ne touche pas à ce rouet. Ne parle pas aux inconnus. Ne cueille pas la rose.*

Chapitre 8

1985

Cette fois, il était allé trop loin. Littéralement, trop loin. Mercredi matin, il était parti en se disant qu'il n'avait rien de prévu, puis il avait roulé, roulé, jusqu'à ce que le paysage change, que la civilisation lui tombe dessus tout à coup. Il ne serait jamais rentré à temps pour le dîner. Et même s'il y avait des filles partout, elles n'étaient pas seules, elles se déplaçaient par groupes, en bande. Il s'arrêta à un centre commercial et il eut presque le vertige en voyant toutes ces filles, ces filles en short court, au ventre dénudé. Il s'appuya à la balustrade du premier étage pour les regarder tourner en rond sans se presser, entrer et sortir de la cafétéria où elles échangeaient quelques mots avec les garçons avant de replonger dans la galerie marchande. Les garçons semblaient intrigués par ces filles de vif-argent. Ils étaient trop immatures, ils ne pouvaient pas leur offrir ce qu'elles désiraient.

Mais lui non plus, il ne le pouvait pas, à moins d'en avoir une en tête-à-tête, de lui dire des mots. Cette fois, il irait lentement, vraiment lentement.

Au volant de son camion, il passa devant une piscine clôturée, très chic, se gara sur le parking et se mit à observer à travers le grillage. Les filles semblaient raccordées les unes aux autres. Elles ne se touchaient pas réellement, mais elles étaient comme reliées par des fils invisibles, leurs membres s'agitant en un unisson paresseux. Elles se retournaient en même temps, se redressaient en même temps, se passaient un peigne dans les cheveux toutes ensemble. Là aussi, les garçons leur tournaient autour, avec un respect stupide. Ils n'avaient aucune chance.

Il aperçut une femme plus âgée, une mère cuite au soleil, qui fronçait les sourcils en sa direction, et il décida de repartir.

Il avait presque renoncé, il se demandait comment il justifierait tous ces kilomètres parcourus – il pouvait refaire le plein, mais il ne pouvait pas effacer cent, cent vingt ou cent quarante kilomètres du compteur – lorsqu'il repéra la bonne. Grande, la poitrine développée, elle marchait comme si son corps était encore nouveau pour elle, comme si elle l'avait emprunté à une autre et devait le rendre à la fin de la journée, en bon état. Elle marchait sur le trottoir dans un quartier désert, une sorte de ville fantôme, tellement calme qu'on les

aurait pris pour les deux seuls survivants de l'humanité. Il s'arrêta et, par une inspiration soudaine, lui demanda le chemin du centre commercial, alors qu'il en venait. De face, elle n'était pas aussi jolie qu'il l'avait espéré – Earl, l'autre mécanicien du garage de son père, aurait dit qu'il fallait juste lui mettre un sac sur la tête – mais elle avait un air sérieux qu'il trouva très touchant, comme si elle voulait être sûre de fournir les bonnes indications. Mais elle confondait les noms des rues, elle essayait de lui indiquer la route en fonction de points de repère qu'il ne connaissait pas, la maison des Bailey, l'école maternelle où allait sa petite sœur, l'épicerie High's.

– J'avoue que j'ai du mal à suivre, dit-il avec une grimace de benêt. Vous allez par là ? Vous pourriez peut-être me montrer.

Ah non, elle n'allait pas aussi loin. Elle avait juste un bus à prendre pour la Route 40.

Il pouvait l'emmener jusque-là ?

Le soleil tapait, si fort que tout avait l'air blanc, irréel. C'était une fille pâle, qui ne passait pas ses après-midis à la piscine. Elle partait travailler. Il pouvait l'emmener à son travail, dit Walter, et après elle pourrait lui dessiner un plan sur... Où travaillait-elle ?

– Chez un marchand de glaces.

– Friendly's ? Swensen's ? Baskin-Robbins ?

– Juste une petite boutique locale. Un peu à l'ancienne.

Alors elle pourrait lui dessiner un plan sur une serviette en papier, dès qu'il l'aurait déposée. D'accord ?

Il attendit qu'elle soit dans la cabine du camion et qu'ils aient roulé un peu avant de signaler qu'elle allait être en avance, non ? Elle partait à pied vers l'arrêt de bus, et l'itinéraire en bus aurait pris bien plus longtemps que le trajet direct en camion. Il avait faim. Et elle ? Voulait-elle qu'ils s'arrêtent pour grignoter quelque chose ?

Elle était nourrie gratuitement à son travail, dit-elle.

Eh bien, ça, c'était génial, mais il ne pouvait pas s'attendre à ce qu'elle obtienne la même faveur pour lui.

– Non, dit-elle. Le patron est très strict, il a toujours l'œil au cas où une fille inviterait son... copain.

– Son copain ? demanda-t-il, et elle rougit. Vous avez un copain ?

Elle réfléchit avant de répondre, ce qu'il trouva étrange. Pour lui, ça devait être clair, c'était oui ou non. Elle avait peut-être un copain dont elle n'était pas satisfaite. Elle avait peut-être envie de rompre mais comme c'était un grand sensible, elle avait peur de lui faire du mal. Elle était bien gentille.

– De toute façon, dit-elle en éludant la question, il n'y a que des glaces, il n'y a ni sandwiches, ni hot-dogs, ni même pizzas. Avant, on avait des bretzels chauds, mais personne n'en voulait, alors...

Alors ils pourraient peut-être s'arrêter dans un coin qu'il connaissait,

au bord de l'eau ? Il y avait un genre de vieille caravane où on pouvait acheter de formidables sandwiches au steak. Cet endroit n'existait pas, mais Walter avait entendu un client du garage décrire les sandwiches au steak qu'il mangeait dans sa jeunesse, dans le Wisconsin.

Walter se perdit, en cherchant la baraque à sandwiches qui n'existait pas, il continua à rouler dans ce qui s'avéra être un parc d'État. Il faisait la conversation, lui redemanda si elle avait un copain. Elle essaya de noyer le poisson mais finit par dire que non. Bien, il n'aurait pas voulu d'une fille qui trompait son fiancé. Elle commençait à s'inquiéter, elle regardait à droite et à gauche, mais il lui promit qu'elle serait à l'heure à son travail. Il lui dit qu'il était surpris qu'une aussi jolie fille n'ait pas de copain. Il vit que ce compliment la flattait, mais elle restait collée à la portière. Au bout de la route il se gara, lui dit qu'il s'était planté, que les sandwiches étaient de l'autre côté de la rivière, mais qu'ils pourraient la traverser et y être en cinq minutes, elle n'aurait qu'à lui tenir la main. Quand il eut sa main dans la sienne, il chatouilla la paume avec son majeur, un truc dont Earl lui avait parlé, avant qu'Earl s'enfuie et s'engage dans les Marines. C'était un signal : si vous lui plaisiez, la fille vous chatouillait à son tour. Ou bien si elle n'enlevait pas sa main tout de suite, décida-t-il, c'était une preuve suffisante qu'elle était partante.

Il tenta d'y aller doucement, mais elle continuait à parler de son boulot, elle avait peur d'être en retard, et elle se mit à pleurer. Elle pleurait plus fort quand il l'embrassa, mais il était sûr d'être bon pour les baisers. Elle pleurait si fort que la morve lui sortit du nez, c'était dégueulasse, et il arrêta de l'embrasser.

– Bon, alors tu ne veux pas être ma copine, c'est ça ?

Elle pleurait toujours. Pourquoi les filles étaient si compliquées ? Évidemment, il habitait loin de chez elle. Ils ne pourraient se voir que les jours de congé. Mais elle aurait dû être fière, cette fille dont personne d'autre n'avait voulu, qu'un homme, un bel homme ait envie d'elle. Un homme qui lui donnerait du plaisir, si elle s'autorisait à en prendre.

– Tu diras rien ? demanda-t-il.

Elle promit de se taire, et il aurait aimé la croire. Mais il ne la croyait pas. Alors il fit ce qu'il devait faire. Il était en train de tasser la terre dans le trou qu'il avait creusé lorsqu'il vit l'autre fille arriver. Qu'avait-elle vu ? Tout, ou seulement une partie ? Il se dépêcha de lui dire comment traverser la rivière. Il lui tendit les mains et elle n'hésita pas. Elle avait les mains fraîches et lisses contre les siennes, brûlantes de cals après avoir creusé. Si quelqu'un avait dû lâcher, ç'aurait été lui. Il avait mal, rien qu'à la tenir. Il examina son visage. Il aurait voulu que les femmes soient moins menteuses, qu'il y ait un moyen de demander si elle avait vu quelque chose, sans lui faire comprendre

qu'il y avait eu quelque chose à voir. C'était comme la vieille devinette, une île où il y a deux Indiens, un qui ment tout le temps et l'autre qui dit toujours la vérité, mais il y a une question qui permet de s'en tirer. Sauf qu'il ne se rappelait jamais la question. Un truc comme : Si je demande à ton frère, il me dira la vérité ? Non, ça n'était pas ça, parce qu'ils auraient tous les deux répondu non. Que devait-il demander à cette fille ? Mais il avait pris trop de temps, il lui avait trop serré les mains, il s'était trahi.

– Voilà, tu es avec moi maintenant.

Il lui attacha la ceinture sur le siège passager, et il lui ligota les poignets avec une corde prise sur le plateau du pickup.

Puis, comme après coup :

– C'est quoi, ton nom ?

Chapitre 9

Elle décida d'écrire à Walter une lettre, pas plus. C'est ainsi qu'elle présenta sa décision, lorsqu'elle en parla à Peter et à ses parents. « Je vais lui écrire une lettre, dit-elle, pas plus. » Une lettre personnelle, qui mettrait un terme à tout ça. (Même si son courrier était sans doute lu par les autorités de la prison. Et puis il y avait le problème de sa confidente, cette femme qui avait écrit la lettre en son nom, mais elle n'avait pas envie d'adresser sa réponse à cette boîte postale de Baltimore.) Une lettre semblait être le meilleur choix si elle voulait que cette affaire reste privée.

Pourtant, chaque fois qu'elle s'asseyait devant l'ordinateur de Peter, en essayant de profiter de ces quelques minutes dont dispose une mère de temps en temps, elle critiquait sa propre décision. Une lettre n'était pas rien, de nos jours. Même quand elle habitait Londres, elle n'écrivait déjà plus de lettres. Les appels téléphoniques transatlantiques ne coûtaient pas si cher, les courriers électroniques étaient pratiques pour de rapides bulletins d'information, ou pour partager les détails de leurs retours à la maison. Eliza ne pouvait se rappeler la dernière lettre qu'elle avait écrite, et celle de Walter était la première qu'elle recevait depuis ces années, sans doute depuis que Vonnie était passée à l'ordinateur pour ces messages furieux où elle expliquait combien tous les membres de la famille l'avaient déçue : elle avait eu cette manie pendant quelques années, à la trentaine, sous l'empire d'un thérapeute mal famé qui était peut-être son amant. Mais comment communiquer avec un prisonnier autrement que par lettre ?

Eliza sourit malgré elle, en songeant que cette question aurait eu sa place dans la liste qu'elle tenait avec Peter, des « Choses que nous n'aurions jamais cru dire un jour ». Ils avaient commencé à la dresser à l'université, presque dès leur rencontre, et c'était en réalité une énumération de phrases entendues par hasard : *La bouillabaisse est onctueuse. J'ai laissé mon poncho au Ritz-Carlton. Je suis un fétichiste du poulet frit.*

Sauf que... *Comment communiquer avec un prisonnier* n'était pas si bizarre que ça, et encore moins exceptionnel. Cette phrase n'avait rien d'anormal dans le monde en général, et certainement pas dans le monde d'Eliza, étant donné le travail de sa mère au Patuxent Institute et l'histoire personnelle d'Eliza. On pouvait même considérer que c'était une question inévitable, que si elle avait pris le temps d'y

réfléchir, elle aurait su que Walter ne quitterait pas ce monde sans produire une sorte de manifeste. Pas forcément adressé à elle. Elle était un peu trop fière de la façon dont elle vivait cachée au grand jour. Elle n'avait peut-être pas choisi délibérément de se cacher de Walter, mais entre le nom de famille de Peter et le déménagement vers Londres, elle s'était sentie relativement invisible.

Walter était toujours un peu grandiloquent, il se croyait plus grand qu'il n'était, dans tous les sens du terme. Il affirmait mesurer un mètre soixante dix-quinze, alors qu'il faisait manifestement moins d'un mètre soixante-dix. Un jour, en parlant de sa taille, il s'était mis en colère plus qu'Eliza l'avait jamais vu, il revendiquait ces quelques centimètres qu'il n'avait pas. C'était l'une des rares occasions où elle avait senti qu'elle avait le dessus, ce qui était à la fois terrifiant et agréable. Elle ne pouvait pas se permettre d'avoir le dessus sur Walter, pensait-elle. Par la suite, quand les gens avaient employé des expressions comme « syndrome de Stockholm » – pas ses parents, mais des gens loin d'elle, les avocats, les journalistes, et cet abominable Jared Garrett –, elle avait trouvé cela scandaleusement désinvolte. Cette étiquette qu'on lui attribuait lui avait laissé un dégoût durable pour les ragots, une réticence si prononcée qu'on la trouvait souvent indifférente, alors qu'elle souffrait plutôt d'une discrétion quasi pathologique. Elle détestait la fascination d'Iso pour les vedettes, sa façon de contempler les photos dans les magazines et sur Internet, d'émettre un jugement sur les robes, les coiffures, les habitudes de personnes qu'elle n'avait jamais rencontrées. Mais Eliza n'avait jamais pu expliquer à sa fille la virulence de sa révolte, car il aurait alors fallu tout lui dire. Elle lui dirait un jour, pas aujourd'hui.

Alors qu'elle s'attardait devant l'ordinateur – il était tard, dix heures passées, mais Peter était encore à une soirée, à laquelle elle avait échappée parce que leur baby-sitter les avait lâchés – une icône apparut dans le coin en bas de l'écran, annonçant l'arrivée de sa sœur dans le monde virtuel.

– Salut, Vonnice, tapa-t-elle.

– Eliza ! Le point d'exclamation reflétait la surprise, pas nécessairement le ravissement. Eliza n'avait encore jamais ouvert une conversation par messagerie avec sa sœur, et elle se montrait toujours taciturne quand celle-ci tentait de bavarder avec elle. *Quoi de neuf ?*

– Rien. J'essaye juste d'écrire un truc.

– QUOI ? Vonnice aurait aussi bien pu taper : « *Peter écrit. J'écris. Tu n'écris pas.* » Elle avait toujours défendu son territoire de la sorte. Le plus drôle, c'est qu'aucun d'eux trois n'écrivait plus. Peter avait quitté le journalisme pour la finance, et Vonnice était rédactrice en chef d'un périodique tellement mineur et ésotérique qu'il n'était pratiquement pas affecté par les problèmes liés à Internet dont souffraient les

pique, pour voir si tu réagis. C'est son problème, pas le tien. Ignore-le.

Vonnie n'a jamais souffert d'incertitude, sur quoi que ce soit.

– Sa date d'exécution a été fixée.

– Ah, tu viens de te trahir. Il exploite le désir culturel de clôture pour t'atteindre. Cet homme est un sadique. Si j'étais toi, je lui écrirais pour lui demander s'il essaye d'entrer en contact avec ses victimes. Les Tackett, surtout.

– Pourquoi eux ? demanda-t-elle, plus sèchement qu'elle ne le voulait.

Eliza avait toujours été sensible à cette hiérarchie parmi les victimes de Walter, en particulier parce qu'elle avait toujours figuré à la fois en tête et en fin de liste, si c'était possible. Elle était la plus intéressante parce qu'elle avait survécu ; elle était la moins intéressante parce qu'elle avait survécu. Holly était la plus jolie, la fille aux cheveux d'or. La mort de Holly avait été particulièrement violente.

– Eh bien, c'est parce qu'elle est morte qu'il va mourir, non ? C'est pour elle qu'il va mourir.

– Exact. (Maude avait été tuée dans le Maryland, où la peine capitale était encore en vigueur sur le papier, mais de moins en moins prononcée. Holly Tackett avait été tuée en Virginie, qui apparemment ne s'embarrassait pas de tels scrupules.) Mais pourquoi écrirait-il aux Tackett, que leur dirait-il ?

– Il pourrait avouer, d'abord. Ce n'est quand même pas trop en demander !

Eliza pensa, mais s'abstint de dire : *Pour Walter, c'est énorme*. Walter ne disait jamais que ce qu'il avait envie de dire. Il détestait plus que tout être obligé de dire qu'il avait tort, même sur des détails. La première fois qu'il avait frappé Eliza, c'était lorsqu'elle l'avait corrigé sur la guerre américano-anglaise de 1812. Il l'avait frappée bizarrement, d'un coup de poing dans le ventre, comme un garçon aurait pu en assener à un autre garçon, et cela lui avait coupé le souffle. Mais elle ne l'avait plus jamais repris, même quand il se trompait totalement, et il se trompait souvent. En histoire, en maths, sur de menus points de grammaire et d'usage. Et souvent, sur les gens. Eliza n'avait jamais connu personne qui se trompait davantage sur les gens, les femmes en particulier.

– Ecoute, Eliza, dit Vonnie d'une voix radoucie. Tu es trop gentille pour ton propre bien. Oublie Walter. Non, ne l'*oublie* pas, je sais que c'est impossible, mais...

– Tu serais étonnée. Ces derniers mois, je n'avais presque pas pensé à lui.

– Mouais.

Eliza savait comment changer de sujet avec sa sœur.

– Et toi, quoi de neuf ?

– Rien. Tout. J’étais connectée à cette heure impossible parce que je veux suivre les événements au Moyen-Orient en temps réel. Je ne peux plus attendre les journaux du matin, ou CNN. J’ai horreur de la vitesse à laquelle le monde tourne maintenant, la désinvolture des gens. Nous avons besoin de penser plus, pas plus vite. Demain, il y aura quelqu’un qu’on verra dans chaque journal télévisé –le secrétaire d’État, un responsable quelconque – qui nous livrera de gros blocs de discours, et les gens se jetteront sur leurs blogs. Ce n’est pas une méthode productive. La politique étrangère est trop nuancée, trop enracinée dans des siècles d’histoire pour se réduire à un banal sermon. Ce n’est pas un point de vue de partisan, dit-elle, comme si elle énumérait ses propres arguments. C’est un point de vue intellectuel. Ces questions doivent être abordées avec dignité.

Eliza ne la contredit pas. Elle n’avait pas changé d’avis, ses problèmes étaient strictement domestiques. Le monde tournait trop vite, mais ce grief était étrange, venant de Vonnie, toujours sous caféine. Iso et Albie grandissaient trop vite, le nouveau job de Peter l’accaparait douze à quatorze heures par jour, et promettait en échange qu’ils seraient riches, vraiment riches, d’ici un an ou deux.

Ses propres journées, en revanche, s’écoulaient lentement, comme de la mélasse. Elles étaient bien remplies, avec des choses à faire et des lieux où aller, et elle les finissait épuisée. Mais elles se traînaient comme des dinosaures. Comme des sauropodes ou des stégosaures, qui étaient selon Albie les plus lents des mastodontes.

Après avoir prêté une oreille compatissante pendant encore quinze minutes, acquiesçant à presque tout ce que disait sa sœur, Eliza prétextait la fatigue pour mettre un terme à cet entretien. Elle resta pourtant sur l’ordinateur, pour écrire. Elle était assez consciente pour comprendre que ce n’était pas un hasard si elle avait soudain trouvé les mots qu’elle voulait adresser à Walter. Elle était encore au clavier quand Peter rentra, une heure plus tard, mais elle s’empressa de fermer le dossier, ne souhaitant pas rediscuter cette question, même avec un auditeur gagné à sa cause. Elle décida qu’elle avait sa dose de Walter pour la soirée.

Chapitre 10

1985

Elle n'avait encore jamais uriné dans la nature. Elle savait que c'était un sujet étrange sur lequel se fixer, vu ce qui lui arrivait, mais c'était embarrassant. Elle essaya de persuader l'homme qu'elle serait sage s'il l'autorisait à aller faire pipi à la station-service ou au fast-food, mais il ne voulait pas en entendre parler. Il n'était ni dur ni cruel. Il se contentait de secouer la tête en disant : « Non, ça marchera pas. »

Ils étaient dans le camion depuis près de trois heures. Il s'était arrêté pour faire le plein, mais il avait lui-même rempli le réservoir et il l'avait prévenue que ce ne serait pas une bonne idée d'essayer de sortir. « Je n'ai pas envie de te faire mal », avait-il dit comme si c'était elle qui décidait, comme si son comportement à elle déterminait le sien. Il amena le côté passager du camion tout contre la pompe, elle aurait à peine eu la place de se glisser à l'extérieur, et elle aurait été coincée de toute façon. Bien sûr, elle aurait pu partir dans l'autre direction, du côté du conducteur. Au fur et à mesure que l'essence se déversait – c'était une vieille pompe, dans une station poussiéreuse, les dollars s'accumulaient lentement, cent après cent –, elle testa ses réactions, en se penchant lentement vers la gauche. Il arriva à la portière plus vite qu'elle ne l'aurait cru possible.

– Il te faut quelque chose ?

– Je voulais changer de radio.

– Elle est pas allumée. Je laisse pas la clef quand je fais le plein. J'ai connu un type qui avait laissé sa clef de contact, la voiture a explosé. Lui, c'était une boule de feu, il courait en rond.

– Je voulais changer de chaîne pour après, dit-elle comme pour s'excuser.

Pourquoi se sentait-elle coupable d'avoir voulu changer de radio ? C'est lui qui l'avait enlevée. Mais le plus bizarre, c'est que cet homme se comportait comme s'il n'avait rien fait de mal. En cela, il lui rappelait un peu Vonnie, surtout quand elles étaient plus jeunes. Vonnie se montrait cruelle, puis s'étonnait de la réaction d'Elizabeth, et se concentrait sur une peccadille de sa sœur pour justifier son attitude. Quand Elizabeth avait trois ans, Vonnie l'avait attachée à un arbre du jardin et l'avait laissée là tout l'après-midi. Grondée par leurs

parents, Vonnie avait dit : « Elle jouait avec mon spirographe et elle n'arrêtait pas d'en mettre des morceaux dans sa bouche. Je voulais juste l'empêcher de s'étouffer. » Un 1^{er} avril, elle avait proposé de remuer le lait chocolaté d'Elizabeth, puis lui avait remis un affreux mélange de sirop pour la toux et de piment de Cayenne dissimulés dans le lait brun pâle. Tandis qu'Elizabeth s'étranglait et crachait, Vonnie avait dit : « Tu en as répandu un peu. » Comme si les taches sur la table étaient plus graves que l'imagination tordue de celle qui avait concocté ce breuvage.

– T'aimes pas ma musique ?

Elle réfléchit avant de répondre. Ils écoutaient de la country, musique jugée nulle par la plupart des gens qu'elle connaissait.

– Ça va, dit-elle. Mais j'aime aussi d'autres styles.

– Qu'est-ce que tu écoutes ?

– Des trucs plus mode.

– Madonna, dit-il en regardant ses mitaines de dentelle. Madonna, je parie.

– Ouais, elle. Mais aussi... (Elle se creusa la cervelle pour trouver des noms.) Whitney Houston. Scritti Politti. Kate Bush.

À part le premier nom, cette liste reflétait les goûts de Vonnie, et Elizabeth ne savait pas pourquoi elle se les appropriait. Parce que cela lui donnait l'air plus grande, plus mûre ? Ou parce qu'elle sentait que cet homme ne connaissait pas ces noms et que cela lui conférerait une sorte de pouvoir sur lui ?

– C'est une mauvaise femme, dit-il.

– Kate Bush ?

– Whitney Houston. Dans ses chansons, elle raconte qu'elle n'a qu'un seul amour, mais elle couche avec un homme marié. C'est mal.

– Mais elle l'aime. Et c'est plutôt lui qui fait quelque chose de mal, non ?

– Les femmes sont meilleures que les hommes. La plupart, en tout cas. Les hommes sont faibles, les femmes doivent être fortes.

Il tendit la main et tourna un bouton de l'autoradio pour revenir à sa chaîne, alors qu'elle n'avait touché à rien. La pompe à essence cessa de cliqueter et elle espéra qu'il serait obligé d'aller payer à la caisse ; alors, elle... ouvrirait l'œil. Que ferait-elle ? Le paysage avait changé à une vitesse incroyable, ils étaient maintenant en pleine campagne, la vraie cambrousse. À supposer qu'elle puisse sauter du camion, où irait-elle ? Plus tard, lorsqu'il s'était arrêté à un drive-in pour lui acheter un hamburger, elle avait essayé de faire comprendre au vendeur qu'elle avait été enlevée, mais il lui avait posé une main sur la sienne, en serrant très fort, et avait dit : « On ne rigole pas sur des sujets comme ça, Elizabeth ». (Il avait tellement insisté qu'elle lui avait dit son nom, mais il n'avait toujours pas révélé le sien.) La caissière,

une adolescente guère plus âgée qu'Elizabeth, semblait lasse, comme si elle était chaque jour témoin de ce genre de scène. Elle avait même l'air de leur en vouloir, fatiguée de voir les couples laver leur linge sale sous ses yeux. La fille avait les joues couvertes d'acné, les cheveux frisés, et son uniforme était tendu par sa large poitrine. Elizabeth avait envie de crier : « Ce n'est pas mon copain ! Je n'ai jamais eu de copain ! Je vous ressemble plus que vous ne pensez, sauf que je ne suis pas assez vieille pour travailler ou pour conduire une voiture. »

Il avait continué à lui presser la main. Elle avait eu l'impression qu'il la serrait juste assez pour lui montrer que si elle lui désobéissait, il lui écraserait tous les os de la main. Puis il lui caressa le bras, l'intérieur du bras. Elle se rappelait un jeu auquel elle jouait avec ses amis, où on ferme les yeux pour essayer de deviner où un doigt s'est posé au creux du coude. Selon l'endroit où il s'arrête, ça signifie qu'on est obsédée ou frigide. Toutes les filles hurlaient quand on leur disait qu'elles étaient obsédées, mais évidemment, c'était ce qu'il fallait être.

Elizabeth se retrouvait toujours frigide, et elle priait pour que le doigt s'arrête bien avant le pli du coude.

Après avoir fait le plein, ils avaient roulé. Une heure plus tard, elle avait demandé à aller aux toilettes. Elle s'attendait à ce que, comme son père, il lui reproche de ne pas en avoir profité quand ils étaient à la station-service. Mais il soupira simplement et dit :

– Ok, je vais trouver un endroit où tu pourras faire ça discrètement.

Il fallut à Eliza une seconde pour comprendre.

– Pourquoi pas une station-service ou un fast-food ? Ou même un vrai restaurant ?

– Non, dit-il. Je crois pas.

C'était sa façon de répondre, découvrit-elle. Il disait non mais, contrairement à ses parents, il n'expliquait jamais ses raisons, il n'offrait pas assez d'informations pour permettre la discussion.

– Je serai sage, dit-elle. Je n'ai pas envie de faire en plein air.

– Petite ou grosse commission ? demanda-t-il.

Elle envisagea de mentir, mais elle pensa que la réponse ne le ferait pas changer d'avis.

– Petite.

– Si j'étais toi, j'enlèverais ma culotte. Y a des filles qui la gardent sur une jambe, mais si tu veux rester propre, il vaut mieux l'enlever carrément, et après t'accroupir. Et les biens pieds écartés.

Cela l'écœurait, de l'entendre prononcer le mot *culotte*. Elle pensait à ce qu'il allait lui faire ensuite. Elle pensait à ses parents, à table avec Vonnie, se demandant où elle était. Ils ne s'inquiétaient pas, pas encore. C'étaient des gens calmes, qui s'énermaient beaucoup moins facilement que la plupart des parents qu'elle connaissait. Ils lui faisaient confiance. Ils seraient agacés qu'elle n'ait pas prévenu, ils lui

préparaient un sermon sur son manque d'égards, sur les responsabilités dont s'accompagnait la liberté qu'ils lui laissaient. Mais ils ne s'inquiéteraient pas avant le coucher du soleil, qui se produisait assez tard en cette fin du mois d'août, vers vingt heures.

Accroupie sur la terre, sa culotte posée soigneusement sur une pierre voisine, elle fit pipi en pleurant, puis exécuta une petite danse, dans l'espoir de se débarrasser des éventuelles gouttes restantes. Il n'était pas question qu'elle s'essuie avec des feuilles, comme il le lui avait conseillé. Et si elle cueillait des orties par erreur ?

– Pourquoi tu pleures ? demanda-t-il dans le camion.

Mais il n'estima pas utile de la ligoter à nouveau.

À la nuit tombante, il hésita entre quelques motels et fixa finalement son choix sur un établissement bâti autour d'une cour en U.

– On fera pas ça souvent, dit-il. C'est spécial, parce qu'on a tous les deux eu une longue journée et qu'il nous faut un vrai matelas. Demain, on se trouvera une tente et des sacs de couchage.

Une fois dans la chambre, il testa le lit, qui était fixé au sol, puis il lui attacha les mains et les pieds, et la bâillonna. Elle se remit à pleurer, les larmes lui tombaient dans les coins de la bouche.

– Chut, dit-il. Plus tard, quand j'aurai confiance, j'aurai plus besoin de faire tout ça. Mais tu dois d'abord mériter ma confiance, d'accord ? Mérite ma confiance et je te laisserai libre de faire plein de choses. Mais si tu me trompes, je te tuerai, et toute ta famille avec. Je tuerai ta famille sous tes yeux, et après je te tuerai. C'est pas des paroles en l'air.

Ses parents lui avaient mis le même marché en main, la tuerie exceptée. Elle pleura plus fort, en se demandant à quel point elle allait souffrir. Elle avait lu des histoires de viol, bien sûr. Même plusieurs, vu ses goûts en matière de lecture. Et quatre ans auparavant, elle avait regardé, avec des millions d'autres, l'épisode d'un feuilleton où la victime d'un viol épousait son violeur. Bien sûr, ils avaient fait pas mal de chemin depuis, Luke et Laura. Ils avaient été en cavale ensemble, ils avaient échappé à la mort, ils étaient devenus proches. Ils s'aimaient, et elle lui avait pardonné. Vonnie avait déclaré dans un long discours que c'était n'importe quoi. Mais quand était venu le jour du mariage, Vonnie avait assisté à l'épisode avec le même ravissement qu'Elizabeth et ses amies. Elles ne trouvaient pas le marié spécialement beau, mais elles comprenaient qu'il était désirable : il aimait tellement la mariée que son amour l'avait poussé à commettre des crimes et à prendre des risques énormes. L'ennui, c'est que l'un de ces crimes était le viol de sa prétendue bien-aimée, mais elles comprenaient. Être aimée comme ça, être désirée au point de rendre un homme fou, qu'est-ce qu'une fille pouvait espérer de mieux ?

– Écoute, dit l'homme, tu seras courageuse ? Tu seras sage ?

Elle hocha la tête, même si elle était sûre du contraire.

– Ok, j'enlève le bâillon. Mais il faut être sage. Tu sais ce que ça veut dire ? Pas hurler, pas crier. Si tu dis un mot, je te remets le bâillon et je te montre comment je sais faire mal aux gens. Faut pas se foutre de moi. Endors-toi, et demain matin, on causera.

Une fois sa bouche libérée, elle eut un instant envie de hurler de toutes ses forces, mais elle s'aperçut qu'aucun son ne sortait. Elle avait trop peur, c'était trop horrible. Il laissa ses mains près de sa gorge. Elle pensa au tas de terre, à l'endroit où elle l'avait vu bêcher. Il n'avait pas dit clairement ce qu'il faisait, mais elle l'avait deviné. Il était capable de tuer. Il l'avait fait. Elizabeth décida alors qu'elle ferait tout ce qu'il faudrait pour survivre. Elle supporterait tous les projets qu'il avait pour elle, du moment qu'il lui laissait la vie sauve.

– Comment tu t'appelles ? murmura-t-elle.

– Walter. Je me dis parfois que je devrais me faire appeler Walt. Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle craignait qu'il y ait une seule bonne réponse, et elle avait peur de ne pas la donner.

– Les deux sont bien.

Il la dévisagea un moment, les mains prêtes à lui fermer la bouche. Il l'observait d'un regard détaché, curieux. Elle renifla et s'étouffa un peu dans ses larmes, mais à part ça, elle fut aussi silencieuse qu'il l'avait exigé. Il retira sa main et s'endormit.

Elle finit par s'endormir elle aussi, et ils restèrent ainsi, côte à côte, sur le couvre-lit. Il ne la toucha qu'une fois, se tournant vers elle pour se plaindre :

– Tu ronfles.

Chapitre 11

Pendant quelques jours, la lettre à Walter fut comme l'éléphant rose dans cet exercice mental où l'on a le droit de penser à tout ce qu'on veut, sauf à un éléphant rose. *L'avait-il reçue ? Allait-elle lui suffire ? Serait-il déçu ?*

Elle espérait lui avoir écrit de manière polie mais conclusive. Oui, elle était mariée et vivait dans la région (drôle d'idée, de se montrer aussi vague, alors qu'il connaissait son adresse exacte). Elle n'avait fait aucune référence, aucune allusion à Iso et Albie. Walter n'était pas pédophile, même s'il y avait eu une confusion à ce propos, étant donné l'âge de ses victimes, et elle jugeait peu probable qu'il s'échappe, et encore moins qu'il prenne la direction de Bethesda, le cas échéant. Mais sa maternité était une réalité trop intime pour la partager avec lui. Elle avait écrit qu'il était *intéressant* d'avoir de ses nouvelles, mais *pas entièrement inattendu*. Comme elle avait cherché ses mots, comme elle les avait soupesés un par un. Que comprendrait Walter dans ce « pas entièrement inattendu » ? Il avait une faculté stupéfiante d'entendre ce qu'il voulait entendre, de trouver du sens là où personne d'autre n'en voyait. Plus tard, à la fac, en cours de sémiotique, elle n'avait pu s'empêcher de songer qu'avec Walter, Derrida aurait trouvé à qui parler. Walter prenait tout à la lettre, puis il donnait au mot la signification qu'il souhaitait, pour justifier tout ce qu'il voulait. Il ressemblait à un personnage d'*Alice au pays des merveilles* ou, dans la suite du *Magicien d'Oz*, aux habitants de cette ville où l'on parlait un langage sans queue ni tête. Rigmarole Town.

En même temps, elle avait pris soin de ne rien écrire qui aurait pu lui causer des ennuis, même si cette lettre ne devait pas être lue par le personnel de la prison. Walter était tout à fait imprévisible, il risquait de piquer une crise s'il pensait qu'on cherchait à le blesser. Elle choisit de lui envoyer la lettre à cette boîte postale qu'il avait indiquée comme adresse de retour sur son enveloppe, et non à la prison. Cela signifiait que le complice de Walter, quel qu'il soit – pitié, pas Jared Garrett ! – pourrait lire la lettre en premier, qu'elle avait pourtant mise dans une enveloppe cachetée à l'intérieur de l'enveloppe timbrée. Mais celui ou celle qui aidait Walter savait déjà qui était Eliza et où elle vivait. Si elle envoyait la lettre à la prison, il suffirait d'un geôlier bavard pour que sa vie à elle devienne une affaire publique.

Et puis elle comprenait maintenant pourquoi il lui avait écrit par

personne interposée. En tant que détenu, il n'avait pas le droit d'écrire à qui il voulait, comme elle avait pu s'en assurer en lisant en diagonale le site web officiel du système carcéral de Virginie. Le système *correctionnel*, selon le jargon officiel. Le terme lui parut délicieusement naïf et totalement erroné. Bien que consciente des efforts organisés pour réhabiliter les détenus, elle ne voyait pas trop comment le couloir de la mort pouvait être qualifié de « correctionnel », à moins de considérer que la mort allait tout corriger.

C'est la fin de la lettre qui lui avait donné le plus de fil à retordre. *Cordialement* ? Leur relation n'avait rien de cordial. *Tous mes vœux* ? Tous mes vœux de malheur, oui ! Elle choisit de signer simplement par son nom, sans indiquer la moindre émotion.

Le temps, son vieil ami, fit discrètement son ouvrage. La lettre disparut à l'arrière-plan de son esprit, comme une chaussette tombée derrière le sèche-linge. Ou peut-être, plus exactement, comme un morceau de nourriture périssable sous le réfrigérateur, qui finirait par dégager une odeur nauséabonde ou attirer des créatures indésirables, mais qui jouissait d'une brève amnistie à court terme. En attendant, il y avait eu bien trop de préparatifs à superviser pour la rentrée. Les enfants étaient inscrits dans deux établissements différents, Iso prendrait le bus pour le collège et Albie irait à pied à l'école primaire. La responsabilité d'Eliza serait de les réveiller et de les nourrir tous les matins, ce qui ne la dérangeait pas. C'était son travail, c'était ce qu'elle faisait, et – avouait-elle en son for intérieur

– elle était douée pour ça. En son for intérieur, parce que c'était le genre de sentiment que personne n'avait envie d'entendre. Vonnice devenait presque folle à l'idée qu'Elizabeth considère la maternité comme une activité à plein temps, et comme une activité satisfaisante, en plus. Même leur mère ne pouvait s'empêcher de se demander où Eliza trouverait son épanouissement, une fois les enfants plus grands. Inez lui suggérait sans cesse qu'elle aurait peut-être envie de reprendre des études, de terminer la thèse qu'elle avait abandonnée à Rice. Les femmes, dans le monde de Peter, celles qu'il rencontrait à ces pince-fesses sans fin, s'efforçaient de ne pas oublier d'ajouter « en dehors de la maison » quand elles demandaient si Eliza travaillait, ou avait travaillé, mais leur politesse ne pouvait masquer la certitude que ce qu'elle faisait n'était *pas* un travail. Pénible, peut-être, ennuyeux, sans doute. Mais pas un vrai travail.

Et après ? Eliza ne considérait pas non plus cela comme du travail, parce qu'elle y prenait trop de plaisir. C'était ce en quoi elle excellait. Elle n'était pas une de ces mères impeccables qui préparent pour leurs enfants des casse-croûtes ambitieux, et qui n'achètent jamais de

gâteaux tout faits pour les fêtes scolaires. Cependant, elle ne se laissait jamais démonter, elle suivait toujours plus ou moins. En fait, elle appréciait les petits moments de panique, le devoir de maths repoussé jusqu'à la dernière minute, le cahier oublié, tout ce qu'on ne retrouvait plus. Rien ne restait longtemps perdu quand Eliza se mettait en chasse. Elle connaissait si bien ses enfants qu'il était facile pour elle de recréer ces moments de distraction où l'on rangeait une chose au mauvais endroit. Par exemple, elle savait qu'Iso avait l'habitude d'enlever son appareil dentaire en regardant la télévision, de sorte qu'on le retrouvait souvent posé sur l'accoudoir du canapé. Elle comprenait qu'Albie le rêveur vive tellement dans son imagination que tout pouvait s'intégrer à ce monde. Son sac à dos finissait parfois perché sur la tête de l'énorme chien en peluche que lui avait offert sa tante Vonnie, lui donnant une allure assez convaincante d'archevêque, même si Albie avait plutôt dû songer à un sorcier.

Elle était à quatre pattes, en train de chercher sous le lit la basket manquante d'Albie, quand le téléphone sonna. Albie avait été obligé d'aller à l'école en sandales, ce qui ne l'avait pas dérangé jusqu'au moment où Iso l'avait taquiné à ce sujet, après quoi il était parti comme pour la guillotine, en gémissant tout le long du chemin. Eliza lui avait promis de retrouver la chaussure avant la fin de la journée, et peut-être même de la lui apporter à l'heure du déjeuner. Elle saisit la basket, s'étonnant qu'elle ait pu autant s'éloigner de sa partenaire, découverte dans la salle d'eau du rez-de-chaussée, puis elle avait couru répondre, habitude dont elle n'avait pu se défaire. Même quand les enfants étaient là, présents, en sûreté, la sonnerie l'alertait comme en cas d'urgence. C'était curieux car s'il y avait eu une urgence, elle aurait sûrement eu plus de chances d'être annoncée par le gazouillement du portable. *Une bonne chose de faite*, se complimenta-t-elle en décrochant dans sa chambre.

– C'est Elizabeth ? demanda une voix de femme.

Par réflexe, elle faillit répondre non.

– Elizabeth Benedict ? précisa la femme.

Mais ces deux noms n'étaient jamais utilisés ensemble, absolument jamais. Ce devait être un central d'appel, qui utilisait un genre de liste officielle, peut-être une base de données de biens immobiliers. Non, voyons, elle utilisait le prénom Eliza sur tous les documents officiels, sauf son permis de conduire et son passeport, et ce depuis son inscription à Wilde Lake High School en 1986. Les centres d'appel avaient-ils accès aux archives des services d'immatriculation ?

– Oui, c'est moi, mais je souhaite être rayée de vos listes. Je n'achète jamais rien par téléphone.

– Je ne vends rien. (La femme avait une voix rauque, un rire de gorge.) Je suis l'intermédiaire.

- L'intermédiaire ?
 - La personne qui vous a fait parvenir la lettre, de Walter. Il veut vous ajouter à sa liste d'appels. (À nouveau ce rire de gorge.) À ne pas confondre avec la liste rouge fédérale.
 - Pardon ?
 - Il a le droit d'appeler jusqu'à quinze personnes en PCV. Bien sûr, il n'en a pas autant. Il n'a que son avocat et moi, à ce que je sache. Il peut vous ajouter sans prévenir son avocat. Mais il faut votre accord. Vous lui donnez ?
 - Je donne quoi ?
 - Votre accord. (La femme s'impatientait, de toute évidence.) Et ça ne suffit pas de me le dire. Vous devrez déposer une requête officielle, en passant par la prison. Après, il y aura les papiers à remplir. Il y a toujours des papiers.
 - Euh... Non, je pense que non. Je ne suis pas d'accord.
 - Comme vous voudrez, dit la femme, avant de nier aussitôt cette évidence. Mais je pense que vous devriez.
 - Excusez-moi, mais qui êtes-vous ?
 - Une amie de Walter. (Et elle se hâta de poursuivre, comme pour devancer une question qu'on lui posait constamment.) Je ne suis pas de ces femmes qui fantasment sur les détenus, une de ces dingues. Je suis contre la peine de mort. Je suis contre en général, mais j'ai choisi de me concentrer sur la Virginie, d'autant plus qu'en pratique le Maryland observe un moratoire. Je suis l'amie compatissante de plusieurs détenus. Mais Walter est mon préféré. Vous saviez que la Virginie est numéro deux, sur l'ensemble des États-Unis, pour le nombre d'exécutions ? Le Texas vient en premier, bien sûr, mais avec une population beaucoup plus nombreuse. Et si je vous disais comment est structurée leur procédure d'appel... (Ce rire à nouveau. Il y a des gens qui utilisent le rire comme une ponctuation, si malvenu que cela soit parfois.)
 - Si vous connaissiez vraiment Walter...
 - Je le connais, répliqua-t-elle, apparemment offensée par l'hypothèse d'Eliza.
 - Enfin, je suppose que vous connaissez son histoire et la mienne. Donc vous devez savoir qu'il n'est pas quelqu'un avec qui je suis restée en contact.
 - Vous pensez qu'il mérite de mourir pour ce qu'il a fait ?
 - Peu importe ce que je pense. Il a été condamné à mort pour le meurtre de Holly Tackett, dont les parents ont dit clairement qu'ils approuvaient la peine de mort. On ne m'a pas consultée.
 - Votre mère était quaker, non ?
 - Ma grand-mère, rectifia-t-elle, déconcertée.
- En avait-elle parlé à Walter ? Ils avaient beaucoup parlé, pendant

ces semaines passées ensemble, mais elle avait veillé à ne pas révéler trop de choses. Même à quinze ans, elle était assez futée pour ne pas encourager l'envie et la haine de Walter, et elle avait compris, ne serait-ce qu'au lendemain de son enlèvement, que sa famille était éminemment enviable. Elle avait évité de lui dire que ses parents étaient psychiatres, par exemple, et surtout que sa mère travaillait avec des déments criminels. Elle décrivit sa maison comme une vieille bâtisse quelconque, du côté sud de Frederick Road, pour mieux brouiller les pistes si jamais il mettait ses menaces à exécution. Elle n'avait pas le souvenir d'avoir évoqué sa charmante grand-mère, qui assistait aux réunions de quakers du nord de Baltimore et qui pensait que les filles auraient dû aller à l'école de la « Société des Amis », pourtant bien éloignée de la maison. Elle avait même proposé de financer leurs études.

Plus tard – *après* – cette option avait de nouveau été envisagée. Elizabeth devenue Eliza aurait pu aller à cette école, vivre en semaine chez sa grand-mère. Mais Eliza s'y était opposée. Elle avait envie d'un établissement plus grand, et non plus petit. Elle voulait un endroit où son statut de nouvelle élève n'attirerait pas autant l'attention.

– Je parie que votre grand-mère ne voudrait pas que Walter soit exécuté.

– Cette conversation... me perturbe, dit Eliza. Je suis sûre que vous pouvez comprendre. Je vais devoir raccrocher.

Elle ne s'était pas encore rendu compte qu'elle se montrait plus polie avec cette femme – pourquoi n'avait-elle pas dit son nom ? – qu'elle l'aurait été avec une opératrice de télémarketing.

– Je suis désolée, dit la femme, avec une sincérité qui empêcha Eliza de se sentir dans son bon droit. Je me suis laissé emporter. Walter serait le premier à vous le dire. Il serait fou, s'il savait que je vous ai perturbée. C'est juste que... je peux tellement peu de choses. Pour lui. Le mettre en contact avec vous, c'est l'une des rares occasions où je peux lui faire une fleur.

Lui faire une fleur. Eliza ne pouvait se rappeler la dernière fois où elle avait entendu cette expression.

– Il m'en voudrait, de vous avoir mis la pression. Ce n'est pas son style. Il adorerait vous parler. Mais il serait le premier à dire qu'il ne veut pas vous déranger.

– Il veut me parler d'une chose en particulier ?

– Non, dit la femme. Il se sent mal. Il sait qu'il va mourir. Il l'accepte. Il est dans le couloir de la mort depuis plus longtemps que quiconque en Virginie. Vous le saviez ? Il a vu d'autres hommes arriver et mourir avant lui. Il devait penser que son tour ne viendrait jamais, mais son cas était si hors du commun. Comme vous le savez.

Eliza ne voyait pas trop en quoi le cas de Walter était hors du

commun, mais elle refusa de se laisser entraîner dans cette conversation.

– Pourrais-je connaître votre nom ? demanda-t-elle à la femme.

– Pourquoi ?

Méfiant, sceptique. Eliza eut envie de rire. *Vous m'appellez de la part de Walter, grâce à vous il a pu m'écrire, et c'est moi dont vous soupçonnez les intentions ?*

– Parce que je voudrais y réfléchir et vous rappeler.

– Attention à ce que vous faites, l'avertit la femme. Ne cherchez pas à nous causer des ennuis. Nous n'avons rien fait de mal.

C'est idiot, pensa Eliza, en songeant pour la première fois à consulter la touche d'identification du correspondant. « Appel masqué. »

– C'est idiot, dit-elle. Vous me téléphonez, vous me demandez... une énorme faveur, et vous exigez une réponse immédiate. Tout ce que je veux, c'est le temps d'y réfléchir.

– Je vous rappellerai, dit la femme. En début de semaine prochaine. Nous n'avons plus beaucoup de temps, vous savez.

Chapitre 12

1985

Le ruban dans les cheveux, pensa Walter en lisant les journaux de Baltimore deux jours après. *Ce putain de ruban pour imiter Madonna*. Quand était-il tombé ? Avait-elle été assez sournoise pour faire exprès de le jeter par terre quand il l'avait entraînée dans le camion ? Il avait pensé à ramasser ses bottines, pensant qu'elle aurait besoin de chaussures, et que celles-là feraient l'affaire en attendant de lui en trouver de plus pratiques. Peu importe. Les enquêteurs avaient trouvé le ruban, puis ils avaient découvert la tombe. L'article, paru un jour après les événements, disait que le corps n'avait pas encore été dégagé, mais dès qu'il serait exhumé, ils sauraient que ce n'était pas elle. Le corps avait sans doute déjà été déterré et identifié, pendant qu'il était attablé devant un café bouillant et des œufs au plat baveux.

Il était dans un arrêt pour routiers, dans le Maryland, près de la fourche où on a le choix entre continuer vers l'ouest, vers Cumberland, et partir vers le nord, vers la Pennsylvanie. L'est, Baltimore, était hors de question. *Roule vers le nord, le nord, le nord*, lui disait son cerveau, *puis vers l'ouest*. Mais son camion avait des plaques de Virginie-Occidentale, et c'était une rareté, on n'en voyait pas beaucoup sur les routes, hors de son État natal. Il se rendit compte qu'il cherchait ces plaques bleu et or. D'accord, elles n'étaient probablement pas si rares que ça sur l'Ohio Turnpike, mais il hésitait encore à partir dans cette direction, en partie parce qu'il ne l'avait jamais empruntée. Il n'était pas aventureux, il le comprenait maintenant. Il croyait avoir envie de voyager, d'aller loin de là où il avait grandi, mais maintenant, tout ce qu'il voulait, c'était rentrer chez lui. Sauf qu'il ne pouvait pas. Pas avec elle, et peut-être pas du tout, plus jamais. Que dirait-il à ses parents pour justifier sa longue absence ? Quoi qu'il fasse d'elle, il aurait à répondre à un tas de questions.

Elizabeth parcourait la sélection de titres proposée par le mini-jukebox posé sur la table. Ils se connaissaient depuis trente-six heures, comme il l'aurait dit, et elle avait déjà appris à ne parler que lorsqu'il lui adressait la parole, à ne pas jacasser pour le plaisir de dire tout ce qui lui passait par la tête. Elle était bien élevée, d'ailleurs. Ce matin, elle avait commandé des œufs brouillés et un muffin, mais elle avait

accepté sans se plaindre les œufs au plat et les toasts qu'on lui avait apportés. La serveuse était une stagiaire superbe, aux cheveux roux et à la silhouette magnifique ; Walter voyait bien qu'elle avait l'habitude de se tromper sans avoir à en souffrir la moindre conséquence. Il avait voulu la rappeler pour lui passer un savon, mais Elizabeth avait dit : « Non, ça ira. » À voir comment elle grignotait le blanc autour des jaunes, il était évident que ça n'allait pas, mais il admira sa délicatesse. La serveuse, qui pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans, au maximum, le regardait sans le voir. Pensait-elle qu'Elizabeth était sa fiancée ? Ou qu'il était son père ? Frère et sœur, décida-t-il. Ce serait le plus crédible, le plus simple.

Le plus malin, il le savait, serait de la tuer. La tuer, se débarrasser de son corps, sans même prendre la peine de creuser une tombe, cette fois, juste la laisser à un endroit inaccessible, il y avait encore plein de coins déserts, et rentrer chez lui. Dire à ses parents qu'il était parti pêcher, qu'il avait eu des ennuis avec le pickup, qu'il avait dû attendre une pièce détachée, qu'il n'avait pas voulu téléphoner en PCV et qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir un appel longue distance parce qu'il économisait le moindre cent pour payer le réparateur en liquide. Il n'y avait rien qui permette d'établir un lien entre la fille du parc de Patapsco et lui, ni avec aucune autre fille. Celle-ci était la seule qui pouvait lui nuire.

Pourtant, elle avait quelque chose qui lui rappelait quelqu'un, alors qu'elle s'efforçait d'avalier ses œufs au plat. *Elle est comme moi*, pensa-t-il. Elle est gentille et polie, elle fait de son mieux, mais les gens ne l'entendent pas, ils ne prêtent pas attention à elle.

– Tu as un copain ? demanda-t-il.

Elle avait pris l'habitude de réfléchir avant de lui répondre. Il sentait que c'était en partie parce qu'elle pesait chaque mot, dans l'intention de lui plaire. C'était une bonne chose.

– Non, dit-elle. Pas encore.

– Quel âge tu as ?

– Quinze ans.

– C'est trop jeune pour avoir un copain.

Il savait qu'il avait tenté de sortir avec des filles de cet âge-là, ou à peine plus vieilles, mais il y avait quinze ans et quinze ans. Celle-ci était dans la première catégorie.

– Au camp de vacances où je suis allé l'été dernier, il y avait un garçon, j'étais un peu comme sa copine, mais ça ne compte pas vraiment parce qu'on ne fait pas de projet.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il ne voyait vraiment pas à quoi elle faisait allusion, et il espérait que sa réponse éclairerait l'une des nombreuses choses qui le déconcertaient en matière de femmes.

– Eh bien, au camp, il y a un programme. Personne ne peut t'inviter à aller nulle part, au cinéma, au centre commercial, ou même au McDo. Alors on reste ensemble dans le bus, ou bien on nage ensemble, et on se tient la main. (Elle rougit. Il pouvait se tromper, elle en avait peut-être fait plus qu'il ne croyait.) On ne sort pas vraiment ensemble, et quand les vacances sont finies, ça s'arrête. Il m'a téléphoné une fois, mais on n'avait rien à se dire. Je lui ai écrit et il ne m'a jamais répondu.

– Ouais, je vois. (Il ne voyait pas vraiment, mais comme il n'avait rien à ajouter, il voulait avancer.) Écoute, qu'est-ce que tu ferais si j'allais régler l'addition, que je remontais dans mon camion et que je repartais ?

Là encore, elle ne réagit pas tout de suite.

– Elizabeth ?

– Je pense que je demanderais aux gens si je peux utiliser leur téléphone, j'appellerais en PCV et je dirais à mes parents où je suis.

– Tu sais où tu es ?

– Plus ou moins. Pas précisément. Mais le gens me le diraient, non ? Il regarda autour de lui.

– Parle plus bas. Je suis sérieux.

Elle tressaillit. C'était étonnant l'autorité qu'il avait sur elle. Il aimait ça.

– J'appellerais mes parents en PCV, murmura-t-elle, et après j'attendrais qu'ils viennent me chercher.

– Comment est mon camion ?

– Rouge.

– Marque ? Modèle ?

Il lui fallut une seconde pour comprendre la question, puis elle secoua la tête.

– Je n'ai pas remarqué.

– Plaque minéralogique ?

– Je n'ai pas fait attention.

Elle mentait très mal.

– *Elizabeth.*

Elle baissa la tête, et chuchota le numéro d'immatriculation.

– Écoute, il faut que je te garde avec moi.

– Je ne dirais rien. Si c'est ce que tu veux que je fasse, je le ferai.

– Non, tu dirais tout. Parce que c'est ce qu'il faudrait faire, d'après toi, et je vois bien que tu es quelqu'un qui essaye toujours de faire ce qu'il faut. Comme moi. L'ennui, c'est que je n'ai rien fait, en réalité. Sauf que personne ne le croira. Cette fille, elle a essayé de sortir de mon camion en marche, elle est tombée et elle s'est fracturé le crâne.

Cela lui semblait plausible, maintenant qu'il l'avait dit. Cela aurait pu se passer exactement comme ça, mais qui l'aurait cru ? C'était trop

injuste.

– Mais personne ne le croira, hein ?

Il voyait bien qu'Elizabeth ne le croyait pas. Elle avait un visage intéressant. Certains auraient dit qu'on pouvait y lire à livre ouvert, mais Walter ne trouvait pas cette expression très juste. Un livre ouvert, ce n'est que des mots sur une page, et on ne voit pas l'histoire entière. Son visage était comme... des poissons dans un aquarium, toutes ses pensées et tous ses sentiments étaient visibles, mais se déplaçaient paresseusement, ils n'étaient pressés d'aller nulle part.

– Je ne voulais pas lui faire de mal, tenta-t-il. (C'était la vérité, ou du moins cela y ressemblait, mais elle semblait toujours dubitative.) J'ai commis des erreurs, comme tout le monde. Les gens n'écoutent pas, tu sais ? Les filles. Elles n'écoutent pas. Elles sont toujours trop pressées.

– En cinquième, on a lu un bouquin, *Des souris et des hommes*, en EB.

– EB ?

– Oui, euh... Les cours pour Élèves Brillants. Mais c'est la seule fois où on m'a mise dans leur groupe. (Elle était gênée de paraître se vanter. Elle ne s'en était pas rendu compte au début mais, à présent, elle en avait pris conscience. C'était important.) Enfin, dans le livre, il y a un homme qui ne veut faire de mal à personne, mais il est très fort, alors quand sa main s'emmêle dans les cheveux d'une fille, il essaye de la calmer, mais il lui casse le cou.

– Et qu'est-ce qui lui arrive, à lui ?

Un long silence.

– Eh bien, il est un peu simplet. Attardé, comme on dit, mais mes parents n'aiment pas ce mot-là.

– Ce n'est qu'un mot.

Elle lui lança un regard, comme si elle était sur le point de le contredire, puis elle changea d'avis.

– C'est vrai. Ce n'est qu'un mot. (Il aimait cette manière de répéter ses propos.) Il ne comprend pas ce qu'il fait. Il ne veut jamais faire de mal à personne. Un jour, il tue un petit chien à force de le caresser.

– Les gens qui font du mal aux chiens sont les derniers des derniers.

– Mais il ne voulait pas lui faire de mal. Il le caressait juste. Il ne se sent pas sa force. C'est ça, son problème.

– Qu'est-ce qui lui arrive, à la fin ?

Il vit qu'elle envisagea un mensonge, puis l'écarta.

– Son ami le tue. Il est trop pur pour notre monde. C'est ce qu'a dit ma prof. Il est resté un enfant dans un corps d'homme, et il ne peut pas vivre dans notre monde.

Cette formule lui plaisait. Resté un enfant dans un corps d'homme. Cela correspondait à sa propre situation. Il n'était pas un enfant, bien sûr, il n'était pas simple. Il était plutôt compliqué. C'était d'ailleurs

son problème. Il était trop compliqué, trop réfléchi, trop plein d'idées pour mener la vie qu'il aurait dû. Il aurait dû naître dans un endroit intéressant, intense, pas dans une petite ville où les gens n'ont pas d'ambition. À Dallas, par exemple, endroit où l'ambition et la virilité étaient récompensées, selon lui. Dans la série télévisée, tous les hommes, même les pleurnichards, étaient de vrais hommes, grands et forts. Il devrait peut-être aller à Dallas avec elle.

Car il devrait continuer « avec elle », au moins pendant un moment. Il ne pouvait pas la laisser partir, mais il ne pouvait pas non plus faire quoi que ce soit de plus définitif, pas encore. C'était l'inconvénient, quand on passait trop de temps avec quelqu'un, surtout quelqu'un dont les peurs et les rêves se voyaient sur le visage. C'était comme quand on donne un petit nom à la dinde qu'on mangera pour Thanksgiving. Malgré tout, ça ne l'avait jamais empêché de réclamer le pilon, le jour du repas.

– Tu connais d'autres histoires ? demanda-t-il. Comme celle que tu viens de raconter, mais moins tristes ?

– Eh bien, le même qui a écrit celle-là, il a fait le tour du pays avec son caniche, Charley. En vrai, je veux dire.

– Et qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Plein de choses.

– Tu me raconteras ça en roulant.

Il la laissa aller aux toilettes, après avoir vérifié qu'il n'y avait qu'un cabinet, sans fenêtre donnant sur l'extérieur, et comme il y avait un distributeur de cigarettes dans le couloir, il n'avait pas l'air bizarre à attendre là, à appuyer sur les différents boutons, à glisser le doigt pour ramasser la monnaie. Un jour, à treize ans, il avait trouvé soixante-quinze cents dans la cabine téléphonique au garage de son père, et cela lui avait paru miraculeux. Une serveuse

– pas la rousse, une autre, plus âgée – jeta un coup d'œil dans sa direction, intriguée, et il répondit, par une inspiration subite :

– C'est... sa première fois, vous savez ? Qu'elle est indisposée. Notre maman est morte, elle est paniquée.

– Pauvre petite. Vous voulez que j'aille voir si elle a besoin d'aide ?

– Oh, non, madame. Elle est timide. Ça ferait qu'aggraver les choses.

La femme sourit, charmée. D'avoir une petite sœur lui donnerait peut-être l'air moins menaçant auprès des femmes. Bien sûr, cette serveuse était vieille, desséchée, mais peut-être que d'autres femmes, des femmes de son âge, seraient charmées de voir un homme s'occuper de sa sœur.

La cabine lui donna une idée, et il demanda à la serveuse si elle pouvait lui faire la monnaie sur cinq dollars. Il appela le garage de son père et parla à C. J., la comptable qui répondait toujours au téléphone. Il lui raconta qu'il s'était engagé dans les Marines. Il avait

vendu le camion à un copain, liquidé le peu d'argent qu'il y avait sur son compte en banque. (En fin de journée, il trouverait un distributeur, il tirerait le maximum, ou bien une agence où on lui donnerait du liquide.) Non, pas la peine de faire venir son père, qui aurait seulement gueulé. Pour le camion, pas parce que son fils unique et collaborateur partait dans les Marines.

Il raccrocha et écouta les bruits de plomberie. Quand elle sortit, il lui demanda :

– Tu t'es lavé les mains ?

Elle secoua la tête, et il la renvoya. C'était une brave fille. Elle ferait tout ce qu'il lui dirait.

Chapitre 13

– Ça suffit, dit Peter, quand Eliza lui parla du coup de fil, le lendemain matin, alors qu’il préparait du café pour le gros thermos qu’il emportait chaque jour au travail. (Elle dormait quand il était rentré et, même si elle s’était réveillée lorsqu’il s’était glissé dans le lit à côté d’elle, elle n’avait pas voulu essayer d’avoir une conversation sérieuse à une heure aussi tardive. Et puis, ils avaient l’habitude de profiter du petit déjeuner de Peter, cet instant de calme après le départ des enfants pour l’école, pour se donner des nouvelles l’un de l’autre.) Qui est son avocat ? Ça devrait être assez facile à découvrir.

– Tu vas être en retard, dit-elle.

– Ça en vaut la peine.

Au bout de cinq minutes sur l’ordinateur, et de cinq autres au téléphone, Peter demandait à parler à Jefferson D. Blanding, avocat travaillant pour un cabinet à but non lucratif, à Charlottesville. Eliza ne put s’empêcher de s’enthousiasmer en voyant son mari prendre ainsi sa défense. C’était l’une des qualités qu’elle admirait en lui, même à l’époque où ils étaient simplement amis. Peter se chargeait de tout et de tous, pas seulement d’elle. Il n’avait pas besoin d’être le patron, mais quand certaines situations se présentaient – un désaccord au sujet d’une facture, un entrepreneur qui refusait de tenir ses promesses, un imbroglio au guichet d’un aéroport – Peter prenait les choses en main. Il était énergique sans être grossier, à la recherche d’un arrangement, au lieu d’accabler son entourage en exprimant sa colère. En Angleterre, cet aspect de sa personnalité s’était un peu estompé, et il était donc particulièrement excitant de le voir resurgir, en sa faveur à elle.

– En fait, il a été très gentil, dès qu’il a compris pourquoi j’appelais, dit Peter. J’ai l’impression qu’il a même été un peu horrifié, bien qu’il ait tout mis sur le dos de cette femme. D’après lui, elle est pleine de bonnes intentions, mais tout ça la dépasse un peu.

– Comment s’appelle-t-elle ?

– Barbara LaFortuny.

– Non !

Peter éclata de rire.

– Si, et il jure que c’est son vrai nom. On dirait le nom de scène d’une danseuse exotique.

Eliza repensa à cette voix rauque et acide, au téléphone.

– Quel âge a-t-elle ?

– Je n'ai pas posé la question, mais j'ai l'impression qu'elle a la quarantaine ou la cinquantaine. Elle était prof à Baltimore et, il y a plusieurs années, elle a été agressée à coups de couteau par un élève. Elle a obtenu un arrangement dont le montant n'a pas été révélé, parce que l'école avait refusé d'exclure le gosse de sa classe malgré des avertissements répétés. Ça aurait dû l'inciter à militer pour les droits des victimes, mais elle est s'est mise à défendre les prisonniers. Elle s'est intéressée aux conditions de détention, puis à la peine de mort. C'est comme ça qu'elle est devenue l'amie de Walter.

– Elle a bien pris soin de me dire qu'elle n'était pas une de ces femmes-là. Tu sais, de celles qui tombent amoureuses d'un détenu.

– Non, elle n'est pas amoureuse de lui. Mais son désir d'empêcher son exécution a tourné à l'obsession. Elle le souhaite encore plus que Walter, selon l'avocat. Il dit qu'elle a très bien pu agir seule, à l'insu de Walter.

Eliza secoua la tête. Le style de la lettre, le rythme des phrases, c'était Walter tout craché.

– Elle ne m'aurait pas reconnue en photo. Et je ne vois pas comment elle aurait pu apprendre mon nom d'épouse. Walter écrit qu'il a vu la photo, qu'il m'a reconnue. *Je te reconnaîtrais n'importe où.* Cette femme, cette Barbara, elle est noire ?

– Je n'ai pas pensé à demander. Pourquoi ?

– Au téléphone, ça ne m'a pas frappé. Mais prof à Baltimore et...

Gênée, elle ne termina pas sa phrase. Peter sourit et agita un doigt moqueur en sa direction.

– Tu fais du profilage racial, Eliza ? Parce qu'elle a un nom à coucher dehors, elle est forcément noire ?

– Non, non, protesta-t-elle. C'est le fait qu'elle enseigne dans le centre-ville...

Peter rit de nouveau.

– ... Qu'elle enseigne dans le centre-ville et qu'elle milite pour les droits des prisonniers bien qu'elle ait été agressée.

Pourtant, Eliza riait elle aussi, maintenant, sans crainte d'être dénoncée. Elle n'avait jamais vraiment compris l'expression « sûr comme le roc », mais cela correspondait parfaitement à ce qu'elle ressentait avec Peter. Ancrée, protégée par un amour inconditionnel. Ils formaient un couple depuis six mois, un couple officiel, lorsqu'elle lui avait parlé de Walter. Tout avait commencé avec une discussion pour savoir s'il fallait dormir avec les fenêtres ouvertes. De la part de Peter, la requête était raisonnable : le printemps, toujours aussi tardif en Nouvelle-Angleterre, avait fini par offrir sa première nuit parfaite, et ils habitaient au deuxième étage d'un immeuble décrépit surtout peuplé d'étudiants. Mais elle s'était montrée catégorique,

curieusement catégorique, au point de se mettre en colère et de fondre en larmes. Impressionné par cette obstination de la part d'Eliza, en général si douce, si facile, Peter avait cédé. Le lendemain matin, en dégustant des gaufres chez O'Rourke, elle lui avait présenté ses excuses. Elle n'avait pas eu l'intention de s'expliquer davantage, mais elle n'avait pas pu s'arrêter. Toute l'histoire lui avait échappé, comme si elle ne l'avait encore jamais racontée. Et en un sens, c'était le cas. Bien sûr, elle avait témoigné ; bien sûr, elle avait été interrogée, cuisinée à plusieurs reprises par toutes sortes de fonctionnaires. Débriefée par ses propres parents, qui l'avaient aussi envoyée chez un psy très doux.

Mais Eliza n'avait jamais *décidé* de raconter cette histoire et, comme apprendrait à le faire Peter dans sa future carrière, elle avait tenu son auditeur en haleine :

– Quand j'avais quinze ans, un homme m'a plus ou moins kidnappée. Il croyait que je l'avais vu faire quelque chose, que je pourrais l'identifier. Ce qui était drôle parce que j'avais quinze ans et que pour moi, tous les adultes se ressemblaient, tu sais ? Je ne l'avais pas repéré, et j'aurais été incapable de le décrire. Mais il m'a emmenée.

Peter ne l'avait pas accablée de questions. Ce serait sa marque distinctive en tant que reporter, par la suite. Selon ses collègues, Peter était le maître des pauses, des silences qui semblaient conçus pour être remplis par des confidences.

– J'ai passé cinq semaines avec lui. Trente-neuf jours, pour être très précise. Cinq semaines et quatre jours. Un jour de moins que le déluge dans la Bible. Je n'aurais jamais cru que ça pouvait être aussi long, quarante jours et quarante nuits, quand j'allais au catéchisme. J'aurais dit : c'est un peu plus d'un mois. Mais ça peut vraiment être long.

Les gaufres étaient garnies d'un épais coulis de myrtille. Alors qu'en temps normal, elle n'en laissait pas une miette, Eliza se mit à les aplatiser sous les dents de sa fourchette, à faire disparaître leurs croisillons.

– Vers la fin, il a enlevé une autre fille. Ça a déclenché une gigantesque chasse à l'homme, et la police nous a trouvés. Mais elle était déjà morte.

– Elle était morte, répéta Peter. Tu veux dire qu'il l'avait tuée ?

Eliza hocha la tête.

– Ce n'était pas la première fois, mais personne ne sait combien de filles il a tué. Le jour où je suis tombée sur lui, il enterrait une fille, dans le parc, tout près de notre ancienne maison. Certains disent qu'il a pu en tuer une douzaine avant d'être arrêté.

Eliza attendit, retenant presque sa respiration. Peter ne demanda pas : « Pourquoi ne t'a-t-il pas tuée ? » mais :

– Comment as-tu été sauvée ?

Elle faillit dire : « Je ne sais pas trop si j'ai été sauvée. » Mais elle n'avait pas cette tendance au mélodrame et elle était certaine d'avoir bel et bien été sauvée.

– Sans tambours ni trompettes. Il a grillé un feu rouge et il s'est mis à tout raconter au flic. En fait, une vendeuse nous avait remarqués dans un Piggly Wiggly, elle nous avait trouvés bizarres, et elle avait prévenu la police.

– Pourquoi avait-elle remarqué ce que personne d'autre n'avait encore jamais vu ? Vous ne vous montriez jamais en public ?

Elle ne voulait pas mentir à Peter, ou l'induire en erreur, mais elle ne pouvait pas tout lui dire.

– C'est curieux, ce que les gens ne voient pas. Il m'avait coupé les cheveux – mon Dieu, c'était une horreur, il m'avait fait pleurer – et même si je n'avais pas l'air d'un garçon, comme il l'aurait voulu, je ne ressemblais plus du tout à la photo diffusée par la police. Et j'avais peur de lui, je n'ouvrais pas la bouche, je ne faisais rien pour attirer l'attention sur nous.

– Tu sais quoi ? avait dit Peter.

– Quoi ? avait-elle demandé, inquiète.

Honnêtement, elle était incapable d'imaginer ce qui allait se passer ensuite, puisque jusque-là elle ne s'était confiée qu'à une seule personne, au lycée, et que cela s'était mal terminé.

– Je pense que tu devrais reprendre du café.

Il ne fit pas signe à la serveuse, qui était occupée à une autre table, mais se leva et saisit une carafe chauffante derrière le comptoir pour remplir la tasse d'Eliza. Elle sut à cet instant que Peter veillerait toujours sur elle, si elle y consentait.

C'était leur mode de fonctionnement depuis près de vingt ans, ils prenaient soin l'un de l'autre, partageant leurs tâches entre leur foyer et le reste du monde. Peter menait les batailles à l'extérieur, tandis qu'Eliza tâchait de s'assurer que les fenêtres étaient toujours fermées et verrouillées, que leur système d'alarme était en état de marche. Ils formaient une équipe.

Avec le temps, bien sûr, elle lui en avait dit plus, lui avait confié plus de détails. Peter ne s'était jamais demandé pourquoi elle s'en était tirée. Il considérait ce fait comme allant de soi, et il en était heureux. « On ne se demande pas pourquoi l'éclair frappe là où il frappe », avait-il dit un jour. Plus tard, quand un magazine londonien lui avait demandé une série d'articles depuis La Nouvelle-Orléans pour le premier anniversaire de Katrina, il avait rédigé de superbes textes sur les digues, ces protections conçues et entretenues par l'homme dont l'impuissance s'était avérée spectaculaire. Il décrivait l'arbitraire de l'eau, qui avait détruit un quartier tout en en laissant d'autres

relativement intacts. Il ne l'avait jamais avoué, mais Eliza pensait qu'il avait écrit ces mots pour elle, comme une sorte de sonnet, une preuve qu'il l'avait comprise. Walter était une catastrophe naturelle aggravée par l'échec humain. Elle s'était trouvée d'un côté de la digue, Holly de l'autre. Dieu sait pourquoi.

À présent, tout en préparant sa sacoche, sur le point de partir, Peter dit :

– Blanding, l'avocat, m'a dit que c'est Walter qui décide qui peut lui téléphoner, mais pour la liste de ses visiteurs, c'est une autre histoire. Il serait pratiquement impossible que tu ailles le voir. Mais Walter pourrait finir par le demander. Et si tu étais intéressée, ça pourrait se faire à cause de qui tu es, de ton statut.

Elle ne croyait pas être intéressée, elle était à peu près sûre de ne pas l'être, mais elle ne put s'empêcher de s'interroger sur ce que Peter avait dit en son nom.

– Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

Il parut surpris.

– Que tout dépendait de toi, bien sûr. Et c'est le cas. Je suppose que tu n'as aucune envie de le voir, mais on ne sait jamais. Je serai franc avec toi : je préférerais nettement que tu ailles voir Walter, dans un cadre entièrement sécurisé, plutôt que de te savoir avec cette Barbara LaFortuny. C'est elle qui me fait peur.

Il l'embrassa sur la tempe, et ajouta :

– Je pars gagner notre pain.

Et il disparut pour une nouvelle journée de travail de douze heures. Eliza ne comprenait plus vraiment comment Peter gagnait sa vie. Elle savait ce qu'était le capital-risque, et elle savait que Peter avait en partie été recruté pour la clarté de son style, parce qu'il était capable d'expliquer les investissements les plus complexes aux investisseurs les moins subtils. Mais elle ne savait pas vraiment ce qu'il faisait, et encore moins pourquoi il était si bien payé. Ça, c'était un peu effrayant. Leurs vieux amis, presque tous dans la presse, subissaient rachats et coupes budgétaires, se faisaient licencier, mais sa famille à elle prospérait. Là encore : Dieu sait pourquoi.

Elle alla s'asseoir devant l'ordinateur et tapa le nom « Barbara LaFortuny ». Pour une activiste, cette femme était étonnamment inactive et avait laissé bien peu de traces dans la sphère publique ; il y avait bien un article la concernant, publié par le *Baltimore Beacon-Light*, mais seul le résumé était en accès libre, et il aurait fallu payer pour en lire l'intégralité. Eliza n'était pas intéressée, et fut soulagée de se rendre compte que sa limite était très vite atteinte : elle n'allait pas dépenser 3,95 dollars pour en savoir plus sur Barbara LaFortuny. Mais elle continua à pianoter, à la recherche d'éventuelles images, et fut dégoûtée par la seule photo qui apparut, une femme dont le visage

était au trois quarts couvert de bandages. Incroyable, la force d'une image, comparée aux mots. Cinq minutes auparavant, Peter avait expliqué que cette femme, qui prenait fait et cause pour Walter, avait été victime d'une attaque au couteau. Mais l'horreur n'avait pas vraiment pris forme dans son esprit.

Voilà pourquoi Eliza parlait rarement du viol. Les mots ne pouvaient exprimer ce que Walter lui avait fait, la gravité de la trahison, plus brutale que l'acte lui-même. Et il n'y avait aucune photo, aucune image, qui puisse montrer les dommages infligés. Eliza n'était pas du genre à se vanter de ses souffrances ; après tout, au moins deux filles étaient mortes, toujours prêtes à lui rappeler qu'elle avait eu de la chance, en réalité, et derrière elles se déployaient dans un bataillon de victimes possibles. Mais elle ne pouvait s'empêcher de se sentir un peu supérieure à Barbara LaFortuny. Juste un peu. Un vers lui revint en tête, un poème sur les gens qui ne se trompaient jamais en matière de souffrance. Pourtant, du point de vue d'Eliza, tout le monde, même la plupart des victimes se trompaient à propos de la souffrance. C'est pour cela qu'il valait mieux ne jamais en parler.

Chapitre 14

1985

Ils roulaient. S'il y avait un but, une destination, Elizabeth était incapable de l'identifier. Ils étaient descendus en Virginie, c'était clair d'après les panneaux routiers, et ils traversaient parfois la vallée de Shenandoah à la limite de la Virginie-Occidentale. Walter trouvait de petits boulots pour gagner de l'argent. Par exemple, il fendait du bois pour aider les gens qui avaient une résidence secondaire : selon lui, l'hiver serait mauvais, aussi mauvais que le précédent, qui avait été marqué par l'une des pires tempêtes de neige que la région ait connue. « Je le sens dans mes os », disait-il, et c'était littéral. Il fendait du bois, il tondait les pelouses, réparait tout. Elizabeth était surprise par la facilité avec laquelle il trouvait du travail ; les gens ne la regardaient pas, ne demandaient jamais ce qu'elle faisait avec Walter, ni pourquoi, passé le 1^{er} septembre, elle n'était pas en classe. Peut-être la croyaient-ils simple d'esprit, comme Lennie dans *Des souris et des hommes*. Elle parlait rarement. Walter avait déclaré qu'elle ne devait répondre qu'aux questions qui lui étaient directement adressées, et aussi brièvement que possible. Même si Walter lui avait acheté des vêtements – deux jeans, quelques tee-shirts, un pull, tout chez JC Penney – elle avait toujours l'air un peu dépenaillée parce qu'elle devait porter ses habits pendant trois ou quatre jours avant de pouvoir aller à une laverie automatique. C'était l'une des rares occasions où il la laissait seule. Il l'obligeait à se déshabiller derrière un drap, dans un motel ou un camping, puis à lui confier les vêtements. Il lui attachait les mains, mais pas les pieds ; les premières fois, il l'avait bâillonnée, mais au bout d'un moment, il ne se donna même plus cette peine.

Bien sûr, elle aurait pu quitter la chambre ou la tente, enveloppée dans son drap et rien d'autre. Ses pieds étaient libres. Elle aurait pu appeler au secours dès qu'il cessa de la bâillonner. Mais c'était trop embarrassant. Elle n'arrivait pas à imaginer ce qui se passerait au-delà des premières minutes, quand elle serait la fille enroulée dans un drap, quand les gens la montreraient du doigt, riraient et peut-être pire. Il y avait le fait même de la... laideur de son corps, son petit ventre, devenu plus prononcé depuis qu'elle prenait tous ses repas dans des fast-foods, sur le pouce. Elle ne se voyait pas marchant dans la rue, soucieuse de ce que les gens verraient, alors que le drap risquait de se

dénouer.

Le vrai problème, c'est qu'elle ne se voyait pas du tout s'échapper. Il la tuerait. Tuerait sa famille. Elle rêvait de sauvetage, elle l'espérait, elle priait pour qu'on vienne la sauver, mais elle pensait que c'était une chose qui lui arriverait sans qu'elle en soit la cause.

Parfois, elle essayait de déterminer où elle aurait été à ce moment précis de la journée, si elle était encore avec ses parents. À 10 h 15, par exemple, elle se représentait l'engourdissement d'un milieu de matinée à l'école, ces premières heures où la promesse du jour s'est déjà épuisée, mais dont la fin semble impossible à atteindre jamais. À 16 heures, elle s'imaginait étendue sur le canapé, à faire ses devoirs tout en regardant la télévision, comble de la rébellion. Ses parents disaient toujours qu'elle avait le droit de regarder la télé avant ou après ses devoirs, mais pas pendant. Pourtant, il n'y aurait eu personne pour cafter, puisque Vonnie était partie pour la fac. Seulement... Vonnie était-elle vraiment partie pour la fac, après la disparition d'Elizabeth ? Sans doute. Elizabeth l'espérait. Vonnie déçue était épouvantable, atroce. Vonnie semblait croire qu'elle obtiendrait toujours ce qu'elle voulait, plus que les autres. Elle leur avait fait tout un cinéma à propos de ses dossiers de candidatures dans les universités, toute la maison y avait eu droit. Ils s'étaient retenus d'aller chercher le courrier pendant ces semaines où elle avait commencé à recevoir des lettres d'acceptation – et, événement mémorable, un refus, de Duke University – mais Elizabeth jetait un coup d'œil dans la boîte quand elle rentrait avant Vonnie. Elle examinait les enveloppes, sachant que tout était lié à leur épaisseur, elle songeait au jour où ses propres lettres l'attendraient. Mais elle n'osait pas prendre le courrier, et même ses parents cédaient ce privilège à Vonnie.

Dans le camion, sur ces routes tellement familières qu'elles en devenaient soporifiques, Walter disait : « Raconte-moi une histoire. Raconte-moi celle du type et de son chien. »

Elle obéissait. Le problème, c'est qu'en fait, elle n'avait pas lu *Voyage avec Charley*. Elle avait commencé, mais le livre lui avait cassé les pieds, ce n'était pas du tout ce qu'elle prévoyait après avoir lu *Des souris et des hommes* et *Rue de la Sardine*. Néanmoins, elle avait peur d'admettre qu'elle avait menti – Walter plaçait l'honnêteté au-dessus de toutes les autres valeurs et avait clairement annoncé qu'elle devait toujours lui dire la vérité – alors elle inventait au fur et à mesure, en essayant d'imaginer quel genre d'aventures Steinbeck et son chien auraient pu rencontrer sur la route. Elle s'inspirait fortement d'un livre que son père lui avait lu deux étés auparavant, *Blue Highways*, qui avait incité ses parents à les emmener sur les petites routes du Maryland, de Pennsylvanie et de Virginie. Dieu que c'était ennuyeux.

Parfois, au cours de son errance avec Walter, elle apercevait un endroit, une ville, une station-service qu'elle croyait reconnaître pour les avoir vus lors de ces promenades, mais elle n'en était jamais sûre.

« Raconte-moi une autre histoire », répétait Walter. C'était une journée grise, indéterminée, inclassable. Trop fraîche pour l'été, saison qui n'avait pas encore pris fin, selon le calendrier, mais sans le craquant de l'automne. L'air était étouffant, aussi humide et lourd qu'une éponge gorgée d'eau.

- Eh bien, un jour, ils sont allés à... Tulsa.
- Tulsa ? Après Milwaukee ?
- Je ne raconte pas dans l'ordre, c'est comme ça me revient.
- Ils partaient d'où, déjà ?
- De New York.
- Et ils arrivent où, à la fin ?
- Je ne peux pas te dire. Il n'y aurait plus de suspens.

Elle ne pouvait pas le lui dire, en partie parce qu'elle inventait tout un peu à la fois, mais aussi parce qu'elle avait peur d'apprendre ce qui se produirait si M. Steinbeck et son caniche arrêtaient de voyager. Tant qu'ils n'étaient pas au bout de leur périple, Walter ne se lasserait pas d'elle, il ne creuserait pas un trou dans une forêt pour l'abandonner là.

- Ok. Qu'est-ce qui s'est passé à Tulsa ?
- Ils ont trouvé un collier, sur le trottoir. Enfin, Charley l'a trouvé, pendant leur promenade. Il y avait des pierres violettes.

- Ça s'appelle des améthystes.

- Oui, je sais. (Elle le savait, mais elle ne pensait pas que Walter connaîtrait le mot. Il l'étonnait parfois par ses connaissances. Plus étonnantes encore étaient pourtant ses lacunes, des éléments du quotidien que même de tout petits enfants comprenaient.) Des améthystes, montées à l'ancienne, sur des gros carrés en or, c'était visiblement un bijou d'autrefois. Mais il n'y avait personne dans la rue, c'était un quartier où il n'y avait que de vieilles maisons bizarres. Difficile de croire que l'un des habitants avait un collier pareil. Charley le souleva avec sa truffe...

- Ça, c'est inventé. Un chien ne peut pas faire ça.
- Elle éprouva le besoin de défendre Steinbeck et Charley, même si elle était l'auteur de cette histoire.

- Licence poétique.
 - C'est quoi ?
- Elle n'était pas sûre de pouvoir en donner une définition.

- Quand on est un poète, un écrivain, on a le droit de donner des détails même s'ils ne sont pas tout à fait vrais. Par exemple, on peut dire qu'il y a eu une éclipse du soleil un jour où il n'y en a pas eu, si c'est nécessaire. Je crois.

– Et il faut payer pour ça ?
– Quoi ?
– Je veux dire, comme un permis de conduire ou une licence pour vendre de l'alcool. C'est un truc qu'on doit acheter ?

Elle aurait aimé lui mentir. C'est le genre de chose dont Vonnie aurait été capable, faire marcher quelqu'un, en général Elizabeth, qui ensuite passait pour une idiote. Mais Walter l'aurait punie.

– Non, ce n'est pas une licence dans ce sens-là. C'est juste une façon de parler. (Elle chercha le vocabulaire employé à l'école.) Une figure de style.

– Donc la licence pour inventer des trucs, c'est une licence inventée ?

– Oui. On peut dire ça, j'imagine. Mais peu importe. Ce qui compte, c'est que Charley a trouvé ce collier. Et c'était un collier précieux, ils voulaient retrouver le propriétaire. Mais comment faire ? Parce que s'ils sonnaient à toutes les portes pour le montrer aux gens, il y aurait toujours quelqu'un de malhonnête qui dirait : « Oui, c'est à moi. »

– Dans ce cas-là, dit Walter, il faut demander si quelqu'un a perdu un collier, et laisser les gens le décrire. Ou encore mieux, ils auraient pu aller au commissariat demander s'il y avait eu un cambriolage dans le quartier et remonter toute l'histoire.

– C'est un peu ce qu'ils ont fait. En continuant à marcher, ils sont arrivés dans une rue commerçante, où il y avait un magasin d'antiquités. Il était tenu par une victime de l'Holocauste.

– Quelqu'un que les nazis avaient essayé de tuer.

– Oui.

Là encore, elle fut surprise de ne pas avoir besoin d'expliquer ce qu'était l'Holocauste. Walter avait été sceptique lorsqu'elle lui avait appris qu'elle avait besoin de serviettes hygiéniques, pas parce qu'il ignorait l'existence des règles, mais parce qu'il la croyait trop jeune. « Je pensais que ça arrivait quand on avait des seins », dit-il, et même lui s'était rendu compte qu'il l'avait vexée. Plus tard, il avait expliqué qu'il avait une sœur, mais de treize ans plus âgée, et qu'il ne connaissait pas grand-chose à ce qu'il appelait les secrets de filles.

– Le bijoutier était très vieux, voûté, et il portait un de ces trucs que les bijoutiers utilisent pour regarder les objets de près. (Elle attendit un instant pour voir si c'était l'une des choses bizarres que Walter connaissait, mais il ne proposa pas de terme précis, et elle n'avait aucune idée du nom de ces appareils.) M. Steinbeck a demandé si un de ses clients avait récemment fait réparer un collier.

– Mais le client aurait pu être en train d'aller à la bijouterie, dit Walter, toujours prêt à argumenter. Et le bijoutier n'aurait pas pu le savoir.

– Sauf que le collier n'était pas cassé, et qu'il était brillant, tout

propre. C'était presque certain que quelqu'un l'avait perdu en rentrant chez lui. Et M. Steinbeck avait raison. Une jeune fille avait apporté le collier de sa mère pour le faire nettoyer et réparer, ça devait être une surprise, mais il était tombé de son sac à main en rentrant chez elle et elle n'osait pas avouer à sa mère ce qui s'était passé parce que c'était un héritage, un bijou de famille.

– Comment le bijoutier savait tout ça ? C'était arrivé dans la rue.

– Il ne le savait pas, mais il a indiqué à M. Steinbeck l'adresse de la fille, et c'est comme ça qu'il a découvert le reste de l'histoire.

– Elle lui a proposé une récompense ?

– Oui, mais il a dit qu'il n'en avait pas besoin, qu'on ne devait pas être récompensé pour avoir été honnête.

Presque toutes ses histoires sur M. Steinbeck et Charley se terminaient ainsi. Ils accomplissaient une bonne action, puis refusaient toute récompense. Elle espérait que Walter finirait par décider qu'être honnête – la relâcher, se rendre à la police – serait une récompense en soi. Jusque-là, l'homme et le chien étaient allés à Boston, à Atlanta, à Milwaukee, à Crater Lake, au parc de Yellowstone – heureusement qu'elle avait visité tout le pays avec sa famille quand elle avait huit ans, elle avait de quoi raconter – et maintenant à Tulsa, toujours pour leurs B. A., mais ça n'avait pas l'air de produire le moindre effet sur Walter.

Ce soir-là, dans un des motels que préférait Walter, où les paiements en liquide et les hommes accompagnés d'adolescentes ne semblaient susciter aucune curiosité, il lui demanda si ses règles étaient finies.

– Oui.

Elle eut soudain mal au ventre, et ramena les genoux contre sa poitrine. Jusque-là, il ne l'avait jamais touchée, jamais de cette manière. Jusque-là. Mais c'était peut-être parce qu'il pensait qu'elle n'était pas encore femme, qu'elle était donc hors-jeu.

– Alors je remets tout ça dans le camion pour un moment ? demanda-t-il, les serviettes hygiéniques à la main.

– Oui.

– Pour combien de temps ?

– Un mois. (Elle hésita avant de poursuivre.) Quelquefois plus.

Un mois. Allait-il vraiment la garder encore un mois ? Aurait-elle de quoi tenir un mois avec ses histoires sur Charley et M. Steinbeck ? Elle l'espérait.

Chapitre 15

« Je lis en toi à livre ouvert » est rarement un compliment. C'est une critique, une accusation de naïveté, qui suggère qu'une personne essaye d'en manipuler une autre, sans y parvenir. « Je vois clair dans ton jeu » a aussi des connotations sinistres. Ou même « Je te reconnaîtrais n'importe où. »

Pourtant, dans une relation heureuse et durable, ce genre de transparence et de reconnaissance immédiate a quelque chose de réconfortant, de délicieux. Quand Peter rentra un soir, à l'heure pour dîner avec les enfants, et annonça qu'il était d'accord pour qu'ils aient un chien, Eliza n'eut pas de mal à discerner ses motivations. Peter s'était toujours opposée à l'idée d'un chien, pour toutes sortes de raisons – la saleté, les poils, la possibilité qu'Albie soit allergique. Mais sa principale objection était qu'Eliza deviendrait la nounou du chien, même si elle avait affirmé que ce ne serait pas le cas. Lorsqu'il déclara devant les enfants qu'il avait changé d'avis, Eliza eut un peu l'impression de se faire rouler dans la farine. Et si elle ne voulait plus de chien ? Si Peter pouvait passer du veto à l'approbation, peut-être aurait-il dû d'abord vérifier si elle n'avait pas elle aussi changé d'avis.

– Un *vrai* chien, dit Peter.

– Comment ça, « vrai » ? demanda Iso, la juriste en puissance.

Eliza se rendit compte que sa fille attendait la suite inévitable de cette déclaration.

– Pas un de ces chiens minuscules, qu'on peut transporter dans ses bras. Et pas non plus un terrier. Ils sont trop nerveux. Non, un labrador, ou... un berger allemand.

– Je n'ai pas envie d'un chien de race, alors qu'il y a tellement d'animaux qui attendent d'être adoptés dans les fourrières, dit Eliza, alors qu'Iso criait « berger allemand ! », à quoi Albie ripostait par « labrador noir ! »

– D'accord, on ira voir à la fourrière, c'est une bonne idée, décréta Peter. Les bâtards sont plus robustes et plus malins. Du moment que c'est un *vrai* chien. On ira samedi.

Cela leur laissait trois jours, et l'intrépide Iso découvrit très vite qu'ils pouvaient consulter en ligne le site de la fourrière locale, ce qui était providentiel, fit remarquer Albie, « parce que ça permet de parler des chiens sans les vexer ». Ce soir-là, alors que Peter examinait les choix des enfants, pour en éliminer certains et en approuver d'autres,

Eliza commença à comprendre ce qu'il entendait par « un vrai chien ». Un gros. Peter voulait qu'ils aient un gros chien. Et elle en vint à s'interroger : Blanding, l'avocat, avait-il dit autre chose à Peter au sujet de Walter ou de Barbara LaFortuny ? Était-ce la suite inévitable ?

Finalement, malgré toutes leurs recherches minutieuses et leurs discussions raisonnables, ils laissèrent un animal jeter son dévolu sur eux. Reba, bête à poil long, aux yeux tristes, croisement de terrier et de chien de berger, les avait étudiés avec la résignation de celle que personne ne choisit jamais. Elle était à la fourrière – où on ne tuait jamais les chiens – depuis dix-huit mois, un record. Peter hésita – Reba n'était pas du tout petite, mais elle n'avait rien d'intimidant – et Iso fit preuve d'une cruauté désinvolte en dénonçant son manque de charisme. Mais Eliza et Albie devinrent ses défenseurs ardents, passionnés et, après une masse surprenante de paperasserie et de justificatifs à fournir, Reba vint vivre avec eux une semaine plus tard.

– On pourrait pas lui donner un autre nom ? demanda Iso. Tout le monde va croire qu'on l'a appelée comme ça à cause de l'actrice qui joue dans une sitcom débile.

Il fallut une seconde à Eliza pour comprendre que Reba McEntire, qui occupait dans son esprit la catégorie « chanteurs de country », jouait apparemment dans une série alors diffusée à la télévision. Elle se demanda si Iso se souvenait que, lorsqu'elle était bébé au Texas, sa mère s'était pris d'une curieuse toquade pour CMT, la chaîne qui diffusait des clips de musique country, et qu'elle avait beaucoup apprécié Reba. Il y avait eu toute une série de clips qui semblaient raconter une petite histoire, sur un homme et une femme qui se tournaient autour dans un cadre idyllique, peut-être une de ces îles au large de la Caroline du Sud. Elle jouait le rôle d'un médecin, quelque chose comme ça, qui avait rencontré l'amour de sa vie au Guatemala ou dans un pays voisin, mais ils ne s'étaient pas mis ensemble, et pourtant tout allait bien. Madonna dans les années quatre-vingt, Reba dans les années quatre-vingt-dix, qui était maintenant son idole musicale, alors que la première décennie du nouveau siècle tirait à sa fin ? Eliza n'était pas sûre de pouvoir nommer une seule des stars actuelles de la pop. En tout cas, pas pour leur musique. Elle savait malgré elle que celle-ci avait été rouée de coups par son petit ami, et que celle-là avait été arrêtée pour kleptomanie, qu'une autre encore était sans cesse en cure de désintoxication. Mais il ne fallait pas lui demander ce qu'elles chantaient.

– Non, répondit Eliza à Iso, avec une véhémence qui les désarçonna toutes les deux. On ne change pas les noms des gens pour un oui, pour un non.

– Moi j'ai changé de nom, répliqua Iso. Toi aussi.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?
– Tu t'appelais Elizabeth, quand tu étais jeune, et un beau jour tu as décidé de devenir Eliza.

Ils étaient dans le jardin, avec Albie, à regarder Reba s'adapter à sa nouvelle vie. La chienne semblait incrédule. Elle s'éloignait d'eux, puis tournait la tête en arrière comme pour demander : « J'ai le droit ? » Même lorsqu'elle flairait quelque chose, c'était comme à contrecœur, avec hésitation.

Eliza se ressaisit juste à temps pour ne pas dire : « Comment tu sais ça ? » Après tout, il n'y avait pas de raison d'être sur la défensive quant à cette abréviation. En lieu et place de sa réaction première, elle dit :

– Ça fait si longtemps que je suis Eliza, j'oublie parfois qu'avant, j'étais Elizabeth.

– Pourtant, c'est écrit sur ton permis de conduire.

Vrai. Sauf que...

– Pourquoi es-tu allée voir mon permis de conduire ?

Iso rougit.

– Je cherchais une pastille de menthe, l'autre jour, alors j'ai fouillé dans ton sac.

– Iso, je ne range pas de pastilles de menthe dans mon porte-cartes.

Elle attendit, sans l'accuser, mais sans non plus lui laisser croire qu'elle s'en sortirait comme ça.

– Et j'avais besoin d'un dollar. Une fille de ma classe fête son anniversaire et on doit tous donner un dollar pour lui acheter un cadeau.

– Un dollar ?

Allons, Iso. Invente un gros mensonge ou avoue la vérité.

– On est vingt-cinq dans ma classe. On va lui offrir un chèque-cadeau iTunes.

– Et ce sera pareil à chaque anniversaire ?

Iso était piégée. Dans le jeu de sa fille aussi, elle voyait clair, du moins pour le moment. Eliza songea à ses propres parents, à ce qu'ils devaient savoir des petits secrets qu'elle s'était ménagés, à l'indulgence dont ils avaient fait preuve. Ils avaient sûrement pensé : *Où est le mal, si elle se déguise en Madonna quand nous ne sommes pas là ? Quelle importance, si elle aime traverser la forêt pour aller au fast-food de la Route 40 ? Au moins elle prend l'air et ça lui fait de l'exercice.* Ils avaient raison, mais ils avaient tort, aussi. Le mal était partout.

– Euh... Non. Mais cette fille-là, c'est différent. Elle...

C'était amusant, de regarder sa fille mentir. Ou ç'aurait été amusant, si cela n'avait pas aussi été effrayant.

– Elle a une maladie spéciale. Dans son système nerveux. Ça ne se voit pas vraiment.

Au moins, c'était un mensonge intelligent. Comme ça, Iso n'aurait pas à présenter une camarade de classe en fauteuil roulant ou avec une orthèse corrective. Mais Eliza en avait assez de ce petit jeu.

– Iso, ne prends plus jamais de l'argent dans mon sac sans me le demander, d'accord ? Même un dollar. Tu ne devrais jamais faire ça sans ma permission. Ce n'est pas parce que je suis ta mère que je n'ai pas le droit à mon intimité.

– Toi, tu vas dans ma chambre, répondit Iso. Tu cherches dans mon sac.

– Pour retrouver des objets perdus. Pas pour espionner. Pas... (Elle baissa la voix pour qu'Albie, qui accompagnait Reba dans la découverte de son nouveau jardin.) ... pour voler.

– Je n'ai pas volé ! protesta Iso avec véhémence. Je ne vole pas. J'avais besoin d'un dollar. Tu n'aurais pas voulu que je sois la seule à ne rien donner, quand même ?

Elle se drapait tellement dans son bon droit qu'Eliza dut réprimer un sourire. Iso s'était si vite convaincue de sa propre version des faits ! Au moins, elle avait oublié le point de départ de leur discussion.

Mais pas du tout.

– Je ne veux pas d'un chien qui s'appelle *Reba*, dit soudain Iso.

Le chien leva la tête, les regarda d'un air intrigué. On ne pouvait pas parler d'un sourire, il ne fallait pas parler d'un sourire. L'anthropomorphisme, etc. Mais Eliza y vit la trace d'un vague bonheur provisoire qu'elle comprenait. *S'il vous plaît, aimez-moi. Ne me faites pas de mal.*

– Elle connaît son nom, claironna Albie tout joyeux.

Deux jours plus tard, Eliza revenait avec Reba de l'école où elle avait emmené Albie lorsqu'elle s'aperçut qu'une voiture verte la suivait. C'était un de ces drôles de véhicules qu'aimait Albie, avec ces hautes formes rondes qui rappelaient un peu les années trente, les gangsters et la Prohibition, même si ce genre de voiture n'avait rien de sinistre, bien au contraire. On aurait dit une grosse peluche, comme une voiture à câliner, attirante dans sa bizarrerie affirmée. Un peu comme Albie.

– Elizabeth, la héla une voix de femme depuis la voiture.

Eliza s'interdit de se retourner et s'obligea à marcher.

– Elizabeth, insista la voix.

Reba s'était arrêtée pour examiner quelque chose à terre, et Eliza n'avait pas le cœur à la priver d'un plaisir, même minime. La chienne était si facilement apeurée. Eliza voulait que Reba aime davantage la vie, qu'elle cesse de se montrer aussi reconnaissante à tout instant.

– Eliza, alors !

Exaspérée, comme si Eliza était une enfant récalcitrante.

– Oui ? dit-elle en se retournant à peine.

La femme avait baissé la vitre, côté passager, mais on ne voyait pas bien son visage, sous cet angle.

– Pourquoi vous ne vous êtes pas retournée tout à l’heure ?

Elle avait exactement le ton qu’Eliza essayait d’éviter avec Iso. Irritable, exigeante. On ne pouvait s’empêcher de contester une voix pareille.

– Je ne savais pas à qui vous vous adressiez.

La femme portait d’énormes lunettes de soleil. Eliza se demanda si elle était consciente de leur effet déconcertant, si elle avait choisi de paraître intimidante ou si elle n’avait tout simplement aucun souci de son apparence. Ses cheveux avaient la couleur du sucre filé, et elle avait une épaisse tignasse, divisée en six ou sept coiffures différentes, comme si elle avait fragmenté cette masse étonnante et choisi un style différent pour chaque bloc. Il y avait des cheveux bouclés, des cheveux frisés, des cheveux plats, une frange sur le front, puis des coques sur le côté.

– Mais c’est bien votre nom ?

C’était forcément Barbara LaFortuny. *Mon Dieu, songea Eliza, faites que ce soit Barbara LaFortuny.* Elle ne voulait pas imaginer un monde où de plus en plus de gens se mettraient à l’appeler par le prénom qu’elle portait dans son enfance. Elle imaginait une armée de femmes, toutes employées par Walter, à ses ordres. Cette image transporta sa pensée vers un artiste qu’elle aimait beaucoup, Henry Darger, qui peignait des portraits dérangement de petites filles des années cinquante, les Vivian Girls, guillerettes, parfaites, perverses. Les Walter Girls, son armée personnelle.

Mais Walter ne voulait pas d’une armée de femmes. À sa manière, certes étrange, il avait toujours été l’homme d’une seule femme. Ou, plus exactement, il aurait aimé l’être. Il le disait même parfois. *Je suis l’homme d’une seule femme. Je cherche juste une femme.*

– Je m’appelle Eliza.

– Votre nom selon la loi, dit la femme.

– Mon nom, répéta-t-elle, est Eliza. Je vous confonds peut-être avec quelqu’un d’autre. (Elle s’interrompt, corrigea son lapsus.) Vous me confondez peut-être avec quelqu’un d’autre.

– Peut-être, gloussa la femme. Je vous confonds.

Elle ôta ses lunettes noires, et même si ce geste révéla la cicatrice qui descendait à partir du coin d’un œil, elle paraissait moins menaçante sans ses lunettes Gucci. Eliza se rappela ce que Peter lui avait dit. Une enseignante, agressée dans sa classe, qui avait pris la défense des détenus. Formulé ainsi, c’était une personne qu’Eliza aurait trouvée sympathique.

– Il a besoin de vous, Elizabeth.

Elle secoua la tête.

- Eliza, alors.
- Il ne s’agit pas de mon nom, dit-elle. Il n’a pas *besoin* de moi.
- Mais si.

Elle réessaya.

- Il n’a pas le droit d’avoir besoin de moi.

La femme se pencha par-dessus le siège, comme pour inviter Eliza à monter dans la voiture. Reba grogna, et la chienne sembla elle-même surprise par ce son, puis ravie. Elle grogna à nouveau, avec plus de conviction. Barbara LaFortuny – qui d’autre aurait-ce pu être ? – recula, se baissa, puis tendit un morceau de papier plié.

– Il m’a demandé de vous la remettre en main propre. Il voulait être sûr que vous l’auriez vite. Le temps compte beaucoup pour lui. L’heure tourne. Une date a été fixée.

Eliza étudia le papier blanc couvert de l’écriture de celle qui devait être Barbara – juste une feuille, combien de mots pouvaient y être entassés, combien de mal pourraient-ils faire – et l’accepta bien malgré elle. Une pièce à conviction, décida-t-elle. Et elle mémorisait le numéro d’immatriculation, quand la femme redémarrerait. Elle allait mémoriser tous les détails de cette rencontre. Elle ne savait pas trop ce qu’elle ferait de ces souvenirs, mais elle les aurait.

Barbara LaFortuny avait de belles mains, manucurées, ornées de bagues brillantes, intéressantes, des mains très douces, à en juger d’après le bref instant où leurs doigts se rencontrèrent. Mis à part l’excentricité de sa coiffure, c’était une femme qui avait le temps et les moyens de s’occuper d’elle. Eliza plia en deux la feuille déjà pliée, et la fourra dans la poche du gilet en peau de mouton qu’elle avait enfilé par-dessus son tee-shirt. C’était la première matinée fraîche de l’automne. Alors qu’elle marchait avec Albie jusqu’à son école, elle avait été pleine d’enthousiasme, portant son cartable tandis qu’il prenait la laisse de Reba.

– Allons-y...

Elle s’interrompit avant de prononcer le nom du chien. Elle ne voulait pas que Barbara LaFortuny sache quoi que ce soit sur sa famille. Elle en savait déjà trop. Cette petite bagnole verte de gangster à la manque avait-elle suivi Eliza et Albie jusqu’à l’école, ce jour-là ? Elle envisagea de tirer son portable de sa poche et de prendre sur-le-champ une photo de LaFortuny, pour la montrer dans l’école d’Albie et dans celle d’Iso, mais la voiture s’éloignait déjà. Immatriculée à Chesapeake Bay. SAUVEZ LA BAIE. Sauvez Walter. Barbara LaFortuny ne manquait pas de causes à défendre.

À la maison, Eliza alluma la bouilloire, mais le téléphone sonna, et en plein milieu de la conversation, un livreur de FedEx apporta un paquet, la bouilloire siffla, et la machine à laver ultra-sophistiquée se mit à émettre le bip qui signalait une erreur, ce qui obligea Eliza à

consulter le manuel d'utilisation, ce qui l'obligea d'abord à retrouver ledit manuel. Et voilà qu'il était déjà 15 h 30, l'heure d'aller rechercher Albie, il faisait beaucoup trop chaud pour garder cette veste en peau, et elle était replongée dans le tourbillon de la vie de famille. Il était 22 heures lorsqu'elle eut enfin le temps et l'intimité nécessaires pour relire la lettre, 23 heures lorsqu'elle se rappela qu'elle l'avait fourrée dans sa poche.

Elle n'y était plus.

Chapitre 16

1985

Bien qu'il ait grandi tout près – peut-être *parce qu'il* avait grandi tout près –, Walter n'avait jamais visité Luray Caverns. Cela paraissait idiot, d'autant qu'ils étaient toujours à court d'argent, mais les panneaux semblaient l'appeler, sur le bord de l'autoroute. Il avait vraiment envie de voir ces grottes, sans parler des vieilles voitures, même s'il ne comprenait pas pourquoi il y avait une collection de vieilles voitures à Luray Caverns. Il se persuada que ce serait une belle sortie pour Elizabeth.

Mais curieusement, Elizabeth fut contre, parce que c'était extravagant. Il avait de plus en plus de mal à trouver de petits boulots, et il leur arrivait de plus en plus souvent de dormir à la belle étoile, alors que les nuits étaient plus fraîches, dans les montagnes.

– Eh, j'essaye juste d'imaginer un truc sympa à faire avec toi.

Et puis, qui était-elle pour parler d'argent avec lui ? Qui était-elle pour discuter de quoi que ce soit avec lui ? Il était rare qu'elle lui tienne tête, et il n'aimait pas qu'elle commence. C'était une évolution déplaisante. Il fallait la rappeler à l'ordre.

– Moi, j'y suis déjà allée, dit-elle. Il y a deux ans tout juste.

– C'était comment ?

– Pas mal. Tout ce que j'ai appris, c'est comment on fait pour se souvenir de la différence entre stalagmite et stalactite.

Il ne voulait pas lui poser la question, mais elle ne semblait pas prête à offrir spontanément l'information.

– Alors, comment on fait ?

– Eh bien, les stalactites, avec un *t*, *tombent*. Les stalagmites montent.

– Alors on peut aussi se souvenir de *m* comme *montent*, non ?

Cela la réduisit un instant au silence.

– Oui, j' imagine.

– Et toi, tu y es peut-être allée, mais pas moi. C'est pas juste.

– Tu disais que tu avais envie de faire ça pour moi, dit-elle avec raison et de manière agaçante. Si c'est moi qui choisis, j'aimerais mieux dépenser cet argent autrement.

– Comment ?

– Je ne sais pas. Un repas au restaurant, un soir, au lieu d'aller au

fast-food ou de nous débrouiller avec des trucs froids achetés au magasin. Des vêtements.

– J'en ai encore moins que toi, des vêtements.

Elle allait dire quelque chose, mais se ravisa, s'avachit sur le siège de la cabine avec un soupir si profond que l'air exhalé souleva les cheveux qui lui tombaient dans les yeux. À cet instant, Walter pressentit ce qu'il éprouverait s'il avait un jour une fille adolescente, combien cela serait exaspérant, tendre et terrifiant.

L'instant d'après, il comprit qu'il n'aurait jamais de fille, de fils ou de femme. Quelque chose allait lui arriver, quelque chose de terrible. Oui, à cause de ce qu'il avait fait, mais aussi parce que c'était son destin. Du moins sa mort serait-elle héroïque. Une course-poursuite, une bataille. Il aurait une mort remarquable, et cela lui plaisait.

Pourtant, qu'avait-il fait sinon essayer d'avoir ce qu'avaient les autres, ce qui va de soi pour eux, ce qui leur paraît si facile ? Tout autour de lui, il voyait des gens, des couples, qui se tenaient la main et qui s'amusaient ensemble. Il voyait des hommes bien moins séduisants que lui, et sans doute moins capable, avec des filles superbes, et il ne comprenait pas comment c'était possible. Au départ, il voulait juste avoir une petite amie, et il voulait une petite amie parce qu'un jour, il voulait avoir une femme, et des enfants. Bon, c'est vrai, il avait brusqué les choses, il avait fait des choix malheureux. Mais c'est difficile, de faire les bons choix, quand on doit rencontrer les gens à la sauvette. Et quand on n'était plus à l'école, comment faisait-on pour rencontrer des gens ? Ce n'était pas en travaillant avec son père qu'il allait rencontrer des filles. Les rares femmes qui venaient au garage, il ne leur parlait jamais, et avec son bleu de mécanicien, il paraissait plus petit qu'il n'était. Même quand elles oublièrent le bleu de travail pour voir son beau visage et ses yeux verts, elles devaient penser : « Oh, les mains dans le cambouis. » Les mains dans le cambouis ! Les gens savaient qu'il fallait être sacrément malin pour réparer des voitures ? Les médecins n'étaient pas plus malins que les mécaniciens. Les médecins pouvaient se spécialiser, pour le cœur, le cerveau, les os. Son père et lui, ils étaient capables de tout réparer, les voitures américaines ou étrangères, et en plus, ils étaient *honnêtes*. Aucun de leur client n'avait jamais eu de réclamation à faire. Un jour, un inconnu qui passait en ville était tombé en panne, c'était une voiture moderne avec allumage électrique, toujours délicat, mais le même jour le type avait pu repartir, ce qui veut dire qu'ils lui avaient épargné le prix d'une nuit d'hôtel, mais lui, il leur avait demandé pourquoi ils avaient osé remplacer les plaquettes de frein, qui étaient minces comme un vieux pyjama. C'était un grand gaillard, qui n'avait sans doute que six ou sept ans de plus que Walter, alors âgé de dix-sept ans, mais il faisait l'important. Dans sa voiture, ça sentait les

cigares, et quand la réparation avait été finie, en mettant le contact, ils avaient entendu de la musique classique sortir de l'autoradio, de l'opéra. Walter n'avait pas cru une minute que le type aimait vraiment ce genre de musique. Il voulait juste impressionner quelqu'un. Mais Walter avait aussi compris que ça devait marcher, que ça impressionnait les filles. Bon sang, que les femmes étaient superficielles.

– On va voir les grottes, dit-il à Elizabeth. C'est instructif.

Elle soupira plus profondément encore, puis fit une moue boudeuse et émit un son parfaitement grossier. Il avait envie de la gifler. Il lui effleura la joue, pas fort, et fut ravi de voir la crainte dans ses yeux.

La visite lui plaisait, il le voyait bien, même s'ils n'étaient pas habillés assez chaudement pour les grottes. Il leur faudrait bientôt d'autres vêtements. Des manteaux, des pulls, des grosses chaussures. Il fallait qu'il trouve une solution, qu'il ait du travail permanent. Mais comment obtenir un emploi de mécanicien sans fournir de références ? Ouvrir son propre garage exigerait trop de capital. Et puis, ce qu'il aurait vraiment voulu faire, c'était de réparer tout, avec un slogan comme : « Tout ce que vous cassez, je le répare. » Ou bien : « Je répare tout, portes cassées et cœurs brisés. » Il avait volé cette phrase-là à Earl, celui qui était parti dans les Marines. Plus jeune que Walter, mais gentil, un des rares à ne pas le prendre pour un imbécile. Walter aurait peut-être pu s'engager. Non, ce n'était pas comme dans les vieux films où les gens entrent dans la Légion étrangère et disparaissent. Ou dans ce film qui était sorti quelques années avant, l'histoire d'un type qui se jette d'un avion en parachute avec une rançon de deux cent mille dollars. Et la fille était drôlement bien, dans ce film, exactement son type. Mince, mais avec des gros seins et un sourire tout en courbes. Pourrait-il demander une rançon pour Elizabeth ? Pas vraiment, d'après ce qu'il savait de ses parents. Elle disait toujours qu'ils n'avaient pas beaucoup d'argent. Avec les ordinateurs, on retrouvait n'importe qui, n'importe où. Il avait vu le film *War Games*. Qu'allait-il faire ? Il avait l'esprit tellement occupé par toutes ces possibilités, ou par ce manque de possibilités, qu'il écoutait à peine la visite guidée.

Il n'y avait pas beaucoup d'autres gens, juste un groupe scolaire. Des petits gosses, dix ou onze ans, pas plus. Et bruyants. Il adorait la façon dont leur voix se répercutait dans les grottes, l'écho. Elizabeth les regardait d'un air intrigué, comme si elle était incapable de se rappeler avoir eu cet âge. Puis il comprit : ce n'était pas leur âge qui les rendait différents d'elle. C'était lui, la vie qu'il avait créée pour elle. Elle n'appartenait plus à ce monde, le monde des parents, de la télévision, du dîner et de l'école. Elle l'avait accepté si volontiers qu'il

en venait à perdre un peu de son respect pour elle. Certes, il avait pris soin de la terroriser d'abord, de lui montrer qu'il pouvait lui faire mal, très vite, très fort, sans grand effort. Mais il n'avait pas levé la main sur elle depuis les tout premiers jours, et elle était quand même restée. Aujourd'hui, ça ne comptait pas, c'était juste une tape, un avertissement. En un sens, il était coincé avec elle. Pourquoi elle, qui était venue à son devant ? Pourquoi ne pouvait-il être avec une fille qu'il avait choisie ? Tout était injuste.

Il pourrait la libérer, tout de suite. Il pourrait lui tapoter l'épaule, lui dire qu'il allait aux toilettes et qu'elle ne devait pas s'enfuir, et c'est là qu'elle s'enfuirait. Ou bien il pouvait attendre que ce soit elle qui demande à aller aux toilettes, il lui rappellerait les règles et les avertissements habituels, de combien de temps elle disposait, ne parler à personne même si on lui adressait la parole, sinon elle le regretterait, elle pouvait en être certaine. Après, quand elle reviendrait, il serait parti. Combien de temps attendrait-elle ? Il avait presque envie de se cacher quelque part pour l'observer, voir combien il se passerait de temps avant qu'elle ne parle à quelqu'un. Elle resterait sans doute assise toute la journée jusqu'à ce qu'un gardien vienne lui dire qu'ils allaient fermer.

Ou bien il pourrait reculer lentement, tout de suite, les yeux fixés sur ses épaules étroites dans le sweat-shirt qu'elle prétendait détester, faire marche arrière doucement jusqu'à ce qu'il soit au soleil, puis foncer, monter dans son camion et partir, prendre de l'avance.

Que savait-elle, que pourrait-elle raconter à la police ? Ils avaient déjà retrouvé le seul corps, celui de Maude, mais elle ne savait pas où étaient les autres filles, elle ne savait même pas qu'il y en avait d'autres, même s'il avait laissé entendre jusqu'où il pouvait aller quand on le mettait en colère ou qu'on le défiait. Cependant, Elizabeth pourrait leur parler du camion. Elle pourrait lui dire comment il s'appelait, qu'il venait de Virginie-Occidentale. Il lui avait aussi dit d'autres choses, le genre de trucs qu'on raconte aux gens quand on passe des heures avec eux, même si ce n'était pas avec ces détails-là qu'on retrouvait un homme. Ses plats préférés, les émissions de télé qu'il aimait, son unique voyage au bord de l'océan et la déception que cela avait été, surtout les fameux caramels à l'eau de mer, qui n'avaient rien d'aussi exceptionnel que les gens le prétendaient.

Il pourrait la relâcher, laisser les gosses qui hurlaient et chantaient se rapprocher d'elle lentement, l'encercler, l'entraîner avec eux avant même qu'elle ne s'en rende compte. Elle n'était pas tellement plus âgée qu'eux, malgré ce qu'elle pensait. C'était encore une petite fille innocente, qui racontait des histoires d'un monsieur avec son chien. Et ses larmes, la veille au soir dans la salle de bain, quand elle croyait qu'il ne l'entendait pas, ou juste avant de s'endormir, quand elle

essayait d'étouffer ses sanglots avec son oreiller ou avec le poing. *Tu n'es qu'une gamine*, avait-il envie de lui dire. *Repars, sois comme eux*. Il n'était pas trop tard. Il pouvait...

Elle se retourna, surprit son regard, et l'instant, l'impulsion passa. Qu'est-ce qu'il s'imaginait ? Ils étaient coincés ensemble.

Chapitre 17

Deux jours s'écoulèrent avant qu'Eliza retrouve la feuille, glissée dans la poubelle à papiers, avec un dessin d'Albie au verso, représentant Albie et Reba sur un tandem.

– Albie, pourquoi as-tu dessiné sur... (Elle prit le temps de réfléchir à la façon dont elle allait appeler ce papier)... la lettre de Maman ?

– J'étais devant la télé quand j'ai eu une idée, mais je ne voulais pas monter chercher une feuille, et Papa dit toujours qu'il ne faut pas prendre du papier dans le bac de l'imprimante, qu'il vaut mieux utiliser du brouillon, alors j'ai trouvé ça dans sa corbeille – où ça n'aurait pas dû être, d'ailleurs – et je me suis dit que j'avais le droit de dessiner sur l'envers et après j'ai mis mon dessin dans la poubelle à papiers parce qu'il ne me plaisait pas trop, le vélo n'était pas bien.

Les mots se bousculaient, comme s'il risquait d'être puni. Mais contrairement à Iso, il n'y avait rien de sournois chez Albie. Pour le moment.

– Bon, ce n'est pas grave. (Elle cherchait un moyen de lui demander s'il avait lu le message, sans indiquer qu'il aurait pu en avoir envie.) Tu as dû penser que c'était un papier sans importance, j' imagine.

– Il était dans la corbeille, lui rappela Albie. J'ai pensé que c'était un circuleur.

– Un circu... Ah, une circulaire ! Oui, c'est bien ça. Tu as des devoirs à faire ?

– Non, dit Albie avec un soupir, sincèrement déçu. (Il aurait voulu être comme Iso, surchargée de devoirs au collège, mais il n'avait que quelques exercices faciles.) On révise les tables de multiplication et je connais déjà celle de 12.

– Alors tu peux regarder un DVD. Si tu veux.

Albie réfléchit à cette proposition qui sortait un peu de l'ordinaire. Eliza ne leur limitait pas l'usage de la télévision, mais elle ne leur proposait jamais de la regarder pour passer le temps.

– Je pense que je vais aller jouer avec Reba, dit-il.

Il partit dans le long jardin qui s'étendait derrière la maison. Presque trop long, au goût d'Eliza, même si ce jardin était au départ ce qu'elle préférerait. Il y avait des endroits au bout où Albie disparaissait de son champ de vision. Mais il était avec Reba, songea-t-elle, et Reba prenait chaque jour plus d'assurance, elle avait d'abord grogné contre Barbara LaFortuny, et maintenant elle aboyait après le facteur à

chaque tournée. Elle en avait parlé à Peter, s'étonnant de la vérité de ce cliché. Pourquoi les chiens aboient-ils après les facteurs ? « Parce que ça marche, avait répondu Peter. Tous les jours ils aboient, et tous les jours le facteur bat en retraite. »

Elle s'installa à son bureau, de manière à voir le jardin. Cette lettre était imprimée en petits caractères maniérés, qui permettaient à Barbara LaFortuny de faire tenir beaucoup de texte sur la page. Une circulaire, avait cru Albie, et en un sens il avait raison. Le style était malaisé, presque comme si le message avait été traduit d'une autre langue. Peut-être Barbara LaFortuny agissait-elle à l'insu de Walter. En tout cas, la deuxième lettre de Walter semblait sèche, terne, et rappelait ses litanies lorsqu'il ressassait ce qu'il ferait pour certaines femmes – à certaines femmes – si elles se laissaient faire. Rien de sexuel, juste des gestes galants : leur tenir la porte ouverte, leur envoyer des fleurs sans raison particulière, se souvenir des anniversaires importants.

Ce serait bien de te voir. Bien pour moi, évidemment, mais aussi pour toi, je pense. Je t'ai toujours trouvée sympathique. Je ne t'ai jamais fait de mal, jamais exprès.

Faire du mal, dans le monde de Walter, devait être un euphémisme pour *tuer*. Il ne pouvait pas croire sincèrement qu'il ne lui avait fait aucun mal. Il avait dit dans sa première lettre qu'il voulait expier.

Je pense que je suis devenu un autre homme. Je suis plus instruit. J'ai pas mal lu. J'ai pensé à celui que j'étais et je ne suis plus le même. J'éprouve une réelle repentance pour la douleur que j'ai infligée, aux filles, à leur famille. Je suis ici depuis plus longtemps que n'importe qui, et de loin. En fait, on me considère comme exceptionnel de ce point de vue-là. Je ne sais pas si tu as suivi tout ça.

Comme s'ils étaient de vieux amis, comme si elle l'avait cherché sur Facebook, ou demandé de ses nouvelles à un ami commun. Comme s'il y avait quelque chose à suivre. Pour elle, recevoir une lettre de Walter, c'était comme si un habitant de La Nouvelle-Orléans exilé recevait un télégramme signé Katrina. « Salut, comment ça va ? Tu te souviens de moi ? On a bien déliré ensemble, hein ? »

Je ne sais pas si tu es au courant, mais il y a eu des choses inhabituelles dans mon procès. Un des jurés a déclaré qu'il y avait eu entre eux des discussions strictement interdites. Une des membres du jury était mariée à un avocat, et elle a dit à tout le monde que je ne serais jamais condamné à mort dans le Maryland – et je ne l'ai pas été, mais elle ne pouvait pas le savoir et elle n'aurait pas dû en parler – donc il n'y avait qu'en Virginie où on pouvait s'attendre à ce que je sois mis à mort. Je ne veux pas t'embêter avec tous les détails juridiques, mais la Virginie a des lois inexorables, et c'est très dur de faire appel ici.

Repentance, inexorables. Walter était de ces gens qui croient paraître

instruits en employant de grands mots. Elle l'imaginait lisant la rubrique « Enrichissez votre vocabulaire » dans le *Reader's Digest*. Recevaient-ils le *Reader's Digest* en prison ? Pourquoi pas, ils avaient bien le *Washingtonian* !

En tout cas, à cause de ça, entre autres, mes appels ont traîné en longueur, avec bien des hauts et des bas. Je suis ici depuis vingt-deux ans. En termes de longévité, le deuxième après moi n'est là que depuis dix ans. Ça doit faire de moi le doyen du couloir de la mort.

Ok, elle pouvait concéder cela à Walter : « doyen du couloir de la mort », c'était amusant, et s'il y a bien une chose dont Walter s'était toujours montré incapable, c'était de rire de lui-même. Il avait changé un peu s'il était capable d'écrire cela.

Avec le temps, j'avoue avoir souvent pensé à toi. Quand j'ai vu ta photo dans le magazine, ça m'a fait plaisir pour toi, mais ça ne m'a pas surpris. Je m'attendais à ce que tu mènes le genre de vie où on va à des fêtes et où on se fait photographier. Il y a toujours eu en toi une étincelle.

Une étincelle, pas un rayon de soleil. Elle se rappelait comme il avait ralenti au volant du camion pour se rincer l'œil le jour où il avait aperçu Holly. « Regarde cette fille, c'est un rayon de soleil. »

Mais au risque de te déplaire, je dois dire que j'ai été surpris d'apprendre par Barbara – elle est très douée pour les recherches – que tu as choisi de ne pas travailler. Bien sûr, j'ai beaucoup d'estime pour la maternité et, si les choses avaient été différentes pour moi, je serais sans doute ravi que mon épouse fasse passer sa famille avant tout. Mais ce n'est pas l'avenir que j'envisageais pour toi.

Avec ces mots, ce paragraphe, Walter avait fait bien plus que lui déplaire. Les mains tremblantes, Eliza introduisit la feuille dans la broyeuse à papier de Peter, le verso vers le bas, de sorte qu'elle vit se glisser dans la machine l'image d'Albie et Reba sur leur tandem. Walter n'avait jamais touché cette page, se rappela-t-elle. Il avait dicté ces mots à Barbara. *Ce n'était peut-être même pas ses mots à lui*, pensa-t-elle. Après tout, Barbara LaFortuny avait pu créer seule toute cette histoire. Mais non, c'était la voix de Walter, si étrange qu'elle paraisse cette fois.

Alors que sa paranoïa n'avait pas du tout diminué, elle vida directement le réservoir de la broyeuse dans la corbeille, puis porta la corbeille au garage, même si le papier déchiqueté aurait pu aller dans les poubelles à recyclage fournies par le comté. Si elle avait pu, elle aurait porté le tout à la décharge ou en aurait fait un feu de joie sur sa pelouse, mais les feux de joie étaient interdits.

Même si elle avait pu voir les mots de Walter noircir, dévorés par les flammes bondissantes, elle n'aurait pu oublier cette idée : elle aurait dû s'enfuir dès qu'elle avait vu la sinistre petite voiture de Barbara LaFortuny la suivre dans la rue. Walter avait non seulement

appris où elle vivait, quel métier exerçait son mari et à quoi elle ressemblait. Il savait qu'elle avait des enfants. Il savait qu'elle avait des enfants et, bien plus important, il voulait lui montrer qu'il le savait.

Il voulait quelque chose d'elle. Une visite, un appel. Il voulait quelque chose, et si elle n'obtempérait pas, il trouverait un moyen d'utiliser Iso et Albie pour l'obtenir.

Chapitre 18

1985

Les jours de septembre passant, Elizabeth se mit à supplier Walter de la laisser aller à l'école. Il dit qu'il prendrait sa requête en considération. C'était sa formule chaque fois qu'elle demandait une chose qu'il ne pouvait évidemment pas lui accorder : de nouveaux vêtements, des dîners au restaurant, un coup de fil à ses parents, une amie. « Je vais prendre ça en considération », disait-il, et rien ne changeait.

– Je serai sage, dit-elle. (Elle savait que sa demande était condamnée d'avance, mais ne pouvait s'empêcher d'essayer.) Je veux juste aller à l'école. L'éducation, ça compte, pour moi. Et tu dis toujours que c'est important à tes yeux.

– C'est vrai, mais je ne vois pas comment ça pourrait marcher. Il faudrait qu'on s'installe quelque part.

– J'aimerais bien, dit-elle avant de rectifier aussitôt. Je pense que tu aimerais bien.

– Pas prévu tout de suite. On doit continuer à bouger.

– C'est illégal de ne pas aller à l'école tant qu'on a moins de seize ans. Si des gens te voient avec moi, ils pourraient se poser des questions. Au début, ça n'était pas grave, c'était l'été. Mais maintenant c'est l'automne.

– Pas tout à fait, selon le calendrier.

Mais il faisait un temps d'automne. C'était autrefois sa saison préférée, les jours pleins de promesse, les nuits fraîches et vivantes. Elle avait toujours l'impression qu'il pouvait arriver n'importe quoi en automne. Elle aimait ces syllabes, *automne*. Elle reprenait l'école avec de nouveaux habits – comme Vonnie en faisait voir de toutes les couleurs à ses vêtements, Elizabeth avait rarement été obligée d'hériter de ceux de sa sœur – sa trousse en plastique pleine d'œilletons autocollants, son tube de colle impeccable. Cette année, elle serait plus soigneuse, mieux préparée. Elle viserait les Très Bien au lieu de se contenter de Bien. Ces rêves étaient généralement dissipés au moment de Thanksgiving, mais septembre et octobre étaient des jours dorés.

– Il y a toutes sortes de raisons pour qu'une fille de quinze ans ne soit pas en classe, dit-il. Je ne pense pas que les gens le remarquent. Personne n'a rien vu, jusqu'ici.

Il avait raison. Les gens semblaient ne pas les voir, ne pas *la* voir. Leur regard glissait sur elle, autour d'elle, à côté d'elle, sans jamais entrer en contact avec ses yeux, alors même qu'elle criait en silence pour attirer leur attention. Était-ce parce qu'il lui avait coupé les cheveux court et les avait teints en brun, en recolorant régulièrement les racines, à défaut d'entretenir la coupe ? (« *EasyColor*, avait ricané Walter. C'est peut-être facile pour une pédale de coiffeur. »)

Parfois, cependant, elle voyait des femmes observer Walter avec une sorte d'approbation. Mais c'était très bref. Une serveuse, une vendeuse le toisait, engageait la conversation avec lui. Puis, tout aussi vite, reculait, battait en retraite. Elizabeth, qui avait lu des tas de choses sur les erreurs que les filles peuvent faire avec les garçons, se demandait quel genre d'erreurs les garçons commettaient. Walter était trop... enthousiaste. Non, ce n'était pas le bon mot. Il était poli, attentif. Il essayait de les faire parler. Mais les femmes, les femmes adultes s'écartaient comme s'il sentait mauvais.

Le souhait d'aller à l'école formulé par Elizabeth mit une curieuse idée dans la tête de Walter : il décida qu'ils devaient passer leurs soirées dans des bibliothèques, à lire. Il exigeait qu'elle lui soumette ses choix, l'obligeait parfois à remettre en place un roman pour prendre plutôt un essai, mais il ne semblait jamais remarquer que les livres d'histoire, de science ou de mathématiques étaient beaucoup trop simples pour elle. Walter lisait en général des volumes historiques ou des magazines automobiles, mais un jour – à Fredericksburg, Virginie, croyait Elizabeth, même si tous ces endroits s'emmêlaient dans sa mémoire – il trouva un livre vert pâle intitulé *Quand la Belle dompte la Bête : ce que veulent vraiment les femmes*, et il se mit à le lire avec grand intérêt.

En fait, Walter ne lisait pas particulièrement vite, et même s'ils restèrent plusieurs jours à Fredericksburg – il avait trouvé du travail dans une société de déménagement, dont le patron ne voyait pas d'obstacle à ce que la « petite sœur » de Walter les accompagne –, il ne réussit à lire que le premier tiers du livre durant ses heures de loisir.

Mais quand ils partirent, à la fin de la semaine, Walter fut désespéré en constatant que la nouvelle bibliothèque n'avait pas ce livre. Et dans celle de la ville voisine, il était exclu du prêt, et il fallait signer dans un registre au comptoir, parce que c'était un best-seller. Il obligea Elizabeth à faire la demande.

« Dis que c'est pour ta mère », dit Walter, et elle obéit, mais faillit être étouffée par les larmes. Sa mère n'aurait jamais lu un livre pareil. Sa mère aurait éclaté de rire en voyant ce livre.

La bibliothécaire n'eut pas l'air de remarquer l'émotion d'Elizabeth. Elle lui remit le livre en disant simplement : « Nous avons une liste d'attente pour le prêt. Il y a déjà plus de cinquante noms. »

Walter vola cet exemplaire, acte qu'il justifia longuement devant Elizabeth.

– Les contribuables paient ces livres, dit-il. Moi je suis un contribuable, et je ne vais presque jamais à la bibliothèque, alors pourquoi je ne prendrais pas juste ce livre-là ?

– Sauf que tu ne paies pas d'impôts en ce moment, répliqua Elizabeth. Tous les gens pour qui tu travailles te paient en liquide. Et tu n'as jamais payé d'impôts en Virginie.

– La TVA, la taxe sur l'essence. Je paye ma part et je n'obtiens aucun service en échange. Je ne suis pas comme la femme qui allait en Cadillac chercher ses bons d'alimentation.

– C'est un mythe, dit Elizabeth.

Elle se rappelait avoir entendu son père en parler avec animation, un soir à table, moins d'un an auparavant. C'était seulement il y a un an ? 1984 semblait maintenant très loin. Ses parents votaient Mondale, bien sûr, et Elizabeth était allée à un meeting dans l'espoir d'apercevoir Geraldine Ferraro. Plus tard, à l'école, les garçons les plus cools s'étaient moqués d'elle et elle avait cédé, prétendu qu'elle n'aimait pas les démocrates, que ses parents votaient Mondale mais qu'elle préférait Reagan. À présent, elle avait honte, comme pour les dizaines de petites trahisons dont elle s'était rendue coupable envers eux, le déni constant de leur existence. Certes, sa mère ne s'habillait pas comme les autres mères, elle avait les cheveux trop longs, jamais rattachés, jamais arrangés. Elle n'avait pas compris quand Elizabeth avait voulu une jupe boule. Elle ne comprenait jamais pourquoi Elizabeth voulait quoi que ce soit. Elle disait qu'elle comprenait, parce qu'elle était psychiatre, mais Elizabeth voyait bien que sa mère était perplexe, qu'elle ne comprenait pas pourquoi, dans une famille de non-conformistes sans complexe, Elizabeth était résolue à être comme tout le monde, à se fondre dans la masse.

Elle pensait que c'était moins dangereux.

Le soir, Walter lui lisait à haute voix le livre volé. Il semblait le trouver formidable, profond et plein de sagesse. Certains passages intéressaient Elizabeth. Le livre conseillait aux femmes de revenir à une relation plus « naturelle » avec les hommes, de cultiver leur « douceur intrinsèque » tout en acceptant le fait que les hommes étaient brutaux, un peu sauvages. De leur côté, les femmes devaient se rendre compte que les meilleurs hommes étaient ceux qui prendraient soin d'elles, non sur le plan financier, mais affectif. Elles ne devaient pas les juger sur l'apparence, le physique ou les vêtements, mais apprendre à reconnaître les hommes bons et fiables.

– C'est le problème, dit Walter. Je fais exactement tout ça, mais ça n'aide pas. Pas le moins du monde.

Elizabeth réfléchissait au sens du mot « naturel ». S'agissait-il de ne

pas s'épiler les jambes, de ne plus se faire de brushing ? Sa mère avait beau ne jamais se couper les cheveux, elle se rasait quand même les jambes. Elizabeth n'avait pas pu s'épiler depuis que Walter l'avait enlevée, et elle avait maintenant les jambes couvertes d'un léger duvet. Elle n'aurait pas voulu qu'on le voie, mais elle en aimait le toucher. La nuit, seule dans son lit ou son sac de couchage, elle se caressait les jambes, les aisselles. Peut-être était-elle en train de se transformer en une créature redoutable, un animal qui pourrait affronter Walter, ou s'enfuir, souple et rapide.

Sauf qu'elle ne pourrait jamais lui échapper. Jamais.

Walter commençait à préférer son livre aux histoires qu'Elizabeth racontait et il lui demandait parfois de lui faire la lecture pendant qu'il conduisait. Son chapitre favori évoquait une femme d'affaires, froide et motivée, qui croyait avoir besoin d'un homme exactement comme elle.

– « À vingt-neuf ans, Maureen semble avoir tout ce qu'on peut désirer, lut Elizabeth. Cette brune élancée travaille pour une grande chaîne de magasins au Texas, elle fait partie de l'équipe qui supervise les projets d'expansion. Dans la journée, elle porte des tailleurs, ses cheveux bruns relevés en choucroute... »

– C'est quoi, demanda Walter, en choucroute ?

– Comme un chignon, mais en plus compliqué, dit Elizabeth. (Elle ramena en arrière ses courtes boucles qu'elle ne pouvait plus coiffer du tout.) Non.

Elle savait que plus tard, quand Walter reprendrait ce chapitre – et il reprenait toujours les passages qu'elle avait lus dans la journée – il pourrait contester, lui demander pourquoi elle lui avait donné le mauvais mot.

– Ok. Continue.

Elle avait perdu sa page et il lui fallut un instant pour se repérer dans le texte.

– « Mais le soir, elle les lâche sur ses épaules, lorsqu'elle écume les boîtes de nuit de Dallas, à la recherche d'un homme. Elle pense savoir exactement ce qu'elle veut – un cadre supérieur, au moins au même niveau qu'elle dans la hiérarchie – et elle sait aussi ce qu'elle ne veut pas. Pas de fils à maman qui vivent encore chez leurs parents. »

– C'est pas parce qu'on vit chez ses parents qu'on est un fils à maman, intervint Walter.

– « Pas de fils à maman qui vivent encore chez leurs parents. Pas de gros. Chauve, pourquoi pas, s'il est vraiment mignon et sportif. Bref, pas de losers. Pourtant, malgré tous ses calculs, malgré ses idées bien arrêtées, Maureen n'arrive pas à trouver l'homme qu'il lui faut. Oh, elle trouve des cadres supérieurs qui gagnent bien leur vie et qui ont un corps de rêve, mais ils la déçoivent toujours parce que Maureen ne

croit plus en sa propre féminité. C'est elle qui est en chasse, elle a renversé l'ordre naturel des choses, et elle ne trouvera l'homme idéal que si elle apprend à se détendre et si elle accepte d'attendre qu'il vienne au devant d'elle. »

Elizabeth réfléchit. Son idole, Madonna, portait une ceinture où il était écrit BOY TOY, mais il était clair que c'est elle qui prenait les garçons pour jouets, et non l'inverse, c'est elle qui se servait d'eux puis changeait d'homme quand elle en avait assez. Elizabeth avait vu quatre fois le film *Recherche Susan désespérément* depuis sa sortie l'hiver dernier, mais elle n'était jamais tout à fait satisfaite par la conclusion. Il y avait Rosanna Arquette, qui était jolie, assez jolie pour que son petit ami rocker ait écrit une chanson sur elle, mais ça paraissait bizarre qu'elle se retrouve avec celui qui était vraiment beau garçon, alors que Madonna finissait avec le moins bien des deux, celui qui avait les cheveux hérissés. Et au tout début du film, Madonna était au lit avec un autre, donc pour elle ce n'était pas le grand amour avec le garçon aux cheveux hérissés, même s'ils s'embrassaient passionnément. À la fin, ils avaient l'air d'être plus copains qu'amoureux, ils grignotaient du popcorn et ils rigolaient. Le mois dernier, Madonna venait de se marier à Sean Penn sous le tournoiement des hélicoptères. Elle était plus mince à présent, enfin, elle n'avait jamais été grosse, elle avait les cheveux courts et lisses. Elizabeth se rappelait avoir lu comment le couple avait décidé de se marier, c'est elle qui avait fait la demande parce qu'elle savait que c'était ce qu'il voulait. Elizabeth ne savait pas trop ce qu'elle ressentirait si elle savait qu'un homme voulait l'épouser, ni si elle aurait l'audace de poser la question la première. De toute évidence, l'auteur du livre que lisait Walter n'aurait pas approuvé l'attitude de Madonna.

– Je me demande, dit Walter, si Maureen a fini par trouver quelqu'un.

Elizabeth leva les yeux, étonnée.

– Je ne crois pas qu'elle existe vraiment.

– Bien sûr que si. C'est pas un roman. C'est écrit sur la couverture : « Essai ».

Il désigna l'étiquette de la bibliothèque. Elizabeth pensa qu'ils auraient dû l'enlever, car ils risquaient d'avoir des ennuis si quelqu'un la remarquait. Mais si quelqu'un les dénonçait pour avoir volé un livre de bibliothèque, au moins la police la retrouverait, elle.

– Je veux dire, elle existe, mais ils ont sans doute changé son nom et certains détails.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas pourquoi, mais je sais que ça se fait. Ma mère me l'a expliqué un jour. Elle a une amie qui travaille pour un magazine

féminin, et ils fabriquent ces... je ne me souviens plus du nom. Ils prennent des histoires vraies, mais les gens sont inventés.

– Ah non. Maureen existe pour de vrai, dit Walter. Elle est aussi vraie que M. Steinbeck et Charley, et tous les gens qu'ils ont rencontrés.

Elizabeth eut un moment de panique. Que se passerait-il si Walter apprenait qu'elle avait inventé des aventures pour John Steinbeck et son caniche ? Et si Walter s'apercevait que *Voyage avec Charley* était à la bibliothèque et décidait de le lire ? Il avait horreur de la tromperie sous toutes ses formes. Pourtant, il se laissait tromper par ce livre. C'est vrai, Elizabeth n'avait pas toujours compris la licence que s'autorisaient certains journalistes, elle avait un jour lu des magazines comme *Seventeen* et *Mademoiselle* et avait pris chaque mot pour parole d'évangile. Mais elle avait été contente quand sa mère lui avait expliqué que ces histoires n'étaient pas tout à fait vraies, que les journalistes s'inspiraient d'histoires réelles et les adaptaient en fonction de ces personnages séduisants, inventés, parce que c'est ce que les gens avaient envie de lire. Cependant, Walter ne serait pas ravi de l'apprendre.

– J'aimerais bien rencontrer cette Maureen, dit Walter. Je parie qu'elle est encore célibataire. Bien sûr, elle est plus vieille que moi, et ça aussi, ça doit être une de ses règles. Les femmes sont marrantes, pour ça. Elles devraient être reconnaissantes qu'un homme plus jeune les trouvent belles. Un jour, ça viendra, mais il sera trop tard et plus personne voudra d'elles. J'ai jamais compris pourquoi au lycée, les filles de première année voulaient toutes sortir avec des garçons de deuxième ou de troisième année.

Elizabeth, à qui le lycée manquait, pensa aux garçons de son âge. Ils étaient si petits, pour la plupart. Pas seulement en taille. Même Elizabeth, qui n'était pas spécialement grande ni forte de la poitrine, se sentait immense parmi eux.

– Je pourrais lui donner du bon temps, à Maureen, dit Walter. Elle en redemanderait.

Si elle n'avait pas eu le livre ouvert entre les mains, Elizabeth aurait remonté ses genoux pour les serrer contre sa poitrine. Walter n'avait jamais manifesté aucune intention de ce genre à son endroit. Parfois, il l'attrapait par le col de son blouson, quand il pensait qu'elle marchait trop vite, ou il la tirait par le bras pour changer de direction. Les premières nuits, lorsqu'elle était allongée sur le lit, les poignets et les chevilles ligotés, elle s'attendait à ce qu'il la prenne de force. Il avait violé l'autre fille, celle qu'il avait enterrée. Forcément. Il ne l'avait jamais dit mais elle en était certaine. Elle pensait souvent à cette fille, dont elle ne connaissait pourtant que le prénom. Maude. Un prénom démodé. À l'école, on avait dû se moquer d'elle, l'appeler Maude la

Nigaude. À moins qu'elle ait été vraiment très très très jolie et très sympathique. Les filles survivaient à tout quand elles étaient jolies. Mais une fille jolie et sympa ne serait jamais montée dans le camion de Walter. Elizabeth n'y serait pas montée si elle avait eu le choix, et elle n'était pas si jolie que ça. Malgré tout, elle savait qu'il ne faut pas monter dans le camion d'un inconnu.

Et puis, s'il s'était mis à pleuvoir pendant qu'elle marchait le long de la Route 40, si Walter était passé par-là et lui avait proposé de l'emmener ? Elle s'était déjà fait prendre en autostop, une seule fois. Le conducteur lui avait demandé où elle voulait aller et elle avait eu peur de donner son adresse, peur que ses parents sachent qu'elle s'était laissé ramener en voiture, alors elle avait répondu qu'elle allait au bowling, dans Normandy Lanes, à deux kilomètres de là. Il avait hoché la tête d'un air songeur, était parti dans cette direction, puis avait annoncé : « Il pleut trop fort. Je vais attendre que ça s'arrête. On n'est jamais trop prudent ». Il s'était garé sur un parking, puis s'était penché vers elle, pour ouvrir la boîte à gants, d'où il avait sorti un petit flacon de liquide brun doré, dont il avait bu une longue gorgée.

« Vous ne devriez pas boire au volant », avait dit Elizabeth.

« Et toi, tu ne devrais sans doute pas faire d'autostop », avait-il dit. Bizarrement, ses mots n'avaient rien de menaçant. Il avait bu une autre gorgée, puis avait laissé le moteur tourner en écoutant une chaîne de radio qui diffusait de vieilles chansons. Quand la pluie avait ralenti, il l'avait conduite au bowling.

Donc oui, Elizabeth était déjà montée une fois dans la voiture d'un inconnu. Mais aurait-elle permis à Walter de l'emmener par une belle et chaude journée d'août ? Probablement pas. Pourquoi Maude avait-elle accepté ? Avait-elle accepté, ou Walter l'avait-il saisie par le bras, comme il avait saisi Elizabeth, pour la forcer à monter dans la cabine du camion ?

Walter parlait rarement de Maude, sauf de façon allusive, en guise d'avertissement. Il aimait parler des filles qu'il voyait, en revanche. « Celle-là, je pourrais lui donner du bon temps », disait-il quand il apercevait une fille à son goût. « Je sais ce que je fais. Ces filles, elles se donnent au premier venu, elles ne comprennent pas qu'elles pourraient trouver mieux. Elles sont trop occupées à penser aux stars de cinéma. »

À présent, il parlait de Maureen en donnant beaucoup de détails affreux, mais sur un ton tout à fait normal, comme s'il évoquait les courses qu'il allait faire à l'épicerie. Par quoi il commencerait et où : il lui mettrait la bouche au creux de la gorge, la langue dans l'oreille, puis les doigts... *Oh par pitié, qu'il arrête*, pensait Elizabeth, tâchant désespérément de ne pas l'entendre, mais Walter continuait à commenter l'action au ralenti. Ça n'avait même pas l'air de l'exciter.

On aurait cru qu'il récitait une liste d'instructions qu'il avait apprise par cœur. Comme une scène de séduction tirée d'un roman à l'eau de rose, mais lue par un robot, donc ça sonnait comme un itinéraire, à quel moment il irait à tel endroit...

– Elle en redemanderait, elle me supplierait, dit-il. Mais moi, je la ferais attendre. Une femme comme Maureen, il faut la dresser. C'est ce que le livre essaye d'expliquer. Les femmes doivent attendre. Leur anatomie l'impose. Elles attendent, et elles reçoivent. Les hommes chassent, les hommes donnent.

Elizabeth, qui avait lu le livre presque autant de fois que Walter – après tout, c'était la seule lecture disponible quand ils étaient dans le camion ou dans une chambre d'hôtel, à part *Le Parrain* qu'il lui avait laissé acheter dans un vide-grenier –, ne pensait pas que le message soit vraiment celui-là. Mais elle savait qu'il valait mieux ne pas discuter.

– Regarde cette fille, dit tout à coup Walter en ralentissant. Regarde cette fille, c'est un rayon de soleil.

Chapitre 19

Ce soir-là, une fois les enfants endormis – enfin, Albie dormait, Iso était sans doute sous les couvertures, en train d'envoyer des textos avec le portable qu'ils lui avaient offert et dont elle n'était guère satisfaite –, Eliza parla à Peter de la deuxième lettre. Elle regrettait maintenant de l'avoir broyée ; s'il avait pu la lire lui-même, elle n'aurait pas eu à revivre tout cela. Il l'écouta sans aucun commentaire, même s'il haussa un sourcil à certaines expressions qu'elle put recréer. *Doyen du couloir de la mort. La procédure d'appel est inexorable. Je ne veux pas t'embêter avec ça.* Eliza se rendit compte qu'elle avait pratiquement mémorisé la lettre mot pour mot.

– Qu'est-ce que tu veux faire ?

– Je ne sais pas, dit Eliza. J'ai l'impression que tout ça me dépasse, d'un seul coup. Cette femme, ou Walter, pourrait alerter les médias, leur dire qui je suis et où je vis.

– Aucun journal responsable ne publierait un article sur toi si tu n'as pas envie de coopérer, dit Peter. (Il ne discutait pas avec elle, il réfléchissait tout haut, en essayant d'imaginer le problèmes sous tous les angles.)

– Malheureusement, le pays est plein de journaux irresponsables. Et si elle trouvait Jared Garrett ? Tu te rends compte à quel point nous sommes vulnérables, à quel point tout le monde l'est ?

Elle lui montra ce qui se passait lorsqu'elle tapait leur adresse sur Google, puis cliqua jusqu'à ce qu'elle obtienne une image de leur rue, de leur maison. Bien sûr, ce ne fut pas une révélation pour Peter, dont la carrière de journaliste avait en partie décollé grâce à sa maîtrise de l'outil informatique. Malgré tout, elle voyait bien qu'il était lui aussi fasciné par cette image. En regardant la photo de la maison en brique blanche, avec sa clôture typique, Eliza ne put s'empêcher d'entendre une musique de film d'horreur en accompagnement de cette image paisible. Barbara LaFortuny avait vu la maison, était passée devant, puis avait transmis à Walter... Quoi exactement ? Peu importe, c'était déjà trop. Cette femme avait probablement constitué un dossier sur Peter, de tous les membres de la maisonnée le plus facile à étudier, celui qui avait une vie publique. Mais s'arrêterait-elle là ? Et si elle venait assister aux matchs d'Iso ? Si elle suivait Eliza quand elle emmenait Albie à l'école, cela ne manquerait pas de stimuler l'imagination de son fils, de lui inspirer toutes sortes de questions.

C'est qui, cette dame ? Pourquoi veut-elle te parler ? Pourquoi a-t-elle une cicatrice sur la figure ? Et si Barbara LaFortuny essayait de se faire une alliée de Reba, en lui lançant des bouts de viande à travers la clôture ? Et si elle empoisonnait la chienne, qui avait grogné contre elle ? Et si...

Un cri d'enfant, trop souvent entendu, perça la nuit.

– Albie, répondit Eliza, pour qu'il sache qu'elle arrivait.

– Albie, répéta Peter. J'espérais que c'était du passé.

J'espérais que beaucoup de choses étaient du passé, songea Eliza en montant l'escalier quatre à quatre.

Les cauchemars d'Albie avaient commencé après leur installation à Londres. Tous les pédiatres et tous les livres qu'Eliza avait consultés disaient qu'il était normal pour un enfant de faire de mauvais rêves au lendemain d'un énorme changement, mais les cauchemars d'Albie lui semblaient hors du commun. Ils étaient incroyablement détaillés, d'une part, avec des images et des intrigues si fouillées qu'elle avait presque envie de les mettre noir sur blanc. Il était intéressant de voir comment son inconscient remodelait les éléments innocents des heures de veille. Un livre comme *Cuisine de nuit*, par exemple, qu'Eliza trouvait parfaitement effrayant, n'affectait pas du tout Albie. Mais d'autres icônes presque naïves surgissaient aussi. Le Petit Chien Fantaisiste avait la gueule écumante (selon elle, c'était à cause de Peter, qui avait montré aux enfants le film *Du silence et des ombres*). Madeline, l'adorable héroïne de dessin animé, se révélait être une sorcière, qui pinçait les gens puis niait l'avoir fait. Pierre Lapin échappait rarement à la fourche du fermier MacGregor. Ce dernier rêve avait démarré après qu'Eliza avait mangé un sauté de lapin devant Albie, dans un restaurant londonien qu'ils appréciaient particulièrement.

Mais l'aspect le plus frappant des cauchemars d'Albie était qu'Iso y apparaissait régulièrement, et toujours en péril. Ce soir-là, entre deux gros sanglots et deux gorgées d'eau, il raconta une histoire glaçante. La famille était allée acheter du pain dans une nouvelle boulangerie et Iso avait refusé de mettre ses lunettes, alors qu'Iso ne portait pas de lunettes dans la réalité. (Eliza et Peter échangèrent un regard par-dessus la tête d'Albie ; ils avaient identifié un détail emprunté à la série télévisée *La Famille Brady*, qu'Albie aimait à la folie. Loin d'y reconnaître une comédie, il y voyait une exhortation sérieuse à mener une vie exubérante, indifférente à ce que d'autres approuvaient. Mettez-vous à chanter pour un oui, pour un non, bavardez avec les bandits de grand chemin, soyez gentil avec tout le monde, et vous gagnerez.) Impossible de s'amuser dans cette nouvelle boulangerie en l'absence d'Iso, alors ils se mettaient à la chercher frénétiquement. Ils

la retrouvaient dans une réserve pleine de sacs de farine et elle était toute plate, comme si on l'avait transformée en bonhomme de pain d'épice, et on lui avait pris ses jambes.

– Elle n'avait pas de jambes ?

Albie hocha la tête d'un air coupable, comme s'il savait que son rêve pouvait être interprété comme la preuve de ses sentiments contradictoires envers sa sœur si accomplie, à qui ses membres solides et agiles avaient valu l'accès à un nouveau groupe de copines, tandis que lui avait bien du mal à se faire des amis. Mais Eliza était persuadée qu'Albie n'éprouvait aucune ambiguïté par rapport à Iso. Il l'adorait, il aurait voulu être elle. Il ne lui aurait jamais fait le moindre mal, même dans son imagination. Il craignait sincèrement qu'il puisse lui arriver malheur. Que savait-il, que soupçonnait-il au sujet de sa sœur ? Avait-il sur ce point des lumières qui faisaient défaut à Eliza ? Ou bien reflétait-il simplement l'inquiétude qu'elle ressentait ?

– Tu te fais du souci pour Iso ? Dans la vie, pas dans tes rêves.

Albie réfléchit.

– Non, je ne me tracasse jamais pour Iso. Et elle n'a pas l'air de se tracasser pour moi. Des fois, j'aimerais bien.

Ça devenait intéressant.

– Tu aimerais bien quoi ?

– Qu'elle me pose des questions sur l'école, sur ma journée.

– Toi, tu lui demandes comment se passent ses journées ? voulut savoir Eliza.

– Oui. On se pose tous la question entre nous. Tous sauf Iso. Toi tu poses la question à Papa, Papa te la pose, vous me la posez tous les deux, et vous la posez à Iso, mais Iso ne demande plus jamais rien à personne.

– C'est une... commença Peter.

– Une ado, termina Albie à sa place. Vous dites ça tout le temps, mais qu'est-ce que ça signifie ?

– C'est un peu compliqué à t'expliquer en pleine nuit, répondit Peter.

– Il n'est même pas minuit, fit remarquer le petit rêveur, soudain très littéral.

– D'accord, je vais déjà te dire ça. Quand tu es ado, il se passe tellement de choses dans ton corps que ça te rend un peu différent, pendant un moment.

Albie rumina cette information.

– Comme un Transformer ?

– Un peu, mais tout se passe à l'intérieur. Ça épuise, de grandir aussi vite. C'est pour ça qu'Iso est un peu grognon, parfois.

– Elle est grognon tout le temps.

Eliza voulut prendre la défense d'Iso, mais Albie avait raison. Elle

était grognon tout le temps. C'était triste, d'entendre cette vérité dite tout haut, et de devoir admettre qu'Iso n'avait pas simplement des sautes d'humeur. Elle était toujours de la même humeur, du moins à la maison : elle aboyait.

– Tu veux dormir dans notre lit ? demanda-t-elle, sachant que cela se traduirait par une nuit blanche pour les deux adultes. En plus, Reba s'était mise à se glisser dans leur lit.

– Non, je suis trop grand, dit Albie. Mais je pourrais laisser la vraie lumière allumée ?

La « vraie lumière » était sa lampe de chevet, pas la veilleuse qui le guidait jusqu'à la salle de bain qu'il partageait avec Iso. Ils le laissèrent donc éclairé par sa lampe de chevet. Il dormait lorsqu'ils franchirent le seuil, mais Eliza ne revint pas éteindre. Si jamais il se réveillait à nouveau, il était important qu'il trouve la lumière toujours allumée, la promesse tenue.

– C'est ma faute, dit Eliza lorsqu'ils furent redescendus. Il est tellement sensible qu'il voit bien que je suis à cran, ces jours-ci.

– Peut-être. Mais il pourrait aussi s'agir d'une coïncidence.

– Il a peut-être lu la lettre, dit-elle d'un air coupable, comme si son manque de précaution témoignait d'une volonté subconsciente.

– Quoi ?

Elle expliqua comment elle avait égaré la lettre, le dessin d'Albie au verso.

– Franchement, j'ai peur que ce soit Iso qui l'ait jetée dans la corbeille, mais je suppose que je peux m'en être débarrassée par erreur, sans me rappeler ce que j'avais dans la poche. Elle est impossible en ce moment, elle a fouillé dans mon sac à main et Dieu sait quoi d'autre.

– Ok, mais là n'est pas la question. (Peter se versa un verre de vin et mit la bouilloire à chauffer pour elle, fouillant derrière les casseroles pour dénicher les biscuits haut de gamme qu'Eliza y rangeait, l'une des rares choses qu'elle refusait de partager avec ses enfants parce qu'ils les mangeaient trop vite, sans les savourer.) Si Iso ou Albie avait lu cette lettre, ils seraient incapables de te le cacher bien longtemps. Même s'ils avaient peur d'être punis pour avoir mis le nez où il ne faut pas. Surtout Albie. Alors oublie ça. Quel est le vrai problème ?

Elle secoua la tête. Elle était incapable d'oublier ses soucis rien qu'en buvant une tasse de thé ou en mangeant un de ses chers biscuits. Elle n'était pas Albie.

– Voilà comment je vois les choses, dit Peter. Walter veut entrer en contact avec toi. Il n'en a pas le droit, et il le sait. Il le dit, d'ailleurs. Et pourtant, il te menace, implicitement. Il se rapproche peu à peu, il te montre qu'il en sait beaucoup sur ton compte, qu'il peut avoir accès à ta famille par le biais de cette LaFortuny. S'il formulait une menace

directe, ou même une exigence, tu pourrais te plaindre auprès des autorités de la prison. Tu pourrais lui causer des ennuis pour ce qu'il a fait, mais tu ne veux pas parce que tu crois que chaque personne supplémentaire qui découvre ton passé augmente de manière exponentielle la possibilité que l'histoire éclate au grand jour, ce qui t'ennuie parce que tu ne veux pas que les enfants sachent.

– Je veux que personne ne sache, en fait. Les gens changent, quand ils l'apprennent.

Elle pensa à une fille au lycée à qui elle avait raconté une petite partie de son aventure, en confidence. L'affaire avait très mal fini quand elles étaient toutes deux tombées amoureuses du même garçon. L'autre fille, sachant qu'Eliza avait été violée, avait fait courir le bruit qu'elle couchait avec n'importe qui, ce qui avait évidemment mis Eliza hors concours.

– Walter veut te voir, reprit Peter. Et le but de tout ça, ces lettres, ces coups de fil, sa complice, est de te faire savoir que si tu ne vas pas le voir, alors peut-être il fera des révélations. Il accordera une interview. Il laissera entendre qu'il pourrait enfin avouer combien de filles il a tuées. Oui, je pense que les journaux de Washington et de Baltimore protégeront ta vie privée si tu refuses d'être interviewée. Mais comme tu l'as dit, il y en a qui n'auront pas ces scrupules. À mon avis, Walter suggère que si tu vas le voir, il t'épargnera ça.

– C'est vraiment injuste, dit Eliza.

– Oui. Mais concentre-toi sur ce que tu veux, pas sur ce qui est correct ou moral. Pour le moment, tu n'as pas envie de raconter aux enfants ce qui t'est arrivé, mais tu ne veux pas qu'ils l'apprennent par une autre source. Quelle est la meilleure façon d'atteindre ce but ?

– Walter veut peut-être de l'argent, du liquide pour s'acheter un privilège ou une chose qu'il n'a pas les moyens de s'offrir.

– Peut-être. Mais son amie Miss LaFortuny a les moyens, elle, non ? Je pense que Walter s'indignerait si tu lui proposais de l'argent.

– Walter n'a pas le droit de s'indigner de ce que je fais, moi.

– D'accord. Walter n'a le droit de rien. Et si tu es prête à en subir les conséquences, ignore-le. Si tu es prête à faire descendre les enfants pour leur donner la version interdite aux moins de 13 ans de ce qui t'est arrivé à 15 ans, je te soutiendrai. Nous pouvons même demander à tes parents de nous conseiller quelques experts, pour leur demander conseil sur la manière d'en parler. Nous savons depuis toujours que cela doit arriver. Simplement, nous ne pensions pas que Walter allait nous forcer la main.

– Non, dit Eliza en grignotant son biscuit pour le faire durer. Albie est trop jeune encore, et Iso sera incapable de garder le secret si nous n'en parlons qu'à elle.

– Iso est très douée pour garder les secrets. Trop douée, même.

– Ses secrets à elle, dit Eliza en repensant à son sac à main. Pas ceux des autres. Et puis, elle pourrait tout lui dire rien que pour le faire pleurer.

– Ok, il y a une autre solution. Ne rien faire et attendre, ce qui revient à nous mettre à la merci de Walter et de cet électron libre qu'est Miss LaFortuny.

Eliza grimaça. Elle n'aimait pas cette femme et se reprochait de détester une personne aussi manifestement bien intentionnée, mais elle avait quelque chose d'effrayant.

– Tu pourrais peut-être accorder à Walter une sorte de contact direct avec toi. Un coup de téléphone, ou une visite. De toute évidence, la lettre n'a pas suffi.

La bouilloire se mit à siffler. Elle avait appartenu à la mère d'Eliza, c'était un objet anachronique et ridicule, emblématique de la fin des années soixante-dix, une bouilloire émaillée en forme de poisson-globe. Inez l'avait trouvée affreuse peu après l'avoir achetée. Eliza en avait horreur, elle aussi, mais lorsqu'elle s'était installée avec Peter, en dernière année de fac, elle n'était pas en position de dédaigner ce que sa mère lui donnait. Ce poisson les avait suivis à Houston, puis à Londres, avant de revenir avec eux dans son État natal, le Maryland, où sa longévité, son endurance lui avait finalement valu l'affection d'Eliza. La cuisine contenait beaucoup d'ustensiles légués par Inez – des objets simples, sans histoire, sans rien de remarquable – et elle les adorait tous. Elle les passa en revue, toutes ces petites reliques de la maison de Roaring Springs, tel saladier, tel ouvre-bouteille, telle longue cuiller à cocktail. Elle avait pleuré, littéralement pleuré lorsqu'un bol en céramique avait été perdu lors du retour aux États-Unis. On avait fini par le retrouver, intact, dans un carton mal étiqueté, et elle avait à nouveau pleuré, mais de joie.

– Un coup de téléphone, dit-elle. Un coup de téléphone, je peux. Mais qu'il soit bien compris que ce sera exclusivement pendant les heures d'école.

– Et tu crois, demanda Peter, que cela le contentera, que tu n'auras plus de raison de t'en faire ?

Elle mâcha son biscuit avec un soin inhabituel.

– Probablement pas.

– Eliza, est-ce que je sais tout ce qui s'est passé ?

– Non, dit-elle à son mari. Mais... Je ne suis pas sûre de tout savoir non plus.

Chapitre 20

1985

– Regarde cette fille, c'est un rayon de soleil, dit Walter.

Où étaient-ils ? À Manassas, Virginie, à la sortie de la ville, et apparemment ils n'iraient pas plus loin vers l'est. L'itinéraire de Walter lui rappelait les dessins au Spirographe qu'elle faisait quand elle était petite. Ils voyageaient à l'intérieur d'un cercle fixé, ils tournaient selon une logique qu'il était le seul à connaître, décrivant de grandes boucles à travers la partie ouest de la Virginie, la partie ouest du Maryland, et l'extrémité est de la Virginie-Occidentale. Elle se demandait s'il tournait autour de sa ville à lui, s'il avait comme elle la nostalgie de sa maison et de ses parents. Mais il pouvait rentrer quand il le voulait, non ? Elle refusait d'avoir pitié de Walter dans sa nostalgie. Ce n'était pas du tout le même sentiment que pour elle. Il était libre de ses mouvements. Si elle réussissait à s'enfuir, elle veillerait bien à ...

– Va lui parler, dit Walter.

La fille se tenait à un stand improvisé, où s'entassaient des pots de quelque chose. L'enseigne promettait que tous les bénéfices de la vente iraient à Darlene Fuchs, illustre inconnue.

– Quoi ?

– Va lui parler. Deviens son amie.

– Je ne sais pas comment faire.

– Bien sûr que si.

Mais elle ne savait plus, et elle ne voulait pas.

– J'y vais, dit Walter avec colère.

Il passa en seconde et fit demi-tour. Elizabeth l'avait regardé conduire, elle avait essayé de se rendre compte si elle pourrait un jour prendre le volant, mais le levier de vitesse l'intriguait. Pendant que Vonnie prenait ses leçons de conduite, elle était restée assise à l'arrière et avait trouvé que ça avait l'air facile mais, dans la famille, il n'y avait que des voitures à boîte automatique. Et parfois, même Walter faisait grincer les vitesses de ce vieux camion.

– Pardon, mademoiselle ?

La fille – et Elizabeth vit aussitôt que ce n'était qu'un enfant, plus jeune qu'elle, bien que grande, avec déjà des formes – était plus qu'un rayon de soleil. Elle avait une beauté de star de cinéma, les cheveux

longs et raides, pas du tout suivant la mode du moment, mais ça lui allait bien. Elle avait les yeux vert d'eau, couleur rendue plus vive par le vert pâle de la chemise Oxford qu'elle portait, une Ralph Lauren ornée d'un minuscule joueur de polo. Elizabeth trouvait ce style un peu vieux jeu, mais sur cette fille, ça marchait.

– Oui ? dit-elle.

Elle avait un accent du Sud, mais pas comme celui de Walter. L'accent d'un autre Sud. Plus classe.

– Je dois acheter des vêtements pour ma sœur, mais je ne connais pas bien la région et je me disais que quelqu'un d'aussi bien habillé que vous pourrait peut-être m'aider.

Elle contempla ses propres habits comme si elle avait oublié ce qu'elle portait, comme si sa tenue impeccable était le fruit du hasard. Pourtant, la chemise en toile était assortie au bermuda à carreaux, où l'on retrouvait la même nuance de vert. Les manches d'un pull rose, reprenant l'autre teinte du bermuda, étaient nouées autour de son cou. Elle n'avait pas l'air d'une fille qui vend des confitures au bord de la route, le samedi après-midi. Elle aurait dû assister à un match de foot. Pom-pom girl. Ou, si elle n'avait pas été pom-pom girl, elle aurait dû être avec son petit ami, avec une bande de copines, à ricaner dans les tribunes. Une longue allée montait derrière elle et se poursuivait au-delà de la colline, sans aucune maison en vue. Un panneau fixé à un poteau indiquait « T'n'T Farm ». Elizabeth devina que ce n'était pas une vraie ferme, mais une magnifique résidence, dont la grandeur se dissimulait derrière ce nom stupide, qui n'était pour les habitants qu'une façon déguisée d'être des snobs prétentieux.

– Je ne suis pas sûre d'avoir acheté tout ça ici, mais si vous allez au centre commercial...

– Comment on y va ?

– Ce n'est pas loin. Vous repartez par là, et vous prenez à gauche dans...

– Mais je ne suis pas d'ici. Ces noms-là ne veulent rien dire pour moi. C'est sur votre chemin ? Vous pourriez venir avec nous pour nous montrer ? Je vous donnerai cinq dollars pour le dérangement.

Elle secoua la tête.

– Cinq pour vous et dix pour votre cause. Je parie que vous n'avez pas récolté autant aujourd'hui.

Non, pensa Elizabeth. *Pitié, non*. Mais la fille avait saisi la petite boîte métallique qui lui servait de caisse et montait à bord de la cabine, dans l'espace qu'Elizabeth laissa en bondissant pour lui ouvrir la portière. Elizabeth s'étonna qu'elle abandonne ses petits pots, sûre de les retrouver à son retour. Sûre d'être bientôt de retour.

– C'est vous qui avez fait ces confitures ? demanda Elizabeth.

– Oui. C'est de la gelée de poivron vert, d'après une vieille recette

qui vient de la famille de ma mère. Mon père m'a dit que je ne serais sûrement pas la seule à essayer de vendre de la gelée de poivron vert par ici, mais j'ai pensé que c'était mieux que laver des voitures ou vendre des gâteaux.

– C'est qui, Darlene Fuchs ?

– Une fille de ma classe, au collège de Middleburg. (Donc cette fille était bel et bien plus jeune qu'Elizabeth, elle n'avait pas plus de quatorze ans.) Elle a la maladie de Hodgkin et ses parents n'ont pas d'assurance santé.

Elizabeth sentit que la fille la toisait. Elle ne la jugeait pas, son regard n'avait rien d'hostile ou d'agressif, elle observait simplement le camion, leurs habits, l'accent de Walter. Elle aurait pu faire une collecte pour eux, s'ils avaient été dans le besoin. Elle allait leur montrer le chemin du centre commercial. Mais elle avait déjà rangé Elizabeth dans la catégorie « Différente », pas comme elle. Voilà pourquoi personne ne les remarquait jamais, compris Elizabeth. Walter l'avait souillée, il l'avait fait entrer dans son monde.

– Vous n'avez pas peur qu'on vous vole votre gelée ? lui demanda Elizabeth.

– Pas ici. En général, on ne ferme même pas nos portes la nuit.

– Vous vous appelez comment ?

– Holly.

Elizabeth attendit, mais Holly ne demanda pas : « Et vous ? » Cette fille était impolie comme seuls peuvent l'être les gens bien élevés, tellement fière de ses bonnes manières qu'elle les oubliait parfois.

Le camion fit une embardée, tant Walter avait hâte de repartir. Il y eut une forte odeur de brûlé, un vague parfum douceâtre. Walter avait appuyé trop fort sur l'embrayage pour tâcher de gravir la colline.

– Holly, dit-il. C'est un joli prénom.

– Merci.

– Un joli prénom pour une jolie fille. Vous êtes une belle jeune femme, il vous faudrait vraiment quelqu'un pour s'occuper de vous. Je suis sûre que vous n'écoutez pas tous ces bobards sur la libération de la femme. Regardez la nature, la répartition des rôles. Les mâles chassent, protègent, les femelles nourrissent les jeunes, garnissent le nid. Si une femme ne veut pas avoir d'enfants, c'est une chose. Mais quitter sa maison, pour une femme, c'est contre-nature.

Holly bougea sur son siège, regarda Elizabeth, puis de nouveau Walter. Elizabeth devina que Walter utilisait les connaissances acquises dans le livre, mais en les formulant avec ses mots. Elle avait compris qu'il aimait ce livre. Il l'avait volé à la bibliothèque, après tout. Mais elle n'avait pas encore compris qu'il en prenait le texte à la lettre, qu'il le suivait comme on suit les instructions d'une recette de cuisine, simples et sans équivoque. Prononcez ces mots, et vous aurez

une petite amie. Elle avait envie de lui dire : « Ce n'est qu'une collégienne. » Elle aurait voulu dire : « Elle ne sait pas de quoi tu parles. » Mais elle se contenta de regarder par la vitre, ce flou vert et or qu'était la Virginie durant la première semaine d'automne.

Elle se mit à se rappeler son enfance, quand elle avait cinq ou six ans, et qu'elle avait eu envie de commander les cent poupées en plastique proposées pour un dollar dans les dernières pages d'un magazine pour enfants. Cent poupées pour un dollar ! Cela paraissait trop beau pour être vrai. Et cela cachait sûrement quelque chose, lui avait signalé sa mère. Les poupées seraient minuscules et de mauvaise qualité. Mais c'était le dollar d'Elizabeth, elle le dépensait comme elle voulait. Elle commanda les poupées et elles arrivèrent, encore plus petites et d'encore plus mauvaise qualité que ne l'avait prédit sa mère. Mais sa mère ne dit pas : « Je t'avais prévenue » ou « Que ça te serve de leçon. » Elle dit : « Faisons un arbre à poupées. » Elles attachèrent des boucles de ruban aux poupées et les suspendirent aux branches d'un ficus en pot. Ce soir-là, quand son père était rentré à la maison, il avait éclaté de rire. « Drôles de fruits, s'était-il exclamé, drôles de fruits. » Puis : « Inez, tu as vraiment trouvé ta vocation, en travaillant avec des criminels malades mentaux. »

Après un bref moment de stupeur, sa mère s'était mise à rire elle aussi, puis avait expliqué la plaisanterie à Elizabeth. Ils lui avaient fait écouter la chanson de Billie Holliday *Strange Fruit* sur la chaîne hi-fi de son père, sortant le disque d'un album de cinq ou six, dont son père était exceptionnellement fier, orné d'une aquarelle représentant une femme avec une fleur dans les cheveux. Ils lui avaient parlé des États du Sud, de la lutte pour les droits civiques, de ces Noirs qu'on lynchait et qu'on pendait aux arbres. Ils s'étaient montrés gentils, sérieux, respectueux. Mais voilà, Elizabeth adorait cet arbre. Elle le trouvait beau, et cela l'avait rendue triste quand la réaction de son père l'avait transformé en plaisanterie macabre, en une plaisanterie qui anéantissait toute sa joie sous ses histoires de droits civiques. Walter était comme Elizabeth à 6 ans, il voyait ce qu'il voulait voir. C'était un adulte, et il aurait dû savoir qu'il ne faut pas croire ce que racontent les livres idiots. Malgré tout, à cet instant, elle éprouvait envers lui un sentiment protecteur, elle avait pitié de lui.

« Vous aviez pitié de lui ? »

Le procureur de Virginie lui avait renvoyé ses propres mots à la figure, comme un parent ou un professeur impatient aurait rugi face à un mensonge flagrant. C'était curieux, parce que ce procureur, contrairement à celui du Maryland, avait toujours été aimable et prévenant avec elle. Celui du Maryland avait tout de suite eu l'air exaspéré.

Mais c'était la première fois qu'ils retraçaient aussi en détail le déroulement de cette journée. Ils discutaient depuis des heures, et Elizabeth – désormais Eliza – était fatiguée.

– Pas exactement pitié. Mais je comprenais ce qui se passait dans sa tête.

– Alors vous auriez dû avoir encore plus pitié de Holly. (Le jeune avocat hochait la tête, pour l'encourager.) Parce que vous saviez exactement ce qu'elle endurait.

– Oui, dit-elle, désireuse de lui faire plaisir. (Puis, après un rapide coup d'œil en direction de ses parents :) Non.

– Vous n'aviez pas pitié de Holly. (Répété d'une voix plate, comme pour lui montrer combien elle était ridicule.) Vous ne compreniez pas ce qui lui arrivait.

– Je ne savais pas ce qu'elle pensait. Je ne la connaissais pas.

– Mais elle s'est mise à pleurer. Et vous saviez ce que vous aviez ressenti quand Walter vous avait enlevée...

– Oui, mais...

Le procureur l'interrompt.

– C'est tout ce que vous avez à dire. Qu'elle pleurait, qu'elle avait l'air bouleversé, qu'elle a compris que les choses tournaient mal. Vous voyez, Elizabeth (pour le tribunal, elle était encore Elizabeth), les détails qui comptent sont ceux qui prouvent que Walter a kidnappé Holly et a pris le contenu de la caisse. Donc concentrons-nous uniquement là-dessus. Il ne l'a pas relâchée quand elle le lui a demandé, n'est-ce pas ?

– Non. (Holly était jolie même quand elle pleurait. « Monsieur, monsieur. Laissez-moi partir, s'il vous plaît, monsieur. Mon père vous paiera, monsieur. »)

– Et il a pris son argent ?

– Il l'a demandé et elle le lui a donné.

– Mais c'était après qu'elle l'avait supplié de la libérer, n'est-ce pas ? Il s'était écoulé combien de temps ?

– Une heure, peut-être plus, peut-être moins. L'horloge du camion était cassée. Walter disait toujours que les cordonniers étaient les plus mal chaussés et que la voiture d'un garagiste n'était jamais en aussi bon état que celles qu'il réparait.

Le procureur ne manifesta aucun intérêt pour la sagesse de Walter.

– Donc il prend l'argent de Holly.

– Oui, pour nous acheter des hamburgers.

– Bien. Pourtant, c'était l'argent de Holly et Walter le lui a pris. Par la force.

– Oui, j'imagine. Enfin, il lui a pris la boîte et elle ne voulait pas la lâcher. Il n'a pas eu à se battre avec elle, non, mais il a dû comme décrocher ses bras de la boîte.

Le procureur hochait la tête.

– Bon, il lui a pris l'argent, et après...

– Il me l'a donné et m'a envoyée au McDonald acheter à manger parce qu'il n'était pas sûr que Holly se tiendrait tranquille si nous allions au drive-in.

Le silence qui remplit la salle rappela à Eliza/Elizabeth un poème qu'ils avaient chanté à la chorale du collège, « Dans les bois un soir de neige », de Robert Frost. Ce silence, comme celui dont il est question dans le poème, était sombre et profond. Pas agréable, pourtant, vraiment pas agréable, tout sauf agréable. Elle entendit littéralement sa mère déglutir. Elle entendit – elle ne vit pas, elle entendit – son père prendre la main de sa mère, et le procureur inspirer brièvement. Subitement, elle entendait tout. Le bourdonnement des néons, la fontaine qui gargouillait doucement dans le couloir, ses propres mains qui montaient et descendaient sur ses cuisses gainées dans un pantalon de coton noir. En coton sergé brossé, avec un chemisier à col montant fermé par une broche, tenue inspirée d'un modèle vu dans un film.

– Pourriez-vous répéter, Elizabeth ?

– Il m'a donné l'argent et m'a envoyé au McDonald acheter à manger.

Elle était fière d'être aussi cohérente, fière de la façon dont elle avait redit cela, mot pour mot, presque exactement comme elle l'avait dit la première fois. Cela comptait énormément. Mais le procureur ne parut pas fier d'elle.

– Et vous...

– J'ai commandé trois BigMac. Walter n'aimait pas les cornichons, alors j'ai dû attendre pour qu'on lui en prépare un spécial. Et j'ai dû bien vérifier où était le Coca normal et où étaient les deux Coca Light. Walter buvait du Coca normal, mais il pensait que les filles devaient boire du Coca Light parce que les boissons sucrées faisaient grossir si on ne se méfiait pas. On a supposé que Holly prendrait les mêmes choses que nous, parce qu'elle n'a pas voulu dire de quoi elle avait envie. Et j'ai dû m'assurer qu'il y avait assez de sachets de Ketchup. Ils n'en donnent jamais assez, juste deux petits de rien du tout, et ils sont regardants si on ne leur demande pas poliment.

– Regardants ?

– C'est Walter qui disait ça, je crois. J'ai tout rapporté dans la voiture et on a roulé un peu, le temps de trouver un endroit où manger, en espérant que les frites n'auraient pas refroidi. Holly ne voulait pas de son BigMac, alors c'est Walter qui l'a mangé, en enlevant les cornichons. Je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas pu faire ça avec le sien, d'ailleurs.

– Elizabeth ?

– Oui ?

– Quand vous êtes allée au McDonald, pourquoi n’avez-vous rien dit à personne ?

– Dans quel sens ?

– Pourquoi ne pas avoir dit qu’il vous avait enlevée, et que votre ravisseur retenait une autre fille dans son camion ?

Personne ne lui avait encore posé cette question, mais en fait, personne n’avait étudié cette partie de la journée aussi en détail. Quand elle avait été sauvée, l’interrogatoire avait été rapide, heureusement. *Comment était-elle ? Que lui avait-il fait ? Avait-il... ?* C’est elle qui leur avait parlé de Holly, le hurlement dans la nuit, le camping dans les montagnes, les points de repère dont elle se souvenait. Et pendant des semaines, des mois, cela avait suffi. Mais maintenant qu’ils préparaient le procès de Walter, tout, absolument tout devait être discuté à fond. Elle devait raconter l’histoire de la même façon, avec ses mots à elle. C’est ce qu’elle croyait être en train de faire.

Elle avait oublié les BigMac.

– Je ne pouvais pas. Il avait dit qu’il me ferait du mal.

– Mais il était dans le camion. Avec Holly.

– Oui, parce qu’on ne pouvait pas lui faire confiance.

– Et vous, vous pouviez ?

– Quand j’étais sage, il était plus gentil avec moi.

Elle se tourna vers ses parents. Sa mère hocha la tête pour l’encourager, mais elle paraissait un peu abasourdie. Son père avait l’air furieux, mais pas contre elle. Il lançait des regards noirs au procureur.

– Comment avez-vous mérité la confiance de Walter ? demanda le procureur, et c’est alors que ses parents ne purent plus se contenir.

– Vraiment... commença sa mère.

– Pourquoi devez-vous... dit son père, en tâchant d’employer ce qu’Eliza reconnut comme sa voix professionnelle, mais sans la contrôler autant que d’habitude.

– À votre avis, que fera l’avocat de Walter Bowman avec cette information ? (Le procureur parlait d’un ton neutre, comme un des garçons de la nouvelle école d’Eliza, tellement macho qu’il prenait ce ton pour montrer à une fille qu’elle ne valait même pas la peine qu’il se moque d’elle.) Elle avait la possibilité de s’enfuir, de leur sauver la vie à toutes les deux. Elle ne l’a pas fait.

– Alors ne l’appellez pas à la barre des témoins, dit son père. Vous n’obtiendrez rien de nous.

– J’ai besoin de son témoignage au sujet de l’argent, il faut qu’elle explique que Walter a refusé de libérer Holly. Je dois établir qu’il y a bien eu un enlèvement ou un autre délit pour être sûr qu’il récolte la peine capitale, et nous ne pouvons pas prouver le viol.

Eliza réfléchit, puis comprit. Il voulait parler de Holly. Ils ne pouvaient pas prouver que Walter avait violé Holly. Ce qu'il lui avait fait, à elle, ne comptait pas.

– Le comportement d'Eliza est conforme à celui de dizaines d'otages, commença sa mère.

– Le syndrome de Stockholm, je sais. (La voix du procureur était amère, dédaigneuse.) Ça a marché pour Patty Hearst.

– Non, pas le syndrome de Stockholm, pas exactement. Elle n'a pas sympathisé avec son ravisseur. Mais Elizabeth (sa mère oubliait toujours d'employer son nouveau prénom) est une jeune fille et elle croyait qu'il avait le pouvoir qu'il prétendait avoir. Il l'avait menacée. Il nous avait menacés, nous.

Le procureur regarda Eliza. Elle hocha la tête, puis se rendit compte qu'il ne se contenterait pas d'un hochement de tête.

– Il me disait tout le temps qu'il me tuerait, moi et ma famille, si j'essayais de m'enfuir. Il disait qu'il les tuerait sous mes yeux.

Il consulta ses notes.

– Sur le bord de la route, quand vous avez rencontré Holly, pourquoi êtes-vous descendue du camion pour qu'elle s'assoie entre vous ?

– Parce que c'est ce que Walter voulait.

– Il l'avait dit ?

– Non, mais je l'ai deviné. Il m'a regardée, et j'ai compris qu'il voulait avoir la nouvelle à côté de lui.

– La nouvelle ?

– Holly. Mais ce n'était pas encore Holly. Je n'ai appris son prénom qu'après.

– Vous aussi, à une époque, vous étiez la nouvelle.

Eliza ne vit pas le rapport.

– Pas vraiment. Il était tout seul quand il m'a emmenée.

– Vous l'aviez vu une bêche à la main, en train de creuser une tombe.

– Oui, mais je ne le savais pas. J'avais juste vu un homme en train de creuser.

– La tombe de Maude Parrish.

– C'est celle que vous avez retrouvée là-bas ?

Le procureur ne répondait pas toujours à ses questions. Apparemment, il voulait être le seul à en poser.

– Donc vous étiez la nouvelle, après Maude. Et vous saviez que quand Walter changeait de fille, il se débarrassait de l'ancienne.

– Non...

C'était différent, ce n'était pas du tout pareil.

– Elizabeth, pourquoi pensez-vous que Walter vous ait laissée en vie ? Pourquoi a-t-il tué toutes les autres, mais pas vous ?

– À mon avis, dit-elle, c'est parce que j'ai toujours fait ce qu'il me disait de faire.

Le procureur lui demanda de sortir, afin de pouvoir discuter avec ses parents en privé, mais ses parents refusèrent. Elle avait seize ans, elle allait témoigner lors d'un procès. Elle devait assister à toutes leurs discussions.

– Très bien, je serai clair avec vous. Le procureur du Maryland n'ose pas demander la peine de mort dans son comté, précisément parce qu'il n'a aucune preuve que Maude ait été enlevée. Walter Bowman a refusé d'avouer d'autres homicides, même si quelques disparitions semblent coïncider. Le meurtre de Holly Tackett est notre seule chance de l'avoir, et je ne peux pas me permettre d'offrir des arguments à la défense.

Unis dans leur stupéfaction, les Lerner dévisagèrent ce jeune homme pompeux sans comprendre.

– Pour un avocat de la défense un peu malin, c'est du gâteau. Il n'aura qu'à suggérer qu'Elizabeth n'était alors plus une victime, mais une complice. Et dès que cette idée se sera insinuée dans la salle, on sera tout près du doute raisonnable. Et si c'était Elizabeth qui avait poussé Holly dans le ravin, par peur, ou même par jalousie ? Et si Elizabeth était vraiment la petite amie de Walter ?

– C'est insultant à un point inimaginable, dit Inez.

– Un bon avocat se moque bien d'insulter la partie adverse. Il joue gros. C'est la vie de Walter qui est en jeu.

– Et vous, c'est sa mort que vous voulez gagner, dit Manny. Une vraie partie de cartes ! On pourrait même dire que vous jouez à être Dieu.

Le procureur examina les parents d'Eliza.

– Vous êtes des esprits éclairés, c'est ça ? Vous n'avez pas envie qu'il meure. Vous avez envie que personne ne meure. Mais vous, vous avez encore votre fille. Les deux autres familles, et sans doute bien d'autres, n'ont pas eu cette chance.

– En tant que père, répondit Manny, j'ai envie de l'étrangler. Quand je le vois, j'ai envie d'aller lui défoncer la gueule, de le jeter à terre et de le bourrer de coups de pied jusqu'à ce qu'il crache son sang. Mais je sais que ce n'est pas bien, que je ne dois pas. Et je ne souhaite même pas que l'État le fasse pour moi, à ma place. Donc, non, je ne crois pas en la peine de mort, si c'est ce que vous voulez savoir.

– Les Tackett ne pensent pas comme vous. D'ailleurs, c'est eux que l'État de Virginie représente dans cette affaire. Pas votre fille. Holly Tackett et la Virginie. J'espère que vous ne laissez pas vos... (Il s'arrêta une minute, moins pour chercher le mot juste que pour trouver le bon degré d'insistance.) ...vos idées altruistes influencer votre fille. J'espère que cette histoire de McDonald, dont j'entends

parler pour la première fois, n'est pas quelque chose que vous avez inventé afin de rendre les événements assez confus pour qu'un jury hésite à envisager la peine de mort.

Inez posa la main sur le bras de Manny, presque comme si elle craignait qu'il essaye d'infliger au procureur le sort qu'il disait vouloir faire subir à Walter. Mais bien entendu, il ne quitta pas sa chaise.

– La seule chose que nous avons suggérée à notre fille, déclara Inez, c'est de dire la vérité. De dire la vérité, sans chercher pourquoi cela lui est arrivé à elle, parce qu'il n'y a pas de raisons.

– C'est très gentil pour votre fille et cela l'aide sans doute beaucoup, dit le procureur. (Il s'efforçait de revenir dans leur camp, de resouder leur équipe. *Allez, Eliza ! Hou, Walter !* Pourtant il s'était trahi, il avait dévoilé sa vraie nature, et Eliza savait qu'elle ne pourrait plus jamais avoir confiance en lui.) Mais les jurés voudront des raisons. J'essaye d'anticiper les pires scénarios. Je suis sûr que tout se passera bien.

Et tout se passa bien, du moins du point de vue du procureur. L'avocat de Walter était loin d'être un expert, et il traitait Eliza avec une politesse presque bizarre, comme si elle souffrait d'une maladie à laquelle il était interdit de faire allusion. Non, c'est le procureur qui l'interrogea sur le McDonald, et qui lui fit raconter, avec des détails infinis, ce que Walter lui avait fait, le soir qui avait suivi la mort de Holly. Quelques mois plus tard, Jared Garrett allait consacrer une bonne partie de son livre à la thèse selon laquelle Elizabeth Lerner était peut-être l'amie et la complice de Walter Bowman, qu'il avait décidé de ne pas impliquer pour des raisons connues de lui seul, puisqu'il n'avait pas témoigné. Si Elizabeth avait été violée, pourquoi Walter avait-il été autorisé à plaider coupable simplement pour enlèvement et agression ? Garrett ne citait aucune source, et affirmait seulement que selon une certaine « école de pensée », Elizabeth Lerner était peut-être devenue plus qu'un otage. « Une école de pensée ! avait glapi Vonnie. Il n'y a qu'un élève dans cette école, et c'est l'idiot du village. »

Cela n'avait aucune importance. Quand le livre de Garrett fut publié, les imaginations sordides qu'attirait ce genre de journalisme étaient passées à autre chose. Un tueur en série surnommé le Rôdeur de la Nuit terrorisait Los Angeles ; deux filles mortes sur la côte Est ne faisaient pas le poids, en comparaison. Les crimes de Walter Bowman avaient même été éclipsés en Virginie, où une étudiante brillante avait persuadé son fiancé allemand de l'aider à assassiner ses parents. Elizabeth Lerner était Eliza Lerner, inscrite dans un nouveau lycée dans un nouveau comté, ses cheveux avaient repris leur couleur naturelle et leur désordre bouclé. Personne ne connaissait son passé, personne ne s'en souciait.

Ou bien était-ce l'inverse : l'inverse : personne ne se souciait de son passé, donc personne ne le connaissait ? Assis à la table de sa cuisine, plus de vingt ans après, Eliza se sentait taraudée par cette question. Était-il si impensable que Walter Bowman l'ait choisie de préférence à Holly ? Elle savait ce que ses parents auraient dit : Walter était un malade mental, incapable de tout réel sentiment. Walter était un sociopathe. Walter n'avait *choisi* personne.

Et pourtant si, il l'avait choisie, et lui seul savait pourquoi. Quoi qu'il veuille à présent – et dès la première lettre elle avait su qu'il ne se contenterait pas d'un contact à sens unique, que ses mots, « je te reconnaitrais n'importe où », étaient là pour lui rappeler la vieille dette qui l'unissait à lui –, elle aussi voulait quelque chose de lui. Elle avait besoin de lui demander : « Pourquoi moi ? » Était-ce une mauvaise idée ? Était-ce irrationnel, égocentrique ? Cette simple question profanait-elle la mémoire des autres, et même si c'était le cas... Et alors ? N'avait-elle pas le droit de poser cette question, en privé, à la seule personne qui pouvait réellement savoir s'il y avait une raison pour qu'elle soit restée en vie ?

Mais si elle osait poser à Walter cette question, elle devait être prête à affronter d'autres réponses, moins agréables. Elle devait affronter la réalité de cette fille qui était allée au McDonald en ne pensant qu'au ketchup et aux cornichons. Elle devait réfléchir à ce qui s'était passé ensuite, ce soir-là. « Il faut qu'on parte », avait-il dit, et ils étaient partis, levant le camp en silence. Sur la route en zigzags, en redescendant la pente, il lui avait donné la boîte métallique de Holly, à présent vide, alors que tous ces dollars bien intentionnés avaient disparu, les uns en nourriture, le reste dans la poche de Walter. « Jette-la », avait-il grommelé, non sans désapprouver la façon dont elle s'était débarrassé de la boîte. « T'es nulle au lancer ». Il était rare qu'il se montre grossier, et ce mot produisit l'effet d'une gifle.

La boîte fut retrouvée quelques jours plus tard, et aida l'équipe de recherches à localiser le camping qu'Elizabeth leur avait décrit, puis le corps brisé de Holly de l'autre côté de la montagne. Elizabeth fut complimentée pour avoir eu l'intelligence de laisser cet indice important tomber sur le bord de la route.

Mais peut-être Walter avait-il raison : c'est juste qu'elle était nulle au lancer.

DEUXIÈME PARTIE

*CARELESS WHISPER***1**

(« Murmures insoucians »)

Chapitre 21

Le nouveau téléphone trônait dans l'alcôve, en face de la chambre principale, sur une petite table récupérée dans la cave de ses parents. Eliza avait été choquée par la réticence de la compagnie locale à lui concéder une deuxième ligne, une ligne dédiée, mais c'était peut-être parce qu'elle voulait la formule la plus basique possible, sans extras, avec un nombre limité d'appels sortants par mois. « Pourquoi ne pas prendre un portable ? », avait demandé la jeune femme très serviable de chez Verizon. « Ou simplement utiliser le service Appel en attente ? » Oui, pourquoi ? Elle aurait pu avoir un mobile pas cher, jetable, et s'en débarrasser quand... N'importe quand. Elle savait que ce qu'elle désirait n'était pas très logique, mais cela avait un sens pour elle. Elle voulait limiter à un simple fil, à un téléphone à touche, sans chichis, l'accès que Walter aurait à elle, à sa maison. Il était déjà assez difficile d'accepter que ce serait lui qui appellerait, et en PCV, qui plus est. Elle pouvait au moins choisir le combiné et fixer le cadre temporel à l'intérieur duquel il aurait le droit de téléphoner, entre dix et quatorze heures en semaine, quand la maison se vidait de ses autres habitants.

Les enfants avaient été intrigués par ce nouveau téléphone, attirés comme le sont les enfants par toute nouveauté, mais son manque de fantaisie avait vite éteint leur enthousiasme. On leur avait dit que c'était une ligne réservée aux appels en cas d'urgence, vers l'extérieur uniquement. Peter avait enjolivé cette version des faits en prétendant que les services de sécurité recommandaient aux résidents de la région de Washington l'usage de téléphones à l'ancienne, qui ne nécessitaient pas de branchement électrique. Hélas, ce mensonge inspiré enflamma l'imagination d'Albie, et il y eut une nouvelle série de cauchemars. Eliza était épuisée comme elle ne l'avait plus été depuis les coliques d'Iso bébé, et elle passait ses journées dans le brouillard d'une migraine constante.

Pourtant, le téléphone restait silencieux. Il y avait apparemment toute une procédure bureaucratique à respecter avant de pouvoir parler à un homme dans le couloir de la mort. Pour chaque règle inventée par Eliza – la ligne dédiée, les heures auxquelles Walter pourrait appeler –, le ministère de la Justice en imposait bien davantage. C'est du moins ce que leur apprit Barbara LaFortuny lorsqu'elle eut pris le nouveau numéro pour le transmettre à Walter.

Une semaine s'était écoulée depuis l'installation du téléphone, et il n'avait sonné qu'une fois, faisant retentir sa sonnerie dans toute la maison.

C'était un service automatisé annonçant que la garantie de sa voiture arrivait à expiration.

À présent, l'appareil était posé sur sa table, beige et trapu, totalement utilitaire. En réalité, il était presque identique à celui que la famille Lerner avait disposé dans le « coin téléphone » de la maison de Roaring Springs, même si, à l'époque, ce combiné offrait un aspect terriblement moderne et sophistiqué. Manny et Inez, permissifs sur beaucoup de choses, estimaient que ce téléphone empiétait sur leur vie de famille, et ils avaient tenu à n'avoir que deux postes, l'un dans leur chambre et l'autre dans le couloir. Les filles pourraient bavarder autant qu'elles le voudraient, mais ce serait sans chaise, assises sur une carpette qui grattait.

Sans se laisser démonter par cet espace public, Vonnie se posait en tailleur devant le téléphone comme si c'était Bouddha ou Vishnou. Elle allait et venait, elle arpentait le couloir, parfois elle posait le combiné à terre et tournait autour, comme un feu de camp. La farouche Vonnie, fière de brandir l'étendard du féminisme, ne voyait aucune ironie, aucune contradiction dans sa dépendance envers les garçons. C'était une passionnée, qui faisait tout en grand, qui avait de grandes émotions et de grandes ambitions, et qui en tiraient de grandes récompenses. Germaine Greer² – Germaine Greer première époque, l'eunuque femelle qui posait en bikini – était son modèle. Eliza aurait eu du mal à déterminer si Vonnie avait fait erreur sur toute la ligne. Elle ne s'était jamais mariée, essentiellement par choix, préférant avoir des liaisons avec tout un assortiment d'hommes les plus divers. Des jeunes, des vieux, des riches, des pauvres. Quelques stars, quelques vedettes, et même les moins en vue étaient des personnalités intéressantes. Vonnie avait une vie avec un V majuscule, comme dans les romans qu'aimait Elizabeth, de ceux qui restaient respectables tout en étant pleins de ces détails (vêtements, repas, mobilier) que négligeaient les « romans de fille ».

Pourtant, Eliza préférait sa vie discrète à celle de sa sœur. Et contrairement à Vonnie, qui aimait son existence surdi-mensionnée, Eliza n'avait pas succombé à ce que leur mère appelait la malédiction de Gloria Lasso. Cela tenait en partie à la chance qu'elle avait eue de rencontrer Peter à dix-huit ans et d'entrer avec lui dans une relation qui, malgré ses hauts et ses bas, excluait le doute. Mais même avec ses petits amis du lycée, elle avait été... timide. Elle ne leur téléphonait presque jamais. Vonnie traitait Eliza de rétrograde, l'accusait de trahir toute la gent féminine en laissant les hommes prendre l'initiative. Eliza n'était pas de cet avis. Simplement, elle n'avait pas tant de

choses à dire que ça.

Mais parfois elle se demandait si le livre de Walter, celui qui incitait les femmes à jouer leur rôle « naturel », avait eu sur elle plus d'effet qu'elle ne le soupçonnait. Lorsqu'elle voyageait avec Walter – délicat euphémisme –, ils avaient pris l'habitude de fréquenter les videgreniers, et il l'autorisait parfois à acheter un livre, quand il ne coûtait vraiment pas cher. Elle avait pris *Le Parrain*, de Mario Puzo, ouvrage que Walter désapprouvait et qu'elle devait donc lire dans ses rares moments de solitude, dans son bain ou aux toilettes. Elle s'immergeait dans la baignoire – et les bains étaient devenus de plus en plus rares, dès que Walter avait eu sa tente – et elle lisait jusqu'à ce que l'eau soit tiède. Elle imaginait ce que Don Corleone aurait fait si elle avait été sa fille, ou même la fille d'un ami. Il n'aurait pas tué Walter à cause d'elle. Cela n'aurait pas été juste, comme il l'expliquait à l'employé des pompes funèbres dont la fille avait été violée par deux étudiants. Mais ils lui auraient fait du mal, elle en était sûre, surtout si elle leur avait demandé de venger la fille dont on avait retrouvé le corps dans le parc de Patapsco.

Elle avait encore *Le Parrain* avec elle quand la police les avait arrêtés près de Point of Rocks. Les premiers temps, ce livre lui avait rappelé le temps passé avec Walter, et elle n'avait pas eu envie de le lire. Mais un jour son petit ami du lycée avait dit qu'ils allaient regarder le film sur le magnétoscope de sa famille et elle avait décidé de finir le roman d'abord. Elle s'y était replongée, suivant Michael dans son exil sicilien, ressentant une étrange parenté avec lui – elle aussi avait connu l'exil – puis jusqu'à sa nuit de noces, lorsqu'il avait découvert que sa jeune épouse était vierge et, selon Mario Puzo, être vierge était ce qu'il y avait de mieux. Elle avait alors cessé de lire et avait oublié le livre jusqu'à ce que Vonnie le découvre pendant les vacances d'été, en cherchant le dernier numéro de *TV Guide*. (L'un des principes de la famille Lerner était que le lit d'Eliza et le territoire situé en dessous étaient une sorte de Triangle des Bermudes où toutes sortes de choses s'échouaient.) Le dos du livre était cassé à la page où Eliza l'avait abandonné, et Vonnie, surgissant de sous le lit avec quelques moutons de poussière dans ses cheveux, aussi emmêlés que ceux d'Eliza mais moins roux, regarda les pages, puis sa sœur.

– Comment peut-il savoir ça, ce crétin ? s'exclama-t-elle.

Vonnice était épuisante et exaspérante, mais elle était loyale. Attendrie par ce souvenir de sa sœur, Eliza décida de l'appeler sans raison particulière, même si elle était presque certaine d'être redirigée vers une boîte vocale. Elle descendit vers le salon, la pièce la plus confortable de la maison.

L'autre téléphone se mit à sonner, d'une voix de stentor. Il n'y avait ni répondeur, ni messagerie, autre décision dont Verizon avait cherché

à la dissuader. Si Eliza ne décrochait pas, il sonnerait pour l'éternité. Les téléphones ne sonnaient plus comme cela. C'était l'une des choses intéressantes dans les vieux films, où les téléphones sonnaient six, sept, huit fois ou – dans ce film de gangster que Peter aimait tant – quelque chose comme trente-sept fois. De nos jours, les téléphones sonnaient trois, peut-être quatre fois, puis on passait sur boîte vocale, on tombait sur un répondeur, ou...

Elle décrocha à la septième sonnerie, espérant presque qu'on lui parlerait de la garantie de sa voiture, de son prêt bancaire ou de sa carte de crédit. Le message enregistré lui laissa un instant de répit. Mais cette fois, la voix demandait si elle acceptait un appel en PCV de Walter Bowman.

Elle répondit oui.

– Elizabeth ?

– Oui.

Il y avait comme un écho métallique qui semblait aller et venir.

– Excuse-moi, dit Walter, et le bruit devint plus sonore, s'enfla, puis retomba, se termina par quelques cliquetis estompés.

– Qu'est-ce que c'était ?

Elle avait prévu de lui poser le moins de questions possible, de faire reposer la conversation sur lui, mais sa curiosité l'emporta.

– Oh, un type a été envoyé à Jarratt et il a obtenu un sursis, alors on tape dans les portes pour le saluer.

– Pardon ?

– On donne des coups de pied, par solidarité, quand quelqu'un est ajourné. Mais je dois te dire que je n'avais aucune sympathie particulière pour ce type-là. Il a réussi à rouler le plus bête et le plus méchant de tous.

Elle était désespérée. On aurait cru le genre de bavardage poli d'un représentant de commerce qui s'apprête à dérouler son boniment. Elle avait envie de dire : « Qu'est-ce que tu veux ? Arrête de tourner autour du pot. » Avant qu'elle ait pu parler, son portable bourdonna dans sa poche. Elle consulta l'écran. L'école d'Iso.

– Walter, tu peux rester en ligne ? J'ai un autre appel sur mon portable et...

Elle ne voulait pas expliquer pourquoi elle devait décrocher, mais elle ne fut pas ravie quand Walter répondit :

– Bien sûr, je comprends. Tu as de jeunes enfants.

– Mon mari m'a dit qu'il faudrait peut-être que j'aille le chercher à l'aéroport tout à l'heure, mentit-elle, avec une présence d'esprit dont elle fut assez fière.

Comme elle ne pouvait pas couper le son de ce téléphone à l'ancienne, elle sortit dans le couloir, résolue à ce que Walter n'entende pas sa conversation avec le collègue d'Iso.

C'était le censeur.

– Pouvez-vous venir, Mrs Benedict ? Nous avons... un souci.

– Isobel est blessée ? Elle est malade ?

Dans son trouble, elle ne put s'empêcher d'employer le prénom complet de sa fille.

– Non, c'est juste une chose dont nous devrions parler avant que cela devienne un problème. Et nous savons que le frère d'Iso est à l'école primaire, donc nous avons pensé qu'il serait plus facile pour vous de venir maintenant, au lieu de vous compliquer la vie en mettant Iso en retenue, ce qui lui aurait fait rater son bus.

– En retenue ?

– Seulement si c'était justifié, et ce ne l'est pas. (Un silence.) Pas encore.

Elle revint vers le téléphone beige, en essayant de réfléchir à ce qu'elle allait dire.

– Walter, je suis désolée, mais il y a urgence...

– Bien sûr, bien sûr. On se parlera une autre fois. On a tellement de choses à se raconter.

Malgré l'inquiétude que lui causaient Iso et ce mystérieux souci, Eliza ne pouvait conclure là-dessus.

– Vraiment ? Nous avons tant de choses à évoquer ensemble ?

– Je pense, dit Walter. Et même si je sais que tu en doutes, cela sera profitable à tous les deux, Elizabeth. Vraiment, tu dois me croire quand je dis que je fais ça dans ton intérêt. C'est pour toi que je le fais.

Elle lui dit au revoir, attrapa son sac et ses clefs, partit vers le garage, puis, comme s'il s'était s'agi d'un oubli, elle rentra dans la maison en courant et alla vomir aux toilettes.

Chapitre 22

Trudy Tackett était dans son dressing et passait tous ses vêtements en revue, rituel bisannuel au cours duquel elle bannissait les mois chauds et accueillait les mois froids en triant, pliant, et reprisant si nécessaire. Et en éliminant. Si nécessaire. Elle était impitoyable. Il le fallait. Trudy n'avait pas changé de mensurations depuis son mariage, quarante-quatre ans auparavant, sauf pendant ses nombreuses grossesses, et les habits avaient l'art de s'accumuler. Chaque mois d'avril, elle inversait le processus, mais pas avec le même sentiment de satisfaction. Elle aimait l'arrivée des jours plus courts et plus froids, qui semblaient passer plus vite que leurs homologues estivaux. Un jour de juin exigeait tellement plus. Plus d'enthousiasme, d'entrain. Elle ne contestait pas la réalité de la dépression hivernale, mais n'était-il pas possible que l'on souffre d'un excès de soleil ? Dans son dressing, Trudy était heureuse du manque de lumière naturelle, même si cela l'empêchait de voir d'éventuelles taches de graisse, même si le bleu marine s'y déguisait en noir.

« Cette alcôve ferait un merveilleux dressing », lui avait susurré l'agent immobilier, près de vingt ans auparavant, mais c'est Terry qui avait pris ces paroles à cœur et qui avait embauché des spécialistes pour transformer l'espace. La plupart des femmes auraient envié ce genre de dévouement conjugal, et Trudy lui en était reconnaissante, de manière désinvolte, distraite. Elle se rappelait avoir été surprise que le concepteur des placards ait inclus un petit banc capitonné de velours touffeté. Trudy aimait beaucoup les vêtements – sa garde-robe avait visiblement été achetée avec soin – mais elle n'avait pas envie de s'asseoir dans son dressing pour *communier* avec ses robes, enfin ! Et elle ne voyait pas pour quelle autre raison on aurait eu un banc dans son dressing, même un joli petit banc comme celui-ci, avec son rangement dissimulé sous sa galette beige, ronde et pâle comme un champignon, comme le pouf de Miss Mouffe dans la comptine.

(« C'est quoi, un pouf ? », avait demandé Holly à 5 ans, levant les yeux du vieux livre de comptines, celui que Trudy avait dans son enfance. Un repose-pieds. « C'est quoi, un repose-pieds ? » Un pouf. Holly avait ri. Holly était la seule à avoir entrevu cet aspect de Trudy, cette sottise de petite fille qui n'avait jamais eu sa place dans l'univers casse-cou et hypermasculin de la famille Tackett. Terry et les garçons plaisantaient comme ils jouaient, comme des brutes, en criant, avec

conviction. Jusqu'à ce que Holly arrive, Trudy avait joué le rôle de la femme sérieuse, de la matrone. Une fois Holly partie... Il n'y avait plus trop de quoi plaisanter.)

Mais à présent, Trudy avait parfois besoin de ce banc, de ce pouf, de ce repose-pieds, pour mettre un pantalon, un collant, des chaussures, tout ce qu'elle enfilaient jadis debout sur une jambe, nonchalante comme un héron. Elle ne pouvait plus se fier à son équilibre, et ses reins protestaient à la moindre incartade. « Je me détériore », disait-elle gaiement à Terry. Elle imaginait son corps couverts de Post-It, chacun désignant une zone de déclin : le genou qui craquait, la hanche qui se déboîtait, les épaules qui se raidissaient. Elle se représentait une robe toute en Post-It, les petits carrés jaunes soulevés par la brise, une tenue à la fois raide et souple. Elle aurait aimé avoir un tel costume, pour signaler au monde ses points sensibles.

Elle rassembla les vêtements pastel du printemps et de l'été, les emprisonna dans des housses en plastique, les rangea au fond du placard et ramena devant les vêtements plus sombres de l'automne et de l'hiver. Elle brossa le col d'un tailleur vert mousse dont elle n'avait pas encore ôté les étiquettes. Elle l'avait acheté chez Saks cinq ans auparavant, dans un but précis, et elle ne le porterait pas tant que ce jour ne serait pas venu.

Ce tailleur était destiné à l'exécution de Walter Bowman. Cet automne. Elle allait le porter cet automne. Le 25 novembre. La troisième fois serait la bonne.

Elle avait prévu mentalement tout le déroulement de la journée, dans le moindre détail. Dieu sait qu'elle en avait eu le temps. Ils iraient à Jarratt avec la voiture de Terry. Elle avait compris qu'ils pourraient éviter la cohue, observer la scène depuis une salle réservée, mais ça ne lui aurait pas déplu que ça se passe autrement. Elle était prête à affronter les manifestants la tête haute, à parler brièvement aux reporters avec la solennité qui convenait. Elle ne tressaillirait pas même lorsqu'on lui poserait l'inévitable question sur ce qu'elle ressentait. À vrai dire, elle ne savait pas trop ce qu'elle allait éprouver. De l'épuisement, surtout, vidée de toute son énergie par la nécessité d'assister au spectacle. Certes, on n'avait plus exigé grand-chose d'elle depuis vingt-deux ans. Les procureurs – Bowman avait survécu à trois d'entre eux – avaient bien fait leur travail, ils avaient persévéré malgré deux appels et un nouveau procès. Elle avait librement choisi d'être toujours présente, pour être sûre que les jurés et les juges sauraient combien Holly lui manquait, combien elle la pleurerait. C'est tout ce qu'elle avait fait, s'asseoir et attendre. Pourtant, Trudy croyait ressembler à une femme qu'elle avait connue, qui passait chaque voyage en avion à tirer sur son accoudoir, comme pour maintenir l'appareil en l'air. Partout où elle arrivait, elle avait le bras plein de douleurs du poignet jusqu'au coude, mais elle arrivait bel et bien.

Allez lui prouver qu'elle avait tort !

Après l'exécution... là aussi, Trudy avait tout prévu. Terry et elle iraient directement à Richmond et descendraient à l'hôtel Jefferson. Le lendemain matin, ils iraient voir la tombe de Holly au Hollywood Cemetery, nom particulièrement malheureux. La famille de Terry s'y faisait enterrer depuis des générations. C'était un bel endroit, presque trop beau, constamment parcouru de touristes qui cherchaient la tombe des présidents, notamment celle de Jefferson Davis, et la statue du chien noir qui montait la garde devant la tombe d'une petite fille. Quand Holly avait été inhumée dans le mausolée familial, Trudy avait pensé qu'il serait insupportable de partager ses visites annuelles avec les touristes indifférents. Puis elle s'était aperçue qu'elle ne les remarquait pas du tout.

Le cimetière s'était avéré être le seul endroit où sa tristesse s'insérait bien, comme une pierre précieuse dans la monture idéale. Le chagrin y était autorisé. Dans la vie – d'abord à Middleburg, ensuite à Alexandria –, les gens commettaient sans cesse l'erreur de croire qu'elle pourrait de nouveau être heureuse. Trudy avait essayé, de toutes ses forces. Elle était très polie, et la politesse consistait à permettre aux autres de se sentir mieux même si cela vous obligeait à vous sentir très mal. Mais c'était épuisant, impossible. Non, le cimetière était le seul endroit où elle avait le droit d'exister. Même la distance, les deux longues heures de route dans le meilleur des cas, étaient une bénédiction, une bulle de temps assez importante pour ménager la transition vers ce monde où elle n'avait plus sa place. « Tu as tellement de raisons de vivre », insistaient des amies bienveillantes, faisant allusion à ses fils et à leurs enfants, tous heureux et en bonne santé. C'est-à-dire, ses fils étaient en bonne santé, et leurs enfants, qui n'avaient jamais connu Holly, n'avaient aucune difficulté à être heureux. Trudy était reconnaissante pour tout cela, mais c'était comme des pièces jetées dans une fontaine, des souhaits qui ne se réalisaient que si l'on croyait à la magie des souhaits. Cela ne l'aurait pas dérangée si le cimetière s'était trouvé à trois ou quatre heures de route. Cela lui aurait laissé d'autant plus de temps pour s'abandonner à son chagrin sans devoir s'en excuser.

Trudy avait beaucoup pensé aux voyages, à la transformation que la rapidité des transports avait fait subir à certains moments essentiels. Ses ancêtres étaient arrivés dans le Nouveau Monde au XVIII^e siècle, à bord de navires qui avaient mis des mois à traverser l'océan, depuis la France jusqu'à Charleston. Ses propres parents avaient pris un paquebot pour leur lune de miel en Europe, un périple tellement lent que les horloges avançaient d'une heure chaque jour. À y bien réfléchir, tous les jeunes mariés auraient dû passer une semaine en mer, dans l'irréalité d'une cabine de luxe, pour se préparer à cette réalité bien trop réelle qu'était la vie conjugale ! Trudy et Terry Tackett – « Adoraaaaaaaaaable », avait roucoulé

sa compagne d'internat à Sweet Briar quand Trudy était revenue de son premier rendez-vous, sachant qu'elle avait rencontré l'homme qu'elle allait épouser – n'avaient eu qu'un week-end au Waldorf-Astoria. Il était médecin militaire et devait repartir travailler dès le lundi.

Un week-end, une semaine, un mois, une année au Waldorf-Astoria n'auraient pas suffi à préparer Trudy à la vie dans laquelle elle fut projetée à vingt ans, après avoir quitté l'université pour épouser Terry. Elle faisait partie de la dernière génération à avoir procédé ainsi. Le Vietnam était à l'horizon, même si on ne l'appelait pas encore Vietnam. L'instant d'après, elle se retrouva en Allemagne, puis au Fort Sam Houston, à San Antonio, et les bébés, les fils, arrivèrent à une vitesse alarmante. Terence III, Tommy, Sam. Terry avait voulu le baptiser Travis, comme l'un des héros de Fort Alamo, mais Trudy avait décidé qu'il fallait bien arrêter un jour tous ces T. Vraiment adoraaaaaaable. Ils formaient une famille constamment en danger de devenir adoraaaaaaable, au point de susciter l'envie. Elle le voyait à leurs cartes de Noël, dans la satisfaction machiste de la maisonnée, où on se cassait les os, on se brisait les dents, on se disloquait presque les phalanges, mais où tout le monde persévérait, et prospérait même. Ses fils semblaient sortis d'un roman de science-fiction ; rien ne pouvait leur faire mal. Elle en vint à croire que si on leur coupait la tête, il leur en repousserait aussitôt une autre.

Puis trois fausses couches, et finalement Holly, née alors que Trudy avait trente-trois ans. Dire que Holly rendait la famille gâteuse n'aurait pas été juste, dire qu'elle était l'objet d'un culte aurait été blasphématoire, et Trudy était alors encore bonne catholique. Holly était l'une de ces enfants merveilleuses qui font sourire même les inconnus bougons. Pétiliante, aimable, extravertie. Son père et ses frères l'avaient surprotégée, voyant des agresseurs partout même quand elle n'était qu'une petite écolière grassouillette. Mais Trudy avait toujours craint que le charme de Holly soit plus large, transcende les sexes. Elle était comme un chiot que tout le monde a envie de caresser, de tenir, de posséder. Un individu qui n'avait jamais été tenté d'enfreindre une seule règle aurait pu vouloir voler cette enfant. Séparée de Holly, même un instant, à l'épicerie ou au supermarché, Trudy craignait que sa fille ait été enlevée par quelqu'un d'enchanté par sa compagnie. Trudy avait été non pas contente de ses fausses couches, jamais contente, mais résignée à l'idée que ce n'était pas une mauvaise chose, cet écart entre les garçons et Holly, le fait qu'elle était la seule fille. Aucune créature femelle, du même âge, n'aurait jamais dû entrer en concurrence avec Holly. Trudy était heureuse d'être sa servante, sa nourrice de comédie, mais une fillette aurait été jalouse de cette sœur incomparable.

Elizabeth Lerner avait été jalouse d'elle, c'était presque certain.

Une fois l'inspection du dressing terminée et la chambre rangée,

Trudy s'obligea à faire sa promenade quotidienne, par devoir. C'était une superbe journée d'automne, et le centre historique d'Alexandria était aussi splendide qu'à l'accoutumée. Des feuilles rouge et or tombaient sur les trottoirs, comme si la ville était un décor de théâtre avec un machiniste perché dans les cintres pour jeter des poignées de feuilles artificielles, à intervalles judicieux. Cette journée, ce quartier, tout brillait, les vitrines luisaient, de délicieuses odeurs émanaient des restaurants, les gens se promenaient sans hâte, comme s'ils n'avaient pas eu de responsabilité plus importante que celle d'admirer toute cette beauté.

Mon Dieu, comme elle avait horreur de tout cela. Elle avait détesté cet endroit depuis le jour de leur installation, alors même que c'était elle qui avait fait pression pour déménager et qui avait choisi la ville. Les garçons avaient quitté la maison, les fils étaient toujours absorbés dans l'orbite de leur femme, et maintenant les fêtes de famille se déroulaient tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, de sorte que Trudy et Terry n'avaient plus besoin d'une grande maison. Il était plus facile pour Trudy et Terry d'aller voir leurs fils à tour de rôle, à Boston, à Kansas City, à Jacksonville. Et puis leur maison de ville était non seulement petite, mais aussi entièrement dépourvue de... résonance. Les objets familiers y étaient, des meubles qui avaient une véritable histoire, des peintures venant de la famille de Trudy, la vaisselle du quotidien, la porcelaine pour les grandes occasions, mais c'était comme un décor, comme une de ces pièces reconstituées dans les musées. Elle imaginait le discours nasillard du guide : voici la salle où la famille Tackett mangeait (sans appétit), voici où ils dormaient (d'un sommeil agité). C'était autant un mausolée que celui de Hollywood Cemetery.

En consultant sa montre, elle remarqua qu'il lui restait encore au moins un quart d'heure de plus à marcher pour respecter les ordres de son médecin, et elle tourna dans Princess Street pour rejoindre Founders Park. Elle avait été choquée lorsque le Dr Garry lui avait fait la leçon sur son alimentation et sur l'exercice lors de son dernier examen. « Je pèse un kilo de moins que le jour de mon mariage », avait-elle protesté. Mais, comme l'avait deviné le Dr Garry, elle s'était maintenue à ce poids essentiellement en mangeant le moins possible et en fumant. Elle avait une pression sanguine presque trop élevée, et un taux de cholestérol effrayant. Enfin, effrayant pour le médecin. Trudy ne s'en était pas du tout alarmée. Quand elle avait constaté qu'elle perdait ses cheveux, effet secondaire possible de la statine qu'il lui avait prescrite, elle avait tout simplement arrêté d'en prendre. Elle se demandait combien de temps cette ruse allait fonctionner.

Mais elle marchait, comme on le lui avait conseillé, et elle faisait de petits exercices stupides avec des boîtes de conserve. Elle n'était pas déprimée, malgré ce que pensait son médecin, et elle n'avait aucune

tendance à l'apathie ou à l'autodestruction. Simplement, elle aimait fumer, chose que les non-fumeurs ne pourraient jamais comprendre. Elle n'avait arrêté que pour ne pas être hypocrite face à ses enfants. Lors des procès, elle s'était autorisé une ou deux cigarettes avec l'un des procureurs adjoints parce que c'était un bon moment pour bavarder, savoir comment tout se déroulait. Comme elle n'en achetait jamais et ne faisait qu'en demander aux autres, elle ne considérait pas s'être remise à fumer. Lorsque toute la procédure juridique fut achevée, elle était redevenue une vraie fumeuse et consommait jusqu'à un paquet par jour. Elle était maintenant retombée à cinq cigarettes par jour, et elle découpait ses journées en fonction de ces petites gâteries. La première, c'était dans la buanderie, avec une tasse de thé, juste après que Terry partait travailler. La deuxième, c'était en début d'après-midi, après la fameuse marche qu'on lui prescrivait. La numéro trois, c'était à trois heures pile, avec une autre tasse de thé, mais cette fois dans la cuisine, tout en écoutant la radio et en soufflant sa fumée par la fenêtre. La quatrième venait après le dîner, à nouveau dans la buanderie, et la dernière, en vitesse, aux toilettes, juste avant de se coucher. Terry était au courant, bien sûr. Il n'était pas idiot, et il n'avait pas perdu l'odorat. Il était au courant, et il laissait courir. Elle se demandait s'il se montrerait aussi indulgent s'il apprenait qu'elle ne prenait plus le Lipitor, que son taux de cholestérol était supérieur à 300 et que sa tension était de 14/9 la dernière fois qu'on la lui avait vérifiée avec un brassard gonflable, au centre médical.

Elle était arrivée au parc. Terry lui avait expliqué un jour que la marina était en Virginie, mais que le Potomac, du moins ici, faisait partie du District of Columbia. Qui avait conçu ces distinctions ? Quelle importance avaient-elles ? Elle pensa aux géomètres qui avaient descendu la pente avec précaution, à ces noms trop bien choisis sur la carte : Lost River, Lost City. Ils avaient fini par gagner le procès, mais elle détestait Walter Bowman pour leur avoir imposé cet exercice, pour les avoir forcés à prouver de quel côté de la frontière d'État il avait tué leur fille.

Maintenant, enfin, il allait mourir. Quand ce serait fait, Trudy déciderait à quel point elle avait envie de vivre, si elle jetterait les cigarettes pour reprendre le Lipitor. Elle avait caché les pilules dans un Tupperware, et elle renouvelait l'ordonnance pour éviter d'être détectée. Elle n'était pas vaniteuse, mais... Elle se passa la main sur les cheveux. Ils avaient épaissi. Elle ne rêvait pas.

Sur le chemin du retour, elle changea d'itinéraire et passa devant l'église St^e Mary. Elle y était allée une ou deux fois après leur emménagement, et les gens s'étaient montrés sympathiques. Du genre de sympathie qu'elle préférait, à dire vrai. Mais la faille qui s'était creusée entre son Église et elle était irrémédiable. Le curé de Middleburg n'avait pas eu le cran de s'opposer à son désir de voir

mourir Walter Bowman. L'Église catholique avait beau s'opposer à la peine de mort, il n'y avait pas là matière à rompre les ponts, comme pour l'avortement ou le mariage homosexuel. Non, c'est Trudy qui avait essayé de persuader le prêtre de changer d'avis. Elle ne s'imaginait pas qu'elle pourrait changer l'Église, mais il lui semblait essentiel qu'au moins un de ses représentants soit d'accord avec elle, au moins en privé, et approuve sa décision d'un point de vue moral. Elle s'était convertie pour faire plaisir à Terry, elle avait renoncé à la foi de ses ancêtres huguenots, et avait prouvé le vieux dicton selon lequel les convertis sont toujours les plus fervents. Une petite affirmation sincère, c'était bien moins que l'Église catholique puisse faire pour elle.

À l'époque de la mort de Holly, le père Trahearne était encore dans la paroisse, mais il avait pris sa retraite avant le procès. (Il avait été écarté, selon la rumeur, encore un de ces scandales, mais Trudy ne pouvait croire que son problème soit autre que la boisson.) Son remplaçant était jeune, zélé et terne. Le père Trahearne aurait au moins apprécié la discussion. Il aurait peut-être même réussi à faire changer d'avis Trudy. Non... Non, il n'aurait pas pu, mais il aurait compris qu'elle avait besoin d'avoir cette conversation, qu'elle se confessait, en un sens. Le nouveau curé parut mal à l'aise à l'idée d'un débat dans lequel il n'occupait pas un terrain moralement sûr.

Malgré le rôle central qu'elle avait joué dans sa vie adulte, l'Église ne manquait pas à Trudy. Le père Trahearne lui manquait. Son église lui manquait, ce lieu particulier, à Middleburg. Les activités de la paroisse qui remplissaient ses journées lui manquaient. Mais l'Église ne lui manquait pas, car celle-ci lui avait refusé son empathie. Mais elle se composait d'hommes célibataires qui n'avaient jamais eu d'enfants, du moins officiellement. Comment auraient-ils réellement pu comprendre sa situation ?

Lorsqu'elle rentra chez elle, elle fut surprise de trouver Terry dans la maison. Était-on un vendredi ? Il quittait souvent le bureau à midi et partait jouer au golf, mais elle était à peu près sûre qu'on n'était pas vendredi. Et puis, il ne serait pas repassé par là, il serait allé directement au club.

– Quelque chose qui ne va pas ?

Elle ne se rappelait pas à quand remontait la dernière fois qu'elle avait posé cette question. Plus rien n'allait bien. C'était le statu quo. Sa vie n'allait pas, malgré quelques instants tolérables.

– Il y a du nouveau à Sussex, dit-il.

Il lui prit la main. Trudy et Terry, Terry et Trudy. Adoraaaaaaaable. Ils l'avaient été. Ils avaient été beaux, avec de solides dents blanches, des fils larges d'épaules et la plus jolie petite fille qu'on ait jamais vue. Ils avaient été invincibles. C'est pour cela qu'ils avaient appelé leur

ferme T'n'T, parce que rien au monde n'était plus fort qu'eux.

– Il est mort ?

Elle ne savait pas ce qu'elle éprouverait si Terry répondait que oui, Walter Bowman était mort, qu'il avait trouvé le moyen de se suicider, qu'il avait succombé à une crise cardiaque. Mais il n'avait qu'une quarantaine d'années. Son taux de cholestérol devait être bien en dessous de 180.

– Notre amie à la prison m'a appelé. Bowman a retrouvé Elizabeth Lerner, même si elle ne porte plus ce nom-là. Elle a été ajoutée à la liste des gens qu'il peut appeler. À sa demande à lui, mais elle a accepté.

– Elle va assister à l'exécution ?

Tout en posant la question, elle se rendit compte que c'était absurde, qu'elle sautait du coq à l'âne, mais elle ne voyait pas quoi dire d'autre.

– Notre amie à Sussex ne le sait pas. (Avec le temps, ils s'étaient liés d'amitié avec une secrétaire dont ils avaient mérité les confidences en se montrant discrets. Et en lui offrant des bons-cadeaux plusieurs fois par an.) D'après elle, Bowman veut parler à Elizabeth, qui est d'accord. C'est tout. Pour le moment.

– Pour le moment.

– Mais tu connais Bowman. Il cherche toujours un moyen d'obtenir un sursis. Il a toujours un truc.

Trudy avait envie de dire : « *Elle aussi.* »

Au lieu de quoi elle déclara :

– Il faut que j'aille ranger des choses à la cave.

Elle descendit l'escalier les mains vides. Peu lui importait que Terry entende l'allumette crisser sur le grattoir, ou qu'il sente ce tabac divin s'élever et lui remplir les poumons. Elle se serra la poitrine entre les bras, au point d'en avoir mal, du poignet jusqu'au coude. Alors qu'elle était si proche de sa destination, elle continuait à tirer sur l'accoudoir, pour tâcher à elle seule de maintenir l'avion en l'air. Allez lui prouver qu'elle avait tort !

Chapitre 23

Le censeur prend l'ascenseur. Ce petit moyen mnémotechnique trotte dans la tête d'Elizabeth tandis qu'elle parcourt les couloirs du collège de North Bethesda, ses pas résonnant dans le silence d'une heure de cours. Elle avait toujours eu des difficultés en orthographe, avec certains sons. Les rares fois où elle devait mettre quelque chose par écrit, elle demandait à Peter de relire derrière elle, et il découvrait presque toujours une erreur, *ss* à la place de *sc*, *cion* au lieu de *tion*. Il y avait aussi des noms qu'elle avait du mal à ne pas confondre. Thomas et Thompson, Murray et Murphy, Eileen et Elaine. *Le censeur prend l'ascenseur.* Une fonction désormais comparable à celle de juge fédéral, qui ne laissait guère de marge de manœuvre.

Le censeur était une femme, Roxanne Stoddard, aux allures de cadre dynamique, qui n'aurait pas déparé dans un grand cabinet de lobbying de Washington. Et elle jouissait quasiment d'un prestige de rock star. Quand les gens apprenaient qu'Iso était élève à North Bethesda, ils disaient presque tous : « Oh, Roxanne Stoddard. Formidable ». Ou même : « J'ai vu Roxanne Stoddard au restaurant, l'autre soir à 20 h 30, et visiblement, elle travaillait encore, tout en mangeant des écrevisses à l'étouffée ».

Aujourd'hui, elle portait un tailleur vert pomme et des chaussures à talons en daim prune. Eliza se sentait à la fois petite et mal habillée. Mais le censeur était aussi une femme chaleureuse, à l'autorité naturelle.

– Iso, dit-elle à la silhouette angélique qui se faisait passer pour la fille d'Eliza, j'aimerais parler à ta mère en privé. D'accord ?

De toute évidence, Iso n'avait pas le choix.

– Bien sûr, Mrs Stoddard.

Le regard d'Iso croisa celui d'Eliza alors qu'elle sortait du bureau, le visage tout empreint d'innocence, comme pour dire : « Je ne comprends absolument pas, il doit y avoir un terrible malentendu. »

– Comment se passe votre installation ? (Encore un préambule courtois, mais beaucoup plus approprié que celui de Walter.) Ce doit être un grand changement, pour votre famille.

– Plutôt un grand assortiment de petits changements, si vous voyez ce que je veux dire. Mais enfin, oui, je pense que nous sommes installés, maintenant. Les enfants s'adaptent si vite.

Par pitié, dites-moi qu'Iso s'est bien adaptée. Annoncez-moi qu'elle a mérité une récompense spéciale, ou qu'elle a obtenu des résultats

exceptionnels à une épreuve standard.

– Iso s'est parfaitement intégrée. Ses camarades l'apprécient et, je regrette de l'avouer, elle est en avance dans certaines matières, même s'il lui reste beaucoup à rattraper en histoire des États-Unis. En cours de mathématiques et de littérature... Je m'étonne que la différence d'exigence soit telle. Et bien sûr, c'est une excellente sportive.

Eliza était radieuse, alors même qu'elle prévoyait le redoutable « mais » qui allait s'abattre sur sa tête, comme une enclume dans un dessin animé.

– Je me demande si, en Angleterre, on était aussi vigilant qu'ici en matière de harcèlement.

Pendant un instant de stupeur, Eliza crut que le censeur lui demandait si le Royaume-Uni était favorable au harcèlement.

– Oh, je pense que la préoccupation était la même. L'agressivité de certains élèves...

– Et sur la question des brimades invisibles ?

– Des brimades... invisibles ? Ce n'est pas un peu contradictoire ?

Roxanne Stoddard fronça les sourcils, et Eliza devina ce que devaient ressentir ses élèves ou ses professeurs lorsqu'ils avaient le malheur de susciter sa désapprobation.

– Pas du tout. C'est une distinction importante. Le harcèlement est déjà assez difficile à détecter pour les enseignants et pour l'administration, et les élèves répugnent à nous signaler les cas. Mais au moins nous pouvons constater les transgressions physiques. Les brimades invisibles sont une affaire d'exclusion, lorsqu'on fait sentir à un élève qu'il est indésirable.

– Iso a-t-elle... ?

– Rien n'a encore été établi de façon claire. Pour le moment, nous sommes prêts à attribuer cela aux différences culturelles entre son ancienne école et le collège de North Bethesda.

Elle prononçait le nom de l'école comme s'il était écrit en lettres d'or, proclamé par des anges munis de trompettes. Le collège ! de North ! Bethesda ! C'était la seule touche prétentieuse dans son attitude par ailleurs très réaliste.

– Qu'attendez-vous de moi ?

– J'ai une documentation à vous remettre, celle que nous employons en interne. (Le censeur tendit à Eliza une épaisse enveloppe brune.) Comme je l'ai dit, nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé. L'élève concernée jure que c'est un malentendu. Mais avec ce type de brimades, le problème est précisément que la victime y voit une sorte de bizutage. L'enfant – et nous avons affaire à des enfants, même s'ils croient être déjà grands – croit que s'il subit tout ça de bonne grâce, il sera invité à rejoindre le premier cercle.

– Cette élève... souffre-t-elle d'un handicap quelconque ?

Eliza tâchait de se rappeler l'histoire qu'Iso avait racontée, sur une fille

de sa classe à qui elles voulaient offrir un chèque-cadeau iTunes pour son anniversaire.

– Pardon ?

– Peu importe. Je pensais simplement à une camarade de classe dont Iso m'avait parlé.

– Cette élève n'est pas handicapée. Elle est aussi brillante et sportive qu'Iso, mais justement. Ce n'est pas donné à tout le monde. Le plus curieux, c'est qu'au fond, Iso n'a pas l'air sûre de la place qu'elle occupe parmi le cercle des filles les plus appréciées, elle se sent menacée, peut-être parce qu'elle est nouvelle. C'est sans doute pour ça qu'elle a dit à cette fille qu'elle n'avait pas le droit de s'asseoir avec elles.

– Euh... c'est tout ? Elle a dit à une camarade qu'elle ne pouvait pas s'asseoir avec les autres ?

– C'est plus qu'il n'en faut, dit Roxanne Stoddard avec sévérité.

Comme si Eliza s'était exclamée : « C'est tout ? Juste un joint dans son casier ? C'est tout ? Une petite soirée fellation avec les garçons de l'équipe de catch ? »

– Évidemment, je n'ai pas encore lu la documentation. (Eliza tapota l'enveloppe, comme si c'était un roman dans lequel elle était impatiente de se plonger.) Mais le problème des bandes à la cafétéria ne date pas d'hier, et ça ne risque pas de changer.

– Mrs Benedict, en matière de harcèlement, nous avons une politique de tolérance zéro. Comme, en l'occurrence, le cas est ambigu, nous... (Nous de majesté ? Nous d'un comité ? D'un tribunal ?) ...avons décidé de ne pas recourir à la punition minimum. Si Iso avait délibérément violé le règlement, elle aurait été mise en retenue après la classe et interdite d'activités scolaires pendant un mois. C'est la pénalité minimale. Le maximum, c'est l'exclusion.

Eliza était prise entre deux feux. Elle sentait bien que l'école faisait preuve d'humanité. Elle était bien placée pour savoir que sa fille était capable d'indifférence impérieuse envers les autres. Elle était stupéfaite à l'idée qu'Iso était l'une de ces filles qui affirmaient leur pouvoir en excluant les autres. Mais quand même, était-ce une raison pour l'exclure ? Les enfants ne peuvent pas constamment être protégés, et il faut trouver un juste milieu entre le nid d'ouate où on les dorlote et la forêt vierge où on les envoie vivre à la dure.

– Je suis désolée, Mrs Stoddard. Le père d'Iso et moi, nous veillerons à ce qu'elle comprenne les principes de votre établissement, et à quoi elle s'expose en les enfreignant. Même quand le délit est invisible.

Le censeur sourit, redevenue cordiale.

– Votre fille est charmante, au fond. Et même si les enfants s'adaptent vite, elle vit un grand bouleversement. Je ne serais pas étonnée qu'elle regrette un peu Londres et son ancienne école. Cela

pourrait en grande partie expliquer ses sautes d'humeur.

– Ses sautes d'humeur ?

Eliza avait cru qu'Iso réservait sa mauvaise humeur à sa famille. Elle était charmante et généreuse avec ses amies, les membres de sa bande.

– Par moments, elle paraît un peu troublée. Mais comme je l'ai dit, je suis sûre que cela tient simplement au déménagement. Elle a vraiment de très bons résultats. (Le censeur consulta sa montre.) D'ailleurs... Il ne reste plus que quarante-cinq minutes, vous ne voulez pas la ramener chez vous tout de suite ? Si je la renvoie dans sa classe, cela risque de perturber le cours.

Eliza sortit du bureau, avec ses devoirs sous le bras. Elle dut s'empêcher de prendre la main de sa fille, de lui caresser les cheveux, aujourd'hui réunis en une parfaite queue-de-cheval.

– Allons-y. (Et une fois hors du bâtiment :) On a le temps de se manger une glace, si tu veux, avant d'aller chercher Albie.

Iso regarda sa mère avec méfiance.

– Une glace ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Pourquoi pas ?

Iso réfléchit.

– Ce ne serait pas juste pour Albie.

– Tout le monde n'est pas obligé d'avoir droit aux mêmes choses tout le temps pour que la vie soit juste.

Eliza avait miné son propre argument de vente, elle avait fait trop directement allusion à ce qui se passait à l'école.

– J'ai beaucoup de devoirs. Si on rentre maintenant, je pourrai m'y mettre pendant que tu vas chercher Albie avec Reba comme d'habitude.

– Et si on allait tous ensemble chercher Albie, avant d'aller chez Rita's ?

– On irait jusque chez Grand-Mère ?

C'était étonnant à quel point Iso et Albie désignait inconsciemment la maison comme celle d'Inez, jamais comme celle de Manny, mais de fait, c'était le domaine d'Inez. Le père d'Eliza aurait pu vivre heureux n'importe où, du moment qu'il était avec Inez. Il ne se souciait pas le moins du monde de son environnement matériel.

– Je suis sûre qu'on peut trouver un Rita's plus près. Et sinon, il y a toujours Gifford's ou Baskin-Robbins.

Iso émit un hochement de tête imperceptible, donnant son accord à Eliza. Iso avait tout à y gagner. Elle aurait droit à une glace, mais la présence d'Albie interdirait à Eliza de l'ennuyer. Elle était futée, et Eliza ne put s'empêcher d'admirer cette sagacité dont elle avait été si évidemment dépourvue au même âge.

Là encore, c'était Holly – Holly pleine de beauté et d'assurance, à peine plus vieille qu'Iso aujourd'hui – qui était montée dans le camion de Walter Bowman dans l'espoir de récolter quinze dollars, alors qu'Eliza était celle qu'il avait dû traîner par les poignets. Franchement, Eliza se fichait bien qu'Iso ait pu chagriner une autre fille en refusant de l'accueillir à sa table de cantine. Elle craignait plutôt que cette assurance ne conduise Iso dans une situation qu'elle ne pourrait maîtriser.

Mais plus tard, en regardant Iso et Albie s'empiffrer d'énormes glaces qui leur couperaient l'appétit pour le dîner, elle comprit que Walter Bowman, enfermé dans une cellule et dans ses propres parenthèses, n'était pas le problème. Le problème, c'était les autres Walter, tous les Walter qui jaillissaient du sol même quand on les écrasait encore et encore, comme l'armée de squelettes née des dents du dragon dans l'histoire de la Toison d'Or. L'État de Virginie allait tuer son bourreau, mais Eliza ne pourrait jamais repérer et châtier tous ceux qui voudraient s'en prendre à ses enfants.

Pourtant, quelque part dans leur ville, à cet instant même, peut-être, une mère rassurait une enfant qui pensait qu'Iso était l'ennemie.

Chapitre 24

Sussex I n'était jamais vraiment calme. Peu importait le nombre de détenus, que la prison soit pleine ou presque vide comme elle l'était à présent, avec quinze hommes dans un site conçu pour cinquante. C'était un endroit bruyant. Et le bruit était bizarre, difficile à identifier, se dispersant dans les recoins et répercuté par les murs, presque comme si une créature vivante rôdait. Saluer un des leurs à coups de pied dans les portes, cette tradition bien ancrée, faisait presque mal aux oreilles de Walter, mais il n'aurait refusé à personne cet honneur. Après tout, il était un hôte de marque, puisqu'il était le seul à être revenu deux fois déjà.

Incapable de dormir, alors qu'il devait être environ une heure du matin, il écoutait les bruits qui se révélaient la nuit, hantant la prison comme de petits animaux forestiers. Des claquements, des sifflements, des échos. Il aurait dû s'y habituer, après plus de vingt ans, mais il trouvait encore ces sons dérangeants, et même si ce n'était pas les bruits qui l'avaient réveillé, ils rendaient beaucoup plus difficile de retomber dans le sommeil. C'était peut-être chez lui comme une maladie, une hyper-sensitivité de l'ouïe. Son père détestait les sons trop puissants ; il fallait toujours maintenir la télévision et la radio au minimum. Il disait que c'était parce qu'il passait ses journées au milieu du vacarme. Dans sa jeunesse, Walter avait jugé que son père exagérait. Mais maintenant qu'il avait quarante-six ans, il se demandait si c'était une évolution liée à l'âge, si les oreilles s'usaient avec le temps.

Quarante-six ans. Son père avait à peu près cet âge-là quand Walter était né, et sa mère était plus jeune de quelques années. Cette naissance avait changé leur vie, et il savait exactement à quel moment il avait été conçu : le soir de Noël, ou bien le 25 décembre à une heure du matin, après que sa mère avait bu de l'alcool de pomme. L'événement était facile à situer, lui avait raconté un jour sa sœur. C'était la seule fois où leurs parents avaient fait l'amour cette année-là, et c'était sans doute leur toute dernière fois. Bien sûr, c'était peut-être une taquinerie de sa sœur. Elle avait treize ans de plus que lui et elle aurait dû être plus raisonnable, mais elle avait toujours été méchante avec Walter, jalouse de son petit frère. Il avait toujours pensé qu'elle lui en voulait parce qu'il avait cette beauté dont elle aurait bien eu besoin. Laide comme les sept péchés capitaux, disait-on,

et Walter comprenait la formule même sans savoir quelle tête avaient les péchés capitaux. Sa mère disait que sa sœur avait un physique ordinaire, mais Belle – quel prénom malheureux – était laide, d'une laideur agressive, avec un œil de travers, un gros nez et un menton de sorcière. Elle avait eu de la chance de trouver un homme qui veuille l'épouser. Un type à peu près regardable, en plus, qui gagnait correctement sa vie. Il y a des hommes qui n'ont aucun amour-propre.

Belle était sa seule parente en vie, et elle avait rompu tout contact avec lui peu après la mort de leurs parents, à six mois l'un de l'autre. Le cancer du poumon avait emporté son père, et sa mère était morte du cocktail de complications qui accompagne le diabète. Ils étaient tous deux septuagénaires, mais Belle le rendait responsable de ce décès, disant qu'ils étaient morts de honte d'avoir un tel fils. « Alors pourquoi tu ne meurs pas, toi ? » avait demandé Walter. Belle avait répondu qu'elle avait la chance de porter un autre nom et d'habiter une autre ville, qu'elle n'était connue de personne comme la sœur de Walter Bowman, sans quoi elle serait peut-être morte elle aussi. À quoi il avait répliqué : *N'importe quoi !* Son arrestation et ses procès avaient été des coups durs pour ses parents, il le savait bien, mais... le cancer du poumon, le diabète ! Dieu Lui-même était bien plus doué que les détenus de Sussex pour infliger une mort longue et douloureuse. Le pire criminel n'avait pas mis plus de quelques heures à tuer ses victimes. Dieu prenait des mois, des années.

Et puis, ce n'était pas comme si ses parents étaient tombés raides morts aussitôt après. Ils s'étaient tous les deux accrochés pendant sept ou huit ans. Belle cherchait une excuse pour ne plus lui parler, et lorsqu'elle eut enterré sa mère, elle eut un prétexte tout trouvé. Elle devait avoir près de soixante ans, ses enfants étaient grands et devaient lui causer bien du souci. Quant à lui, il mourrait juste avant d'avoir cinquante ans, si l'État de Virginie l'emportait. Il avait passé exactement la moitié de sa vie en prison. Walter supposait que certains y verraient une symétrie satisfaisante.

Walter ne partageait pas cet avis.

Il soupira, essaya les techniques recommandées pour lutter contre l'insomnie – respira, compta, se vida la tête, médita sur le mantra que Barbara lui avait fourni – mais il sentait bien que ça allait être une de ces occasions où il était destiné à ne pas fermer l'œil de la nuit. Il se demandait parfois si une partie de son cerveau aspirait à quelques heures de conscience supplémentaires, s'il tentait de profiter du moindre moment de veille. *Tout va bien, mon pote*, dit-il pour apaiser son subconscient inquiet. *Je suis encore là. On a peut-être encore des années à passer ensemble.* Pas évident, de faire dialoguer deux parties de son cerveau.

Le 25 novembre, rugit en retour la moitié anxieuse. Dans moins de

deux mois. Et tu n'as même pas pu lui parler aujourd'hui !

Tout va bien, dit-il. Tout va bien.

Walter n'était pas le moins du monde perturbé par le fait qu'Elizabeth ait eu besoin d'abrégé leur conversation. Il supposait que c'était pour une raison grave – et sûrement pas parce qu'elle devait emmener son mari à l'aéroport. C'est marrant, elle mentait toujours aussi mal. Quoi qu'il en soit, c'était sérieux, mais pas grave à faire peur, pas une histoire d'enfant blessé. Il l'aurait entendu dans sa voix. Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de grave en relation avec un enfant, sans que ce soit un accident ou une blessure ? Il n'en avait aucune idée.

Il était certain qu'Elizabeth était une bonne mère. Mais il était quand même déçu que la vie d'Elizabeth se réduise à cela, qu'elle ait choisi de ne pas mieux utiliser l'immense cadeau qu'il lui avait fait. Ironie du sort, puisque c'est lui qui incitait toujours les femmes à revenir à leurs rôles naturels. Mais il ne pensait pas à toutes les femmes, juste à celles qui allaient trop loin, qui se prenaient pour des hommes. En fait, il n'avait pas toujours envisagé Elizabeth comme appartenant au sexe féminin, même s'il pouvait comprendre que les gens se trompent sur ce point.

Le gamin dont ils avaient salué le retour, il avait volé le sac à main d'une femme de quatre-vingt-sept ans, et ensuite il l'avait violée et tuée. Dégoûtant. Walter ne pouvait pas comprendre quelqu'un comme ça, et il ne comprendrait jamais ceux qui pensaient qu'il aurait dû. Aux yeux du monde extérieur, tous les détenus de Sussex I se ressemblaient, ce n'était qu'un ramassis de monstres et de brutes. Mais le fait que leurs crimes tombaient dans la même catégorie ne rendait pas tous ces hommes identiques. Walter n'aurait peut-être même pas été là sans une malheureuse boîte en métal retrouvée sur le bord de la route. Ils avaient pu l'accuser d'enlèvement et de viol, mais un avocat un peu malin aurait pu le tirer de là, s'il avait eu un avocat malin. À présent, il en avait un, Jefferson D. Blanding, qui s'appelait sans doute Jefferson Davis Blanding, du nom du président des États confédérés, et qui était assez bête pour en avoir honte. Walter n'avait pourtant aucune estime pour Jefferson Davis, et il aurait été le premier à rappeler aux gens que la Virginie-Occidentale s'était séparée de la Virginie plutôt que d'appartenir à la Confédération. Mais personne n'est responsable de son nom.

De ses actes, oui. Et encore. Il avait fait ce qu'ils disaient. Dans un système différent, il aurait peut-être reconnu ses crimes plus volontiers. Une partie de lui aurait aimé raconter toute l'histoire, mais l'ennui était qu'il lui avait fallu des années de réflexion pour arriver à comprendre ses propres crimes. Ici, à Sussex I, parmi toutes ces indignités, on avait au moins cette liberté, inconnue du monde

extérieur. On avait le temps de réfléchir. Beaucoup. Walter avait réfléchi à ce qu'il avait fait, et il s'était rendu compte qu'il ne pourrait jamais vivre hors de prison. Il avait sa place ici. En fait, s'il avait eu le goût de la science, il aurait cherché le moyen de prolonger la vie des prisonniers pour qu'ils puissent purger plusieurs peines successives. Il devait une vie à Holly Tacket, et une autre à Maude Parrish. Et oui, il en devait aussi aux autres filles, mais ce n'était pas sa faute s'il n'avait jamais confessé ces crimes-là. C'était le système qui refusait de trouver un arrangement, de lui reconnaître un certain pouvoir. Supprimez la peine de mort et je vous raconterai tout, avait-il dit à plusieurs reprises, mais ils ne voulaient même pas l'envisager. La justice en faveur d'une seule, la riche, la fille du docteur, empêchait la justice pour toutes. Ce n'était pas normal.

L'autre problème de sa situation, comme il disait, c'est qu'il ne comprenait pas ce que signifiait être jugé par un jury composé de ses pairs. Il n'était pas assez stupide pour prendre cette expression à la lettre, pour croire qu'ils avaient trouvé douze Walter Bowman. Mais c'était quoi, un *pair* ? Il y avait des femmes dans le jury, par exemple, et avec tout le respect qu'il leur devait, il ne pensait pas que des femmes puissent vraiment comprendre ce qui était selon lui une période de démente, l'énergie trop longtemps contenue d'un jeune homme qui savait avoir quelque chose à offrir, quelque chose de précieux, sans que personne l'ait compris. Aujourd'hui, avec Internet, il n'aurait eu aucun mal à trouver une femme. Comme il le devinait, en grande partie d'après les publicités qu'il voyait pour les sites de rencontres et les articles qu'il lisait dans les magazines, la technologie avait ressuscité le flirt à l'ancienne. Quand il était jeune, il était tellement pressé, tellement inquiet, insistant. Des femmes pourraient-elles jamais comprendre ça ? Savaient-elles ce que c'était qu'avoir une érection au mauvais moment, ou de ne pas en avoir au bon moment ? Il avait toujours bandé comme un clignotant d'alarme, qui s'allume uniquement parce qu'on n'a pas bien refermé le couvercle du réservoir. Comme les dames qui venaient au garage de son père, toutes agitées, toutes paniquées, il avait craint d'ignorer ses érections à ses risques et périls.

Mais même si une femme pouvait comprendre ça, pourquoi un homme était-il jugé par ses pairs ? Le dernier mot n'aurait-il pas dû revenir à ses victimes ? Oh, il imaginait bien la repartie du procureur : comme il aurait été commode pour un tueur de vouloir être jugé par ses victimes ! Mais il y avait Elizabeth. Il n'avait pas menti lorsqu'il avait dit que c'était envers elle qu'il se sentait surtout coupable. Ce qu'il lui avait fait, à elle, c'était une trahison. Les autres, il ne les connaissait pas, elles n'avaient aucune réalité pour lui. Mais Elizabeth avait été sa copilote, sa partenaire. Comme Charley pour Steinbeck.

La prochaine fois qu'ils parleraient, il était décidé à commencer par « Je regrette ». Pas de blabla, pas de préambule. Il prononcerait ces mots qu'il n'avait jamais eu le droit de lui dire, en tête-à-tête, les mots qui brûlaient dans sa gorge et dans sa poitrine depuis toutes ces années. Bien sûr, il avait compris pourquoi il n'avait jamais été autorisé à lui parler, pourquoi, même pendant le contre-interrogatoire, il avait eu l'ordre de ne lui présenter qu'un visage inexpressif, en écoutant avec des yeux tristes qui ne rencontraient jamais les siens. Pourtant, une partie de lui avait toujours senti que ce n'était pas une chose si bizarre à demander, un dernier adieu, rien qu'eux deux, peut-être dans une des salles du tribunal, avec un garde armé à l'extérieur. Il avait préféré ne rien demander, mais il en avait eu très envie. Il en avait encore très envie.

Non, il fallait cracher le morceau tout de suite, sans biaiser : « Je regrette. »

Alors elle finirait peut-être par dire qu'elle regrettait, elle aussi.

TROISIÈME PARTIE

*IN MY HOUSE***3**

(« Dans ma maison »)

Chapitre 25

– Je regrette.

Les mots sortirent si vite, se bousculant dès que le PCV fut approuvé, qu'ils furent presque coupés. Eliza contempla l'écouteur beige qu'elle avait dans la main, en se demandant si Walter parlait dans le vide, s'il était parvenu au terme d'une longue récitation haletante.

Une semaine s'était écoulée depuis son dernier appel, même si Eliza préférait mesurer ce laps de temps en pensant qu'*une semaine s'était écoulée depuis que l'école avait appelé*. Elle n'avait pas oublié Walter ; le téléphone était là tous les matins, c'était la première chose qu'elle voyait. Mais c'est Iso qui dominait ses heures de veille. Peter et elle marchaient sur des œufs, tâchaient d'observer leur fille sans l'oppresser, pour déterminer si elle se préparait de sérieux ennuis. Quand elle se moquait d'Albie, était-ce grave, ou simplement un comportement typique entre frère et sœur ? Eliza devait-elle laisser passer cela, dans l'espoir que cela suffirait pour libérer l'agressivité d'Iso, ou fallait-il étouffer la chose dans l'œuf ?

En tant que mère, Eliza avait toujours suivi ses instincts, sans trop se poser de questions, sans chercher conseil auprès des guides et des experts. Même ses parents, experts en ce domaine, l'avaient encouragée à trouver sa propre voie. Pendant des années, elle avait cru que son immersion dans les livres pour enfants était une bien meilleure préparation que tous les manuels destinés aux parents. Il y avait là toutes les peurs, toutes les émotions, tous les besoins de l'enfance. Quand d'autres mères lui demandaient où elle trouvait ses points de repère, elle répondait souvent : « Tout ce que je sais sur l'art d'être parent, je le dois à Ramona Quimby⁴. » Les gens pensaient qu'elle éludait la question, mais elle jugeait indispensables les histoires de cette héroïne, racontées du point de vue d'un enfant. Inez avait un jour dit à Eliza qu'elle était une bonne mère parce qu'elle n'avait jamais oublié ce que c'était qu'être un enfant. Comme les mères qui ont des montées de lait dès qu'un bébé pleure, Eliza pouvait être catapultée dans l'enfance par un simple gémissement ou par une colère puérile. Elle se rappelait très vivement cette époque de sa vie, peut-être parce qu'elle était clairement séparée dans son esprit. L'époque d'avant, l'époque d'Elizabeth.

Alors même qu'elle ne pouvait oublier Walter, incarné dans cet

appareil beige et neutre – le téléphone de Damoclès, l'appelait Peter –, Iso occupait le premier plan, Iso était le présent, Iso était un problème qu'on pouvait traiter, modifier, contrôler. Walter était le passé. Et elle n'en était pas responsable.

– Elizabeth ?

– Oui, je suis là.

– Je regrette. Tu m'as entendu ? Je regrette. Je voulais le dire en premier, au cas où on serait encore interrompus.

Oh mon Dieu, pensa Eliza. *J'espère que nous ne serons pas encore interrompus*. Elle sentait que sa vie avait déjà eu sa dose d'incidents pour la décennie à venir. Si d'autres soucis venaient s'y ajouter – un voisin qui la prévenait que Reba était sortie du jardin, ou même un bruit bizarre venant du moteur de la Subaru –, elle risquait de piquer une crise.

– Je regrette tout. Je regrette de t'avoir enlevée. Je regrette la manière dont je t'ai traitée, au début, quand je voulais être sûr que tu m'obéirais, quand je parlais de toutes les horreurs que je ferais subir à ta famille. Je regrette surtout ce qui est arrivé le dernier soir.

– Ce qui est arrivé ? (Elle s'étonnait de cet euphémisme.)

– Quand j'ai... le sexe. (Il n'avait pas compris son ton.)

– Le viol.

– Oui, murmura-t-il. Je regrette de t'avoir violée. En un sens, c'est ce que je regrette plus que tout le reste.

Elle s'assit sur le bord du lit, examina la couette, les draps, les taies d'oreiller. Tout était neuf. Peter, qui voyageait beaucoup, avait voulu s'offrir des draps de luxe, Frette ou même Pratesi. Eliza avait dit que leur lit devait continuer à pouvoir accueillir leurs enfants, des enfants qui renversaient encore des choses, qui oubliaient de remettre les capuchons de leurs feutres. Elle avait commandé sur catalogue cet ensemble soigneusement non-coordonné, mélangeant les draps rayés à une housse de couette bariolée. Il y avait déjà une tache sur le juponage, quand on savait où chercher, et de l'encre au coin d'une taie, mais c'était parce que Peter travaillait au lit. Malgré tout l'argent qu'il gagnait, malgré l'âge avancé d'Iso et d'Albie, ils ne seraient jamais une famille à draps de luxe.

– Elizabeth ?

À nouveau cette urgence, presque cette exigence. Comment osait-il ? À quoi s'attendait-il ? À ce qu'elle dise que tout était oublié et pardonné ? Il ne s'agissait pas d'Albie, qui utilisait les serviettes de toilette pour essuyer les pattes sales de Reba, erreur typique de sa part, commise par un rêveur bien intentionné. Il ne s'agissait même pas d'Iso, soupçonnée du crime de brimades invisibles.

– Merci. Tu ne l'avais jamais dit.

– Je n'ai jamais eu l'occasion de te parler.

- Je veux dire, dans d'autres circonstances. Tu n'en as jamais parlé.
- D'autres circons... Ah, les interviews. Alors tu les as lues ?
- Parfois.

En fait, elle l'avait évité jusqu'à il y a un mois, lorsqu'elle avait tout relu, pour essayer de deviner comment Walter était revenu dans sa vie.

– Je n'aime pas dire ça, mais mon avocat m'a conseillé de n'évoquer aucun des points pour lesquels il n'y a pas eu procès. Même pour ma propre défense.

– Les autres filles, dit-elle, pleine d'un sentiment protecteur envers ses petits fantômes.

– Je n'ai jamais parlé des autres choses dont j'étais accusé. Même à toi, même quand je voulais... te faire peur.

– Non, c'est vrai. Mais ce que j'ai lu montrait clairement...

– Ce que tu as lu sur toi, ça t'a paru exact, Elizabeth ?

Il avait marqué un point, même si elle trouvait cela injuste. Bien sûr, Jared Garrett avait beaucoup spéculé sur les penchants sexuels de Walter, puisqu'il n'avait aucun fait à se mettre sous la dent. Il avait émis diverses hypothèses : éjaculateur précoce, nécrophile, pédophile. Après tout, il était impossible d'attribuer une étiquette à un assassin condamné.

Mais pour Eliza, le traitement aurait dû être différent, pas vrai ?

– Je comprends pourquoi tu ne veux pas parler des crimes pour lesquels tu n'as jamais été jugé.

– Il fut un temps, dit Walter, où ils voulaient me mettre sur la tête tous les meurtres non élucidés, de la Caroline du Sud jusqu'à la Pennsylvanie. Ils ont obligé mon père à confirmer mon emploi du temps, ils ont épluché ses dossiers.

– Oui, mais il reste pas mal de disparues... Il y en a une qui habitait Point of Rocks.

– C'est juste un endroit où franchir le fleuve, pas plus. Elizabeth... (Elle aurait voulu qu'il cesse de répéter son prénom, cela lui donnait l'air d'un représentant, de quelqu'un qui venait de prendre des cours de persuasion verbale.) Je n'ai pas envie de ressasser tout ça, vraiment. J'appelais pour te dire que je regrette. Deux mots que j'aurais dû te dire depuis longtemps.

Et qui sont totalement inadaptés, pensa Eliza. Qu'avait-elle espéré ? Pour elle, en cherchant à communiquer, Walter ne faisait que prolonger ses crimes d'autrefois, loin de les réfuter. Elle était de nouveau sa captive, de nouveau agressée par lui. Malgré sa lettre, elle ne s'était pas vraiment attendu à des excuses, mais il venait de lui en présenter, claires et sans ambiguïté. Qu'attendait-il en retour ? Que méritait-il ?

Quand Iso était petite, elle avait vite appris à zézayer « Je regrette »,

même si elle continuait à faire ce pour quoi elle présentait des excuses. Albie, au contraire, était presque trop désolé, tourmenté par ses méfaits longtemps après qu'on les lui avait pardonnés. Dix ans auparavant, Peter avait écrit un article sur la nature des excuses modernes, reliant des excuses réelles et d'autres bien moins réelles : la reconnaissance officielle par le gouvernement de tests médicaux sur des noirs pauvres, le raisonnement tordu par lequel un joueur de baseball expliquait pourquoi il avait craché sur un arbitre, la discussion en cours sur les réparations à verser aux descendants d'esclaves. À peu près à la même époque, Iso parcourait leur petit bungalow de Houston en lançant les « Je regrette » comme des confettis, sans interrompre pour autant sa petite sarabande destructrice, dont Eliza devait ensuite réparer les dégâts. Ils s'étaient efforcés d'enseigner à leurs enfants l'importance du repentir sincère, ce que l'on faisait quand on disait et *qu'on pensait* « Je regrette ».

Ils avaient consacré moins de temps, Eliza s'en rendait compte, à la nature du pardon. Elle disait à ses enfants qu'il fallait pardonner à ceux qui regrettaient sincèrement leurs mauvaises actions. Et dans le contexte d'une famille, c'était vrai. Les membres d'une famille devaient se pardonner. (Même si, dans *Les Quatre Filles du docteur March*, autre chef-d'œuvre de la littérature enfantine, Jo n'avait pas besoin de pardonner à Amy pour avoir brûlé son manuscrit, et Eliza avait toujours estimé que la quasi-mort d'Amy était un châtement un peu lourd infligé par la romancière à son personnage.) Mais là encore, ne pas pardonner à quelqu'un, n'était-ce pas un peu perdre cette personne à jamais ? Et que pouvait-il y avoir de mieux que de perdre Walter dans ce sens-là du terme ? Elle n'avait aucune obligation de lui pardonner, n'est-ce pas ?

– J'apprécie. J'apprécie que tu l'aies dit tout de suite, sans noyer le poisson comme les hommes politiques.

– Noyer le poisson. J'aime cette image. Tu as toujours eu l'art de bien parler.

Ah bon ? Non, aurait voulu répliquer Eliza, c'est Vonnie qui savait parler et écrire, la star des débats. Eliza trouvait le mot juste, mais elle n'avait jamais été créative. Elle n'était pas du genre à rechercher les compliments, et sous aucun prétexte elle n'aurait invité Walter à faire son éloge, mais elle se surprit à dire, d'un air songeur :

– Je ne me suis jamais vue sous cet angle.

– Ah, tu n'étais pas bavarde, Dieu merci. Mais tu utilisais les mots d'une façon intéressante. Je n'étais pas un grand lecteur quand je t'ai rencontré, mais j'en suis devenu un ici, et les mots comptent pour moi, maintenant. Ils ont comme une forme, une couleur. Certains conviennent tellement bien à leur sens. *Dignité*, par exemple. *Dignité* ressemble à... à un vieux chat sur un rebord de fenêtre, les pattes

repliées sous lui.

Elle aurait voulu être en désaccord. Elle ne voulait aucun terrain d'entente avec Walter. Mais elle aussi imaginait les mots ainsi, et il avait une idée derrière la tête.

– C'est une bonne image, dit-elle. Les chats sont dignes, alors que les chiens...

Elle s'arrêta. Tout ce qu'elle savait sur les chiens, elle l'avait appris auprès de Reba, qui n'était pas du tout représentatif de son espèce. Et puis, elle ne voulait pas plus évoquer Reba avec Walter qu'elle ne voulait parler de ses enfants, de son quotidien. C'était Elizabeth qui parlait avec Walter, une version adulte, mais Elizabeth quand même.

– Je n'ai jamais aimé les chiens.

– Je me rappelle.

Tous les chiens aboyaient en voyant Walter.

– Tu sais quel autre mot j'aime ? *Aubaine*. Je pensais à ce mot quand j'ai vu ta photo. Le magazine s'en servait pour désigner ce qu'on trouve sur les petits marchés où les fermiers apportent leurs produits. Mais ça n'a pas de sens. Ce ne sont pas des aubaines que la terre nous offre. Elle nous refuse parfois ses dons, comme en cas de sécheresse ou quand il y a des parasites. Mais il n'y pas là d'aubaine. Et puis j'ai tourné la page, je t'ai trouvée, ça c'était une aubaine.

– Et *aubaine* a quel aspect, d'après toi ? demanda-t-elle.

Elle avait hâte de changer de sujet, de l'éloigner du moment où il l'avait trouvée. Elle ne savait pas trop s'il faisait allusion à l'été dernier ou à un autre été, il y a bien des années.

– Je... Euh... Je ne sais pas si je dois te le dire.

– D'accord.

– Non, je ne veux pas avoir de secrets pour toi. Je m'imagine *aubaine* comme une femme. Une femme verte, à rayures.

– Oh.

– Je sais, j'ai l'air d'un dingue. Excuse-moi. La dignité, j'ai lu beaucoup de choses à ce sujet. Comment mourir avec dignité.

– Vraiment ?

– On a le choix ici. Injection létale ou chaise électrique. J'ai failli choisir la chaise électrique. Je ne voulais pas... mourir à petit feu. Pourtant, il y en a qui pensent que même l'injection létale a quelque chose de cruel. Ça prend vingt minutes. Tu le savais ? Vingt minutes après la piqûre, le condamné est déclaré mort.

– Hmmmmmmm.

– Il y a une chose dont je suis sûr : je ne dirai pas aux médias ce que je mangerai pour mon dernier repas. J'ai le droit de garder ça pour moi, et je le ferai. (Un silence.) Toi aussi, tu as le choix, tu sais.

Nouveau bruit qui ne l'engageait à rien, mais cette fois avec une intonation montante, pour exprimer l'interrogation.

- Hmmmmmmm ?
 - Tu peux être témoin. En privé, les médias n'en sauraient rien.
 - Je ne pense pas que ça m'intéresse, Walter.
 - Pourquoi ?
 - C'est quelque chose que je ne crois pas devoir expliquer à quiconque. Je n'en ai pas envie, voilà.
 - Parce que tu es contre la peine de mort ? (Il tâtonnait, à tout hasard.)
 - C'est juste une chose que je ne veux pas faire.
 - J'ai choisi l'injection létale, si ça change quelque chose pour toi.
 - Non, merci, Walter.
- Il inspirait toujours la courtoisie. Elle se rappela Holly dans le pickup. « *S'il vous plaît, monsieur, s'il vous plaît.* »
- Et si tu venais me voir ? Vivant, je veux dire, ici à Sussex I ?
 - Je ne crois pas que ce serait possible.
 - Ah, ce ne serait pas facile. Ils n'admettent presque personne sur la liste des visiteurs quand on est dans le couloir de la mort, sauf les avocats, peut-être les journalistes. Mais ils feraient une exception pour toi, j'en suis certain.
 - Peut-être.

Elle voulait dire qu'elle serait peut-être une exception, pas qu'elle réfléchirait sérieusement à son souhait. En fait, ce serait peut-être la meilleure solution : Peter pourrait contacter le directeur de la prison et faire la demande, l'air de rien, comme s'il y croyait, *nous comprendrons parfaitement si vous êtes obligé de dire non*. Comme ça, le méchant de l'histoire serait le directeur, pas elle.

Elle se rappela que c'était Walter, le méchant de l'histoire.

- J'aimerais beaucoup te dire en personne que je regrette. Je pense que par téléphone, ça ne compte pas autant. Je crois que tu ne m'as pas cru.
- Tu t'es très bien excusé, je t'assure.
- Mais tu ne m'as pas pardonné.
- Je ne crois pas être celle qui peut te pardonner, honnêtement.
- Tu es la seule dont le pardon m'importe. (Il y eut un bourdonnement de conversations à l'arrière-plan, un échange rapide, et Walter revint au bout du fil.) C'est tout pour aujourd'hui. Il faut que je file. Je te rappellerai.

Elle raccrocha et s'allongea sur le lit, en regardant le plafond. *Tu es la seule dont le pardon m'importe.*

Stop ! Elle implorait le plafonnier, l'un des rares éléments vieillots de la maison à ne pas avoir été modernisé. Eliza l'adorait, mais Peter s'en était récemment approché avec une sorte de jauge, avait découvert qu'elle produisait en quelques minutes une chaleur inacceptable. Il voulait changer de lampe, ou du moins remplacer

l'ampoule ordinaire par un néon. Mais Eliza adorait ce globe rose de verre taillé, elle ne supportait pas l'idée de le remplacer ou d'y mettre une ampoule qui projetterait une lumière plus froide. *Par pitié, stop*, pria-t-elle, se rappelant un livre où un petit garçon pensait que Dieu vivait dans la lampe de la cuisine, parce que sa mère s'adressait toujours à la lampe en brandissant une cuiller en bois. Eliza n'était pas du genre à menacer Dieu avec une cuiller ou à exiger quoi que ce soit. Elle n'était même pas sûre de croire en Dieu, mais elle ne put s'empêcher de lui demander cette faveur. *Par pitié, faites qu'il me laisse en paix.*

Chapitre 26

Barbara LaFortuny était un des miracles vivants du cours de yoga où elle allait deux fois par semaine, une quinquagénaire dont la force et la souplesse sans effort faisaient l'envie des jeunes femmes au corps et à la tenue impeccables. Elle n'était pas peu fière de son statut : elle était l'un des meilleurs éléments, ce qui allait à l'encontre des idées reçues, mais c'était comme ça. Quand on n'était pas prêt à affronter la vérité sur soi-même, alors on n'était prêt à affronter aucune vérité, et Barbara était consciente de ce trait de son caractère. Elle aimait la compétition, elle aimait gagner.

Pourtant, malgré son art de tenir les poses les plus difficiles, elle était incapable d'accomplir la tâche la plus basique : apaiser son esprit. En cet instant, elle avait la position d'un enfant, son corps était à peu près aussi détendu qu'il pouvait ou devait l'être, mais son esprit galopait, galopait, bien loin de l'agréable pénombre de ce studio situé dans une usine réhabilitée.

– Soyez doux avec votre corps, roucoulait le professeur. Mettez-vous à l'écoute de vos sensations.

Elle essayait, mais tout ce qu'elle entendait, c'était le gargouillis de la caféine dans son cœur. C'était le cours de 9 heures, réservé selon Barbara aux dames oisives et aux étudiants ; qui d'autre était libre le matin, tous les mardis et les jeudis ? Théoriquement, elle appartenait à la première catégorie, mais elle ne se voyait pas ainsi. Barbara était debout depuis six heures, elle avait vérifié ses alertes Google, avait pris un petit déjeuner sain, à base de pain complet fait maison et de beurre d'amande, avait lu le *Times* sur papier, le quotidien local et le *Wall Street Journal* sur Internet.

Barbara n'avait jamais été patiente, et sa personnalité n'avait pas changé depuis qu'elle avait frôlé la mort. Elle pensait parfois que son impatience, son intolérance face aux imbéciles, avait contribué à l'agression. Elle ne cherchait pas d'excuses à ce garçon, l'un des gamins les plus abominables qu'elle ait connus pendant toute sa carrière. Ce garçon était mort à l'intérieur, il avait des yeux ternes, sans lumière. Mais il n'aurait peut-être pas attaqué une enseignante plus patiente, plus indulgente. Barbara l'avait humilié devant ses amis. Et s'il avait explosé sur-le-champ, dans un assaut de colère, elle aurait presque pu comprendre. Mais il l'avait attendue à côté de sa voiture, dans ce parking mal éclairé, il avait bondi, le couteau à la main. Par

chance, il était aussi peu doué pour la violence que pour les études et, prenant le sang qui ruisselait sur son visage pour une blessure mortelle, il l'avait laissée là. Cette agression avait causé plusieurs changements profonds dans la vie de Barbara : une nouvelle motivation, un intérêt pour la nourriture bio et les activités saines, l'étonnant don de la prospérité, qui ne la poussait qu'à mépriser davantage les riches. Mais elle ne l'avait pas rendue plus patiente.

Walter, en revanche, avait de la patience à revendre. Il en avait trop, pensait-elle parfois. Elle se demandait si la prison avait perverti son rapport au temps, s'il comprenait combien les minutes leur étaient comptées. La bureaucratie avait l'agilité d'un trente-tonnes, comme Barbara l'avait appris durant ses années dans l'enseignement public. Il fallait du temps et de l'espace pour lui faire faire demi-tour mais, bon Dieu, Walter n'aurait pas pu être plus nonchalant.

Elle leva la jambe droite derrière elle, la balança pour prendre la pose du pigeon, savourant la souplesse de ses hanches. Certaines femmes plus minces avaient l'air parfaitement constipé.

Ou bien peut-être Walter voulait-il que tout se précipite à la dernière minute, ce qui était vraiment idiot. Elle l'avait dit, la dernière fois qu'ils s'étaient parlé : « Pas de cinéma, Walter. Ça attirerait trop d'attention, et elle foutrait le camp. C'est une petite souris effarouchée. »

Barbara connaissait les petites souris effarouchées. Avant, elle en était une, derrière sa façade sévère. Le matin, elle trottnait jusqu'à sa voiture, craignant de ne pas démarrer, elle entrait dans l'école en trottnant, elle essayait d'enseigner l'histoire à des collégiens qui s'ennuyaient en classe, elle quittait le quartier de Pimlico en trottnant à la fin de la journée, elle se préparait à dîner, inquiète pour les calories, les graisses et le cholestérol. Elle notait les devoirs devant la télévision, et s'y endormait en général. Et c'était la même chose tous les jours.

Puis elle s'était réveillée à l'hôpital, le visage bandé, après avoir perdu douze heures, une demi-journée. Avant même qu'ils n'enlèvent les pansements, elle savait que les réparations – qu'elle ne gratifiait pas du nom de chirurgie – avaient été bâclées. Elle sentait que la cicatrice faisait une bosse, avec de gros points de suture. Aux urgences, ils n'avaient pas pris la peine d'appeler un spécialiste de chirurgie esthétique. Cela aurait pu donner lieu à un autre procès, une corde de plus à son arc, mais l'hôpital s'était empressé d'y remédier, et le résultat n'était pas mal. Sa cicatrice était comme un sourire fantôme, un petit visage réjoui, sur le côté. « Pour Halloween, avait-elle dit un jour à Walter, je pourrais faire les deux masques grecs qui représentent la comédie et la tragédie ».

Pourtant, c'est à ce moment-là, quand elle s'était réveillée,

désorientée, ignorant l'ampleur des dégâts, que Barbara avait compris qu'elle n'avait plus peur. C'était bien avant que l'arrangement conclu par les avocats lui procure l'aisance financière, avant qu'elle sache même ce qui s'était passé. Mais elle avait compris une chose : *Elle n'avait plus peur*. Elle avait failli mourir. Elle n'était pas morte. Il devait y avoir autre chose qu'elle était censée faire.

La première tâche qu'elle avait entreprise était d'en apprendre le maximum sur le gamin qui l'avait défigurée, de le suivre à travers le système. Tuwan Jones avait quatorze ans, c'était un délinquant juvénile, et on ne pouvait les juger comme les adultes, à l'époque. Cela ne posait aucun problème à Barbara, même si elle croyait que son agresseur était irrécupérable. Un parent, un membre de la famille, avait tué ce gosse depuis longtemps. Il avait été envoyé à la Hickey School, où il était devenu grand adepte de l'école buissonnière, il fuguait à la moindre occasion, mais était aussitôt déconcerté par la banlieue environnante, tellement silencieuse et tranquille. Tuwan pouvait sortir de Hickey, mais pas du quartier. Il n'allait jamais beaucoup plus loin que Harford Road, l'artère principale. Ils appelaient Barbara chaque fois qu'il s'enfuyait, par courtoisie et sans doute comme mesure défensive, pour éviter de nouveaux procès. Tuwan n'avait pas l'intention de la pourchasser. Il ne se souvenait même pas d'elle. À seize ans, il avait été libéré de Hickey. À dix-huit, il avait finalement réussi à tuer quelqu'un et il avait été envoyé à la prison de sécurité maximale de Baltimore.

Après une telle expérience, une autre aurait peut-être décidé d'empêcher ce genre de tragédie, d'aider les jeunes avant qu'ils deviennent des agresseurs. Mais Barbara était déjà passée par là, en première ligne, et elle ne croyait pas être du genre à pouvoir changer les gens. Non, elle se focalisa sur la notion de peine de mort. Tuer était mal. Quelqu'un avait essayé de lui ôter la vie et avait échoué. Puisqu'on lui laissait une chance de vivre, elle devait devenir meilleure. Pas forcément plus sympathique, mais plus assurée, plus vigoureuse, même un peu altruiste. Peut-être les détenus du couloir de la mort pouvaient-ils eux aussi devenir meilleurs, si seulement on leur évitait l'exécution.

Et même si le Maryland avait sa dose de détenus intéressants, les meilleurs, ceux dont le dossier méritait vraiment d'être rouvert, avaient déjà tous été pris. Barbara voulait un détenu plus ou moins pour elle seule, elle voulait défendre quelqu'un que personne d'autre n'avait jugé méritant. Elle voulait se charger d'un monstre prétendu et convaincre l'univers que c'était un être humain.

C'est ce qui l'avait guidée vers Walter, dans les années quatre-vingt-dix, à l'époque où aurait dû avoir lieu sa première exécution. Elle ne pouvait pas admettre combien les gens étaient assoiffés de sang,

combien ils souhaitaient le voir mourir. L'homme qu'elle avait vu en photo dans les journaux et sur les esquisses dessinées au tribunal lui semblait doux, résigné. Et puis, il ne se montrait pas immoral en contestant le droit de l'État de Virginie à l'exécuter sur une base juridictionnelle. « Vide juridique », grommelaient les éditoriaux. « Vice de procédure », déploraient les experts. Mais Barbara, ex-prof d'histoire, savait que les frontières des États étaient plus que des tracés arbitraires sur les cartes, elle savait que les États-Unis étaient une union d'*États*, et que si Holly Tackett avait été tuée en Virginie-Occidentale, c'est là que Walter aurait dû être jugé. Ce n'était pas un vice de procédure. C'était le dogme chéri de la plupart des conservateurs, le droit des États à faire leurs propres lois, la volonté de limiter l'ingérence du gouvernement fédéral. Il était hypocrite, de la part de ces mêmes conservateurs, de prétendre que les frontières des États ne comptaient pas lorsqu'ils voulaient tuer quelqu'un.

Elle commença à écrire à Walter. Au début, il avait semblé sceptique. D'autres femmes lui avaient écrit. « Des dingues, lui avait-il dit ensuite. Elles veulent un petit ami. Je ne peux être le petit ami de personne, ici. Elles étaient où, ces femmes-là, quand je cherchais une petite amie ? »

Elle trouvait cela plein d'humour, même intelligent. Avec le temps, elle avait appris des détails de la vie de Walter. Les parents âgés, la froideur du foyer, le mépris constant de son entourage. Elle lui envoya un test de QI et il obtint un résultat au-dessus de la moyenne, même s'il avouait n'avoir jamais été très bon à l'école. Et ils en étaient venus à parler de sexe. Walter dit que sa première expérience avait été avec une fille du coin qui se prostituait avec les hommes dont elle requérait les services. Il allait chez elle faire divers petits boulots, fixer des tringles à rideau, par exemple, ou déplacer des meubles lourds. Mais elle en faisait tellement une tractation commerciale que Walter n'en profitait jamais autant qu'il l'aurait voulu, ça ne comptait pas vraiment. « Par bien des côtés, j'étais vierge », dit-il de l'année où il était parti en cavale. Barbara se rendit compte qu'il avait des idées désespérément embrouillées à propos des femmes et de l'amour.

« Je ne suis plus le même homme, lui dit-il. Si je sortais d'ici... Je ne sais pas. Mais je ne sortirai pas, et je pense que c'est tant mieux. Mais c'est ça que je trouve bizarre. Ils m'ont enfermé, et ça m'a rendu meilleur. Ça m'a même guéri. J'avais besoin d'être enfermé, y a pas de doute. Mais quand ils m'exécuteront, ce n'est pas le Walter d'avant qu'ils vont tuer. Celui qu'ils veulent punir n'existe plus. »

Barbara était la seule personne à être de son avis, apparemment. La Virginie allait tuer un autre Walter que celui d'avant, l'État allait commettre un meurtre au même titre que lui en avait commis un jadis. Des millions avaient été dépensés pour ça, bien plus que si on

avait tout de suite condamné Walter à perpétuité.

Elle s'allongea sur son tapis. Barbara avait attrapé une infection en se servant des tapis du centre, c'est du moins ce qu'elle croyait, et désormais elle apportait le sien, rose vif. C'était le moment du cours qu'elle détestait, le moment où elle était censée faire le vide dans son esprit. Mon esprit ne se vide pas, voulait-elle protester.

Au lieu de quoi elle restait sur le dos, à compter les jours. 25 novembre. Selon son programme, Walter attendrait sa troisième conversation avec Eliza pour formuler sa requête, et Barbara ne savait pas s'il comptait à partir de leur premier entretien tronqué. Il jouirait peut-être de privilèges téléphoniques accrus à mesure que l'exécution s'approcherait, mais quand même... Barbara pensait qu'il aurait mieux fait de tout dire, pour qu'Eliza ait le temps de ruminer la chose.

« Je la connais mieux que toi », avait dit Walter, ce qui était exaspérant. Par certains côtés, il se croyait plus proche de cette femme que de Barbara. *Tu ne connais pas Eliza Benedict*, avait-elle envie de répliquer. *Tu connais une fille qui n'existe plus depuis des années. Et tu ne l'as peut-être même pas connue, en fait.* Barbara n'aimait pas Eliza Benedict et elle aurait voulu pouvoir se passer d'elle. Elle lui avait déplu dès qu'elle l'avait vue se promener dans la rue avec ce chien affreux. Ce qui l'avait surtout irritée, c'était... son calme. Voilà une femme qui n'avait visiblement aucun mal à se détendre. Barbara aurait voulu lui crier : « Un homme va mourir à cause de *votre* déposition. Mais il n'est plus l'homme qui a commis ces crimes. Vous tuez un fantôme, un spectre. Comment faites-vous pour dormir la nuit ? Comment faites-vous pour vous supporter ? Vous voulez probablement qu'il meure, mais aucun tribunal ne le condamnerait à mort pour ce qu'il vous a fait. »

Elle murmura « *Namasté* » mais ne baissa pas la tête devant le professeur. Barbara roula son tapis et courut rejoindre le monde, les muscles assouplis, l'esprit bouillonnant. Quarante-sept jours. Il leur restait quarante-sept jours pour avoir accès au gouverneur et demander une commutation de peine. Quarante-sept jours pour détruire une petite histoire minable qui avait réussi à tenir debout pendant toutes ces années, une cabane branlante construite par une gosse, qui aurait dû s'écrouler depuis longtemps. Quarante-sept jours pour soutirer à Elizabeth Lerner ce qu'elle n'était peut-être même pas conscience d'avoir. C'était comme dans ce film où un gosse se promène avec une collection de timbres valant des millions pendant que les adultes meurent. Et s'il fallait embaucher un hypnotiseur, un professionnel ? Barbara avait besoin de se connecter à Internet, elle avait besoin d'une autre tasse de café, elle avait besoin de voir si Jared Garrett avait répondu à son dernier courrier électronique.

Chapitre 27

Trudy Tackett détestait le mot « privilège ». C'était encore un de ces mots innocents qu'on avait chargé de connotations perfides pour le transformer en insulte. Il désignait à présent une zone confortable située au-dessus du menu fretin, une vie à des hauteurs si stratosphériques qu'on y ignorait jusqu'à l'existence du menu fretin.

Pourtant, Trudy avait toujours su qu'elle avait de la chance, d'avoir sa famille, et l'argent de sa famille. Elle savait que Terry et elle vivaient dans un univers enchanté, où on ne s'inquiétait guère pour l'argent, même quand il fallait payer les études supérieures de quatre enfants. Mais ils n'étaient ni extravagants ni m'as-tu-vu, surtout par rapport à Middleburg. Ils comparaient les prix. Parfois. Et elle n'avait jamais rien considéré comme acquis. C'est cela qui la rendait amère. Elle avait toujours été reconnaissante dans ses prières, conscience de la chance dans laquelle baignait sa vie. Même quand elle avait eu cette série de fausses couches, elle ne s'était pas tournée contre Dieu, n'avait pas demandé *Pourquoi moi ?* Au lendemain de la mort de Holly, elle avait cherché un appui dans l'Église, elle avait prié pour avoir le courage de trouver un sens à tout cela. Le père Trahearne lui avait recommandé le Livre de Job. Ce qui avait marqué le commencement de la fin de la vie de Trudy en tant que bonne catholique.

Mais non, elle n'avait jamais tiré avantage de cet argent, elle ne s'était jamais attendue à un traitement spécial. Trudy avait toujours été vaguement embarrassée par les avantages liés à l'argent, monter en avion la première parce qu'elle voyageait en classe affaires, par exemple. Cela lui semblait un peu gênant. Ses idées commencèrent à changer lorsqu'elle se heurta à un problème que ne pouvait résoudre tout l'argent du monde. Comme Terry et elle ne payaient pas les poursuites contre Walter Bowman, ils n'eurent pas vraiment leur mot à dire. Oh, tout le monde fut très gentil. C'était l'aube – la floraison ? – du mouvement des droits des victimes, avec les associations des Mères contre les chauffeurs alcooliques et des Parents d'enfants assassinés. Trudy n'en doutait pas une seconde, tous, depuis l'adjoint du shérif qui avait découvert le corps de Holly jusqu'au plus petit fonctionnaire du bureau du procureur, tous aimaient Holly presque autant que s'ils l'avaient connue de son vivant. Sa fille était tellement étonnante. Même la mort ne pouvait anéantir son charisme. Par

chance, la famille Tackett s'était très vite mise à la page en matière de vidéo, et ils avaient des heures et des heures de vieilles cassettes VHS de Holly. Ils avaient diffusé un clip lors du réquisitoire, et l'avocat de Walter Bowman s'y était à peine opposé. Même lui, pensait Trudy, avait compris à quel point Holly était extraordinaire. Par la suite, le nouvel avocat, Jefferson Blanding, hélas hyper-compétent, avait affirmé que cette vidéo avait été introduite de manière irrégulière et n'aurait dû être diffusée qu'au moment de la détermination de la peine, pas lors du procès. Rétrospectivement, il aurait mieux valu que Blanding soit l'avocat de Bowman depuis le début. L'incompétence du premier avait causé toutes sortes de problèmes et de retards. Dans un État moins strict que la Virginie, cela aurait pu écarter entièrement la possibilité de la peine de mort.

Le privilège, l'argent. Des choses dont Trudy n'avait jamais cherché à profiter. Jusqu'au jour où une jeune employée de Sussex avait appelé Terry à l'improviste en précisant que c'était elle qui lisait tout le courrier que Walter recevait et envoyait, pour s'assurer que les normes de la prison étaient respectées.

– Y a-t-il une chose particulière que nous devrions savoir ? avait demandé Terry.

– Non, lui avait affirmé l'employée. Il fait attention, il comprend les règles et il ne les enfreint pas. Mais les femmes qui lui écrivent... ça part dans tous les sens. Je veux dire, il n'y a rien d'intéressant pour le moment. Mais ça pourrait changer. On ne sait jamais.

– D'intéressant ?

– Qui est sur sa liste téléphonique, par exemple. S'il croit raisonnablement pouvoir faire appel. Je veux dire, tout ce qu'il discute avec son avocat... en personne ou par téléphone, strictement confidentiel. C'est un droit qu'on ne peut pas lui retirer. Mais quand Walter raconte à d'autres gens ce qu'il prépare, là ce n'est plus protégé.

À l'invitation de Terry, Trudy avait décroché l'autre combiné. Elle eut du mal à ne pas intervenir, pour expliquer à Terry ce qui se passait. *Elle sait quelque chose, elle veut qu'on la paye pour nous révéler ce que nous avons besoin de savoir.* Depuis le meurtre de Holly, Trudy avait appris que, comme sa fille, Terry était dangereusement confiant. Elle devait être vigilante pour deux, jouer la méchante, la cynique.

– Si vous saviez, continuait la femme, les salaires de misère qu'on touche ici. C'est vraiment choquant.

La voix sonnait jeune, mais Trudy pensait que ce devait être quelqu'un de plus âgé, qui avait passé assez de temps au service de l'État pour vouloir faire flèche de tout bois. Cette femme faisait-elle la même proposition aux victimes de tous les détenus du couloir de la mort ? Certes, ce n'était pas une population bien nombreuse, et

comme l'avait appris Trudy, la plupart des victimes étaient aussi pauvres que les criminels. Mais même si cette employée récoltait dix ou vingt dollars par mois auprès de cinq familles, cela finissait par constituer un petit pécule.

– Nous vous remercierons, dit prudemment Terry, pour toute l'aide que vous pourrez nous apporter.

– Et moi je serais ravie de vous aider, dit la femme. Vous pouvez m'écrire, je vous donne mon numéro de boîte postale.

Le premier mois, Terry avait envoyé vingt-cinq dollars, en liquide, en échange de quoi ils avaient reçu un rapport sans grand intérêt. Le mois suivant, il envoya une carte-cadeau American Express de cent dollars, et le rapport était devenu beaucoup plus long. Pourtant, avec les années, les informations restaient maigres. Walter n'était pas aussi bavard que l'employée le leur avait fait croire, même si l'une de ses correspondantes, Barbara LaFortuny, manifestait une indiscretion plus régulière. Et il n'était guère réjouissant d'entendre parler des femmes qui lui adressaient ce qu'on ne peut qualifier que de lettres d'amour. Que se passait-il dans la tête des gens ? Des femmes ? Trudy ne pouvait imaginer que des hommes écrivent des lettres passionnées à des meurtrières.

Il fut plus éprouvant d'apprendre que Walter et Elizabeth avaient échangé du courrier et que ces messages avaient échappé à leur source de renseignement.

– On contrôle de façon aléatoire, s'était-elle défendue lorsqu'ils l'avaient interrogée sur ce manquement. Et sa lettre a pu arriver un jour où je ne travaillais pas. Mais je vous jure qu'il n'a pas envoyé de lettre à Elizabeth Lerner depuis la prison. On l'aurait repéré tout de suite.

– Elle ne s'appelle plus Elizabeth Lerner, avait signalé Terry, en veillant à ne pas offenser leur informatrice, mais désarmé à l'idée de ce que des milliers de dollars n'avaient pu acheter. Elle s'appelle Eliza Benedict, maintenant.

– Oui, et vous l'avez su comment ? Grâce à moi. Vous avez aussi son numéro de téléphone, et si vous le tapez sur un service d'annuaire inversé, ça vous donnera son adresse. Tout ça compte plus qu'une malheureuse lettre qu'elle a envoyée.

Trudy n'était pas d'accord. Mais elle étudiait à présent les dix chiffres. Que dirait-elle, si elle osait les composer ? Les mots « *Comment osez-vous* » lui vinrent à l'esprit. Cela couvrait une multitude de péchés.

Cette formule la fit sursauter et elle ouvrit sa Bible, tenta de trouver la référence, mais elle fut obligée de tricher en ayant recours à Internet. Beaucoup de choses couvraient une multitude de péchés, apparemment. L'amour et la charité. Dans Pierre, il était écrit : « La

charité couvre une multitude de péchés. » Ce n'était pas un passage qui intéressait Trudy aujourd'hui, ni en général. Elle continua à pianoter sur son ordinateur jusqu'à ce qu'elle trouve un site dont l'interprétation lui convenait davantage. Extrait de Jacques, 5,20 : « Celui qui ramènera un pécheur de la voie où il s'était égaré sauvera une âme de la mort et *couvrira une multitude de péchés.* » L'amour pouvait aider un pécheur à se repentir, expliquait le site, mais il ne fallait pas fermer les yeux. Là n'était pas la justice. Peut-être Trudy se trompait-elle d'Église depuis des années, peut-être aurait-elle dû devenir une intégriste pure et dure. Ses parents, tous deux descendants de huguenots français de Charleston, avaient déjà été assez scandalisés par sa conversion au catholicisme lorsqu'elle s'était mariée avec Terry. Si Trudy avait rejoint une Église où les gens se roulaient par terre en parlant dans une langue étrange, ils auraient été tout aussi humiliés par tant de mauvais goût. Ses parents étaient encore en vie, d'une bonne santé déprimante. Déprimante parce que cela signifiait que Trudy était génétiquement programmée pour vivre longtemps.

Comment osez-vous ? À quoi pensez-vous ? Que complotez-vous ? Elle se surprit à composer avec rage les dix chiffres qu'elle avait réussi à mémoriser sans même essayer, à une époque où elle arrivait à peine à se rappeler la raison pour laquelle elle allait d'une pièce vers une autre. Le téléphone sonna, sonna, sonna, sonna. Elle imaginait la maison dans laquelle retentissaient ces sonneries, une maison avec un mari, peut-être des enfants. Une maison heureuse. C'était cela, être privilégié.

Comment ose-t-elle. Comment ose-t-elle.

Chapitre 28

Iso était interdite de sortie. Dans la mesure où c'était la première fois pour elle, c'était aussi la première fois pour Eliza et Peter, qui cherchaient encore comment définir cette punition. Ils l'autorisaient à jouer au football, parce que les transgressions d'Iso ne devaient pas pénaliser toute l'équipe. (L'équipe était plutôt bonne, mais son banc de touche était un peu faible, et l'absence d'Iso pourrait imposer des annulations.) Elle avait le droit de regarder la télévision, mais seulement les émissions choisies par d'autres membres de la famille. Eliza espérait que cela suffirait à tirer Iso de sa chambre, l'obligerait à entrer en contact avec le reste de la maisonnée. Finalement, ils l'avaient privée de son portable et limité son temps d'ordinateur, mais Iso prétendait avoir besoin d'Internet pour ses devoirs, et elle donnait l'impression de dire la vérité.

Donnait l'impression, tout était là. Car Iso, bien que désormais élève-modèle du collège de North Bethesda, avait été surprise à mentir sur ses activités d'après l'école. Elle avait raconté à Eliza qu'elle devait aller en bibliothèque avec une copine, un samedi, pour préparer un travail ; la mère de l'autre fille irait les rechercher et les ramènerait à la maison. Eliza avait vérifié avec l'autre maman, non par méfiance mais par prudence. Si Iso avait commis la moindre erreur, deux jeunes filles risquaient de poireauter devant la bibliothèque au crépuscule. Certes, elles ne couraient pas grand danger dans Bethesda, et auraient quasiment pu rentrer à pied chez les Benedict. Mais Eliza s'en serait voulu de profiter de la disponibilité de l'autre mère.

– En bibliothèque ? (La mère, Carol DeNadio, avait une voix de gorge et un rire chaleureux.) J'aimerais bien que Caitlin ait envie de passer ses samedis après-midis en bibliothèque. Non, je devais les déposer au centre commercial Montgomery.

Prise au dépourvu, gênée et humiliée par la duplicité d'Iso, Eliza bafouilla :

– Ça ne vous paraît pas dangereux ?

– Le Montgomery ? Pas plus dangereux qu'ailleurs. Surtout quand les filles sortent en bande. Iso est très bien élevée, à propos. Je serais ravie si ça déteignait un peu sur Caitlin.

– M-m-m-merci.

– Je suppose que c'est parce qu'elle a vécu en Angleterre. Ou bien vous êtes juste meilleure mère que moi. (Dit avec autodérision.) Mais

sérieusement, j'y dépose Caitlin depuis qu'elle a onze ans. Je lui laisse trois heures, avec des instructions strictes. Elle n'a pas le droit de quitter la galerie marchande, et elle passera un mauvais quart d'heure si elle n'est pas là quand je passe la reprendre. Elle doit garder son portable allumé, et décrocher quand j'appelle. Si elle filtre, elle perd toute sa liberté.

Cela semblait en effet sans danger. Alors pourquoi Iso avait-elle menti ?

– Je pensais que vous ne me donneriez pas la permission, dit Iso, fixant un point du mur de sa chambre, quelque part entre les deux têtes de ses parents. Le mur, comme Iso l'avait voulu, était peint en lavande très pâle.

– Nous ne te la donnerons certainement pas, maintenant, dit Peter. Tu sais ce que nous pensons du mensonge, Iso.

Elle soupira.

– Oui, c'est la chose que nous devons surtout éviter.

Répété comme un perroquet, sur un ton qui frôlait la moquerie, comme si cette obsession de la vérité était ridicule.

– Pourquoi pensais-tu que nous te l'interdirions ? demanda Eliza, réellement intriguée.

– Parce que vous n'arrêtez pas de dire que consommer c'est mal, que plus on achète, plus on augmente son empreinte carbone, et blablabla. Et quand j'ai envie d'aller au McDo, il faut que je me tape tout le sermon sur *Fast Food Nation*, le botulisme et le ver solitaire, etc.

– C'est vrai, acheter pour acheter est une mauvaise habitude, dit Peter. Quant aux hamburgers, je pense que si tu dois en manger un, autant que ce soit vraiment un bon.

– Les vraiment bons, ceux que vous aimez, ils coûtent huit dollars dans les restaurants. Au McDo, j'ai un repas complet pour moins de cinq dollars.

Eliza trouvait amusante cette discussion entre père et fille sur l'économie relative, le coût des valeurs. Peter était prêt à payer la qualité. Iso préférait la quantité. Ce n'était pas si éloigné du travail de Peter, où ils misaient sur l'idée que les gens ayant certaines valeurs seraient attirés par leurs outils d'investissement, même s'ils pouvaient obtenir des résultats plus élevés et plus rapides avec d'autres cabinets.

– Ne nous laissons pas égarer par les hamburgers, dit-elle. Le problème, c'est que tu m'as menti, Iso, et nous ne pouvons pas l'accepter. Tu dois être punie. À propos, si tu m'avais posé la question, je t'aurais sans doute autorisée à aller au centre commercial. Mes propres parents étaient très stricts là-dessus quand j'étais jeune. Ils avaient beaucoup de règles générales sur la façon dont j'avais le droit de passer mon temps, et ça ne me plaisait pas. À présent, il faudrait me payer pour que j'aille au centre commercial sans y être obligée. Mais quand j'avais quatorze ans, je ne rêvais que de ça.

– Ah bon ? Ils étaient stricts, Mamie I et Papy M ?

Eliza ne se rappelait plus comment les initiales de ses parents avaient été associées à leur nom, ni pourquoi.

– Mais il y avait moins de danger quand tu étais jeune, c'est ça ? Tu avais beaucoup plus de liberté.

Ce commentaire d'Iso n'était pas censé être une provocation. Elle répétait simplement ce qu'elle avait entendu ou deviné. *Autrefois on était en sécurité partout.* Non, ce n'était pas une idée qu'elle pouvait avoir attrapée au vol à la maison. Eliza trouvait que la paranoïa actuelle lui offrait une bonne couverture. Elle pouvait veiller sur ses enfants sans que personne ne la trouve bizarre ou sévère.

– Iso, tu es interdite de sortie, déclara Peter. Pour deux semaines.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Plusieurs jours après, ils cherchaient encore la réponse. Iso pouvait-elle promener le chien ? Question délicate. Il était charmant de la voir s'intéresser à Reba et se porter volontaire pour une tâche essentielle, mais c'était aussi inhabituel. « Oui, si tu emmènes Albie », avait décrété Eliza. Iso avait décidé qu'après tout, elle n'avait pas envie de promener le chien. Pouvait-elle téléphoner à une copine, pour ses devoirs ? Seulement si elle appelait depuis la cuisine, à portée d'oreille. Si Albie regardait la télévision et qu'Iso le rejoignait, pouvait-elle au moins mentionner qu'il y avait sans doute une émission meilleure sur une autre chaîne ? Non. Parce qu'Albie céderait toujours.

C'est vrai, Albie était un téléspectateur sans aucune discrimination. C'était aujourd'hui un dimanche gris et pluvieux, à la fois humide et froid. Peter était allé à son bureau, et Eliza était coincée à la maison avec les enfants. C'était le problème d'avoir interdit Iso de sortie. Il fallait rester avec elle. En début d'après-midi, ils se retrouvèrent tous les trois dans le salon, à se regarder avec méfiance. Un jeu de société ? Pas moyen de se mettre d'accord. Un puzzle ? Iso refusait une activité aussi nulle. Des livres ? Même Albie eut l'air épouvanté. Eliza attrapa la télécommande et alluma la seule chaîne qu'elle appréciait vraiment, TCM. Si elle avait pu composer son bouquet satellite idéal, il n'y aurait eu que TCM et peut-être AMC, même si elle détestait la façon dont cette deuxième chaîne tronçonnait les films pour y insérer des publicités.

Des montagnes embrumées, visiblement en carton-pâte, apparurent à l'écran. Gene Kelly, Van Johnson...

– Oh, c'est Brigadoon ! s'exclama Eliza. C'est un film formidable.

Albie, qui aurait probablement regardé la mire sans se plaindre, grimpa sur le canapé et se blottit contre sa mère. Eliza s'efforça de ne pas manifester le bonheur que cela lui inspirait. Iso resta étendue par terre, en marmonnant « C'est nul, c'est nul ». Mais Gene Kelly finit par retenir son attention.

– Je ne comprends pas, dit Albie. Comment fait cette ville pour dormir pendant cent ans ?

– C'est magique, dit Eliza.

– Mais le drôle de bonhomme a dit qu'ils avaient obtenu une promesse de Dieu. Dieu fait de la magie ?

Grande question. Eliza et Peter n'avaient pas donné à leurs enfants une éducation très religieuse. Si elle avait écouté ce que lui dictait sa franchise, Eliza aurait répondu : « Oui, la religion et la magie, c'est à peu près la même chose. » Mais elle imaginait Albie transmettant cette philosophie à l'école, et les conséquences que cela aurait. Elle répondit donc :

– Dieu est toujours perçu comme une entité toute-puissante, quelle que soit la religion.

– Ça ne ressemble pas vraiment à l'Écosse, se plaignit Iso. (Elle parlait en connaissance de cause. La famille avait parcouru les Highlands en voiture, l'été précédent.) Ça n'a pas l'air vrai.

Elle avait raison, et Eliza ne retrouvait pas la malice habituelle de Gene Kelly, ce petit sourire narquois qu'il avait dans la plupart de ses rôles. Ici, il n'était que romantique, tandis que Van Johnson était le débauché sarcastique. Le film n'en était pas moins merveilleux et tellement romantique. Excepté, bien sûr, le personnage de Harry Beaton, qui voyait sa bien-aimée en épouser un autre, tout en sachant qu'il devait rester à Brigadoon, sans quoi le village périrait. Mais que pouvait faire un Harry Beaton ? Il n'avait vraiment pas de chance.

Eliza perdit toute sympathie pour Harry Beaton lorsqu'il s'en prit à son bien-aimée pendant le mariage, en lançant : « Ma seule faute, c'est de t'aimer trop. »

Bien sûr, tout finissait bien, du moins pour Gene Kelly et Cyd Charisse. Mais pour les autres Brigadooniens – Brigadoonois ? – qui ne rencontraient pas leur bien-aimé(e) dans le petit village, ou qui n'aimaient pas forcément avec une férocité suffisante pour réveiller une ville endormie pour un siècle ? Que se passerait-il au fil des années, à mesure que les unions consanguines se multiplieraient ?

Un téléphone sonna. Celui qui se trouvait dans la chambre d'Eliza.

– Le téléphone de sécurité ! cria Albie, ravi d'être là pour entendre le mystérieux instrument en action.

Si elle avait suivi son instinct, Eliza aurait laissé sonner, mais à présent elle allait devoir décrocher, refuser l'appel de Walter et dire aux enfants que c'était juste un test, comme les alertes-incendie. Au cas où une véritable urgence...

Et tandis qu'Eliza se dirigeait vers l'escalier, elle se souvint qu'Iso n'était pas la seule menteuse de la famille.

Lorsqu'elle atteignit le téléphone, il ne sonnait plus. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : quatorze heures, un dimanche. Walter n'aurait sans doute pas pu enfreindre les règles, pas aussi vite. Avec le temps, elle

imaginait qu'il pourrait devenir désinvolte, oublier ce qu'il était censé faire, ou ne plus s'en soucier. Mais pas dès son troisième appel. Faux numéro ? Comment le savoir sans répondre ? Pourquoi raccrocher ?

– Je pensais que ce serait le ministère de la Sécurité intérieure, dit Albie, songeur. Je pensais qu'on allait nous donner l'ordre d'évacuer. Ça, au moins, ç'aurait été amusant.

– Je pense que nous pourrions trouver quelque chose de presque aussi amusant à faire, suggéra Eliza.

Ils passèrent l'après-midi à préparer des petits gâteaux, en s'attachant beaucoup à la décoration. Même Iso, privée de télévision, participa, et Peter s'y mit lui aussi. Ils se coupèrent l'appétit en se gavant de chantilly, de fruits confits et de glaçage. Après quoi ils décidèrent d'aller chez Five Guys pour manger des hamburgers et des frites, pas loin de ce fameux centre commercial qui avait coûté à Iso sa liberté. Eliza vit Iso tourner un regard méfiant vers cet endroit, comme s'il était la source de ses ennuis. En un sens, elle avait raison. Qu'il s'agisse du fruit défendu, du Roy Rogers de la Route 40, ou de Bonnie Jean, promise à un autre dans un village où il n'y avait aucune chance de rencontrer un visage neuf, et aucun risque de voir disparaître un jour l'amour de sa vie, en fin de compte, c'était toujours le désir qui nous éloignait du droit chemin, l'envie de posséder quelque chose ou quelqu'un qui nous était interdit.

La punition d'Iso devait se terminer le lendemain, et Eliza se surprit à souhaiter qu'elle commette une nouvelle infraction dans les heures qui restaient, afin de lui imposer une semaine de plus avec sa famille. N'avait-elle pas remarqué à quel point ils s'étaient amusés ? N'avait-elle pas encore mal aux côtes d'avoir tant ri en voyant son père faire l'imbécile avec le glaçage, portée par ces blagues familiales qui avaient duré tout le repas, puis chez Rita's, comme s'il n'y avait pas tous ces gâteaux qui les attendaient à la maison ? Ce soir-là, alors qu'elle le bordait, Albie dit : « On pourrait faire ça tous les dimanches ? Des gâteaux, Five Guys et Rita's ? » Elle comprit. Elle éprouvait la même chose. Mais contrairement à Albie, elle savait combien il est difficile de répéter une journée parfaite. N'était-ce pas justement le scénario d'un autre film encore ?

Dans sa chambre, elle sortit le portable d'Iso de la table de chevet. Le lendemain, au petit déjeuner, elle devrait le lui rendre, et à nouveau un mur se dresserait, séparant Iso du reste de la famille.

Le téléphone sonna, mais pas celui qu'elle avait à la main, celui qui trônait seul, dédié à un seul correspondant, un correspondant à qui l'on avait bien dit de ne jamais appeler le week-end ou le soir. Il sonna une fois, deux fois, puis se tut, comme quelqu'un qui lui aurait tapoté le dos avant de s'enfuir.

QUATRIÈME PARTIE

WHO'S ZOOMIN' WHO ? 5

(« Qui regarde qui ? »)

Chapitre 29

Barbara LaFortuny était garée devant la gare de Baltimore, dans la file réservée à ceux qui attendaient, et elle contemplait distraitement l'immense statue d'homme/femme au cœur lumineux violet. Ce cœur suscitait diverses associations d'idées : la guerre, les honneurs accordés aux braves, la boutique Purple Heart qui vendait des vêtements d'occasion au profit d'œuvres caritatives. Quand elle avait commencé à enseigner, la pire insulte qu'un enfant pouvait adresser à un autre était qu'il s'habillait dans ce magasin.

Mais la statue finit par lui évoquer Walter et elle, leur intersection à eux. Ils étaient maintenant tellement proches qu'ils se disputaient même comme un vieux couple. Walter avait l'art de l'exaspérer comme personne d'autre en ce bas monde. Il était dissimulateur, et en plus il voulait tout contrôler, ce qui était assez culotté de la part d'un homme qui ne contrôlait plus rien dans son existence, étant dans le couloir de la mort. Chaque fois qu'il faisait un projet, systématiquement, il changeait d'avis tout à coup. Il avait d'abord dit : « Allons-y doucement, pas de précipitation, de toute façon elle viendra me voir et c'est là que je l'appâterai. » Maintenant, il avait décidé de façon tout aussi arbitraire de sauter plusieurs étapes, comme ça, sans explication.

Pourtant, Barbara avait déjà déclenché le plan B, sur l'insistance de Walter, et on ne pouvait plus revenir en arrière. Elle se retrouvait donc garée devant Pennsylvania Station par une belle journée d'octobre, à attendre le train de Philadelphie. Elle fronça les sourcils à l'intention d'une automobiliste arrêtée sur la voie réservée à la dépose passagers, qui était clairement signalée, ignorant la colonne de voitures qui s'accumulait derrière elle, les problèmes en chaîne qu'elle causait. Elle aurait dû être dans la file d'attente, comme Barbara, ou sur le parking. Barbara avait en horreur les gens qui ne suivaient pas les règles. Elle donna un petit coup de klaxon, pour attirer l'attention de l'automobiliste, mais la femme avait visiblement l'art de faire abstraction du monde qui l'entourait. Barbara quitta sa voiture, s'avança et frappa à la vitre, obligeant la femme à la baisser et à prendre conscience de sa présence.

- Vous êtes dans la mauvaise file, dit-elle à la conductrice.
- Je m'y suis engagée par erreur, je ne suis là que pour une minute, répondit la femme. Les gens peuvent encore me doubler.

– Ce n'est pas si facile, et ça bouchonne derrière vous jusque dans St. Paul Street. Vous n'avez qu'à faire le tour et vous serez dans la bonne file d'attente.

– Vous travaillez ici ?

Barbara n'était pas du genre à se laisser démonter par des questions hors de propos. Il n'était pas nécessaire de travailler quelque part pour vouloir faire respecter l'ordre et la politesse.

– Vous devriez vraiment vous garer ailleurs.

– Et vous, vous devriez vous mêler de vos affaires.

Barbara enleva ses lunettes de soleil, ce qui lui permit non seulement d'établir un contact oculaire, mais aussi d'exhiber sa cicatrice, ce sourire fantôme. Elle ne croyait pas que cela lui donnerait l'air dur à cuir ou intimidant. Mais elle pensait annoncer ainsi qu'elle avait vécu, qu'elle connaissait des choses que les autres ignoraient.

– Je suis sûre que vous vous croyez à part, que vous avez toutes les raisons possibles d'agir comme vous le faites. Mais à vous seule, vous importunez beaucoup de gens, et ça, vous ne pourrez jamais le justifier. Votre présence dans cette file est-elle une question de vie ou de mort ? Quelqu'un souffrira-t-il si vous vous garez comme tout le monde, sans faire d'histoire ?

Alors même que Barbara parlait, des voitures contournaient l'obstacle en klaxonnant et en criant, les conducteurs semblaient exaspérés. Ils mettaient ces deux femmes dans le même sac, comme si Barbara était une des causes de leur problème. Mais maintenant qu'elles en étaient venues à s'affronter, l'orgueil entraînait en jeu. C'est l'orgueil – celui d'un autre – qui avait failli tuer Barbara. Pourtant, elle ne pouvait reculer.

– Je vais noter votre numéro d'immatriculation, dit-elle. Et porter plainte. Vous saviez qu'on peut faire ça ? Porter plainte auprès des autorités au sujet du mauvais comportement d'autres automobilistes ?

Elle se demanda si cette menace avait des chances d'être vraie. Elle aurait dû l'être, et cela suffisait.

La femme lança à Barbara un regard mauvais, redémarra et partit brusquement, au risque de lui écraser le pied. On aurait pu penser que les voitures jusque-là bloquées derrière auraient manifesté leur gratitude à celle qui avait mis fin à l'embouteillage, mais elles se contentèrent de foncer avec rage pour aller déposer leurs passagers, sans le moins du monde saluer les efforts de Barbara en leur faveur. Elle repartit vers sa voiture bien rangée, mais avant d'avoir pu ouvrir la portière, elle vit son visiteur sortir de la gare, un homme incolore, effacé, en veste de sport et feutre mou. Elle le reconnut à son manque d'assurance, au regard hésitant de celui qui est accueilli par quelqu'un qu'il ne connaît pas vraiment. Elle agita le bras et lui fit signe de loin.

– Miss LaFortuny ? demanda-t-il.

– Mr Garrett, dit-elle en lui serrant la main. Je suis une de vos fans !

Ça, c'était un mensonge. Elle les collectionnait, aujourd'hui. Walter et elle considéraient le livre de Garrett comme une blague, comme un tissu d'âneries. Mais bien utilisé, cet homme pourrait s'avérer utile, et ce serait un bon tour à lui jouer.

– Vous avez fait bon voyage ? demanda-t-elle.

– Rien à signaler. J'imagine que c'est ce qu'on peut souhaiter de mieux. Je ne peux pas croire que cette ligne de train soit subventionnée par le gouvernement.

Elle savait qu'elle ne devait pas discuter avec lui, mais elle détestait ce genre de critique automatique.

– Je pense que la compagnie Amtrak gagne de l'argent avec les lignes du Nord-Est. Et puis, ce qu'il faut à notre pays, c'est plus de chemins de fer, pas moins.

– Les housses étaient déchirées sur la moitié des sièges, dit-il. Et il n'y avait pas de café dans la voiture restaurant.

– Vous voulez un café ? Il y a un Starbucks à cent mètres...

– Non, merci. Je trouve juste ça scandaleux sur le principe.

Voilà donc comment la journée allait se passer.

Ils montèrent en voiture et elle l'emmena voir l'ancien quartier des Lerner. Elle entra dans le parc d'État, puis revint dans le quartier désormais plutôt décrépit où vivait jadis Maude Parrish. Il prétendait avoir déjà vu ces lieux, mais Barbara en doutait. Selon Walter, Garrett était un paresseux, qui se contentait de venir au tribunal et de lire les rapports officiels, sans jamais prendre aucune initiative. Par exemple, il n'avait jamais parlé à la sœur de Walter, il n'avait même pas essayé. (Heureusement, vu ses sentiments envers son frère, pourtant ça n'aurait pas été difficile de la contacter.) Garrett n'avait pas fait d'effort particulier pour rencontrer Walter ou son avocat. Ainsi, il n'avait pas eu à affronter toutes les contradictions gênantes. Bien avant l'ère d'Internet et des blogs, Jared Garrett avait eu l'absence de curiosité du fainéant qui ne veut pas se donner le mal de confronter ses théories aux faits. Il tenait maintenant un blog sur les affaires classées, où il proposait à contrecœur les hypothèses les plus farfelues. Sa grammaire était douteuse et, autant que Barbara puisse en juger, il ne prenait même pas la peine de vérifier l'orthographe, les trois quarts du temps.

Ils s'arrêtèrent à Clarksville pour un déjeuner tardif. Ils n'étaient qu'à quelques kilomètres de là où habitaient les Lerner. Elle se demandait si Garrett avait recueilli ces informations accessibles par le biais du cadastre.

– Un restau végétarien ? se désola-t-il en étudiant le menu.

– Vous ne vous en rendez pas compte. Je mangeais déjà ici avant que le cuisinier change et je me suis aperçue que la plupart des

entrées que j'aimais étaient végétariennes.

Il commanda le chili, que Barbara trouvait absolument délicieux, mais il semblait déprimé à la perspective de devoir se passer de viande. Il ne devait pas être beaucoup plus âgé qu'elle, mais il avait une bedaine grosse comme une boule de bowling et une pâleur malsaine. Pourquoi les gens malmenaient-ils leur corps à ce point-là ? Barbara savait bien qu'elle avait l'énorme avantage des loisirs, qu'il était facile pour elle d'aller au cours de yoga, de faire ses courses chez les producteurs et de choisir des restaurants sains, mais cet homme s'efforçait visiblement de prendre soin de lui. Elle pensa à Walter, qui avait bien du mal à conserver la santé en prison. Elle lui avait envoyé des livres présentant les bases du yoga et il avait adopté un régime sans viande malgré les protestations des autorités de la prison, qui ne respectaient les spécificités alimentaires que pour des raisons religieuses ou médicales. « Très bien, avait dit Walter. Je suis musulman désormais. Servez-moi les menus végétariens que vous apportez pour eux. »

– Miss LaFortuny...

– Barbara.

– Je ne voudrais pas être impoli et je suis sûre que vos intentions sont bonnes, mais quand vous m'avez contacté en disant que vous aviez des informations importantes à me communiquer, je m'attendais à mieux qu'à une visite guidée d'endroits que j'ai vus il y a plus de vingt ans.

– Tout change avec le temps. Je pensais que ça pourrait vous aider de revenir sur les lieux, pour les voir d'un œil neuf.

– Ça m'aiderait si j'écrivais sur l'affaire Walter Bowman, mais ce n'est pas le cas. Désormais je me consacre aux affaires classées.

– Il y a des gens qui pensent pouvoir rattacher à Walter Bowman plusieurs affaires classées.

– Oui, et je suis de ceux-là. Mais à moins que Walter ne veuille accorder une interview avant son exécution...

Elle prit une bouchée de sa quesadilla de maïs et une gorgée de thé.

– Ce n'est pas impossible. Walter parle beaucoup, en ce moment.

– À d'autres journalistes ?

Elle se retint de sourire en entendant Garrett se prétendre journaliste. Il était comptable dans la fonction publique et n'avait pas publié de livre depuis au moins quinze ans. Il n'avait aucun titre qui ne soit pas épuisé.

– Non, pas à d'autres journalistes. (Elle baissa la voix.) À elle. Elizabeth Lerner.

Elle fut ravie de le voir sursauter.

– Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

– Il ne me raconte pas tout. Je sais simplement qu'il l'a ajoutée à sa liste de correspondants téléphoniques et qu'ils se parlent régulièrement.

– J'ai toujours pensé, et dit, que leurs rapports étaient bien plus complexes qu'on ne voulait l'admettre. Les gens m'ont pris à partie, mais elle aurait pu s'échapper plus d'une fois.

Barbara était presque mal à l'aise. Mettre en branle l'imagination sordide de Jared Garrett, c'était comme taquiner un animal ou un petit enfant. Trop facile pour être équitable. Et en toute honnêteté, elle ne voulait pas faire de mal à cette femme, mais elle était leur seul espoir. Pour sauver une vie, pour éviter une terrible erreur judiciaire, tout était permis. Elizabeth Lerner n'avait pas à avoir honte de quoi que ce soit. Sauf si elle laissait mourir Walter, ce qui ferait d'elle une meurtrière, une criminelle de sang-froid, pire que n'importe quel détenu dans le couloir de la mort.

– Et vous connaissez son adresse, son numéro de téléphone ? Vous croyez qu'elle me parlerait ?

– Non, dit Barbara, soulagée d'être de retour dans le monde familier de la franchise brutale. Enfin, Walter a son numéro, mais ça ne signifie pas que je l'aie. (Encore un mensonge innocent.) Et je ne pense pas qu'elle vous parlerait, parce qu'elle tient à garder le secret sur sa nouvelle vie, sur son passé. Si Walter disparaît, peut-être...

– Si ? Je pensais que ça ne faisait aucun doute.

– Je pense qu'il est important de garder cette possibilité à l'esprit. Il n'est pas interdit d'espérer.

– Elizabeth Lerner ! (Il secoua la tête comme s'il avait vu une célébrité, mais une célébrité qu'il n'admirait pas spécialement.) Ses parents ont menacé de me poursuivre en diffamation. Ils ont même évoqué l'éventualité d'une injonction à mon encontre.

– Ils étaient ses parents, dit Barbara. Ils voulaient la protéger, naturellement.

– Vous avez des enfants ?

– Non, je ne me suis jamais mariée. Même s'il ne faut pas nécessairement un mari pour avoir des gosses. Mais je n'aime pas beaucoup les enfants.

– Vous n'étiez pas enseignante ? Enfin, je sais que vous avez eu une histoire épouvantable avec un étudiant, mais avant ça, vous les aimiez ?

– Je ne me souviens pas, mais... Non, je ne crois pas. J'aimais les matières que j'enseignais, l'histoire et les institutions politiques. Elles me semblaient importantes, et je voulais faire partager mon savoir. Mais ce n'est pas l'amour des enfants qui m'a poussée vers l'enseignement. J'acceptais les enfants comme une condition nécessaire. Et vous ?

- Moi ? Je n’ai jamais été prof.
- Vous avez des enfants ?
- Non. Ma femme et moi... ça ne s’est pas trouvé comme ça, et nous l’avons accepté. La volonté de Dieu, comme on dit.
- Vous n’avez pas voulu adopter ?
- Il baissa la voix, même s’il n’y avait personne d’autre dans le restaurant.
- Non, jamais. Quand on fait ce que je fais, on en apprend de belles.
- Que voulez-vous dire ?
- Sur l’adoption. Et le crime. Ces gosses sont brisés.
- Oh, c’est ridicule. Il n’y a pas de chiffres qui permettent de le confirmer. Le couloir de la mort est plein d’hommes qui ont été élevés par leurs parents biologiques. Bien souvent, ce sont leurs parents biologiques qui les ont frappés ou qui ont abusé d’eux. Certains des hommes que j’ai rencontrés s’en seraient mieux sortis s’ils avaient été adoptés.
- Vous pensez que c’est une excuse pour ne pas exécuter quelqu’un, le fait qu’il ait eu des parents minables ?
- Oui, c’est ce que je crois. Mais de toute façon, je pense que rien n’autorise l’État à tuer. Si tuer est un crime, c’en est un dans tous les cas. Si un individu n’a pas le droit d’en tuer un autre, alors l’État non plus. L’État ne vole pas les voleurs...
- Il confisque de l’argent. Il prélève des amendes.
- Ce n’est pas la même chose. L’État ne viole pas les violeurs. Pourquoi est-ce seulement dans le cas de l’homicide, et d’un type particulier d’homicide, que nous exigeons ce type de justice ?
- Walter Bowman a fait des choses assez horribles.
- Oui. Il serait le premier à le reconnaître. Et il admet qu’il a mérité de passer toute sa vie en prison, sans espoir de libération.
- Jared avait laissé de côté le chili pour picorer le pain de maïs qui l’accompagnait.
- Écoutez, je ne peux rien vous promettre, dit Barbara. Mais il est possible que Walter vous accorde une interview. Walter *et* Elizabeth. Mais il faudra être patient.
- Qui dit que je peux vous faire confiance ? Qui me dit que vous savez même où se trouve Elizabeth Lerner ?
- Je vous montrerai après le déjeuner.

Chapitre 30

– Alors, quoi de neuf ? demanda Walter à Eliza.

C'était une question naturelle. Tellement naturelle qu'elle semblait encore plus contre-nature.

Elle fut tentée de lui raconter leur dimanche idéal. Bien sûr, elle ne le ferait pas. Elle ne parlerait pas de ses enfants à Walter, jamais, et jusque-là, il avait eu l'intelligence de ne pas poser de question à leur sujet. Et puis il aurait été cruel d'évoquer son bonheur à elle. C'est là ce qui était tentant, bien sûr. Ça aurait été une façon de dire, indirectement : « Je suis où je suis, j'ai ce que j'ai, parce qu'au fond je suis quelqu'un de bien. Tu es où tu es parce que tu es mauvais. Ce n'est pas parce que tu m'as entraînée dans ta vie pendant près de quarante jours que je suis mauvaise, moi aussi. »

Mais le plus urgent était d'avoir cette conversation avec quelqu'un, avec n'importe qui. Elle avait essayé d'en discuter avec Peter, mais le meilleur des maris n'était malgré tout qu'un homme, qui n'était pas du genre à s'emballer pour une journée passée à regarder la télé et à faire des gâteaux. Vonnie ne supportait pas ce genre d'effusions, et la propre mère d'Eliza finissait toujours par évoquer ses difficultés avec Vonnie quand Eliza lui confiait ses problèmes avec Iso. Quant aux amies... elle n'en avait pas encore retrouvé. Les gens étaient sympathiques, mais semblaient la trouver réservée. C'était d'autant plus curieux qu'à Londres, Eliza passait pour l'Américaine exubérante dans toute sa splendeur, alors qu'à présent, ses compatriotes la déclaraient froide, détachée. Ou bien elle ne s'était peut-être encore fait aucun ami parmi les parents des camarades de classe d'Iso, où Eliza devait être connue comme la mère de la responsable des brimades invisibles. Rétrospectivement, elle aurait peut-être dû laisser filer le mensonge d'Iso afin de pouvoir former une alliance avec cette mère qui semblait très amicale.

Et voilà Walter, qui la connaissait presque mieux que quiconque. À l'exception de ses parents et de Vonnie, il ne restait dans sa vie personne qui l'appelait Elizabeth. Elle se rappelait les formulaires à remplir pour sa nouvelle école, à seize ans.

– Pourquoi je ne peux pas changer de nom ? avait-elle demandé à ses parents.

– Légalement ? J'imagine que ça pourrait se faire, avait répondu son père.

– Non, je veux dire, juste en changer, me faire appeler autrement.

– La bureaucratie est la bureaucratie, avait répliqué sa mère. Ton nom doit correspondre avec celui qui figure sur ton acte de naissance, sinon tu ne pourras pas t'inscrire.

– Mais je pourrais l'abrégé, faire comme si c'était un autre, ou bien utiliser mon deuxième prénom.

– Bien sûr, avait acquiescé sa mère.

Pour l'état civil, elle s'appelait Elizabeth Hortense, comme sa grand-mère maternelle. Elizabeth Hortense Babington vivait dans les quartiers nord de Baltimore, assez près du temple quaker pour aller à pied assister aux offices. En fait, elle allait partout à pied et n'avait même pas de voiture ; quand la distance était trop grande, elle prenait un taxi. Si ce n'avait pas été leur grand-mère, Elizabeth et Vonnie l'auraient sans doute crue folle, cette vieille dame mince, tout de noir vêtue, aux longs cheveux laineux, qui arpentait les rues de la ville comme si elle vivait hors du temps, hors de l'espace. Elizabeth avait toujours été fière de porter son prénom, tandis que Vonnie n'appréciait guère d'avoir été baptisée en hommage à leur grand-mère paternelle, Yvonne Estelle. C'était horrible d'abrégé l'élégant prénom de sa grand-mère, un peu comme de découper un robe de mariée pour en faire des draps. Mais cela offrait tant de possibilités : Liz, Lizzie, Beth, Betsy, Bette, Bets... Eliza ! Dans cette version-là, elle gardait le maximum de syllabes de son vrai prénom, mais cela sonnait assez différemment pour que personne ne fasse le rapprochement. C'était Elizabeth Lerner qui avait été enlevée dans un autre comté. Eliza – prononcé « El-aïe-za » – Lerner était la nouvelle au lycée.

Elle avait donc amputé son prénom du « -beth » final et ne l'avait jamais regretté.

– Ma vie est très ordinaire, dit-elle à Walter. Il n'y a pas grand-chose à raconter.

– Pareil pour moi, dit-il en riant. Mais j'imagine que c'est un bien, dans ton cas. Tu t'es créée une jolie petite vie.

– Ce n'est pas ce que tu disais dans ta lettre.

– Comment ça ? (Il était intrigué, presque blessé.)

– Tu disais que tu t'attendais à mieux.

– Non, rectifia Walter. Je disais que ce n'était pas ce que j'envisageais pour toi.

Elle ne pouvait plus contester la formulation, elle avait détruit sa lettre. Mais elle pouvait contester le sens.

– C'était sous-entendu. Tu t'attendais à ce que j'aie une vie professionnelle.

– Non, je ne crois pas, dit Walter. Sans vouloir te froisser... (Elle se prépara à l'insulte qui allait inévitablement suivre.) ...tu n'aimais pas les enfants. Tu n'arrêtais pas de me montrer ceux qui étaient sales, de

te plaindre de ceux qui hurlaient.

– Ah oui ?

Elle avait quinze ans. Elle ne se rappelait pas avoir eu la moindre opinion sur les enfants en général, mais elle n'avait pas non plus envisagé une carrière. Son seul but était... de devenir adulte. Ce qui, dans sa tête, signifiait devenir une sorte de Madonna, se serrer avec une copine dans un vieil appartement où le téléphone était recouvert de fourrure rose et de coquillages, et où il y avait assez d'argent pour s'offrir des pizzas à emporter, mais pas forcément grand-chose d'autre. Plus tard, à la fac, elle était le genre d'étudiante qui redoutait la question : « Tu veux travailler sur quoi ? », non parce que c'était un cliché, mais parce qu'elle n'avait pu y répondre que très tard, lorsqu'elle s'était mise à étudier la littérature pour enfants, dans l'idée de devenir bibliothécaire. Même alors, elle n'avait pas choisi une carrière. Elle avait été attirée par la littérature enfantine parce que cela lui donnait une excuse pour relire des contes de fées, les livres qu'elle avait adorés étant petite, *Fugue au Métropolitain* ou *Dieu, tu es là ? c'est moi, Margaret*. Mais ce travail l'avait passionnée comme rien ne l'avait encore fait... et comme plus rien d'autre ne l'avait passionnée par la suite. Elle avait commencé une thèse à Houston, mais elle avait abandonné dès qu'elle était tombée enceinte d'Iso.

– On n'aime pas les enfants, quand on est encore enfant, dit-elle.

– Tu te souviens, quand on a visité Luray Caverns ?

– Oui.

En fait, la réponse était un peu plus compliquée. Le temps passé avec Walter existait dans un curieux recoin de son cerveau, qui n'était ni mémoire ni oubli. C'était comme une histoire concernant quelqu'un d'autre, racontée en grand détail et si souvent qu'elle la connaissait par cœur. Comme les *Trois Petits Cochons*, *L'Enfant qui criait au loup*, *Le Petit Chaperon rouge*, un de ces contes de Grimm remplis de détails terrifiants – les maisons qui s'écroulent, les animaux dévorés, le chaperon et la mère-grand sortant du ventre ouvert du loup –, rendus supportables par leur fin heureuse.

– Ce jour-là, j'ai essayé de t'abandonner.

– Non !

– J'y ai pensé. Il y avait un groupe d'écoliers, à peine plus jeunes que toi, et ils étaient bruyants, turbulents, et je me suis dit : je n'ai qu'à reculer, elle se mettra à leur parler, et dès qu'elle aura la tête ailleurs, je foncerai vers le parking et je m'en irai.

Elle pleurait, aussi silencieusement que possible, résolue à ce qu'il ne l'entende pas.

– Je ne te crois pas.

– C'est compréhensible. Évidemment, j'ai l'air de me disculper. Tu sais, ce que j'ai fait, de t'enlever, c'était vraiment stupide. Si j'avais eu

un moment pour y réfléchir, je me serais rendu compte que tu ne savais rien, que tu ne pouvais pas me faire de mal. Je me suis dit : « *Il faut que je la tue. Elle est au mauvais endroit au mauvais moment.* » Mais écoute, quoi que tu penses de moi, quoi que la loi dise au sujet de la préméditation et du premier degré, je n'ai jamais *prévu* de tuer personne. C'est arrivé, oui, mais quand j'étais dans un état second. Je ne m'en souvenais même pas vraiment, après.

– Walter... Ce n'est pas le genre de conversation que je peux avoir avec toi.

– Je suis désolé, j'essaye juste d'expliquer pourquoi je n'aurais pas pu te faire de mal.

– Walter, tu m'as fait plus que du mal. Tu m'as violée. Ce qui aurait été épouvantable, quelles que soient les circonstances, mais en plus j'ai dû subir le viol tout en imaginant que tu me tuerais ensuite, comme Maude.

– Je ne t'ai jamais dit ce que j'avais fait.

– Je t'ai rencontré à côté d'une tombe. J'ai deviné ce qui s'était passé. Et puis il y a eu Holly...

Il soupira, l'éternel incompris.

– Je n'ai pas tué Holly. Et le pire, c'est que tu le sais. Tu le sais depuis toujours, mais les gens ont voulu te prouver le contraire, en affirmant que c'était impossible.

– Arrête.

– Je suis désolé. Je ne voulais pas te bouleverser, Elizabeth. Mais si nous ne pouvons pas parler franchement de ce qui s'est passé ce soir-là, entre nous...

– Je n'ai rien vu, je n'étais pas avec vous deux

Un long silence.

– Tu es bouleversée, c'est clair, et c'est la dernière chose que je voulais faire. Honnêtement. Où en étions-nous ? On parlait de toi en tant que mère. Comme je disais, je pensais que ça ne t'intéressait pas beaucoup. C'est tout ce que je voulais dire, quand je t'ai écrit. Je ne dénigrais pas ce que tu fais. Je pensais juste que ce n'était pas ce que tu désirais.

– Tu ne me connais pas, Walter.

– Là, tu me fais de la peine, Elizabeth. Oui, je t'ai fait du mal. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute, je t'ai tourmentée, et je regrette de ne pas avoir eu à rendre des comptes sur ce point. D'ailleurs, ce n'est pas ma faute. (Il avait raison. Avec ses parents, elle avait demandé que Walter ne soit pas poursuivi pour viol, et après négociation il n'avait été accusé que d'enlèvement, crime négligeable par rapport à tout le reste, quelques années de prison ajoutées à une peine de perpétuité qui n'aurait pas dû durer aussi longtemps.) Et je ne sais pas tout de toi, c'est vrai, mais toi, est-ce que tu me connais ? Peux-tu comprendre

que j'ai changé, que je me crois tenu d'expier auprès de ceux à qui j'ai fait du mal ?

Elle pensa qu'elle devrait lui présenter des excuses. Puis elle se sentit furieuse, d'avoir été mise en position de penser, même un instant, qu'elle devait des excuses à Walter Bowman.

– Elizabeth, j'aimerais pouvoir dire tout ça face-à-face, pour que tu voies mes remords. De toute évidence, je n'arrive pas à te convaincre par téléphone. Mais si je te regardais dans les yeux, je pense que tu verrais que je suis un autre homme.

– Je ne crois pas...

– Si je pouvais te voir... Je pourrais peut-être te demander pardon pour tout.

– Tu m'as demandé pardon. La dernière fois que nous avons parlé. Et il y a quelques instants.

– Non, je veux dire pour *tout*. Si je te voyais, je parlerais peut-être de ces choses dont je ne parle jamais.

– Tu essayes de...

– Je ne peux pas être explicite par téléphone. Mais si tu viens me voir... tu pourrais être surprise par ce que j'ai à dire.

Cette remarque sur la ligne téléphonique, sur le manque de confidentialité que cela sous-entendait, réveilla tout à coup un souvenir.

– Walter... tu as appelé, dimanche ?

– Non. (Catégorique, mais pas sur la défensive.) Tu m'as dit à quelles heures je peux appeler, et j'ai suivi tes instructions à la lettre. (Il semblait toujours en attente de compliments.)

– Quelqu'un a appelé. A laissé sonner, puis a raccroché, au moins deux fois. Tu as donné le numéro à quelqu'un ?

– Eh bien, il est sur ma liste. Et Barbara le connaît, mais je lui ai dit de ne surtout jamais s'en servir. Mais non, je ne l'ai *donné* à personne. Il n'y a personne à qui j'ai envie de le communiquer.

– Ah. D'accord.

– Tu viendras ?

– Non. Enfin... J'en parlerai... Je veux dire, j'y réfléchirai. (Là encore, il n'était pas question qu'elle lui dévoile l'intimité de son couple, qu'elle lui révèle qu'elle étudiait avec Peter toutes les décisions importantes.)

– Le temps presse, dit-il.

– J'en ai conscience.

– Et quand je serai mort... disons simplement que j'emporterai des secrets dans la tombe. Mais tu comptes peut-être là-dessus.

– Que veux-tu dire ?

– Rien. Je ne sais pas. On finit par avoir parfois un caractère de cochon, quand on vit comme moi. Je ne suis pas un saint. Et je te

propose quelque chose d'assez exceptionnel, Elizabeth. Mais je ne le propose qu'à toi, et à personne d'autre.

– Walter... il faut que je te laisse.

– Ah oui, c'est l'entraînement de foot, le mercredi.

Comment sais-tu ça ? Mais elle ne posa pas la question. Il voulait qu'elle la lui pose, elle en était certaine. Malgré tout, il savait qu'il l'avait trahie. Le silence qu'elle marqua faillit la trahir.

– Au revoir, Walter. On se reparle bientôt.

– Face-à-face, j'espère. Finalement.

– Nous verrons.

Mais là encore, elle avait laissé s'écouler un temps, elle s'était trahie. Il savait qu'elle allait y réfléchir.

Chapitre 31

La femme assise côté fenêtre jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Jared Garrett, en direction des notes qu'il avait disposées sur sa tablette. Il espérait bien qu'elle regarderait. Il avait sorti son fichier parce qu'il s'ennuyait et qu'il était anxieux, il ruminait les événements de la journée. Ce train sans service wifi lui semblait primitif. Il aurait mieux fait de prendre sa voiture, après tout, mais il avait supposé qu'il pourrait consulter ses e-mails en chemin. Et maintenant il était coincé dans ce vieux train régional poussif – seul un pigeon ou un imbécile aurait payé plein pot pour voyager avec la ligne concurrente, qui mettait dix minutes de moins – et il lui restait encore quarante minutes avant d'être de retour à Philadelphie. Il aurait pu écrire, sans doute, mais cela lui paraissait étrange d'écrire sans avoir la possibilité d'appuyer sur la touche « Envoyer », pour le récompenser de ses efforts. Bien sûr, l'affaire Bowman dépassait le cadre de son blog. Il ne devait pas gaspiller ses informations sur Internet, même si c'était tentant. Il se rappelait l'époque où on lui reprochait d'être un auteur « copier-coller » parce qu'il avait réussi à terminer son manuscrit sur Bowman moins de six semaines après la condamnation à mort lors du premier procès. Ce rythme semblait pourtant bien lent selon les critères d'aujourd'hui.

– Des fiches de couleur, dit la femme. Vous êtes écrivain ?

– Oui, répondit-il.

Si son épouse avait été là, elle aurait roulé de gros yeux ou poussé un soupir exagéré. Elle considérait ses livres comme un passe-temps, dont il profitait pour être loin d'elle le soir, quand elle se vautrait devant la télé pour regarder des reality-shows. Elle n'avait pas tout à fait tort.

– Quel genre de livres écrivez-vous ?

– Des documents. Sur les crimes, en général.

– De vrais crimes ?

– Des documents, répéta-t-il. Un de mes livres a été nommé pour le prix du meilleur ouvrage consacré à un crime réel.

Il ne précisa pas le nom du prix parce que personne ne le connaissait, mais c'était un prix, et il avait été nommé. Et l'idée de « crime réel » donnait à sa prose un poids de sérieux devant lequel on ne pouvait que s'incliner. Il n'était pas un vulgaire auteur de romans policiers.

– Je vous ai peut-être déjà lu ?

La question inévitable. Il eut envie de se retourner pour riposter : « Comment voulez-vous que je sache ce que vous avez lu ou pas lu ? Vous êtes une lectrice mondialement célèbre ? »

Au lieu de quoi il répondit :

– Mon livre le plus connu portait sur l'affaire Walter Bowman, mais c'était il y a plus de vingt ans. Ça fait un moment que je n'ai rien publié.

– Walter Bowman ?

Visiblement, ce nom ne lui disait rien. Le problème, c'est que Walter Bowman n'inspirait rien à personne. Jared avait toujours pensé que le manque de charisme de Walter avait compromis le succès de son livre, l'avait empêché de devenir le best-seller qu'il aurait pu être. Si seulement il avait pu se consacrer à des personnalités du crime comme Charlie Manson ou Ted Bundy. Il avait cru avoir de la chance, vingt ans avant, en étant le seul à se pencher sur le cas Bowman. En réalité, les spécialistes du crime savaient bien que Bowman ne méritait pas un livre.

Pourtant, cette histoire atteignait maintenant son apogée tant attendu, et Jared serait aux premières loges. Oh, d'autres journalistes évoqueraient peut-être l'exécution. Mais personne d'autre n'obtiendrait d'interview de Walter. Il avait la parole de Barbara LaFortuny.

– Un tueur à la chaîne, dans les années quatre-vingt, expliqua-t-il. Probablement un tueur en série, mais ça n'a jamais été prouvé.

– Quelle est la différence ?

Il commença à expliquer, mais sentit presque aussitôt que la femme ne l'écoutait plus. Il s'interrompit et désigna les fiches étalées devant lui.

– Il faut que je me remette au travail.

– Bien sûr, dit-elle avec un soulagement visible. Je vais dans la voiture-bar.

Il ne put s'empêcher de remarquer qu'elle emportait son ordinateur et son sac à main. Elle resterait sans doute au bar jusqu'à la fin du voyage, à boire du vin blanc et à reluquer les hommes. Elle était en chasse, décida Jared, une femme seule à bord d'un train. Il était content de ses trente années de mariage, du couple solide qu'il formait avec Florence, même si elle lui faisait les gros yeux de temps en temps. Une femme seule... c'était triste. Barbara LaFortuny lui avait paru pathétique, même s'il s'était efforcé de ne pas le lui montrer. Personne n'aimait susciter la pitié.

Il avait tapé son nom sur Google, bien entendu, dès qu'elle lui avait envoyé un courriel. Elle avait pris bien soin de lui dire qu'elle n'était pas une pauvre folle amoureuse de Walter, mais il la croyait

inconsciente de ses propres sentiments. Walter était bel homme, du moins en photo. Moins en personne, mais elle ne l'avait jamais vu en vrai. Même si elle ne voulait pas l'admettre, LaFortuny était motivée par davantage qu'une position de principe contre la peine de mort.

Pourtant, après plusieurs e-mails, il semblait clair qu'elle avait réellement quelque chose à offrir. Il avait pris un jour de congé-maladie, puisque c'était l'un des derniers avantages dans un monde où ils diminuaient comme peau de chagrin ; il n'y avait pas de raison qu'il soit pénalisé parce qu'il était toujours en bonne santé. En ne prenant jamais de congé maladie, il réduisait son salaire, en un sens. Mais la première partie de la journée, passée à visiter des endroits qu'il avait vus par lui-même longtemps auparavant, avait été extrêmement décevante, et il en était venu à se croire piégé, surtout lorsqu'elle l'avait emmenée dans un grand parc.

« Walter Bowman n'a jamais été associé à cette région », avait-il dit, repensant à la carte qu'il avait établie de manière obsessionnelle, en examinant tous les dossiers de jeunes femmes disparues. Parmi les blogueurs qui suivaient l'affaire Bowman, il y avait toutes sortes de gens, des partisans du pardon total, qui niaient même les deux meurtres flagrants, et des fous qui lui attribuaient toutes les disparitions d'adolescentes survenues entre 1980 et 1985. Jared était l'un des plus modérés, et il pensait que Walter pouvait être responsable d'au moins quatre meurtres non élucidés et de quatre cas de disparitions dans cette partie des États-Unis. Jared avait sa propre formule, calculée d'après la distance, l'occasion et la victime. La distance : de toute sa vie, Walter Bowman ne s'était jamais éloigné à plus de 500 kilomètres de chez lui et, d'après le témoignage d'Elizabeth Lerner, il semblait tourner autour d'un point fixe connu de lui seul, sans jamais quitter la Virginie, le Maryland et la Virginie-Occidentale. L'occasion : il n'avait jamais deux jours de congé d'affilée et, avant de tuer Maude Parrish, il n'avait jamais découché de chez ses parents. Enfin, les victimes : toutes deux étaient jeunes, moins de seize ans, elles ne traînaient pas les rues, donc il était absurde d'attribuer à Bowman les meurtres de prostituées. Les prostituées ne cadraient pas avec son *modus operandi*.

Mais voilà, Elizabeth Lerner non plus ne cadrerait pas, du point de vue du physique.

En tout cas, quand Barbara était entrée dans ce parc de banlieue, il avait tout de suite senti qu'il n'y avait aucun rapport avec Bowman et il commençait à en avoir marre de se laisser balader. Il avait un train à prendre à six heures et demie, selon les instructions de Barbara LaFortuny elle-même. Elle avait dit qu'elle allait au spectacle ce soir-là, quelque chose dans ce goût-là. Pendant le déjeuner, dans un restaurant végétarien que Jared n'avait pas vraiment trouvé fabuleux.

– Vous avez la belle vie, apparemment, dit-il pour faire la conversation, dans l'espoir de dissimuler son désarroi face au menu.

– Oui. Cette agression est un peu ce qu'il m'est arrivé de mieux dans ma vie. Pas parce qu'elle m'a dispensé de travailler, mais parce qu'elle m'a montré que je menais une existence vide, sans but, et que c'était entièrement ma faute.

Il sortit son magnétophone, par politesse plus qu'autre chose, et la laissa bavasser sur sa vie. C'était peut-être tout ce qu'elle avait à offrir, pensa-t-il. Aux yeux de son avocate la plus passionnée, l'histoire de Walter Bowman constituait peut-être un cadeau magnifique. Le problème, c'est qu'elle ne lui avait strictement rien appris sur Walter ; quant à cette idée que Bowman avait changé, il n'y croyait pas une seconde. Barbara LaFortuny avait failli mourir, elle n'y pouvait rien. Elle aurait dû voir que Walter serait incapable d'avoir ce genre de prise de conscience tant qu'il ne serait pas ligoté à la civière pour la piqure finale. Même alors, s'il se produisait un miracle et qu'il ne mourait pas, il ne changerait probablement pas.

Au cours du déjeuner, elle avait laissé échapper un détail intrigant.

– Vous êtes au courant, pour les autopsies ? Ce qu'il y manquait ?

– Ce qu'il... Ah oui. J'en parle dans mon livre. Je croyais que vous l'aviez lu !

– Je l'ai lu. Je voulais juste vous rafraîchir la mémoire.

– C'est sans importance, dans le cas de Holly Tackett.

– Si, ça a une importance. Si l'on adhère à la version d'Elizabeth Lerner. Et vous semblez être le seul à vous montrer sceptique face à sa déposition.

– J'ai simplement soulevé quelques questions. Les tueurs ont un *modus operandi*. Elizabeth Lerner est hors norme à presque tous les niveaux. C'est elle qui le trouve, et non l'inverse. Il l'emmène et, si on peut la croire, il n'essaye pas de coucher avec elle avant plusieurs semaines, et il n'essaye alors qu'une seule fois. Ce n'est pas une grande blonde bien roulée. Si elle n'est pas sa complice active, pourquoi la garde-t-il avec lui ? Enfin, je connais la théorie selon laquelle elle était le témoin et que Walter tuait toujours dans un état quasi-psychotique, parce que ses autres victimes avaient repoussé ses avances sexuelles. La seule chose qui la distingue peut-être, c'est qu'elle s'est laissé faire, qu'elle ne s'est pas débattue. Malgré tout, je pense depuis toujours qu'il y a quelque chose qui cloche dans son témoignage.

L'addition arriva et Barbara LaFortuny paya, même si elle parut surprise qu'il ne propose pas de régler la note. Mais il était venu ici à ses frais et ce n'est pas lui qui avait choisi un restaurant végétarien. À quoi s'attendait-elle ? Et voilà qu'elle l'entraînait dans un genre de parc. Que pouvait-elle bien avoir à lui montrer là ?

– Terrain de sport n° 9, dit-elle en coupant le moteur.

– Et alors ?

– C'est en haut de la colline. Il faut que je reste ici, parce qu'elle connaît ma voiture et mon visage. Quand ils m'ont vue, les gens ne m'oublient pas facilement. (Elle rit de son propre visage difforme, comme si c'était une excellente plaisanterie.) Mais vous pouvez sans doute vous approcher assez pour la voir.

– Qui ?

– Elizabeth Lerner. Même si elle ne se fait plus appeler comme ça, bien sûr. Mais allez-y, regardez.

– Quel nom porte-t-elle à présent ? Comment l'avez-vous trouvée ? Elle sourit.

– Nous garderons ça pour une autre fois. Je voulais juste vous montrer tout ce que nous avons à vous offrir, si vous êtes patient.

– « Nous » ?

– Walter et moi.

– Comment Walter peut-il avoir la moindre influence sur elle ?

– Comme je l'ai dit, ils se parlent.

– Et je vais la reconnaître ?

– Cherchez la rousse qui a un fils roux et un chien assez laid. Sa fille est le numéro 17 de son équipe, je crois. Elle ne ressemble pas du tout à sa mère. Elle est plutôt... Vous verrez bien.

Il se sentit ridicule, sur ce chemin poussiéreux, en mocassins et tenue de ville. S'il avait été l'un des parents assistant au match, il aurait cru voir arriver un pédophile. Mais les parents, presque tous des mères à cette heure de la journée, ne lui prêtèrent aucune attention. Le chemin était en pente et il atteignit le terrain n° 9 à bout de souffle, en nage. Un coup d'œil rapide. Personne. Ah si, sur le côté, un petit garçon roux et un chien.

Et elle était là. Il l'aurait reconnue au milieu d'une foule, même s'il ne s'était pas attendu à la rencontrer. Elle était devenue ronde, alors que l'Elizabeth adolescente était plate de partout. (Il avait également soupçonné Walter d'avoir une identité sexuelle un peu confuse. Cette hypothèse n'avait pas plu à Walter, mais elle était légitime, compte tenu de la silhouette d'Elizabeth et des vêtements qu'il l'avait obligée à porter. Et c'était cohérent avec les autres éléments.) Mais elle avait autre chose de différent, quelque chose qu'il mit un moment à identifier.

Elle avait l'air heureux. Le vent soulevait ses cheveux, en cet agréable après-midi d'octobre, et elle avait les yeux fixés sur... Laquelle ? Ah, sur cette superbe fille aux jambes longues, qui ne ressemblait pas du tout à sa mère, du moins à aucune version de sa mère connue de Jared. La fille... la fille ressemblait plus à Holly Tackett qu'à sa mère. Elle n'en avait pas le corps et les cheveux dorés, mais elle en avait la grâce, la sveltesse, l'aisance. Sans ce maillot de

football, habillée normalement, elle devait paraître plus âgée qu'elle n'était.

Elizabeth ne criait pas comme certaines mères, mais elle était visiblement fière de sa fille. Et quand son fils accourut avec le chien, tendant sa petite main sale pour lui montrer quelque chose, elle examina l'offrande avec sérieux.

Jared l'observa encore un moment, dans l'espoir que le mari allait la rejoindre, ou que la partie allait se terminer et qu'il pourrait discrètement la suivre jusqu'à sa voiture. Avec la plaque d'immatriculation, il ne dépendrait plus de Barbara LaFortuny. Il pourrait obtenir un nom, une adresse, un numéro de téléphone. Il pourrait peut-être demander à une autre mère, obtenir des renseignements sur la composition de l'équipe. Mais non, cela attirerait l'attention. S'il avait eu son appareil, il aurait pu se faire passer pour un photographe, mais les photographes ne s'habillent pas comme un comptable, contrairement à lui, qui était comptable. Non, il valait mieux conserver ses distances. Pour le moment.

Il se rappela l'unique photo qu'il avait réussi à prendre d'Elizabeth, dans le couloir du tribunal, son appareil contre la hanche. « Eh, Elizabeth ! » avait-il crié, et elle s'était retournée, pendant une fraction de seconde, mais il ne lui en avait pas fallu davantage. Ce n'était pas un cliché extraordinaire, mais cela valait mieux que cette foutue photo de classe qui avait été utilisée pour les affiches signalant sa disparition. Les yeux écarquillés, elle avait l'air étonné, même un peu coupable. Cette image avait illustré la couverture du livre, accompagné de la photo de Walter fournie par la police, avec un portrait déchirant de Holly Tackett entre les deux.

Le train ralentit à l'approche de Philadelphie. Il avait hâte d'être chez lui, de se connecter à Internet. Il ne devrait pas mettre ça trop vite sur son blog. Mais ce soir-là, dans son bureau, il s'amuserait bien à lire la prose des autres blogueurs, en imaginant d'avance leur jalousie et leur stupeur lorsqu'il ferait ses révélations. Comment Walter l'avait-il retrouvée ? C'était peut-être elle qui l'avait retrouvé.

Chapitre 32

« Octobre donne et octobre reprend », psalmodia Peter le lendemain matin. L'automne doré avait été remplacé par un sombre et violent orage, presque une mousson. Eliza en conclut qu'elle n'avait pas le choix : elle devait prendre la voiture pour emmener Albie à l'école. Mais elle hésitait, pour une question de principe. Ses enfants étaient-ils sur-protégés ? Elle-même, n'était-elle pas jadis allée à l'école à pied sous une pluie battante ? Et grâce à l'Angleterre, Albie était habitué au temps humide. Mais c'était le genre de déluge où la visibilité est réduite à néant, et elle ne supportait pas l'idée qu'Albie le rêveur parcoure les rues avec son imperméable qui était loin d'être assez voyant. Si elle avait été écoutée, elle aurait imposé à son fils un ciré et un chapeau jaunes, comme la petite fille sur la boîte de sel Morton, mais même Albie était assez soucieux d'élégance pour préférer le bleu marine. Et puis, il était touchant de le voir tant apprécier la nouveauté du trajet en voiture, surtout quand Reba se joignit spontanément à eux. Apparemment, la chienne avait bien compris que ce n'était pas une simple promenade. Lorsqu'ils marchaient jusqu'à l'école, il y avait un but, une mission, et si elle les accompagnait quand il faisait beau, elle devait aussi être des leurs par mauvais temps.

Pourtant, lorsqu'Albie eut été déposé, la pluie s'arrêta, le ciel se dégagea et le jour parut flambant neuf, comme une invitation à sortir, même sans raison valable. Eliza, qui ne manquait pas de tâches à accomplir chez elle, crut qu'elle rentrait à la maison lorsqu'elle quitta la route de l'école. Mais curieusement, la Subaru partit vers le nord-est, vers Baltimore. Eliza n'emprunta pas les autoroutes, optant plutôt pour les routes secondaires, celles-là même où elle avait appris à conduire ; elle se retrouva près de chez ses parents et fit même un détour pour passer devant son ancienne école, même si ce n'était plus le bâtiment octogonal, sans fenêtres, dont elle gardait un souvenir plus ou moins affectueux. Cette construction ridiculement petite avait été démolie dans les années quatre-vingt-dix et remplacée par un splendide rectangle de brique et de verre où la lumière se déversait de tous côtés. Eliza poursuivit sur la Route 40, qui n'avait guère changé à ses yeux, sauf qu'un restaurant Church's Fried Chicken avait succédé au Roy Rogers. Comme depuis toujours, la route plongeait et toutes les caractéristiques de la banlieue disparaissaient tandis qu'elle longeait le parc d'État. Les feuilles commençaient à peine à jaunir, et luisaient au

soleil. Eliza se gara sur le parking et laissa Reba sortir. Elle n'avait pas de laisse, mais elle savait que la chienne ne s'éloignerait pas, même dans un environnement inconnu, plein d'odeurs nouvelles.

Elle suivit l'étroit cours d'eau qu'était toujours la Sucker Branch, même après plusieurs heures de forte pluie. Elle se dit qu'elle ne pouvait être certaine de l'endroit où elle était, pas réellement. Il n'y avait aucun point de repère, et elle n'était jamais revenue depuis août 1985. Il serait impossible de déterminer le point exact où elle avait vu Walter tasser la terre avec sa bêche.

Ou du moins, cela aurait été impossible sans le bouquet de fleurs en plastique glissé au pied d'un vieux chêne.

Coïncidence, songea-t-elle, avant de dire tout au haut à Reba :

– C'est une coïncidence.

Reba eut l'air de réfléchir à la question. Le bouquet était abîmé ; il était exposé aux éléments depuis un certain temps. Après tout, c'était peut-être des ordures, jetées là par hasard. Qui se serait traîné à travers bois pour laisser des fleurs artificielles à l'endroit où Maude avait à peine passé une journée ? Eliza tenta de se rappeler ce qu'elle savait de la vie de Maude. Elle était élève du lycée de Mount Hebron. Walter l'avait prise en stop alors qu'elle se rendait chez un glacier de la Route 40. Elle était grande et mince, c'était l'une des deux enfants d'une femme divorcée qui avait du mal à joindre les deux bouts. C'était tout ce qui avait filtré pendant les procès. Walter n'avait jamais évoqué ce qu'il avait fait, sauf de manière très générale.

« Il a bien dû en parler », avait insisté le procureur. Le comté de Baltimore était connu pour la férocité avec laquelle le ministère public requérait la peine capitale chaque fois que c'était possible, et le procureur du comté de Howard avait volontiers cédé le dossier, en déclarant que Walter avait sans doute tué Maude à cet endroit, et non de l'autre côté de la frontière entre les deux comtés. Mais ils ne pouvaient prouver que c'était un crime capital si Maude était librement montée dans le camion de Walter, comme il le prétendait. Et il n'y avait aucune preuve de viol. On supposait donc que Walter avait utilisé un préservatif, ce qui était inhabituel mais pas unimaginable, même si cela n'expliquait pas l'absence de traces sur le corps. Il y avait beaucoup de mystères dans cette affaire, et on comptait sur Elizabeth pour les dissiper.

« Il a bien dû parler de Maude », avait dit le procureur.

Non, avait répondu Elizabeth. Walter racontait toutes sortes d'histoires sur la fille dont il avait creusé la tombe : elle était tombée du camion, elle avait trébuché dans le parc et s'était cogné la tête. Mais il parlait de façon vague d'autres crimes qu'il avait pu commettre, uniquement pour faire peur à Elizabeth et l'obliger à obéir. « J'ai fait des choses terribles, disait-il. Je ne voulais pas. Je n'ai

pas eu le choix. Mais je ferai ce que j'aurai à faire. »

À la fin, Walter avait été condamné à perpétuité, pour meurtre au premier degré. Il avait déjà écopé de la peine de mort en Virginie, donc cela n'avait pas grande importance. Le procureur du Maryland avait présenté la chose comme une économie pour le contribuable : le Maryland n'aurait pas à payer le pourvoi en appel de Walter, ni à le nourrir pendant des années, mais justice serait faite.

Eliza marchait encore avec Reba, inhalant les odeurs épaisses et humides de la forêt en automne. En été, le feuillage aurait été plus dense, elle aurait eu plus de mal à voir à travers. Si elle avait pu repérer Walter de loin... non, elle n'était pas censée avoir ce genre de pensées.

Le chemin finit par la ramener dans le vieux quartier, le Brigadoon de sa mère. Rien n'avait changé, presque comme si elle avait dormi pendant vingt ans. Pourtant, ils devaient avoir le câble, maintenant, songea Eliza en remarquant une petite antenne satellite fixée à un toit. Elle chemina parmi les maisons de pierre, associant à chacune une histoire, surprise de se souvenir de tant de choses. Les Sleazak habitaient ici, le vieux Traber là (il y a quelques années, en lisant sa nécrologie, découpée par sa mère dans un journal, elle avait été stupéfaite de découvrir que cette caricature de vieux ronchon toujours en colère était en fait un peintre mondain très coté). Les Billingham avaient encore leur porte rouge vif, qui avait fait scandale dans les années quatre-vingt, quand le comité de voisinage avait discuté pour savoir si cette couleur risquait d'empêcher l'inscription du quartier au Registre national des lieux historiques, statut depuis longtemps convoité.

La principale différence, déduisit Eliza d'après les voitures, était que les habitants du quartier étaient désormais plus riches, ou plus enclins à afficher leur prospérité. Sa mère n'aurait pas été ravie de cette évolution. Et elle n'aurait guère apprécié qu'une femme en BMW ralentisse en voyant Eliza et Reba et leur lance un regard lourd de soupçons. Elle les dépassa, fit demi-tour puis revint et baissa sa vitre alors qu'elle s'approchait.

– Je peux vous aider ? demanda-t-elle. Vous cherchez quelqu'un ?

– Je suis dans mes souvenirs, répondit Eliza. J'ai vécu ici, enfant.

Eliza désigna la maison où elle avait grandi, la maison à laquelle elle s'était uniquement attachée quand sa famille avait décidé d'en partir. Auraient-ils pu rester ? Avaient-ils eu tort de se couper de leur vie d'avant Walter ? Elle portait un nom assez courant, et la couverture médiatique n'était pas aussi intense à l'époque. Elle n'était pas Patricia Hearst⁶. Si elle révélait à cette femme son nom de jeune fille – expression tout à fait littérale en l'occurrence –, ce patronyme ne dirait sans doute rien à l'inconnue. De toute façon, les gens

oublent toujours les noms. La mariée qui s'est enfuie, la fille tuée à Aruba, la fille tuée en Italie : ces trois femmes faisaient les gros titres, mais Eliza aurait été bien incapable de décliner l'identité de l'une d'entre elles.

– Eh bien, acheter ici est devenu impossible, dit la femme. Les maisons sont vendues avant d'arriver sur le marché.

– Même avec la crise hypothécaire ?

– Ici, les maisons ne perdent *jamais* leur valeur, dit la femme.

Eliza eut l'impression d'avoir blasphémé en laissant entendre que Roaring Springs pouvait être affecté par un facteur aussi trivial que l'économie mondiale.

– Elles se vendent à quel prix, en ce moment ?

Vu la mine qu'afficha l'automobiliste, Eliza était passée du statut de blasphématrice à celui de femme dépourvue de distinction. La femme en BMW baissa la voix :

– Il paraît que les Mitchell ont obtenu près de 500 000 dollars.

Le chiffre était à la fois ridiculement bas, par rapport à ce que la maison de Bethesda avait coûté à Peter, et monstrueusement élevé. Dans les années 1970, les parents d'Eliza avaient payé leur maison 40 000 dollars, et ils avaient eu le sentiment d'être de vrais voleurs lorsqu'ils l'avaient revendue 175 000 dollars en 1986. *Nous aurions pu vivre ici*, pensa Eliza. Le réseau de transport était parfait pour aller travailler en ville. Iso et Albie auraient été inscrits dans les mêmes écoles qu'elle jadis, ils auraient descendu Frederick Road pour aller à la bibliothèque de Catonsville, ils auraient mangé des gyros au restaurant grec, même si les gyros du Maryland n'étaient rien comparés aux falafels qu'ils savouraient à Londres.

Ils auraient pu longer la Sucker Branch, eux aussi, déambuler dans le parc. Les parents autorisaient-ils encore ce genre de promenade à leurs enfants ? Non, probablement pas. Mais ce détail ne contrecarra pas la rêverie d'Eliza. Elle n'avait jamais accusé les lieux, le parc. Non, le problème de ce spasme de nostalgie était qu'elle comptait sur ses enfants pour reconquérir le territoire qu'elle avait cédé, l'Elizabethland, royaume de celle qu'elle était avant ses quinze ans. Et s'ils s'aventuraient dans le passé de leur mère, elle devrait tout leur raconter sur la jeune fille qu'elle était alors. À leur connaissance, il n'y avait eu aucune maison entre les premières années des Lerner à Baltimore et leur résidence actuelle. Il manquait tout un chapitre de l'histoire de la famille, et les enfants d'Eliza ne s'en étaient jamais aperçus.

– Si cher que ça ! dit-elle à la femme à la BMW, en écarquillant les yeux. Elle était d'ailleurs un peu impressionnée, un peu mélancolique. Avec Reba, elle tourna les talons pour quitter le quartier. Elle avait la sensation que l'automobiliste l'observait. Pas de problème. Il valait

toujours mieux être vigilant. Elle ne pouvait contester ce droit à personne.

En repassant devant l'endroit où Maude avait été brièvement enterrée, elle s'arrêta pour examiner le bouquet. C'était infiniment triste, mais... que pouvaient faire les parents d'enfants disparus ? Quelle territoire marquaient-ils, où allaient-ils se recueillir ? « Je te dirai des choses », avait promis Walter. « Des choses dont je n'ai jamais parlé. » Mais était-elle obligée d'écouter ?

CINQUIÈME PARTIE

*HOLIDAY***7**

(« Vacances »)

Chapitre 33

– Une prison est une entreprise, un monde à part, dit Jefferson D. Blanding, l'avocat de Walter. Isolée, régie par ses propres règles, ses propres lois. Ici, ils ne font d'exception pour personne.

– C'est ce que j'ai appris quand j'ai téléphoné, répondit Peter. Et c'est pour ça que nous sommes ici, dans l'espoir d'arriver à un meilleur résultat à deux.

Ils se trouvaient dans le cabinet de Blanding à Charlottesville, Virginie, près des boutiques en brique de Main Street. C'était un vendredi, les enfants étaient en journée pédagogique, ce qui signifiait que les professeurs travaillaient ce jour-là, mais pas les élèves. Eliza se rappelait en avoir eu elle aussi, durant son enfance dans le Maryland, mais elle n'avait pas le souvenir qu'elles aient été aussi nombreuses. En tout cas, ce week-end de trois jours leur avait donné l'occasion de partir pour Charlottesville, en prenant le prétexte d'aller visiter la maison de Jefferson à Monticello, voyage tellement instructif qu'Iso n'y avait vu que du feu. Albie était ravi, même s'il n'avait qu'une vague notion de qui était Thomas Jefferson. Raison de plus pour aller à Monticello.

– Vous supposez que j'y suis favorable, dit Blanding. Je n'en suis pas si sûr.

– C'est ce que veut Walter, intervint Eliza.

Elle était prête à laisser Peter se montrer plus agressif, mais elle ne voulait pas être exclue de cette conversation et donner à Blanding l'impression qu'elle était une ménagère effacée dont le mari dirigeait la vie. Peter avait plus d'expérience en matière de discussion, voilà tout.

– Je sers les intérêts de mes clients. Cela ne signifie pas que je leur obéis aveuglément. Walter n'a pas toujours été le meilleur défenseur des intérêts de Walter.

Eliza hocha la tête.

– Au premier procès, il voulait témoigner, dit-elle à Peter. Il avait un autre avocat et... Et il ne se serait sans doute pas rendu service, en affirmant que tout était arrivé par accident. Mais c'était il y a très longtemps. Au téléphone, il a l'air d'avoir changé. Il est plus réfléchi, plus mesuré.

– Tout à fait, admit Blanding. Je suis quand même sceptique.

Que pouvait répliquer Eliza ? Le nouvel avocat de Walter avait de

bons instincts. Bien sûr, ils ne lui avaient pas dit ce que Walter avait promis en échange de la visite d'Eliza. Peter ne voyait là que stratégie, rien de plus, mais Eliza voulait aussi montrer qu'elle n'était pas le jouet de Walter, qu'il ne la manipulait pas. Elle ne serait pas surprise si Walter l'attirait avec une promesse qu'il n'avait aucune intention de tenir. Oh, il allait lui dire *quelque chose*, lui révéler une information qui n'avait jamais été divulguée, puis défendre l'idée du vice de procédure, prétendre qu'elle avait mal compris. Sur ce plan-là, Walter était comme un garçon de dix ans. La mère d'Eliza pensait depuis longtemps que Walter avait subi un traumatisme dans sa jeunesse et qu'il redevenait enfant chaque fois qu'il était menacé ou contrarié. Il y a bien des années, Eliza s'était parfois sentie plus âgée que Walter, ou du moins plus au fait des usages du monde. Elle se rappelait l'avoir vu s'emparer d'une poignée de pâtes de fruits dans le bol placé à côté de la caisse d'un restaurant, après quoi elle lui avait dit, le plus délicatement possible, qu'il aurait dû utiliser la cuiller en plastique. Humilié, offensé, il avait riposté : « Je suis propre, je me lave tout le temps les mains, pas comme toi. »

Là-dessus, il avait raison. Quand Eliza exhortait Albie à la propreté, elle se rappelait parfois le reproche que Walter lui avait adressé quant à son manque d'hygiène.

Peter demanda à l'avocat :

– Le fait que la date de son exécution a été fixée nous aide-t-il ?

– Un peu, dit Blanding. (Il avait l'air de souffrir, comme attristé à la perspective que Walter meure, comprit Eliza. Était-ce une tristesse personnelle, professionnelle, ou un peu des deux ?) Mais pas si la chose prend un caractère public. Si vous arrivez avec un journaliste, si vous accordez des interviews avant ou après... ils ne voudront pas entendre parler de vous.

– Mr Blanding, j'ai passé toute ma vie à éviter cette question. Je n'ai aucune envie qu'on sache que j'ai rendu visite à Walter.

– Oh, ça se saura, dit l'avocat. La prison est une institution de l'État, mais c'est aussi une administration comme une autre, où les gens cancanent sur tout ce qui sort de l'ordinaire. Et il est extrêmement rare qu'un détenu du couloir de la mort reçoive de la visite, surtout s'il s'agit d'une de ses...

Il s'interrompt, cherchant le mot juste.

– D'une de ses victimes, compléta Eliza. Mais j'imagine que c'est le paradoxe du couloir de la mort. En général, il ne reste plus tellement de victimes vivantes.

L'avocat n'était pas particulièrement bel homme, mais il avait des yeux bleu pâle, rendus plus vifs par sa chemise, et il était d'un sérieux touchant.

– Mrs Benedict, je sais bien que vous êtes la victime de Walter

Bowman. Je ne l'oublie pas. Je n'oublie pas non plus qu'il a tué Holly Tackett et Maude Parrish.

Et peut-être d'autres.

– Alors nous sommes deux, dit-elle.

Même Peter parut étonné par son ton guilleret, auquel elle avait de plus en plus recours avec Iso.

– J'ai défendu beaucoup de condamnés à mort, dit Blanding. Pas un seul d'entre eux n'était un monstre. Ce serait plus facile, en un sens, si l'on avait affaire à des monstres. Ils ont commis des actes monstrueux et, pour la plupart, ils ne le nient pas. Certains sont des malades mentaux, mais pas au point que cela les disculpe. D'autres ont un QI si bas qu'on a du mal à croire qu'ils aient même pu mener une vie normale. Mais ils sont tous capables de remords, et c'est ce qu'ils ressentent presque tous. Surtout Walter.

Elle avait envie de le croire. Pourtant... si Walter avait changé, pourrait-il répondre à ses autres questions ? Se rappellerait-il l'homme qu'il était et pourquoi il l'avait traitée différemment des autres ? À supposer qu'il existe un nouveau Walter, pourrait-il expliquer l'ancien ?

– Passons aux détails pratiques, proposa Peter. Comment peut-elle avoir accès à lui ?

Blanding jouait avec un stylo et un crayon posés sur son bureau, le genre d'accessoires qu'un enfant pourrait offrir en pensant que c'est un superbe cadeau. Et sa tasse à café était une horreur d'un vert criard, fabriquée par des mains aimantes à défaut d'être très habiles.

– Si vous connaissiez quelqu'un qui a de l'autorité en Virginie, ça ne pourrait pas faire de mal. Les relations sont toujours utiles.

Peter se raidit.

– J'étais journaliste avant de me lancer dans la finance. Je n'ai pas de relations de ce genre, et même si j'en avais, je ne suis pas très à l'aise avec ce style d'échange de bons procédés.

– Mais vos patrons, vos amis...

– Ils ne savent rien, dit Eliza. Pour Walter et moi.

– Mrs Benedict...

– Appelez-moi Eliza.

– Mon opinion vaut ce qu'elle vaut, mais comprenez bien que plus l'exécution se rapproche, moins vous pourrez garder l'anonymat. Je ne dis pas que vous avez tort de vouloir vivre sans toujours sentir peser sur vous ce qui vous est arrivé à l'adolescence. Et si vous étiez encore à Londres, ou à l'autre bout du pays, ce serait peut-être possible. Peut-être. Mais l'exécution va ranimer des souvenirs, éveiller l'intérêt. Les gens essayeront forcément de vous retrouver, par vos parents ou votre sœur, qui n'ont pas changé de nom, eux.

– À vous entendre, on croirait que j'ai choisi l'incognito, protesta

Eliza.

Elle n'avait jamais nié son passé. Elle avait simplement décidé de ne pas se laisser définir exclusivement par ce passé.

– Et ce n'est pas le cas ? demanda doucement Blanding.

– Non. J'ai raccourci mon prénom au lycée pour éviter... les complications. Puis j'ai rencontré Peter, j'ai décidé de me marier et... Vous avez lu *Orgueil et préjugés*, de Jane Austen ? Pour une vraie fan, c'est formidable, de devenir presque Elizabeth Bennet, ne serait-ce que sur sa carte d'identité !

– J'ai l'impression, dit Blanding, qu'une fan de Jane Austen serait plus excitée à la perspective de devenir Elizabeth Darcy.

C'est à cet instant, autour de ce détail lourd de sens, que tout allait se décider : deviendraient-ils alliés ou adversaires ? Eliza rit et choisit qu'ils seraient alliés. La remarque de Blanding, fine et pleine d'humour, était celle d'un connaisseur. Elle aurait aimé qu'il soit son avocat à elle.

– Je suis désolé, reprit-il. Je ne voulais pas dire que vous vous cachez. Il serait plus exact de dire que vous ne voulez pas qu'on vous retrouve. Pourtant, du fond de sa prison, Walter vous a trouvée. Qu'est-ce qui vous fait croire que le *Washington Post* ne pourra pas en faire autant ?

– Je n'ai pas peur de dire non au *Washington Post*. J'ai peur de ne pas trouver la bonne façon, et le bon moment, pour parler de tout ça à mes enfants. Notre fils a déjà tendance à faire des cauchemars, et Iso était obsédée par la mort quand elle avait cinq ans. J'ai l'impression que ce n'est jamais le bon moment pour leur parler de moi.

– Et que leur raconterez-vous à propos de la peine de mort ? Vous direz que vous êtes d'accord avec l'État de Virginie qui exécute les coupables de certains crimes ? Vous leur direz que la plupart des pays civilisés ont renoncé à la peine capitale ?

– Nos décisions de parents ne regardent que nous, intervint Peter. Vous avez des enfants, Mr Blanding ?

Contrairement à Eliza, il n'avait pas remarqué les indices : la tasse à café, le stylo et le crayon.

– Deux, de trois et huit ans.

– Alors vous comprenez qu'il y a des choses dont on n'a pas à discuter avec n'importe qui.

Blanding voulut répliquer, mais se ravisa.

– Je ferai de mon mieux parce que je sais que c'est ce que veut Walter, et parce que je ne pense pas que cela lui nuise. (Là encore, Eliza se sentit coupable, se demanda si on pouvait lire la culpabilité sur son visage.) Je ne vous demande pas de le comprendre, mais j'éprouve vraiment de la sympathie pour lui. Il a une tournure d'esprit tellement intéressante. J'aime la façon dont il formule ses idées. Il voit

plus de choses que la plupart des gens.

Mais que voit-il exactement ? Que voyait-il en moi ?

Peter et Eliza regagnèrent leur hôtel main dans la main.

– Ça ne me déplairait pas, d’habiter Charlottesville, dit-il.

Ce fut la seule phrase prononcée durant cette promenade, uniquement pour faire la conversation. Eliza ne croyait pas pouvoir habiter cette ville, même si la Virginie n’était pas responsable des souvenirs qu’elle en avait conservé. À l’aller, ils avaient évité Middleburg, ce qui lui avait paru curieux. Elle sentait peser sur leurs épaules, à Peter et à elle, le secret de ce qu’ils avaient dissimulé à Blanding. Si Walter lui faisait des aveux, Blanding penserait qu’elle était animée de mauvaises intentions. Il la jugerait peut-être hypocrite, il lui reprocherait d’avoir tiré la couverture à soi et de n’avoir pensé qu’à elle. Mais elle ne pouvait pas se laisser influencer par ce que Blanding ou quiconque penserait d’elle. Elle faisait ce qu’elle devait faire, et pour une bonne raison. Enfin, presque.

Les enfants voulurent passer le reste de l’après-midi dans la piscine de l’hôtel, ravis comme seuls des enfants peuvent l’être dans une pièce pleine de vapeur d’eau, presque fétide, aux fenêtres embuées et à l’odeur de chlore. Eliza n’avait jamais vraiment eu le goût de la natation. Elle arrivait à nager, en une sorte de compromis entre la brasse et le papillon, et elle était assez robuste pour affronter les courants de l’Atlantique. Quand Iso était petite, ils allaient souvent sur les plages plates et accueillantes du Texas, où le flux constant de voitures constituaient un risque bien plus sérieux que les vaguelettes paresseuses qui se brisaient sur le rivage. Mais elle n’aimait pas réellement l’eau. Alors que Peter était dans son élément et rejoignit les enfants dans le petit bain. Elle admirait son corps, encore athlétique et svelte bien qu’il ait moins le temps de faire du sport. Elle se demanda s’il admirait encore le corps de sa femme et décida qu’elle avait tout intérêt à le croire.

– Maman, maman ? Maman, maman, maman, maman ?

– Quoi, Albie ?

– Tu ne viens pas ?

– Je n’ai pas apporté de maillot.

– Alors je sors.

– Mais non, mon chéri, ça m’amuse de vous regarder.

Albie repartit vers son père et passa la demi-heure suivante à couiner gaiement tandis que Peter le lançait en l’air de toutes ses forces. Peter s’avançait vers les enfants comme un gorille menaçant, en poussant des grognements. Même Iso, censée être trop grande pour ce genre de bêtises, en redemandait et hurlait de rire. Et ils recommençaient toujours, sans se lasser.

Il suffirait de changer la bande-son et le cadre pour que ça devienne

terrifiant, songea Eliza. Et dans l'autre sens ? Existait-il des choses terribles qui pouvaient paraître charmantes si on les présentait différemment ? Elle se rappela un épisode survenu dans un magasin Piggly Wiggly, où elle s'était montrée capricieuse et têtue, en exigeant un en-cas dont Walter avait arbitrairement décidé qu'il était interdit. C'était vers la fin, peut-être un jour ou deux avant qu'ils rencontrent Holly au bord de la route. Walter lui avait posé une main sur la nuque, comme un étau.

« C'est mignon, avait dit la caissière, de voir un frère et une sœur qui s'entendent aussi bien. »

Trois jours plus tard, il l'emmenait dîner dans un beau restaurant, avec des nappes sur les tables et de vrais couverts en métal, en disant qu'elle pouvait commander ce qu'elle voudrait. Là encore, la serveuse avait complimenté Walter pour sa gentillesse envers sa sœur.

Une heure après, il la violait.

Eliza regarda Albie, puis Iso, voler en l'air comme s'ils avaient des ailes et en poussant des hurlements de rire.

Chapitre 34

Trudy ne se considérait pas comme hostile au progrès. Elle aimait la technologie. Mais elle pensait aussi que les machines exigeaient plusieurs générations avant de devenir séduisantes. Les téléviseurs, par exemple, et tous leurs accessoires : il avait fallu des années pour que quelqu'un conçoive un appareil qui ne soit pas un pêle-mêle de câbles et de fils, enchevêtrés comme les serpents sur la tête de Méduse. Les premiers ordinateurs aussi étaient affreux ; les portables étaient plus petits, mais elle ne les trouvait pas beaux non plus. Même les téléphones cellulaires, surtout ceux qu'on était censé tenir comme un sac. Jamais Trudy n'aurait voulu d'un sac pareil. Et quel que soit l'ordinateur, les courriers électroniques étaient laids, ils incitaient l'œil à fuir. Elle ne voulait rien avoir en commun avec cet univers-là.

Elle était fière d'avoir son papier à lettre épais, couleur crème, orné de son monogramme, et d'adresser aux gens des messages manuscrits. Elle aimait décrocher un téléphone, un vrai, pas un portable, quand elle avait quelque chose à dire à quelqu'un. Ses fils l'avaient suppliée de se créer une boîte aux lettres électronique, en lui promettant des photos quotidiennes de ses petits-enfants, des communications plus fréquentes. Mais du point de vue de Trudy, le courriel n'était pas une forme de communication. C'était une conversation à sens unique, un ping-pong verbal qui ne reliait pas les interlocuteurs. Terry avait une boîte, elle la consultait deux ou trois fois par semaine, mais elle ne cliquait jamais sur la touche « Répondre ». Et c'est vrai, parfois, ils recevaient des photos de leurs petits-enfants, mais ces images n'existaient qu'à l'écran, elle devait s'installer devant l'engin pour les regarder, comme elle n'avait pas d'imprimante adaptée pour les photos. « On pourrait te les envoyer sur ton téléphone », disaient ses fils, mais son portable ne lui servait qu'à téléphoner, il n'avait pas d'autres fonctions, et passait le plus clair de son temps fixé à son chargeur.

Pourtant, depuis la conversation que Terry avait eue avec leur amie de la prison de Sussex, Trudy ne cessait de repenser à un détail qui la titillait : « *Je vous ai procuré son numéro. Vous pouvez le taper sur un annuaire inversé.* » Sur le moment, elle n'avait pas compris ce que cette femme voulait dire et elle n'avait pas voulu poser de question, révéler sa présence au bout du fil. Mais Trudy avait l'art de deviner les choses, elle avait fini par deviner le sens de cette phrase. Il suffirait qu'elle

tape le numéro d'Elizabeth Lerner sur l'ordinateur et elle obtiendrait son adresse complète. Elle pourrait même obtenir des photographies. *Quelle époque formidable*, pensa-t-elle.

Trudy avait composé plusieurs fois le numéro d'Elizabeth Lerner depuis qu'elle l'avait obtenu ; elle avait d'abord écouté sonner et sonner encore, puis elle s'était contentée de ne laisser sonner qu'une ou deux fois. Pas de boîte vocale, comme c'est bizarre. Et pourquoi n'y avait-il jamais personne pour répondre ? Trudy appelait toujours le week-end ou le soir, les moments où on a le plus de chances de trouver les gens chez eux. Ils laissaient sonner parce qu'ils pensaient qu'on les appelait pour un sondage ? Ou bien leur téléphone identifiait l'origine de l'appel et la désignait comme T. Tackett ? Elle décrocha machinalement, tout en continuant à contempler la photo de la maison blanche et très ordinaire des Benedict. Elle repensa avec tendresse à T'n'T, leur ferme de Virginie, où ils avaient réussi à maintenir élégance et confort, ce qui n'avait rien d'évident avec trois garçons turbulents. Le nom... elle ne le regrettait pas, refusant de lire rétrospectivement une menace dans le jeu de mots sur leurs prénoms. Les Tackett ne l'avaient même pas choisi, même s'ils avaient ri lorsqu'un ami avait fait cette plaisanterie lors d'une soirée, puis leur avait offert le panneau à planter à l'entrée de leur longue allée. Elle y avait vu un aveu de leur chance. Trudy avait toujours su que sa vie pouvait voler en éclats à tout moment. Mais là, peut-être se croyait-elle rétrospectivement plus sage qu'elle ne l'avait été.

Elle écouta le téléphone sonner. Elle savait que l'image n'était pas en direct – les arbres étaient verts et couverts de feuilles – mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle espionnait la maison, qu'elle verrait peut-être un rideau bouger ou une lampe s'allumer, ou même entendre le téléphone sonner à l'intérieur. Répondez-moi. Parlez-moi.

Moins d'une heure plus tard, elle se tenait devant la maison. C'est curieux, car elle avait toujours eu l'impression que, de l'autre côté du périphérique, le Maryland se trouvait à des kilomètres, des années-lumière de chez elle, comme une contrée où elle s'aventurerait rarement. Mais les routes étaient étrangement désertes. Oh, c'était un samedi, bien sûr. Terry était parti jouer au golf, il n'était pas au travail. Elle contourna la 495 et traversa River Road, en se disant qu'elle irait à Tysons Corner, puis au magasin Saks de Wisconsin Avenue.

Mais elle était dans Poplar Street. Elle se gara et fit le tour de la maison à pied. Aucun signe de vie. Téméraire, intrépide, elle pénétra dans le jardin – la petite barrière avait un verrou qu'elle poussa sans mal – et regarda par les fenêtres. Des enfants habitaient là, ils avaient laissé leur désordre partout (était-ce vraiment si difficile de nettoyer derrière eux, ou d'obtenir qu'ils fassent le ménage eux-mêmes ? Trudy

n'avait jamais toléré une telle pagaille.) Elizabeth Lerner avait des enfants, et sans doute un mari. Ce n'était pas la maison d'une mère célibataire, même si cela aurait expliqué le fourbi. Un panier pour chien, un grand, donc ils avaient aussi un chien. Elle se surprit à essayer d'ouvrir la porte d'entrée, pour voir si Elizabeth Benedict osait vivre sans fermer ses portes à clef, comme le faisaient autrefois les Tackett. À la ferme T'n'T, ils vivaient toutes portes ouvertes, et même s'ils s'étaient barricadés, à quoi cela aurait-il servi ? Holly avait été enlevée au bout de leur allée.

La porte était fermée à clef.

– Vous cherchez les Benedict ?

Elle faillit bondir, plus à la mention de ce nom que de simple surprise. Son interlocuteur était un homme d'une soixantaine d'années, plutôt bien habillé pour un samedi matin en banlieue : chemisette et pantalon de toile bien repassé.

– Oui, répondit-elle. Je passais dans le quartier et je suis une vieille amie, ils ne m'ont pas vue depuis des années. Je me suis risquée, à tout hasard.

– Ils sont partis pour le week-end, mais ils doivent rentrer dimanche soir. Ils m'ont demandé de ramasser le journal sur le pas de leur porte. Dommage que vous les ayez manqués.

– Ça m'apprendra à téléphoner d'abord. Je vais leur laisser un mot.

Elle n'avait pas l'intention de laisser un mot, mais elle imagina que ce mensonge empêcherait l'homme de signaler sa venue dès le retour de la famille. Elle alla même jusqu'à retourner à sa voiture pour y prendre une feuille du bloc-notes qu'elle gardait dans sa boîte à gants, et à faire semblant de griffonner un message. C'est seulement en chemin qu'elle cessa de faire semblant. Après s'être demandé par quelle formule commencer – elle n'aurait jamais pu opter pour « Chère Elizabeth » – elle écrivit :

Elizabeth,

Veillez m'appeler à l'heure qui vous conviendra.

Trudy Tackett

Après un instant de réflexion, elle ajouta son numéro de téléphone portable, pas leur numéro de fixe.

Elle se tenait devant la porte, le papier à la main. Dès qu'elle l'aurait glissé dans la fente, elle ne pourrait plus revenir en arrière. Mais pouvait-on jamais revenir en arrière en ce bas monde ? Non, jamais. Les excuses, les procès, même les exécutions, tout cela ne changeait rien. On ne pouvait pas revenir sur le passé. Les os se remettaient, mais à part ça, tout ce qu'on cassait restait à jamais cassé. *Elle a*

souffert, elle aussi, disait Terry lors du procès, en regardant Inez Lerner, mais Trudy n'était pas convaincue : les rides gravées dans le visage de cette mère trahissaient une femme qui ne prenait pas soin d'elle, et qui par conséquent, ne prenait pas soin de sa fille, laquelle n'avait pas su prendre soin de la fille de Trudy. Trudy avait instantanément détesté Inez Lerner. Les vêtements un peu hippie, les cheveux grisonnants, les deux bracelets au poignet, qui avaient claqué, rien qu'une fois, dans le tribunal, comme une détonation, faisant sursauter tout le monde. *Pourquoi tous vos enfants sont-ils en vie ?* avait-elle envie de hurler. *Qu'est-ce qui vous rend si différente ?* Inez Lerner n'aimait pas ses enfants davantage, elle ne veillait pas mieux sur eux. Holly était au bout de l'allée, pas dans un parc. Holly collectait des fonds afin d'offrir une perruque à cette pauvre fille qui avait perdu tous ses cheveux en chimiothérapie, elle ne vagabondait pas, elle ne cherchait pas les ennuis. Aujourd'hui encore, Trudy sentait monter dans sa gorge cette récrimination puérile, accompagnée de larmes amères : *c'est injuste*.

Trudy pleurait Holly tous les jours. Tous les jours. Et à présent elle contemplait une version un peu négligée de la vie que sa fille aurait pu mener. Une maison, un mari, des enfants, un chien.

Elle glissa la lettre dans la fente, comme si elle lançait une bouteille à la mer, un message qui n'avait aucune chance d'atteindre la civilisation, et encore moins la personne qui devait le lire. Logiquement, elle savait que le mot était là, attendant qu'Elizabeth Lerner rentre chez elle, que ce message paraîtrait cruel, comme le seau d'eau en équilibre sur une porte entrouverte, comme un tapis dissimulant un trou dans le sol. Mais pour Trudy, cette feuille de papier semblait fragile, dénuée de substance, capable de disparaître sans laisser de trace.

Parce qu'en réalité, ce qu'elle aurait aimé faire, ç'aurait été d'enflammer une allumette pour que cette maison soit entièrement détruite par un incendie.

Chapitre 35

En temps normal, Walter aimait parler avec son avocat. Blanding était aimable et intelligent. Il plaçait la barre très haut. Il donnait à Walter l'impression d'appartenir à un univers plus vaste. Il ne se bornait pas à ses obligations professionnelles. Ils évoquaient l'actualité et, sans dépasser certaines limites, les autres détenus que Jeff défendait. Aujourd'hui, par exemple, Walter lui expliqua combien il était heureux que ce gosse, le tueur de grands-mères, ait obtenu un sursis. Ce n'était pas un mensonge. Il était heureux pour l'avocat. Il était heureux, par principe, même si l'individu concerné ne lui inspirait pas le moindre intérêt.

Pourtant, même avec ce sujet de conversation, Walter avait trouvé éprouvant de parler avec Jeff, parce qu'il avait quelque chose à cacher. *Êtes-vous sûr que ce soit une bonne idée ? Y a-t-il quelque chose que vous ne me dites pas ?* Avec les années, Walter était devenu un peu prétentieux, surtout après que des tests répétés avaient montré que son intelligence était supérieure à la moyenne. Il n'était ni un génie ni un surdoué, mais il se situait clairement au-dessus de la moyenne, et cela l'avait rendu certain de pouvoir tenir sa place dans toute conversation, peut-être en maîtriser le cours. Mais c'était une chose que de maîtriser ce qu'il disait lorsqu'il communiquait avec Elizabeth, et c'en était une autre que de mentir à Jeff, avec qui il avait toujours manifesté une honnêteté scrupuleuse. Jeff lui faisait confiance. Il n'avait jamais demandé pourquoi Walter avait écrit à Elizabeth et avait fait en sorte qu'elle soit inscrite sur sa liste de correspondants téléphoniques, il n'avait pas contesté la version selon laquelle Walter l'avait vue dans un magazine (les avocats n'avaient même pas le droit de savoir à qui leurs clients pouvaient téléphoner, mais Walter en avait parlé à Jeff, pour ne pas avoir l'air de cacher quoi que ce soit). Malgré tout, Walter n'avait encore jamais menti à son avocat et il se reprochait de l'induire en erreur à présent. Mais s'il lui avait tout révélé... non, il n'autoriserait jamais Elizabeth à venir le voir.

– Bien sûr, je trouve ça merveilleux que vous vouliez lui présenter des excuses en personne, dit Jeff. Mais si en fin de compte vous sentez... Tout dépend de ce à quoi vous vous attendez au départ.

Je m'attends à ce qu'elle m'évite l'exécution, mon pote.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien, elle pourrait vous refuser le... l'expérience affective que

vous attendez. Je veux dire, si vous espérez le pardon ou l'absolution... je ne pense pas que vous obtiendrez ça. Elle est très sympathique...

– Elle a toujours été sympathique.

– Mais elle tient absolument à ce qu'on n'oublie pas qu'elle aussi était une victime.

– C'est vrai, dit Walter. Elle a le droit de penser ça.

– Oh, c'est facile pour nous d'en discuter dans l'abstrait. Mais je veux que vous réfléchissiez à ce que vous éprouverez, face à elle, séparés par une vitre, si vous l'entendez dire qu'elle ne veut pas, qu'elle ne peut pas vous pardonner. Cela pourrait rendre les choses beaucoup plus difficiles.

Les choses. C'était la façon qu'avait Jeff de dire que c'était réel, que cette fois Walter allait vraiment mourir. Après plus de vingt ans, ce qui était littéralement un record dans le couloir de la mort en Virginie, sinon dans d'autres États. Plus de vingt ans, et il n'était même pas encore quinquagénaire. À sa place, qui n'aurait pas fait comme lui ? Qui ne se serait pas battu pour sa vie ?

Les filles... Les filles s'étaient battues, elles avaient lutté pour respirer. Il s'était senti très mal, de leur faire ça. Mais si elles étaient restées en vie, elles auraient parlé, et ça, ce n'était pas juste. Ce n'était pas sa faute, à lui. Il lui avait fallu du temps pour arriver au point où il avait compris qu'il était possible d'éprouver du remords sans accepter les étiquettes que la société mettait sur tout. Il était désolé d'avoir tué ces filles, *mais ce n'était pas sa faute*. Il n'était pas assez bête pour dire ça tout haut, même à Barbara, à qui il avait pourtant confié quelques détails ignorés de tout le monde. À Jeff, il ne parlait que de remords, que de sa prise de conscience tardive du fait que personne n'avait le droit de tuer.

Mais s'il en était arrivé à cette prise de conscience tout seul, pourquoi l'État de Virginie ne pouvait-il avoir la même révélation ? C'est là qu'était la véritable injustice. Il était d'accord : il n'aurait pas dû tuer ces filles parce qu'on ne devait jamais tuer. *Jamais*.

Il décida de mettre Jeff sur la défensive, de l'obliger à être explicite :

– Alors ça y est, hein ? Cette fois, aucun espoir d'y échapper ?

– Il y a toujours un espoir, et vous savez bien que nous tenterons tous les moyens possibles. Nous ferons appel à la Cour suprême, nous demanderons au gouverneur une commutation de peine.

– Soyez franc avec moi.

Un silence.

– Il est difficile d'envisager une autre issue, au point où on en est.

Si tu savais ! Devant cet homme jeune et sérieux, devant cet intellectuel, Walter avait bien du mal à ne pas se vanter du plan qu'il

avait concocté. Il avait du mal à ne pas lui dire que la découverte de la photo d'Elizabeth, certes fortuite, s'était produite alors que Barbara essayait de retrouver sa piste depuis des mois et des mois. (À un moment, elle avait même appelé sa mère et sa sœur, en se faisant passer pour une vieille amie d'enfance, mais toutes les deux s'étaient montrées sceptiques, à juste titre. Il trouvait Barbara très gentille, bien sûr, mais cette voix ! On ne pouvait pas imaginer une seconde qu'une fille comme Elizabeth ait été l'amie d'une femme dotée d'une voix pareille.) Il savait que Jeff n'approuverait pas sa tactique, mais qu'il serait ravi du résultat, il serait carrément fier de lui. Jeff lui rappelait Earl, le mécanicien du garage de son père, la seule personne qui semblait avoir deviné ce que Walter avait à offrir. Il se demandait ce qu'était devenu Earl, s'il était revenu vivant de chez les Marines, s'il avait fini par ouvrir son magasin de réparateur universel. Était-il au courant, pour Walter ? Earl avait peut-être lu son histoire dans les journaux, il y a bien des années, et l'avait pris pour un monstre, pour le dernier des derniers. Quelle horreur.

– Je comprends, assura-t-il à Jeff.

– C'est juste que... ce serait terrible si cette entrevue ne vous apportait pas la paix que vous en espérez.

– Je peux affronter cette perspective, Jeff. Il ne s'agit pas de moi. Il s'agit d'elle. (Une pause.) Comment l'avez-vous trouvée ?

Une pause de la part de Jeff.

– Sympathique.

– Vous l'avez déjà dit. C'est un de ces mots qui ne signifient rien.

Tout le monde était sympathique, désormais. N'importe quoi pouvait être « sympathique ». Le mot n'avait plus aucun sens.

– D'accord. Disons « placide », alors. C'est son mari qui domine, et apparemment, elle a l'habitude de le laisser tout décider pour elle.

– Vous voulez dire qu'il est autoritaire ? Dominateur ?

– Non, simplement il est aux commandes, c'est le battant de la famille. Elle n'a pas l'air d'avoir le même appétit pour le conflit.

Ça, je le sais. Je compte là-dessus.

Il n'insista pas plus au sujet d'Elizabeth, sentant que c'était dangereux, qu'il risquait de perdre l'avantage. À présent, étendu sur son lit à contempler le plafond, entouré par les bruits hostiles de Sussex I, il s'autorisa à se rappeler l'affection qu'elle lui avait inspirée presque malgré lui. Était-ce de l'amour ? Il n'était pas sûr de pouvoir qualifier ça d'amour. Mais il y avait eu quelque chose entre eux, en ce temps-là. Un lien entre eux. À sa demande, elle aurait fait n'importe quoi. Ça prouvait bien qu'il y avait quelque chose entre eux. Il lui avait accordé la vie. Tout bien réfléchi, il était une sorte de dieu. Et il était temps d'obtenir d'elle une faveur.

Chapitre 36

– Qui est Trudy Tackett ? demanda Iso.

– Comment connais-tu ce nom ?

Ils venaient de franchir le seuil en troupeau, fourbus après le voyage, où ils avaient été coincés dans un embouteillage sur l'Interstate 66. Apparemment, il s'était produit un accident très grave, selon la radio locale, que Peter avait allumée après avoir entendu dire que la collision avait fait deux morts. Quand leur voiture passa devant le lieu de l'accident, les ambulances et les hélicoptères étaient déjà repartis depuis longtemps, ne laissant que deux épaves tellement broyées qu'on avait peine à imaginer qu'il ait pu y avoir un seul survivant. S'ils avaient quitté Monticello plus tôt, comme Iso le leur avait demandé à plusieurs reprises, ils auraient pu assister au carambolage, leur véhicule aurait pu y être impliqué.

Eliza ne put s'empêcher de dire tout haut cette pensée, en oubliant la référence à Iso, dans l'espoir que sa fille ferait la relation.

– Si nous nous étions mis en route plus tôt, nous aurions pu être ici à l'instant précis où c'est arrivé.

Monticello avait été un peu un fiasco. Iso avait tenté de garder ses écouteurs sur les oreilles pendant toute la visite, et quand Peter l'avait grondée, elle s'était mise à afficher un ennui tellement agressif que c'en devenait une arme tournée contre eux tous. Sensible aux humeurs de sa sœur, Albie avait eu du mal à suivre les explications du guide, et sa méconnaissance du rôle historique de Jefferson n'avait pas aidé. (À mi-chemin, il devint évident qu'ils se croyaient dans la maison de George Washington. Eliza et Peter devraient vraiment le remettre à niveau en histoire des États-Unis. Il connaissait par cœur la liste des rois d'Angleterre, mais il n'était même pas capable de nommer les trois premiers présidents américains.) En tout cas, Eliza avait déjà les nerfs à vif quand Iso lança avec désinvolture un nom qui la faisait toujours tressaillir.

– Trudy Tackett, répéta Iso. Elle a signé un mot qui était au milieu du courrier, mais sans enveloppe. Tu vois ? Elle dit qu'elle veut que tu l'appelles.

Eliza jeta un regard en direction de Peter, sachant que ce nom ne lui évoquerait peut-être aucun souvenir, mais avec l'espoir qu'il dirait quelque chose, ce dont elle se sentait incapable. Elle avait l'impression qu'un bloc d'argile était bloqué dans son larynx et durcissait

lentement. Trudy Tackett. Comme Jeff Blanding le lui avait expliqué à peine deux jours plus tôt, elle n'était pas si difficile à retrouver.

– Elle était à l'école avec ta mère, dit Peter. Enfin, je pense que c'est comme ça que tu l'as connue. Pas vrai, Eliza ?

Elle hocha la tête, puis réussit à croasser :

– Sa fille. C'est sa fille que je connaissais.

– Pourquoi a-t-elle laissé un message ?

– Elle devait être dans le quartier.

Là encore, c'est Peter qui parla.

Iso n'avait guère plus de curiosité à consacrer à sa mère. Elle alla allumer la télévision, et Albie la rejoignit à l'autre bout du canapé. Il allait passer l'heure suivante à réduire subrepticement la distance s'étendant entre eux, par une conquête patiente, un centimètre de territoire à la fois. À la fin, il serait trop près et Iso grognerait : « Recule, tu pues » ou « Tu respires trop fort. Tu fais des bruits bizarres ». Albie battrait en retraite, puis recommencerait. Il aimait tant sa sœur. Pourquoi Iso était-elle incapable de le voir, d'en tirer gloire ? Eliza avait éprouvé les mêmes sentiments pour Vonnie quand elles étaient enfants, et elle pariait que Vonnie regrettait cette époque, regrettait d'avoir gaspillé cette affection. Personne au monde ne vous aimait jamais autant qu'un petit frère ou une petite sœur.

Elle monta tout de suite avec Peter, comme s'il y avait urgence à déballer leur petit bagage, comme si c'était une tâche complexe exigeant leur participation à tous les deux. Et Eliza se rendit compte qu'elle était contente d'avoir de quoi s'occuper les mains, de devoir trier le linge sale, de lancer une lessive.

– J'avoue, dit Peter, que je ne me rappelle pas du tout qui est Trudy Tackett. Elle fait partie de la famille des victimes, je crois.

– C'est la mère, dit Eliza. La mère de Holly.

– Ah. (Peter savait ce que représentait Holly. Ou il croyait le savoir.) Ça pourrait être une coïncidence. Elle ne sait pas forcément que Walter t'a contactée.

– Qu'est-ce que Blanding a dit ? C'est une administration comme une autre. Les gens bavardent. Quelqu'un qui travaille à la prison a pu lui en parler.

– Lui parler des appels. Pas de la visite, parce que ce n'est pas encore fixé.

– Ses coups de téléphone sont peut-être écoutés.

À court de tâches ménagères, elle s'assit sur le lit.

– À mon avis, ça ne l'intéresse pas. Le meurtre de sa fille a au moins débouché sur un procès, avec une peine capitale à la clef. Que peut-elle vouloir de plus ?

Eliza haussa les épaules, comme en signe d'acquiescement. Mais elle pensait : *Tellement plus. Elle en veut tellement plus. Elle veut que je sois*

morte et que sa fille soit en vie.

Les deux femmes ne s'étaient parlé qu'une fois. C'était le deuxième jour où Eliza témoignait, et elle avait mangé quelque chose qui ne passait pas. Ce n'était pas les nerfs ; son père était en proie aux mêmes vagues de nausée, une étrange envie de vomir sans pouvoir rien faire sortir. En milieu d'après-midi, il y avait eu une pause et Eliza avait couru vers les toilettes les plus proches. Elle avait beau se racler le fond de la gorge, elle n'arrivait pas à vomir.

Lorsqu'elle sortit du cabinet de toilettes, Trudy Tackett était là. C'était une belle femme. Bien sûr, Eliza la trouvait très âgée. Bizarrement, puisque Mrs Tackett était plus jeune qu'Inez. Mais elle était habillée de façon exceptionnellement stricte, même pour une audience au tribunal, et elle portait un maquillage très épais, qui ne lui allait pas du tout.

– Je suis la mère de Holly, dit-elle.

Eliza hocha la tête. Elle avait reçu l'ordre formel de ne parler à aucun des spectateurs, et elle supposait que la mère de Holly connaissait les règles. Elle ne voulait pas être grossière, mais elle ne voulait rien faire de mal. Cela aurait pu entraîner l'annulation du procès, la dernière chose qu'elle souhaitait.

– Elle était plus jeune que vous, dit la mère. À un mois de ses quatorze ans, en fait. Nous allions donner une belle fête pour son anniversaire.

Eliza ouvrit de grands yeux pour indiquer que cela lui semblait une bonne idée. Elle voulait s'en aller, mais Mrs Tackett lui barrait la route, et Eliza ne pouvait la contourner sans se montrer impolie.

– Enfin, je sais que Holly paraissait seize ou dix-huit ans. Vous croyez que nous ne le savions pas ? Son père et ses frères passaient le temps les poings serrés, prêts à frapper les hommes qui auraient osé la regarder. Mais il y a deux ans, elle jouait encore à la poupée. Elle n'était pas pressée de grandir, comme certaines. Elle n'était certainement pas une adoratrice de Madonna.

C'était l'un de ces petits détails qui avaient pris une importance disproportionnée : le ruban dans les cheveux, les gants et les bottines qu'Eliza portaient le jour de son enlèvement. À présent, elle était définie par ces vêtements, dont elle se souvenait à peine.

– Je n'étais pas une adoratrice, dit-elle, se sentant victime d'un malentendu. Je... je l'aimais bien. J'aimais son style.

Ses idoles étaient désormais Molly Ringwald et Ally Sheedy, chemisiers montants et longues jupes, broches et perles.

– Vous auriez pu prendre soin d'elle, dit Mrs Tackett. Vous étiez plus âgée. Vous saviez ce qui allait arriver.

– Je ne pouvais pas... Je ne savais pas...

– Vous devriez...

À cet instant, une autre femme entra dans les toilettes et Eliza s'enfuit. Depuis, elle n'avait plus jamais reparlé à Mrs Tackett, même si elle avait senti son regard peser sur elle, le jour des réquisitoires. (Elle aurait voulu ne pas y assister, mais le procureur avait dit que cela serait mal perçu.)

Elle avait le sentiment que Mrs Tackett avait été interrompue sur le point de prononcer les mots qu'Eliza redoutait le plus : *Vous devriez être morte. Tout le monde sait que c'est vous qui devriez être morte et Holly qui devrait être en vie. Vous l'avez laissée mourir afin de pouvoir vivre.*

SIXIÈME PARTIE

CRAZY FOR YOU**8**

(« Dingue de toi »)

Chapitre 37

Comme l'adolescente enamourée qu'elle n'avait jamais été, Trudy ne cessait de revenir dans le quartier d'Elizabeth Lerner, sur les lieux du crime. Elle montait dans sa voiture pour aller acheter une brique de lait ou pour aller chez le teinturier, mais elle se surprenait bientôt à traverser le Potomac, comme en transe. Et comme on dit, il suffit de passer le pont... Elle le fit une, deux, trois fois, et se retrouva piégée dans d'affreux embouteillages une, deux, trois fois. La quatrième fois, elle refit surface après un long passage à vide juste à temps pour appuyer sur les freins et éviter d'emboutir la voiture située devant elle.

Puis elle découvrit qu'elle pouvait aller à pied jusqu'à la station de métro et prendre le train jusqu'à Bethesda, avec un seul changement. C'était un long trajet, mais les rames étaient propres et roulaient bien, et il était moins dangereux de perdre conscience dans le métro ; au pire, elle risquait de manquer son arrêt. Mais elle ne le manquait jamais. Elle mettait ses bonnes chaussures de marche, celles qu'elle avait achetées pour un séjour à Londres organisé pour dûment fêter leur treizième anniversaire de mariage. Trudy marchait jusqu'à la maison d'Elizabeth Lerner, espérant... quoi ? L'apercevoir ? L'apostropher ? Pourrait-elle vraiment s'approcher de cette femme et exiger de savoir pourquoi elle n'avait pas téléphoné ? Il ne s'était écoulé guère plus d'une semaine. Mais Trudy avait cru qu'Elizabeth l'appellerait dans les vingt-quatre heures, si elle était prête à lui parler. Pourquoi l'ignorait-elle ainsi ?

Elle n'avait pas parlé à Terry de ces petits voyages. Il ne les lui aurait pas interdits, mais il aurait désapprouvé, et elle sentait qu'elle tenait encore à son approbation, plus ou moins. Elle s'était remise à fumer en cachette, par exemple, et elle continuait à faire semblant de prendre son Lipitor. Quand ces subterfuges finiraient-ils par se retourner contre elle ? Si Terry l'accusait ouvertement – ce qui était difficile à imaginer, mais qui s'était produit deux ou trois fois depuis leur mariage –, elle répondrait qu'elle essayait de compenser la différence d'âge et de sexe entre eux, pour tâcher d'avoir la même espérance de vie que lui. Elle en avait assez de survivre aux gens. On aurait cru qu'elle allait survivre à tout le monde, à son mari, à ses fils, à ses petits-enfants.

À tout le monde, sauf à Walter Bowman.

Le procureur disait que, cette fois, il était hors de question qu'il obtienne un sursis. Il pourrait y avoir des plaintes de dernière minute, des protestations contre l'injection létale comme méthode cruelle et inhabituelle, mais ce serait des récriminations de pure forme, les avocats feraient simplement leur métier. Malgré tout, le mois dernier, un condamné avait obtenu un sursis et la Cour suprême avait accepté d'écouter sa requête. La troisième fois serait la bonne, disait Terry.

Sauf si Elizabeth Lerner mijotait quelque chose. Sans ça, pourquoi aurait-elle parlé à Walter ? Elle allait peut-être mettre en scène son pardon généreux, publier une déclaration sur son hostilité à la peine de mort, faire passer Terry et Trudy pour les méchants de l'histoire.

Partant d'un bon pas, Trudy commença son tour du quartier. Elle n'attirait pas du tout l'attention. Cela faisait longtemps que Trudy n'attirait plus l'attention, et elle aimait à penser qu'elle avait su ménager cette transition. Mariée jeune, elle avait enchaîné trois grossesses, et elle avait le sentiment de s'être rangée avant la trentaine. Curieusement, vers l'époque où Holly était entrée dans l'adolescence – Trudy approchait alors de la quarantaine –, elle avait connu un second printemps. Et alors que Holly avait commencé au même moment à attirer une attention de plus en plus nettement sexuelle, Trudy ne s'était pas sentie en concurrence avec sa fille. Bien au contraire. Comme un bon partenaire au tennis, Holly poussait Trudy à valoriser ses atouts, à prendre plus de soin de son apparence. Sa vie conjugale reprit un peu vigueur, d'autant que Holly était parfois invitée à dormir chez des amis et qu'ils avaient alors la maison à eux seuls pour la première fois depuis, oh, depuis les neuf premiers mois qui avaient suivi leur mariage, avant la naissance de Terry III. Même si elle était spontanément démocrate, Trudy s'était sentie en sécurité dans l'Amérique de Reagan, en sécurité à Middleburg. C'était une époque de prospérité, et les catastrophes – le Liban, la famine, les terroristes, le tremblement de terre de Mexico, l'*Achille Lauro* – semblaient se dérouler bien loin. Ou, dans le cas du SIDA, elles dépendaient des décisions des autres. Elle n'aspirait qu'à captiver le regard de Terry.

Au lendemain de la mort de Holly, Trudy devint presque trop visible, reconnue – et donc prise en pitié – partout où elle allait. À Alexandria, elle s'installa dans l'anonymat et en fut reconnaissante. Bien sûr, elle ne pouvait pas réellement accueillir de visages nouveaux dans sa vie, car cela l'aurait obligée à raconter son histoire, chose intolérable. Mieux valait avoir un enfant qui avait été victime d'un terroriste, parce que ce mot résumait tout. Walter Bowman et ses crimes tombaient dans une obscure zone souterraine. Il n'avait pas acquis la célébrité de certains tueurs en série, comme Terry l'avait un jour fait remarquer. En Virginie, les gens se souvenaient de lui, mais

pas de son nom. Après l'emménagement à Alexandria, Trudy avait essayé de parler de sa vie à une voisine, mais celle-ci s'était exclamée : « Mon Dieu, vous étiez la mère de cette jolie petite blonde. » Terry estimait qu'elle aurait dû être heureuse que l'on garde cette image de Holly, mais ce n'était vraiment pas une façon d'honorer sa mémoire. La « jolie petite blonde » aurait pu être n'importe qui. Trudy comprit à ce moment que le monde avait oublié sa fille. C'est du *crime* que les gens se souvenaient, pas de la victime. L'exécution de Walter serait la dernière chance pour rappeler au monde une vie perdue.

Des vies perdues, se corrigea Trudy. Il y avait cette autre fille, Maude, et peut-être davantage. Lorsqu'elle était au plus bas, Terry tentait de lui remonter le moral en disant qu'il y avait des femmes qui ne savaient pas ce qui était arrivé à leur fille, qui avaient connu des souffrances pires encore. Trudy avait-elle tort de trouver que cela lui était bien égal ?

D'ordinaire, elle s'autorisait à passer quatre fois devant la maison, selon une boucle qu'elle avait imaginée. Elle jugeait crédible que quelqu'un fasse ainsi son exercice quotidien. Elle marchait plus vite qu'à Alexandria, elle était plus motivée. Mais elle ne réussissait jamais à voir personne entrer dans la maison ou en sortir. Peut-être son message leur avait-il fait peur, les incitant à se cacher ? Mais non, la maison semblait habitée. Trop habitée.

Aujourd'hui, en passant pour la troisième fois dans la rue, elle se risqua à faire quelque chose qu'elle n'avait pas encore osé. Elle marcha jusqu'à la porte et frappa. À l'intérieur, un téléviseur était allumé, quelqu'un était à la maison, mais il sembla s'écouler une éternité avant que des pas crissent vers la porte. Elle fut d'abord examinée à travers le judas.

– J'entends que vous êtes là, dit-elle. Je sais que vous êtes là. Ouvrez, maintenant, et parlez-moi, Elizabeth Lerner.

La porte s'entrouvrit à peine, et les yeux qui rencontrèrent ceux de Trudy étaient bien plus bas qu'elle ne s'y attendait, bien en dessous des siens. Des yeux noisette, dans un visage bronzé. Le visage d'une jeune fille.

– Je pense que vous vous trompez de maison. Ma mère s'appelait bien Lerner avant de se marier, mais elle se prénomme Eliza.

Ah non, pas cette fois.

– Bien sûr, répondit Trudy. Mais une vieille maîtresse d'école est toujours un peu cérémonieuse.

– Ma mère vous a eue comme prof ?

– Oui, à... (C'est étonnant, comme le cerveau réagissait à l'urgence, retrouvant à la seconde les détails concernant Elizabeth Lerner.) ...au collège de Catonsville. C'était une de mes meilleures élèves.

La jeune fille fronça les sourcils, apparemment fâchée qu'on lui

parle du brillant parcours scolaire de sa mère.

– Enfin, elle avait de bonnes notes aux devoirs en classe. Elle n'était pas toujours très soigneuse pour le travail à la maison, elle rendait parfois ses rédactions en retard.

– Vous êtes sûre que vous ne confondez pas avec ma tante Vonnie ? C'est elle qui était bonne élève. Maman dit qu'elle s'en tirait toujours de justesse.

C'est le cas de le dire.

– Ta mère a toujours été modeste. Elle est là ? Je peux entrer ?

– Elle est... (La jeune fille hésitait. Sa mère était absente, mais elle n'était pas censée révéler cette information. Elle n'était sans doute même pas censée ouvrir à des inconnus.) Elle a dû aller à mon école, mais elle revient tout de suite. Tout de suite, répéta-t-elle.

Un chien pointa le nez dans l'entrebâillement et grogna à tout hasard. Trudy lui présenta son poing fermé, que l'animal flaira.

– Chut, Reba.

– C'est ton chien ?

– Pas vraiment. J'en aurais choisi un plus beau.

– Je peux entrer en attendant que ta mère revienne ? Je ne viens pas souvent ici et ça me ferait de la peine de l'avoir manquée de si peu.

– Je ne sais pas...

– Appelle-la, si tu veux, dis-lui mon nom. Dis-lui que Mrs Tackett est là.

– Ah, Mrs Tackett. C'est vous qui avez laissé un message. Je pensais que Maman avait été dans la même classe que votre fille.

Cette remarque fit mal à Trudy, mais cela n'avait aucune importance puisque la porte lui était maintenant grande ouverte.

Chapitre 38

Curieusement, de toutes les choses qui auraient dû la tracasser, c'était l'aspect logistique de cet appel provenant de l'école qui avait accablé Eliza, du moins dans les premiers instants où elle avait encaissé le choc. *Iso avait été surprise à voler et son renvoi prenait effet immédiatement.* Cela signifiait qu'Eliza devait aller la chercher, puis retourner à l'école à deux heures pour un entretien avec le censeur, mais qu'il serait ensuite trop tard pour qu'elle ramène Albie à la maison ; il fallait donc qu'elle trouve quelqu'un pour le ramener chez eux, situation compliquée par le fait qu'elle ne connaissait pas vraiment les mères des amis d'Albie. Au désespoir, elle avait fait une chose qu'elle n'aurait jamais cru faire un jour : elle était allée chercher son fils avant la fin des cours, l'avait emmené à la librairie Barnes & Noble de Rockville Pike, et l'avait parké dans le rayon enfants avec l'ordre formel de rester là à lire sans parler à quiconque. Si on lui demandait où était sa mère, il n'aurait qu'à affirmer qu'elle était quelque part dans le magasin. Elle lui donna le numéro de portable d'Iso, au cas où. D'ailleurs, il risquait de s'écouler longtemps avant qu'Iso soit autorisée à utiliser son téléphone, si elle y était même autorisée un jour.

Elle repartit ensuite pour North Bethesda, où elle dut subir l'énumération humiliante des transgressions perpétrées par Iso. Vol, mensonge...

– Pour le mensonge, intervint-elle en regrettant que Peter n'ait pas pu se libérer pour cette entrevue. (« Même si je pouvais quitter le bureau aujourd'hui, je ne pourrais jamais être à l'école à temps », avait-il déclaré.) J'ai l'impression qu'elle a uniquement menti lorsqu'on lui a demandé si elle avait volé quelque chose.

– Cela n'arrange rien, répliqua Roxanne Stoddard, magnifique aujourd'hui avec son tailleur violet.

– Non, mais elle a menti pour sauver sa peau. Je comprends pourquoi elle a menti, même si je n'approuve pas. Nous avons toujours appris à nos enfants que le mensonge est le moins grave des crimes. (Dans son agitation, elle alla jusqu'à penser : *Et ce n'est pas à moi, sa mère, qu'elle a menti. C'est à vous !* Comme si cela y changeait quelque chose.) Malgré tout, j'ai plus de mal à comprendre pourquoi elle vole un objet qu'elle a déjà, un iPhone. Elle en a un. Enfin, pas un iPhone, mais un excellent portable.

– Mrs Benedict, d’après ce que les enseignants m’ont dit, Iso est une jeune fille en colère, elle n’est pas heureuse.

– Oh, elle a des sautes d’humeur. C’est une ado.

– Oui, dit sèchement le censeur. J’ai une certaine expérience des ados.

Eliza rougit, même si elle pensait que d’avoir vécu entourée de centaines d’adolescents ne conférait au censeur aucune autorité morale dans cette discussion. Roxanne Stoddard avait une expérience supérieure en quantité, mais personne ne pouvait mieux connaître ses enfants qu’Eliza.

– Je veux vous montrer un devoir qu’Iso a récemment rendu. Les élèves devaient transformer un épisode de leur vie en émission de télévision bien connue.

Eliza décida que ce n’était probablement pas le meilleur moment pour rouler de gros yeux, mais quand même ! Une émission de télévision ? Peter aurait une attaque lorsqu’elle lui raconterait ça, et il reparlerait sans doute d’inscrire leur fille dans une école privée.

– Voici la rédaction d’Iso.

Le censeur tendit trois pages à Eliza. Sur la première, dans l’écriture presque trop soignée d’Iso, figurait le titre : *Tout le Monde Aime Albie*.

Iso : Et si on prenait un chien ?

La mère d’Iso : Non, ce sont des animaux sales, qui ont des puces, et Albie pourrait être allergique.

Le père d’Iso : Je n’ai pas le temps de promener un chien.

Iso : Je le promènerais, moi.

Les parents d’Iso : NON !

Albie : J’aimerais bien avoir un chien.

Les parents d’Iso : D’ACCORD !

Elle lut le reste en diagonale, puis parcourut les deux pages suivantes.

– Ça ne s’est pas du tout passé comme ça, dit Eliza. C’est vrai, nous n’avons pas choisi le chien qu’Iso aurait voulu, mais Reba était si triste, si attendrissante. En fait, c’était l’idée de Peter...

– Personne ne prétend que ce soit là une représentation exacte de votre vie de famille, Mrs Benedict. Je pense que même Iso le reconnaîtrait. Elle a voulu faire preuve d’humour, et vous voyez qu’elle a obtenu une très bonne note, puisqu’elle a atteint l’objectif principal, qui était de travailler dans le cadre d’une forme existante.

Génial. Le collège de North Bethesda prépare ma fille, voleuse et menteuse, à rédiger des scénarios de sitcom. Je suis tellement soulagée.

– À la fin du semestre, ils écriront des poèmes en alexandrin, dit le censeur, comme si elle lisait dans les pensées d’Eliza. Mr Klemm sait ce qu’il fait. C’est pourquoi, compte tenu de tous les autres problèmes liés à Iso, il m’a donné à lire son devoir. C’est une enfant en colère.

– En toute franchise, je ne comprends pas les raisons de sa colère. Si elle pense que nous favorisons son frère... c'est uniquement dans sa tête. (Le censeur continuait à dévisager Eliza, qui se sentait incapable de se taire.) Mais c'est un cercle vicieux, en un sens. Albie est adorable, il est gentil et plein de compassion, c'est une petite éponge qui absorbe tout l'amour pour le restituer ensuite. Iso a toujours été plus distante, beaucoup plus réservée.

– Vous a-t-elle jamais confié le chagrin qu'elle a éprouvé de devoir quitter l'Angleterre ?

– Du chagrin ? Loin de là. Elle a saisi sa chance, l'occasion de se créer une nouvelle identité.

– Ce n'est pas parce qu'elle a traité ce déménagement comme une chance qu'elle l'a réellement ressenti ainsi. Elle a vécu six ans à Londres, Mrs Benedict, presque toute sa scolarité. Elle a le mal du pays.

– Son pays est ici.

– Pour vous.

Pas vraiment, j'ai moins d'amies qu'Iso.

– En tout cas, elle ne nous en jamais parlé.

– J'imagine. Et s'il n'y avait pas eu ce vol, je ne suis pas sûre que j'aurais compris à quel point l'Angleterre lui manque.

Le censeur fit glisser sur son bureau l'iPhone dérobé, dont l'écran affichait les derniers appels passés. Tous les numéros commençaient par le préfixe 011-44, pour l'Angleterre.

– Mais... nous l'aurions laissée appeler de chez nous. Peter a même installé Skype sur son ordinateur. Elle aurait pu s'en servir. Nous l'avons encouragée à garder le contact avec ses amies.

– Oui, mais cela l'aurait obligée à vous dire qui elle appelait.

– Et ça aurait été si difficile ?

– Les textos qu'elle envoie sont assez explicites. Rien de bien osé, mais un peu provocants. Et le garçon a dix-sept ans. Iso pense que vous auriez été hostile.

– Dix-sept ans ? *Bien sûr que je suis hostile.*

Elle se rendit compte qu'elle avait parlé trop fort, mais c'était plus fort qu'elle. Son esprit était parti au galop pour tâcher de deviner qui était ce garçon, quand elle l'avait rencontré. Iso avait dû se montrer très discrète, car Albie aurait raconté tout ce qu'il savait, malgré tout son désir d'obtenir l'approbation de sa sœur. Eliza ne l'avait-elle pas prédit à Peter, il n'y a pas si longtemps ? Iso était douée pour garder ses secrets, pas ceux des autres.

– Ils communiquaient par le biais de Facebook, sur l'ordinateur de l'école, expliqua le censeur. Iso était assez intelligente pour contourner notre système de blocage – il suffit d'ajouter un s à l'adresse http – mais elle n'avait pas compris qu'elle laissait une trace même en

effaçant l'historique. Le responsable du pôle informatique lui avait fait la morale en début de semestre et elle a supplié qu'on ne la dénonce pas. À l'époque, les messages étaient très innocents, alors nous avons fermé les yeux.

– J'ai moi-même demandé à Iso si elle voulait se créer un compte sur Facebook quand nous avons déménagé. Elle a répondu que ça ne la tentait pas du tout.

– Il faut reconnaître qu'elle a été assez rusée. Comme ça, vous n'auriez jamais eu l'idée d'aller la chercher sur ce site.

– Il ne me serait jamais venu à l'idée de chercher qui que ce soit. Je ne suis pas une adepte des réseaux virtuels.

Le censeur eut un sourire de sympathie.

– Écoutez, nous avons dû renvoyer Iso. En matière de vol, nous avons une politique de tolérance zéro. Mais je pense que ce qui se passe à l'école n'est qu'une conséquence annexe de la colère qu'elle garde renfermée en elle. Iso s'amuse beaucoup à jouer à Roméo et Juliette, dans sa tête. Je pense que ce garçon n'a pris d'importance à ses yeux qu'à partir du moment où l'océan les a séparés. Iso ne s'intéresse pas au sexe. Comme la plupart de mes élèves, elle est fascinée par l'amour. Si un garçon en chair et en os, si ce garçon-là se présentait sur le pas de sa porte, elle serait paniquée. Quand vous étiez ado, qui étaient vos idoles ?

– J'écoutais Madonna.

– Non, je veux dire, qui étaient les garçons sans danger, sur lesquels vous vous sentiez libre de fantasmer quand vous aviez l'âge d'Iso ?

– Sérieusement ? (Eliza se mit à rire avant même d'avoir pu répondre). George Michael dans le clip de *Wham !* On peut difficilement trouver moins dangereux.

– Oui, et moi j'aimais Tito Jackson. Aucun danger, comme les livres *Twilight*. D'après mon expérience, la plupart des filles, des filles futées comme Iso, sont très conscientes de leurs limites. Elles trouvent un moyen de découvrir le sexe et l'amour sans courir de risques. Je regrette simplement qu'Iso soit allée un peu trop loin.

– Moi aussi, dit Eliza.

– Je ne veux pas me mêler de votre vie privée, mais vous parlez de ces choses-là avec votre fille ?

– De sexe ?

– Non, le sexe, les abeilles et les petits oiseaux, c'est facile. Je pensais à l'amour.

– L'amour ? Le grand amour ? je ne sais pas. Je suppose que ça a dû arriver quand nous lisions des contes de fées ensemble. J'ai fait une maîtrise et un début de thèse sur la littérature pour enfants. Je ne voulais pas qu'Iso rêve trop au prince charmant. En fait, nous avons lu ensemble les différents volumes du *Magicien d'Oz* parce que les

héroïnes sont fortes et complètement indifférentes à l'amour. Mais Albie est né et je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer combien les personnages masculins étaient insignifiants. Le seul bon garçon est en réalité une princesse déguisée. L'autre, c'est Button-Bright, et à part se perdre dans la forêt...

Sa phrase s'interrompt alors que ses propres mots atteignent sa conscience. Le censeur hochait la tête sans méchanceté. Eliza ajouta faiblement :

– De toute façon, Iso avait déjà passé l'âge où on lui lisait des histoires pour l'endormir.

– Je n'en doute pas. Et je crois que l'attitude d'Iso n'a rien d'anormal. Il est naturel pour une fille de son âge d'avoir des secrets et de faire des cachotteries. C'est même sain. Mais elle a dépassé les bornes en volant ce téléphone, et il était essentiel d'intervenir. Après tout, il ne s'agit pas seulement de l'appareil, mais du coût de ces appels. Malheureusement, la propriétaire du téléphone croyait l'avoir perdu et n'a pas osé le dire à ses parents, donc ce petit jeu dure depuis deux semaines.

– Iso va le lui rendre. Ce n'est pas difficile.

– Non, mais ça ne suffit pas. Je suggère – mais ce n'est qu'une suggestion – qu'elle soit exclue de l'équipe de foot jusqu'à la fin de l'automne.

– Elle en mourra. Elle va me détester.

– Elle n'en mourra pas. Mais oui, elle va vous détester un moment. Malgré tout, il faut qu'elle comprenne la gravité de ses actes.

Eliza essaya d'appeler Peter sur le chemin du retour, mais sa secrétaire dit qu'il participait à une réunion où on ne pouvait le déranger que pour un cas de vie ou de mort. Eliza fut tentée de dire : « Eh bien, c'en est un », mais elle se ravisa. Elle aurait aimé parler à Peter avant d'affronter Iso à la maison, mais Albie était assis à l'arrière de la voiture, et ce petit garçon avait vraiment de très grandes oreilles. Il n'aurait pas été équitable pour Iso d'évoquer sa situation devant son frère. Eliza allait donc rentrer et prononcer cette phrase que les mères disent dans les sitcoms : « Attends un peu que ton père soit là, tu vas voir ! » (C'était vraiment la journée des sitcoms. Eliza songea que des rires enregistrés auraient dû accompagner la scène dans le bureau du censeur.) Elle ne prendrait pas un ton menaçant, elle laisserait simplement entendre que c'était un problème sérieux qui exigeait la présence des deux parents unis.

– Iso ? héla-t-elle en pénétrant dans le garage.

– Je suis là, Maman. (Sa voix ne manifestait aucune appréhension, ce qui était exaspérant. Elle aurait au moins dû avoir un peu peur d'affronter sa mère après l'entrevue avec le censeur.)

- Où ça ?
- Dans la salle à manger, avec ton ancienne prof. On a préparé du thé.

Ah, c'est pour ça que tu es si calme. Il y a un témoin. Tu sais que je ne peux pas t'engueuler devant un tiers. Puis : Mon ancienne prof ?

Elle entra avec Albie dans la salle à manger où ils prenaient rarement leurs repas. La table avait été mise pour un thé improvisé mais dans les règles, la théière en forme de poisson posée sur un dessous de plat, des biscuits étalés en éventail sur une assiette. C'étaient les biscuits secrets d'Eliza. Encore un vol ? Iso voulait-elle impressionner sa mère, ou la visiteuse, cette femme tirée à quatre épingles dont Eliza jugea aussitôt le visage curieusement familier. Elle avait son nom sur le bout de la langue, mais c'était absurde. Et elle ne se rappelait pas avoir jamais eu personne d'aussi élégant parmi ses professeurs.

– Trudy Tackett, dit la femme en se levant et en lui tendant la main. Je suis ravie d'avoir fait la connaissance de votre fille. Elle me rappelle tellement la mienne au même âge.

Chapitre 39

Pour la première fois depuis près d'une semaine, Walter était dans la cour pour son heure de récréation. Légalement, les détenus de Sussex I étaient censés passer une heure par jour en plein air, mais il y avait toujours un empêchement. Ils prétendaient avoir trouvé une arme, tout le monde était interdit de sortie, une autre fois c'était la clôture qu'il fallait réparer, mais ils auraient pu se contenter de ne pas utiliser cette cage-là (Walter appelait ainsi les espaces individuels de récréation). Aujourd'hui, par exemple, il n'y avait personne à droite ou à gauche, pas moyen de parler ni de jouer aux cartes. Cela ne le dérangeait pas. Il ne se sentait pas très sociable, ce jour-là. Il était heureux de rester seul avec ses pensées, de sentir un peu le soleil sur son visage. Il avait toujours eu plus belle allure quand il bronzait, même si c'était mauvais pour la peau, d'après Barbara.

Quand Walter avait compris quel avenir l'attendait, quelle absence d'avenir, et qu'il avait pu l'accepter, il avait tout de suite pensé : *J'apprendrai sans doute à jouer aux échecs*. Il ne savait pas trop d'où venait cette idée. Comme pour la plupart des gens, tout ce qu'il savait sur les prisons venait des films, mais c'était bien avant *Les Évadés* ou *Le Silence des agneaux*, même si des détenus arrivés après lui avaient parlé de ces deux films. Le seul film de prison que Walter aurait pu raconter en détail concernait en fait une prison pour enfants, et personne n'y jouait aux échecs, c'était bien certain. *Bad Boys*, avec Sean Penn. Il n'avait jamais rencontré personne qui ait vu le film, depuis qu'il était ici. Dès qu'on parlait de *Bad Boys*, les gens croyaient qu'on leur parlait de ces autres films, qui étaient sortis beaucoup plus tard.

Elizabeth avait vu *Bad Boys*, cependant. Elle n'aurait pas dû, c'était un film pour adultes et elle n'avait que treize ans quand il était sorti. Il lui signala cette infraction, mais renonça à la sermonner parce qu'il avait très envie de savoir ce qu'elle en pensait.

– Je ne sais pas, dit-elle. J'aime bien Sean Penn, mais je voudrais qu'il fasse plus de films comme *Ça chauffe au lycée Ridgemont*. Celui-là était trop déprimant.

– Le film où la fille enlève son haut ?

– Ouais. Il était marrant, là-dedans.

– Il était défoncé.

– Son personnage. (Oui, mademoiselle je-sais-tout, comme s'il ne

faisait pas la différence.)

– Moi je ne trouve pas ça drôle, d'être drogué, dit-il, et la conversation s'arrêta.

Ils n'avaient jamais été d'accord en matière de films ou de musique. Pourtant, ils regrettaient qu'ils ne parlent pas plus souvent. Il aurait aimé lui demander si elle pensait que le film disait vrai, sur le nombre de viols commis en prison, ou si ça ne se produisait que dans les prisons pour jeunes. Même alors, dans un coin de son cerveau, il savait que la prison ou la mort l'attendait, et en fait, il redoutait surtout la première. Il pouvait imaginer la mort. Il avait vu la mort. Il ne pouvait pas imaginer la vie dans une cellule.

Mais avec les semaines, les mois qu'il fallut au système pour examiner ses crimes et décider comment le punir, Walter en était venu à comprendre et à accepter les contours de sa vie. Joli mot, « contours », exactement comme la chose qu'il désignait, un gros vase rond. Il ne serait pas jugé innocent, pas dans le cas de Holly ou Maude, et tout ça à cause d'Elizabeth, le témoin-star du procès. Sans elle, ils n'auraient rien eu contre lui. Elle l'avait surpris à côté de la tombe de Maude, elle était là le soir où Holly était morte. Une chance qu'il ne lui ait donné aucun détail sur les autres choses qu'il avait faites. Oh, il avait lancé de vagues allusions, surtout au début, quand il voulait qu'elle obéisse. « Si tu savais les trucs que j'ai fait... J'ai déjà tordu le cou d'une fille et je le referai. » Mais il avait été assez prudent pour laisser tout ça dans le flou, et elle ne pourrait pas en raconter plus qu'elle n'en avait vu. Si seulement il l'avait tuée, elle... mais il ne l'avait pas fait, voilà. Il savait très bien ce qui se passerait s'ils étaient pris et, après la mort de Holly, il avait compris que cette issue était la plus vraisemblable. Holly n'était pas le genre de fille dont la disparition et la mort restent invengées. Cette fois, il avait enlevé une princesse, et le royaume allait se dresser contre lui avec indignation. Et ça n'avait pas manqué : moins de quarante-huit heures plus tard, il était en garde-à-vue, et ainsi commença la deuxième moitié de sa vie, celle qu'il avait passée derrière les barreaux.

Les premières années, il y avait eu de la variété. Il y avait eu les procès et, dans le cas de Holly, les appels et les nouveaux procès. La première plainte avait été déposée dans le délai de vingt et un jours, et personne ne pouvait y trouver à redire. Une idiote du jury avait parlé de phase de détermination de la peine, en se déclarant sûre et certaine qu'il n'écoperait pas de la peine de mort dans le Maryland, et qu'il fallait donc la lui infliger en Virginie. Et cette salope aurait menti, se serait parjuré tout au long de l'enquête si elle l'avait pu, mais d'autres jurés avaient eu l'honnêteté de reconnaître que cette conversation avait eu lieu. Puis il avait fait appel en plaidant l'incompétence de son avocat : cela lui avait valu non pas un nouveau

procès mais Jefferson, qui avait retourné le problème dans tous les sens. C'est lui qui avait étudié les plans et qui s'était demandé si Walter était en Virginie ou en Virginie-Occidentale quand Holly était morte. Oui, il savait que les gens avaient été outrés quand ils avaient obtenu que des géomètres soient envoyés sur les lieux, qu'on parlait de simple détail, de simple trait sur la carte. Mais bon sang, qui n'aurait pas voulu être du bon côté de cette ligne qui constituait littéralement la séparation entre la vie et la mort ? Si ce camping était en Virginie-Occidentale, Walter aurait dû être jugé en Virginie-Occidentale, où la peine de mort n'existait pas. Comment pouvait-on lui reprocher d'essayer ?

Finalement, sa vie s'était installée dans une sorte de grisaille. Il avait accompli certaines des choses qu'il avait prévues. Il lisait beaucoup, surtout des volumes d'histoire militaire. Il faisait du yoga. Il avait eu une correspondance suivie avec quelques personnes, mais aucune ne lui avait été aussi fidèle que Barbara LaFortuny. Les gens, les femmes qui le contactaient voulaient apparemment quelque chose qu'il ne pouvait pas leur offrir. Il avait songé à la conversion, mais avec le temps, il avait de moins en moins la foi et il respectait trop la religion pour faire semblant de croire. S'il y avait un Dieu, alors le monde aurait plus de sens. Cela, du moins, lui semblait clair.

Mais les échecs ? Non. Il avait tenté, surtout à l'époque où il avait eu pour voisin dans la cour un charmant militaire en retraite. Ce type, Hollis, disait qu'on pouvait avoir un échiquier dans la tête et jouer rien qu'en paroles. Walter avait fini par apprendre ce minimum, mais il n'avait pas pu aller plus loin. La stratégie des échecs – la nécessité du sacrifice, l'impossibilité de sauver toutes ses pièces – l'ennuyait. Il détestait envoyer ses petits pions à l'aventure. Et les parties étaient longues. Il aimait que les choses avancement plus vite.

Sa petite valse-hésitation avec Elizabeth, en revanche, avait progressé exactement au bon rythme. Évidemment, il avait pris quelques risques, comme Barbara le lui rappelait sans arrêt. Elizabeth devait venir lui rendre visite le samedi suivant, et il serait transféré à Jarratt le lundi matin ; ce serait son troisième voyage à la Maison de la mort. En fait, quelle que soit la décision d'Elizabeth, il serait sûrement obligé de faire le voyage, mais ça n'avait pas d'importance. La routine en serait un peu modifiée et il entrerait ensuite dans la légende. Walter Bowman, le seul homme à être revenu trois fois du couloir de la mort. On le croirait invincible.

Et si elle ne coopérait pas, comme Barbara le craignait ? Il leur resterait encore assez de temps pour lâcher sur elle le journaliste, pour lui montrer avec quelle rapidité son petit monde à elle pouvait s'écrouler. Mais il espérait bien ne pas devoir en arriver là. Il serait beaucoup plus agréable qu'elle comprenne la bonne action qu'elle

avait à accomplir. Il n'avait aucune envie de s'attirer l'hostilité d'Elizabeth ou de lui faire du mal. Mais il essayait de rester en vie et, dans ces cas-là, tous les moyens sont bons...

Ces dernières semaines, il en était venu à réellement apprécier leurs conversations, et il se demandait si c'était réciproque. Il n'était pas ignorant. Il savait quelle souffrance il avait causée et il ne s'attendait pas à ce qu'elle comprenne que lui aussi avait souffert. Lorsqu'ils avaient commencé à se parler, il était trop préoccupé par le programme qu'il s'était fixé, il ne pouvait pas se détendre. Mais une fois lancé, lorsqu'il avait pris le rythme de leurs entretiens, et senti jusqu'où il pouvait aller, il s'était autorisé quelques digressions. Il lui avait parlé de ses lectures, comment il avait finalement lu *Voyage avec Charley*, qui ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle avait raconté. Il l'avait taquinée au sujet de Madonna, sa grande idole, et lui avait demandé si elle était allée à son dernier concert en caleçon de dentelle et bracelets de caoutchouc. Il était hors de question de la questionner sur sa vie actuelle, et elle se fermait comme une huître dès qu'il voulait en savoir trop, dès qu'il laissait entendre qu'il en savait déjà pas mal. Mais ils avaient un passé commun, malgré tout.

Une fois, une seule fois, il avait évoqué Holly. « Tu ne l'aimais pas beaucoup », avait-il dit, et elle s'était énervée, avait répliqué qu'elle n'avait pas envie de parler de Holly. Mais il savait qu'il avait raison. Elizabeth n'aimait pas Holly. Elle craignait d'être supplantée par elle... et elle avait raison. C'était Holly qu'il désirait. C'était Elizabeth qu'il avait. Preuve supplémentaire que la vie est injuste. Preuve aussi qu'il attendait sa chance depuis trop longtemps. Et qu'il la méritait tout à fait.

Chapitre 40

Eliza se glissa dans son lit, les articulations aussi douloureuses que si elle avait couru un marathon. En un sens, elle avait couru le marathon de la maternité, ce jour-là. Un biathlon, même, si on tenait compte de Trudy Tackett, mais comment appeler cette seconde épreuve ?

Sans dire un mot, Peter plaça les mains sur ses épaules et commença à les masser. Elle lui était reconnaissante de ne pas avoir envie de parler des événements de l'après-midi, de savoir la laisser tranquille.

– Vous n'avez pas appelé, s'était exclamée Trudy, d'un air presque accusateur. (Apparemment, ce jour-là, Eliza devait affronter des femmes plus âgées, déçues par elle, par ses manières, par son attitude de mère.) J'ai attendu, mais comme je n'ai pas eu de nouvelles les premiers jours, j'ai deviné que vous n'alliez pas appeler.

– Je n'avais rien à dire.

– À moi, non, mais je crois comprendre que vous parlez beaucoup avec une autre vieille connaissance.

Eliza s'était alors presque réjouie d'avoir subi l'humiliation de la convocation au collège de North Bethesda. Cela lui donnait une raison de parler à Iso, sinon à Albie, avec le ton mesuré qui s'imposait.

– Iso, va dans ta chambre. Je crois que tu ne seras pas étonnée d'apprendre que tu es à nouveau interdite de sortie. Nous en reparlerons tout à l'heure. Albie, ça fait un moment que Reba n'a pas pris l'air, tout comme toi. Tu ne veux pas l'emmener dans le jardin ?

Les deux enfants s'exécutèrent, mais Iso parut intriguée, comme si la réaction de sa mère était impénétrable. Eliza attendit d'entendre couiner la porte du jardin et claquer celle de la chambre d'Iso. Mais cette dernière fut en réalité fermée avec une grande sérénité, si calmement qu'Eliza monta quelques marches pour s'assurer que la porte était bien close, puis redescendit et ferma la porte de la salle à manger.

– Que lui avez-vous raconté ?

– C'est elle qui m'a parlé. Je suis la mère d'une amie d'enfance... selon vous. Elle est très bien élevée. C'est le fruit de son éducation anglaise ? Elle a beaucoup parlé de Londres.

– Oui, l'Angleterre lui manque. *(Du moins, c'est ce que je viens d'apprendre,* pensa Eliza. Iso se confiait-elle à tout le monde sauf à sa mère ? Trudy pouvait-elle la renseigner sur ce Simon de 17 ans avec

qui Iso avait échangé des textos et des appels sur un téléphone volé ?) Que lui avez-vous dit ? Que voulez-vous, Mrs Tackett ?

– Je veux être sûre que vous ne complotez rien.

– Moi, je complote ?

– Je sais que vous lui parlez. Ne niez pas.

– Je ne nie pas. Même si je n'ai pas de comptes à vous rendre.

C'est uniquement au prix d'un effort que Trudy Tackett gardait son calme, qui se fissurait peu à peu.

– Mais si, absolument. Sans vous, ma fille serait encore en vie.

– Non, riposta Eliza. Non. (Elle pencha la tête. Avait-elle entendu une porte s'ouvrir dans le couloir ? Albie et Reba étaient-ils rentrés ? Elle baissa la voix.) Je ne pouvais pas sauver Holly. Je suis désolé si vous croyez le contraire, mais c'est la vérité.

– La sauver ? Vous étiez complice. Vous l'avez attirée dans le camion. Sans vous, elle ne lui aurait jamais adressé la parole. Elle savait bien qu'elle ne devait pas parler aux inconnus. C'est vous qui avez tout rendu possible.

– Mrs Tackett... ce n'est pas ma faute si j'étais là. Ce n'est pas ma faute si j'étais habituée à faire ce qu'il m'ordonnait. J'avais quinze ans, j'étais à peine plus âgée que votre fille.

– Holly était jeune pour son âge. C'était une enfant, même si elle n'en avait pas l'air, et vous l'avez donnée en pâture à ce monstre.

Eliza serrait dans ses mains la tasse de thé refroidie d'Iso. Le pire de cette conversation, c'est qu'elle comprenait. Elle savait ce qu'éprouvait Trudy Tackett, et elle ne pouvait pas le lui reprocher. Si Iso avait été victime des mêmes circonstances, Eliza aurait été inconsolable, désespérée de trouver une explication, un coupable. Dans quel sens aurait-elle orienté sa colère ? Sa rage se serait frayé un chemin jusqu'à la mer.

– Je suis désolée. Vous devez me croire. Mais vous devez aussi me croire quand j'affirme avoir été la victime de Walter au même titre que les autres.

– Alors pourquoi lui parlez-vous ? Et à ce que j'apprends, vous prévoyez d'aller le voir.

Elle devait connaître quelqu'un qui travaillait à la prison. Certainement, ni Jefferson Blanding ni Barbara LaFortuny n'aurait fait de confidences à Trudy Tackett.

– C'est ce qu'il souhaite.

– Pourquoi vous souciez-vous de ce que Walter souhaite ? Vous étiez sa victime, comme vous dites. Quelle emprise a-t-il sur vous ?

Bien sûre, elle fut tentée de dire à Mrs Tackett ce que Walter avait promis, de lui avouer qu'elle était du côté des anges, au-dessus de tout soupçon. Elle n'avait pas tué Holly, mais elle ne l'avait pas sauvée non plus. Était-ce la même chose ? Elle avait résolu de vivre. Sa décision

de vivre revenait-elle à vouloir la mort de Holly ? Cette question dépassait la psychologie, la philosophie, la théologie. Elle avait choisi de vivre, et elle croyait que cela signifiait faire tout ce que Walter demanderait. C'est Holly qui avait lutté et couru.

– Je ne m'en soucie pas vraiment. J'ai mes raisons de le voir, qui ne regardent que moi.

– Il est indigne de confiance.

– Avec tout le respect que je vous dois, ce n'est pas la peine de me le rappeler, Mrs Tackett.

– Vous êtes indigne de confiance.

C'était injuste. Du moins, elle trouvait cela injuste. Elle se sentit fiévreuse, puis glacée. La grippe était arrivée très tôt cette année. Formidable, elle avait bien besoin d'attraper la grippe alors que la visite en prison approchait à grands pas. L'empêcherait-on d'entrer s'il s'avérait qu'elle était contagieuse ?

– Mrs Tackett, je ne sais pas ce que vous voulez, et même si je le savais, je ne suis pas sûre que je pourrais vous le fournir. Je ne peux pas faire revivre Holly. Je ne peux pas. Ne croyez pas que je n'aie pas revécu mille fois ce que j'ai fait. Ce que je *n'ai pas* fait. Mais j'étais une victime, moi aussi. Je vous assure.

Même à ses propres oreilles, elle ne semblait pas très convaincante.

– Vos enfants... Ils ne savent rien ?

– Non.

– C'est parce que vous avez honte ?

– Parce que je veux qu'ils se sentent en sécurité.

– Personne n'est en sécurité en ce monde, jamais. Je vous l'ai prouvé aujourd'hui, non ? Votre fille m'a laissée entrer, simplement parce qu'elle connaissait mon nom. J'aurais pu être n'importe qui. J'aurais pu faire n'importe quoi, j'aurais pu tuer votre fille.

Un souvenir soudain. Les Lerner étaient dans une station balnéaire où les places de parking étaient rares et où les rues étaient bondées. Eliza ne devait pas avoir plus de sept ans. Son père avait quitté l'endroit où il était garé à l'instant précis où un petit garçon avait lâché sa mère pour courir derrière la voiture des Lerner. Son père s'était arrêté à temps, mais la mère s'en était prise à lui en hurlant. Plus tard, en traversant le boulevard principal, la même femme, cette fois au volant, avait penché la tête à sa portière et crié : « Je devrais écraser vos gosses, pour vous montrer ce que ça fait. »

– Votre mari était chirurgien militaire, n'est-ce pas ? Il soignait les blessés du Vietnam, je me rappelle. C'est seulement quand votre fille a été tuée que vous avez compris que le monde n'était pas un endroit sûr ? Ou c'est seulement à ce moment-là que vous avez commencé à prendre en compte la souffrance des autres ?

– Vous croyez la prendre en compte. Vous croyez savoir. Mais pas

du tout.

– Vous avez probablement raison.

Mrs Tackett se mordit la lèvre, visiblement plus offensée par cette concession que par tout ce qu'Eliza avait dit auparavant. Elle ramassa son sac à main et se leva pour s'en aller.

– Le livre... le livre dit que vous étiez peut-être sa petite amie.

– Le livre se trompe. Il m'a violée.

– Mais Holly et l'autre fille... (« L'autre fille. » Elle s'entendait ? Était-ce trop lui demander que de connaître le nom de Maude ?) Ils n'ont jamais trouvé aucune preuve d'agression sexuelle.

– Il portait une capote. Avec moi, en tout cas. Pour les autres, je ne sais pas.

– Un violeur qui porte une capote. Là-dessus, nous n'avons que votre parole.

– Ma parole ? Vous pensez que je mens, Mrs Tackett ?

Elle sentit ses joues s'empourprer, ses tempes et son cou se mettre à vibrer.

– Je ne vous faisais pas confiance autrefois, et je ne vous fais toujours pas confiance. J'attends depuis longtemps que justice soit faite, et cela me paraît juste une coïncidence extraordinaire que vous parliez à Walter au moment précis où son exécution doit avoir lieu.

– En quoi consisterait la justice, selon vous ?

Elle se blinda en se préparant à entendre : *Que vous mouriez et que ma fille revienne à la vie.* Mais Trudy Tackett n'était pas aussi cruelle.

– Ça. L'exécution. C'est ce que nous allons obtenir, Terry et moi. Ce n'est pas assez, mais c'est tout ce que nous aurons. Ne vous mêlez pas de ça, s'il vous plaît.

– Je vous garantis...

– Vos garanties ne pèsent pas lourd. Je suis désolé si je parais grossière, mais c'est la vérité. Vous n'avez jamais été entièrement sincère quant à ce qui était arrivé. Personne ne vous a jamais reproché votre dissimulation. Mais maintenant je l'ai fait.

– Et vous vous sentez mieux ?

Trudy Tackett prit le temps de réfléchir.

– Jamais.

Couchée à côté de Peter, qui s'était endormi alors même que ses mains lui pétrissaient les épaules et lui caressaient les cheveux, Eliza se demandait si Mrs Tackett – elle ne pourrait jamais l'appeler Trudy, et elle se rendit compte qu'on ne le lui avait pas demandé – était elle aussi en train de revivre mentalement cette conversation. Le docteur Tackett était-il avec elle ? Vivait-il encore ? Oui, elle avait parlé de lui au présent. Savait-il ce que sa femme avait fait aujourd'hui ? Elle était déjà venue au moins une fois, le jour où elle avait laissé ce message

qu'Eliza avait commis l'erreur de négliger, et on pouvait lui attribuer les appels intempestifs sur le téléphone réservé à Walter.

Le problème, c'est que Mrs Tackett n'avait pas tort. Eliza n'avait jamais tout dit. L'épisode du McDonald... Eliza avait été forcée d'en parler au tribunal, le procureur avait estimé qu'il serait bien plus risqué d'attendre que la défense s'en serve. Même si l'avocat calamiteux de Walter n'avait pas trop su que faire de l'information. Son seul objectif semblait être de renvoyer Eliza se rasseoir aussi vite que possible. Mais en fait, après avoir vu la réaction du procureur, sans parler de l'émoi de ses propres parents, Eliza avait cessé d'être tout à fait sincère quant à ce qui lui était arrivé pendant ses dernières quarante-huit heures avec Walter. Elle n'avait pas menti. Elle savait elle-même qu'elle n'était pas très douée pour ça. Mais, comme la fille qu'elle aurait un jour, elle était exceptionnellement douée pour garder les secrets, et c'était la voie qu'elle avait choisie. Certaines choses resteraient cachées à jamais. Personne ne la regarderait plus jamais de cette manière.

Après ce malheureux repas au McDonald, ils avaient pris une route en lacets qui s'élevait dans les montagnes, près du parc national, mais en dehors. Walter n'avait pas voulu payer le droit d'entrée dans le parc, et encore moins discuter avec le garde. Il faisait nuit, ils devaient rouler lentement, les phares éclairaient des daims auxquels Eliza trouvait un air malfaisant. Holly pleurait sans retenue, continuellement. Eliza avait envie de la réconforter mais ne savait comment s'y prendre. Elle essaya à un moment de lui tapoter l'épaule, mais Holly se recula comme si elle avait voulu lui faire du mal.

Lorsqu'il eut trouvé un endroit où camper, Walter dressa la tente qu'il avait achetée dans un magasin Sunny's Surplus, et il ouvrit l'un des sacs de couchage en disant aux deux filles de s'y blottir. La nuit était fraîche, mais Eliza comprit que Holly refusait tout contact physique avec elle. « Je vous donnerais bien les deux sacs de couchage, dit Walter, mais il me faut quelque chose à étendre sur le plateau du camion, si j'y dors pour ne pas vous déranger ». Eliza se roula en boule, choquée par le froid, en se demandant combien de temps encore ils dormiraient à la belle étoile. La tente était encore une des grandes idées de Walter. Elle avait coûté cher, mais il prétendait qu'elle serait vite amortie. Sauf que ça ne s'était pas du tout passé comme ça. En achetant la tente, il n'avait pas pensé que la plupart des terrains de camping, ceux où il y a des douches et des toilettes, sont aussi payants. Il n'avait plus trouvé de travail depuis des jours. Quand il avait confisqué l'argent de Holly, ça faisait déjà longtemps qu'ils n'avaient plus de liquide. Eliza se demandait combien il y avait dans la boîte, s'ils pourraient coucher dans un motel la nuit suivante...

– Elizabeth ?

Walter était entré dans la tente et se tenait devant elles.

– Oui ?

– Va t'asseoir un moment dans le camion. J'ai envie de parler à notre nouvelle amie.

Elle avait obéi. Elle faisait toujours ce que Walter lui disait. Elle était allée s'asseoir dans le camion. Pas sur le plateau, comme Walter le souhaitait probablement, mais dans la cabine, à sa place habituelle. Malgré tout, elle n'avait pas pu s'empêcher d'entendre ce qui s'était passé ensuite. Des cris, des sanglots, un hurlement terrible, comme le rugissement d'un lion, puis un éclair blanc, sans doute les cheveux de Holly flottant derrière elle quand elle courait, suivie de près par Walter. Elle avait examiné les clefs dans le démarreur, suspendues à un bloc de turquoise. Même si elle trouvait l'embrayage, elle ne pourrait jamais redescendre cette route en épingle à cheveux. Elle tendit pourtant la main, tâtonna, dans l'espoir d'allumer le chauffage. Non, il fallait appuyer sur l'embrayage pour mettre le moteur en marche, et Walter serait fou si elle vidait la batterie. Elle se glissa derrière le volant, réussit à le faire tourner au bout de quelques essais, puis revint à sa place. De l'air chaud remplit la voiture, en même temps que les notes d'une chanson country, « Have I Got a Deal for You ». Walter et elle avaient abouti à un compromis pour la radio. Il en était responsable pendant quarante-cinq minutes et elle pendant le quart d'heure restant. Il disait que c'était juste, parce qu'il était plus âgé et que c'était son camion à lui. Il disait qu'il n'était vraiment pas obligé de la laisser écouter toutes ces chaînes, qu'il était bien bon. Il lui disait que c'était de mauvaises femmes, Madonna, Whitney Houston, les Mary Jane Girls, Annie Lennox, et même Aimee Mann, alors qu'elle avait simplement révélé que son petit ami la battait. Il n'aimait aucune des chansons qui plaisait à Eliza, sauf une, « Everybody Wants to Rule the World ». Quand elle était diffusée, il hochait la tête, il trouvait les paroles tout à fait vraies. Il aimait aussi...

– Pourquoi tu as allumé le moteur ? demanda Walter. (Il avait le visage couvert d'égratignures, et il avait le souffle haletant.) Tu sais bien qu'il ne faut pas faire ça. Tu gaspilles de l'essence.

– J'avais froid.

– Alors pourquoi tu trembles encore ?

Elle ne l'avait pas remarqué. Mais elle tremblait, et elle claquait des dents si fort que c'était même étonnant qu'elle puisse entendre la musique.

SEPTIÈME PARTIE

EVERYBODY WANTS TO RULE THE WORLD⁹

(« On veut tous gouverner le monde »)

Chapitre 41

– Tu veux qu’on s’arrête ? demanda Vonnie. Il y a plusieurs restos à la prochaine sortie, et on n’est pas en retard.

– Je n’ai pas faim.

– Il y a un Dairy Queen. (Elle étirait les syllabes, sachant par quoi Eliza pourrait se laisser tenter.) Et un Cracker Barrel.

– Ça va.

– Qui sait, on trouvera peut-être un Stuckey’s.

Eliza se mit à rire, presque malgré elle.

– Cet infâme nougat aux cacahuètes que tu avais exigé d’avoir...

– On en voulait toutes les deux.

– Et c’était infect, et Papa a eu cet air qu’il prenait de temps en temps, en disant qu’on devait le manger parce qu’on avait voulu l’avoir à tout prix, que ce serait notre goûter pendant toutes les vacances jusqu’à ce qu’on l’ait fini...

Vonnice prit la voix de leur mère.

– Oh, Manny, je suis sûre que les filles ont compris la leçon. (Elle rebassa d’un octave.) Elles doivent apprendre le sens des proportions, pour arrêter de gaspiller autant. Il y a des enfants qui meurent de faim.

– Donc, le deuxième soir, au... Comment s’appelait cet hôtel ?

– Au Martha Washington Inn. À Abingdon. (Eliza était toujours époustouflée par la mémoire de Vonnie, mais ce n’était peut-être qu’une autre facette de la certitude universelle de sa sœur. Elle était sûre d’avoir raison et personne ne pourrait l’en faire démordre.) Ils nous avaient emmenées là parce qu’il y avait un bon théâtre et qu’ils étaient dans une phase où ils nous trouvaient incultes.

– Pas toi, jamais toi.

– Si, moi aussi. Papa pensait que j’avais un goût atroce en matière de lectures distrayantes, et toi tu ne lisais jamais, quand tu étais jeune. Alors ils nous ont emmenées à Abingdon voir *Des souris et des hommes*. Le spectacle était plutôt bien, mais ce que nous nous rappelons tous, c’est ce qui est arrivé quand on a essayé de tirer la chasse d’eau par-dessus le nougat aux cacahuètes, toi et moi, dans les toilettes délicieusement archaïques du Martha Washington Inn. Si seulement on avait utilisé la bassinoire en céramique fournie pour des raisons purement décoratives !

Bien sûr. Voilà pourquoi Eliza s’était mise à lire Steinbeck quelques

années plus tard. Parce qu'elle avait été émue par la pièce, du haut des onze ans qu'elle avait alors. C'était en 1981, la première année de l'administration Reagan, et leurs parents avaient le sentiment d'être des exilés dans leur propre pays, en rupture avec les mœurs du temps. Leur père était sujet à ces phases de dépression induite par la culture environnante. C'était comme s'il voyait ses enfants emportés par un flux de jouets bon marché et de sensiblerie. En tant que mère, Eliza comprenait mieux, à présent. Elle avait souvent la même impression face à ce que désiraient Iso et Albie, en les voyant tellement influençables par la publicité et les modes. Mais elle avait moins tendance que son père à vouloir contrer la tendance de manière agressive, en imposant des voyages à Gettysburg, à Antietam ou au Franklin Institute de Philadelphie. Le voyage à Monticello ne comptait pas, puisqu'il s'agissait surtout d'une couverture pour masquer la nécessité d'aller à Charlottesville.

Si Eliza et Peter en avaient eu envie, ils auraient pu associer ce voyage-ci à une visite de Williamsburg et de Busch Gardens. Au lieu de quoi ils avaient prétendu partir pour Richmond, que le *New York Times* décrivait comme un endroit incomparable pour un week-end en amoureux. Ils avaient supposé que les enfants séjourneraient chez leurs grands-parents, mais Manny et Inez avaient prévu autre chose, un voyage à Greenbrier en Virginie-Occidentale, et Eliza ne supportait pas de perturber leur authentique week-end en amoureux à cause d'une escapade imaginaire. Elle avait donc appelé Vonnie, qui s'était déclarée ravie de tenir compagnie à sa nièce et à son neveu. Mais Peter avait répliqué qu'il vaudrait peut-être mieux que les deux femmes prennent la route ensemble. « Ce n'est pas méchant pour ta sœur, avait-il dit, mais je n'aurai jamais l'esprit tranquille, je vais passer mon temps à me demander si elle n'oubliera pas d'aller chercher Albie à l'heure. Et puis, Iso est toujours interdite de sortie, mais elle trouvera un moyen d'embobiner Vonnie. Ta sœur est sans doute capable d'affronter la plupart des secrétaires d'État et le président de la banque fédérale, mais elle sera désemparée face à une gamine de treize ans qui a envie de contacter un gosse boutonneux dans la banlieue nord de Londres. »

Eliza trouvait cela plutôt méchant pour sa sœur, mais elle décida de ne pas se battre là-dessus. Elles ne s'étaient pas retrouvées ensemble depuis longtemps, peut-être depuis la naissance des enfants d'Eliza. À Londres, ils voyaient Vonnie davantage que depuis leur retour aux États-Unis parce que, à cause de son travail, elle était plus souvent en Angleterre qu'à Washington. Même alors, il s'agissait plutôt de dîners dans des restaurants où des gens venaient sans cesse adresser leurs hommages à Vonnie et l'embrasser sur les deux joues. C'était toujours Vonnie qui choisissait les restaurants, donc elle devait préférer ce

genre d'atmosphère. Elle trouvait quantité d'excuses pour ne pas venir dîner à Barnet : c'était trop loin, le métro ne circulait pas aussi tard, alors qu'elle aurait très bien pu passer la nuit dans leur chambre d'amis, mais elle avait toujours des réunions très tôt le lendemain matin. Non, elle retrouvait Eliza et Peter dans un restaurant branché de leur choix, puis elle les renvoyait chez eux chargés de cadeaux coûteux mais pas très adéquats pour les enfants.

Il était 9 heures du matin et cela faisait deux heures qu'elles roulaient, redoutant le moment où elles arriveraient au gigantesque nœud routier de l'Interstate 495. Eliza ne connaissait l'endroit que de réputation, tel qu'il était évoqué chaque soir à la radio lors du « Point Route », mais elle en avait peur. Cet échangeur ressemblait au tueur impitoyable dans un film d'horreur. Il se reposait parfois, mais ne mourait jamais. Eliza avait décidé de partir le plus tôt possible, pour éviter l'heure de pointe. À sa grande surprise, la circulation était déjà très perturbée à 7 heures, mais elles roulaient à contre-courant, et elles traversèrent le fameux nœud routier si facilement qu'elle en fut presque déçue. Elles seraient à Richmond bien avant l'heure du déjeuner, des heures avant de pouvoir s'installer à l'hôtel. Elles auraient pu partir le samedi matin, mais les visites commençaient assez tôt. Sur le conseil de Barbara LaFortuny, Eliza avait estimé qu'il valait mieux arriver la veille, puis faire le petit trajet menant de Richmond, via Disputana, ville curieusement nommée, jusqu'à Waverly, où se trouvait la prison de Sussex.

Pourtant, Barbara n'avait jamais eu le droit de rendre visite à Walter, avait-elle confié à Eliza. Mais elle connaissait d'autres détenus de Sussex, et elle connaissait la procédure. Elle avait semblé mélancolique en discutant le voyage d'Eliza. « Je ne l'ai jamais rencontré. Vous vous rendez compte ? Depuis toutes ces années, je ne l'ai jamais vu face à face. Mais je le connais mieux que personne. »

Eliza avait eu bien du mal à ne pas lui demander si elle connaissait vraiment d'autres gens que Walter.

– On est déjà allées à Richmond, quand on était jeunes ? demanda-t-elle à Vonnice.

La ville qui apparaissait à l'horizon lui rappelait vaguement quelque chose.

– Je ne crois pas. On est passées par ici, le jour où je suis allée voir à quoi ressemblait Duke University.

– J'avais complètement oublié ces équipées où tu entraînaï toute la famille.

– C'est parce que Papa et Maman avaient tous les deux envie d'y aller, et parce qu'ils ne pouvaient pas te laisser toute seule à la maison.

– Ah bon ? Je ne m'en souvenais pas. Je croyais que tu exigeais

qu'ils t'accompagnent tous les deux, parce que tu avais besoin de leur avis.

Vonnie éclata de rire.

– Moi, dire ça ? Je n'avais aucune envie de faire ces voyages. Je savais que Northwestern University était l'endroit idéal pour moi, mais ils avaient dit que je devais présenter ma candidature dans au moins cinq facs, et les visiter toutes les cinq. J'ai choisi les quatre autres en sachant qu'elles ne me plairaient pas autant que Northwestern : UNC, Duke, Bennington et NYU. Une grande université d'État, un établissement ultra-coté, une boîte privée comparable à Northwestern et une fac de grande ville. Comme ça je donnais l'impression d'avoir l'esprit ouvert. Mais je voulais faire du journalisme et du théâtre, et il n'y a qu'à Northwestern que je pouvais combiner les deux.

– Donc tu as joué la comédie jusqu'au bout, tu les as obligés à faire tous ces déplacements, alors que ta décision était prise depuis le début ?

Eliza n'avait aucun mal à imaginer Iso faisant la même chose.

– Pourquoi pas ?

– Ça n'aurait pas été plus simple de leur dire ce que tu voulais ?

– Non, ça aurait été plus simple pour *toi*. Je t'ai préparé le terrain, Elizabeth. (Vonnie utilisait souvent son prénom d'autrefois lorsqu'elles évoquaient leur enfance.) Tous les privilèges que tu considérais comme allant de soi, je les ai conquis pour toi. Je parie qu'ils ne t'ont pas obligée à envoyer un dossier dans au moins cinq universités et à les visiter toutes.

– Non, mais je n'avais ni tes notes en classe, ni tes possibilités. Je devais limiter mes ambitions. Me contenter du strict minimum. Je ne sais toujours pas comment j'ai été admise à la Wesleyan.

Vonnie s'étrangla de rire.

– Quoi ?

– Sérieusement, Eliza, tu n'es pas naïve à ce point-là ?

– Je ne vois pas ce que tu veux dire.

– Ta dissert. Je t'ai aidée à l'écrire, tu te rappelles ? Tu as bien failli leur raconter ce qui t'était arrivé.

– Jamais de la vie.

– Mais si.

– C'était une dissert sur Anne Frank.

– Et sur le rapport personnel que tu avais avec elle. C'était assez subtil, surtout après mon intervention, mais la commission d'entrée aurait forcément su que tu avais toi-même connu la captivité. Que tu avais été victime d'un crime brutal, et que tu en avais tiré la leçon amère que l'homme n'est pas fondamentalement bon.

– Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que tu racontes.

Vonnie haussa les épaules, tripota le bouton de la radio, sans doute à la recherche de la branche locale de NPR, ou pire encore, de C-SPAN. Eliza savait que l'heure réservée aux questions au Premier ministre était l'un des grands moments de la semaine de sa sœur, mais cette émission était en général diffusée le dimanche.

– Ce n'est pas un reproche, dit Vonnie. Tu as le droit de te servir de ton vécu.

– Je ne m'en suis jamais servie.

– Tu n'en as jamais vraiment eu besoin. Il est toujours là, comme... comme un gros chien qui veille sur toi. Un gros chien qui n'aboie jamais, qui ne grogne pas, qui ne montre pas les dents, mais qui est tellement énorme que personne n'oserait t'attaquer. Depuis vingt ans, ça t'épargne toutes les critiques. Comme Beth dans *Les Quatre Filles du docteur March*, pour utiliser une de tes références. Si bonne, si gentille, avec cet horrible destin qui plane au-dessus de sa tête.

– Qui m'a épargnée ? Il n'y a que toi, nos parents et Peter qui soient au courant. Et nos grands-parents, mais ils sont morts. Personne d'autre ne le voit, ce gros chien. Si tu veux parler de ce que tu ressens, vas-y. Mais ne rejette pas tout sur moi.

– Ok, d'accord. Je vais avouer mes sentiments. (Vonnie marqua une pause. Elle allait dire quelque chose de difficile, comprit Eliza, et tout serait transformé à jamais.) Du jour où tu as été enlevée, j'ai senti que nos parents s'intéressaient moins à moi et à ma réussite. Ils ont failli te perdre, alors tu comptes plus à leurs yeux. Ils n'y peuvent rien. Ils essayent, parce que ce sont des êtres intelligents et pleins de compassion, mais rien de ce que je peux faire n'est comparable à ce que tu leur offres rien qu'en existant. Et ne le prends pas mal, Eliza, mais à part exister, tu ne fais pas grand-chose d'autre.

C'est cette dernière phrase qui lui fit mal. Jusque-là, tout allait bien.

– Je suis mariée et j'ai des enfants. Tu ne survivrais sans doute pas à un jour de ma vie. En fait, si nous faisons ce voyage, c'est parce que Peter te croit incapable de gérer une journée de ma vie.

Cette réponse était cruelle et ne pourrait que nuire au lien déjà ténu entre sa sœur et son mari, mais Eliza était trop en colère pour éviter les coups bas.

– Ne change pas cette discussion en plaidoyer d'une mère. Tu sais que je ne suis pas aussi simpliste. Toi... tu te laisses flotter. Tu laisses faire la vie. Je trouve que tu es une mère formidable, et je sais que tu mets beaucoup d'énergie dans ce que tu fais. Mais tu te contentes de réagir aux sollicitations du monde extérieur, Eliza. Bon sang, s'il m'était arrivé la même chose qu'à toi, j'aurais juré de ne plus jamais laisser personne prendre le contrôle de ma vie. Mais toi, tu as confié la responsabilité à d'autres. À Peter, aux enfants. Et maintenant tu laisses à nouveau Walter Bowman décider pour toi.

– Je vais là-bas parce qu’il a accepté de me dire ce qu’il n’a jamais dit à personne. Le nombre de filles qu’il a tuées et où elles sont.

Vonnie garda le silence quelques minutes, et Eliza concentra son attention sur le GPS, qui leur expliquait comment aller jusqu’à leur chambre d’hôte. Elle détestait la voix du GPS, qu’elle trouvait toujours un peu je-sais-tout. Ça l’amusait toujours quand des travaux ou un quelconque imprévu donnaient tort au GPS, même si la voix n’avouait jamais son erreur.

– Et après ? demanda Vonnie.

– Comment, après ?

– Il te dit tout. Et après ? Tu sais que sa déclaration ne vaudra rien si son avocat n’est pas présent ? Que ça ne règlera peut-être rien, que ça servira juste à remuer la merde ? Peter y a pensé, je peux te le dire.

Donc Peter et Vonnie en avait discuté ensemble, sans qu’elle le sache.

– Vous en avez parlé quand, Peter et toi ?

– Hier soir. Il est resté debout très tard. Moi aussi. Je suis allée me chercher un verre de vin. Tu sais, il faudrait faire comprendre à Peter qu’un vin n’est pas forcément bon quand il est cher et français.

Bizarrement, ce reproche désinvolte adoucit la colère d’Eliza. C’était du Vonnie tout craché, disant ce qu’elle pense sans se soucier de blesser les gens.

– Quand on était ados, tu as dit un jour que désormais il n’y en aurait plus que pour moi. Tu ne crois pas que cette impression a pu devenir réalité ? Que tu vois ce que tu veux voir ?

– Si, dit Vonnie. Mais tu ne crois pas que j’ai raison ? Que j’ai passé toute ma vie dans l’ombre de ma sœur ?

– Pas aux yeux du reste du monde.

– On s’en fout, du reste du monde. C’est la famille qui compte.

Ça, c’était nouveau.

– Tu as peur que je fasse la une des journaux ? Que toutes ces vieilles histoires reviennent sur le devant de la scène ?

– Non. Je sais que ce n’est pas ce que tu souhaites.

– Alors pourquoi on parle de tout ça ?

– Je ne sais pas. On en parle peut-être parce que c’est toujours là mais qu’on n’en a jamais parlé. Ce n’est peut-être pas un gros chien, mais carrément un éléphant caché dans la pièce, comme dans la blague. J’ai toujours compris que ce qui t’était arrivé était arrivé à toi. Mais ça nous est aussi arrivé à nous. À Papa et Maman. À moi. Nous étions là. Pas Peter. Pourtant c’est à Peter que tu fais confiance, plus qu’à aucun de nous. C’est Peter qui gouverne ta vie. Tu le suis partout où son travail le mène, tu fais les sacrifices nécessaires pour sa carrière, tu renonces à la tienne.

– Vonnie, c’est peut-être le plus difficile à comprendre pour toi,

mais arrêter la fac ne m'est jamais apparu comme un sacrifice. Si je n'avais pas tout lâché, je serais encore en train d'essayer d'écrire une thèse sur la littérature enfantine des années 1970, et je m'ennuierais à mourir. Je sais depuis longtemps que je n'ai pas tant que ça à dire sur *Pour toujours* de Judy Blume, sur les raisons pour lesquelles un garçon baptise son pénis Ralph, puisqu'il l'associe aux vomissements. En voilà, de la sémiotique !

Cette sortie fit rire Vonnie et détendit l'atmosphère. Elles continuèrent à rire tout au long de la journée, à mesure que les vieilles anecdotes remontaient à la surface. Le nougat aux cacahuètes (une fois de plus) et leur tentative de feindre l'innocence lorsque les toilettes de leur chambre s'étaient mises à refouler dans la délicieusement pittoresque Martha Washington Inn. D'autres souvenirs suivirent pendant cette journée à Richmond, tandis qu'elles se promenaient dans le quartier historique, avant de dîner dans une charcuterie-restaurant encensée par le *New York Times*. Vonnie se rappela cette horrible femme qui avait menacé de les écraser à la plage, mais aussi la fois où Traber, ce peintre mondain qui était leur voisin à Roaring Springs, avait demandé à Inez de poser nue pour un portrait, en disant que le résultat serait « pour lui seul ». Elles passèrent une excellente journée, qui eut ce mérite incroyable de faire oublier à Eliza ce qui l'attendait le lendemain. Elle n'aurait pas été étonnée si leur dispute même avait été un effort en ce sens de la part de Vonnie. C'était la meilleure des sœurs, à sa manière, malgré tout.

Mais ce soir-là, incapable de s'endormir dans ce lit inconnu, loin de Peter, d'Iso et d'Albie, Eliza passa en revue les événements de la journée. Les récits amusants que Vonnie et elle avaient échangés dataient presque tous d'*avant*. Était-ce parce que Vonnie était ensuite partie à l'université ? Ou parce que la famille Lerner avait perdu toute capacité à la sottise après le retour d'Eliza ? Jusque-là, elle n'avait jamais mesuré tout ce dont Walter les avait privés, tous les quatre. Du jour où elle était rentrée, les Lerner avaient vécu comme en sursis, reconnaissants mais anxieux. Tout allait bien, mais cela ne durerait pas forcément. Bien sûr, c'était vrai de toutes les familles heureuses. Sauf que les Lerner *savaient*. Comme un malheur leur était arrivé, il pouvait leur en arriver d'autres. En matière de malchance, il n'existait aucune protection, aucun système de quotas. C'était comme lorsqu'un enfant apprend qu'il y a toujours une chance sur deux quand il joue à pile ou face, même s'il vient de lancer sa pièce cinquante fois et qu'elle est toujours retombée du côté face. À chaque fois, il y a une chance sur deux. Chaque jour, la malchance peut à nouveau frapper.

Chapitre 42

– De retour parmi nous, miss LaFortuny ? demanda la jeune réceptionniste du Hampton Inn.

– Vous me connaissez. Il faut que je veille sur mes petits gars.

L'employée, une jeune fille charmante qui aurait dû davantage prendre soin d'elle – tout dans son apparence trahissait une mauvaise alimentation et le manque d'exercice physique – sourit de façon neutre. Comme la plupart des gens que rencontrait Barbara, elle semblait partagée entre l'horreur et l'admiration pour son travail de bénévole, l'horreur l'emportant de peu.

– Vous en avez combien en ce moment ?

– Rien que trois, et on ne m'a jamais laissé rencontrer celui qui est dans le couloir de la mort. Mais il y a les deux autres, que j'ai le droit de voir de temps en temps. S'ils sont sages. Et si je suis sage.

– Je suis sûre que vous êtes toujours sage, miss Barbara, dit l'employée.

À peine trois cents kilomètres les séparaient de Baltimore, mais les gens étaient tellement plus aimables.

– Vous seriez surprise ! Je suis capable de déclencher une émeute.

– Je n'en doute pas.

La jeune fille procédait à ces mystérieux clics sur ordinateur qui semblent désormais indispensables à la moindre transaction. Barbara se demandait si l'enseignement aussi exigeait à présent le passage par un écran d'ordinateur. L'électronique servait sans doute à noter les copies. De son temps, elle appuyait bien fort avec son stylo, pour que son opinion passe à travers les multiples épaisseurs de carbone. AB. Elle mettait surtout des AB, ce qui était n peu mieux que ce que la plupart de ses élèves méritaient. Elle n'aurait jamais pu y arriver, avec le laxisme d'aujourd'hui.

Barbara était entrée en correspondance avec ses deux « petits gars » de Sussex après avoir fait la connaissance de Walter. Elle s'était intéressée à eux à cause de leur lieu d'incarcération, pour avoir une raison d'aller là-bas, même si elle savait fort bien qu'elle n'aurait jamais le privilège de voir Walter. Le simple fait de franchir le portail de Sussex lui permettait du moins de se sentir plus proche de lui. Et les deux hommes qu'elle avait choisis avaient besoin d'elle. Tous deux étaient afro-américains, et elle était absolument certaine qu'ils avaient écopé de sentences plus dures à cause de ça. Bobby Ray, celui qu'elle

allait voir demain, un drogué, avait fini par tuer deux femmes lors d'une tentative de cambriolage qu'on ne pouvait qualifier que de lamentable. Les victimes étaient également droguées et afro-américaines. Si elles avaient été blanches, il aurait sûrement échoué dans le couloir de la mort, avec Walter. Mais c'était une maigre consolation pour Bobby Ray, maintenant guéri de son addiction, qui aspirait à retrouver le monde, pour découvrir à quoi ressemblait la vie quand on avait les idées claires. Il n'allait pas jusqu'à dire qu'il était injuste que le Bobby désintoxiqué soit enfermé à cause de ce que le Bobby accro avait fait, mais Barbara sentait cette tension en lui. Elle pensait qu'il méritait une seconde chance, mais elle devinait aussi qu'il la gâcherait, si l'occasion lui en était un jour offerte. En prison, on l'avait guéri de son attachement à la drogue, mais on ne lui avait pas du tout inculqué le sens des responsabilités. Bobby Ray n'était pas équipé pour affronter le monde réel, ce qu'elle se garderait bien de dire à la commission de libération conditionnelle, le cas échéant. Elle déposerait en sa faveur et ferait tout son possible pour l'aider à s'en sortir.

Elle déballa son petit bagage, alors qu'elle ne devait passer que quatorze heures dans cette chambre, puisqu'elle quitterait le motel en partant pour la prison. Elle se demanda si Eliza Benedict était descendue dans le même établissement, ou si elle avait préféré faire tout le chemin d'une traite. Peut-être la verrait-elle au petit déjeuner le lendemain matin. Elle appela la réception et demanda qu'on lui passe la chambre d'Eliza Benedict. « Nous n'avons aucun client de ce nom-là, miss Barbara », répondit la réceptionniste. Lerner, alors ? « Non, madame, et personne n'a réservé sous ce nom ».

Tant mieux. La présence de Barbara aurait pu troubler Eliza, la rendre méfiante. Elle n'aurait sans doute pas dû venir, mais elle était ici pour une raison légitime, et Bobby Ray attendait sa visite avec impatience. Pourquoi le décevoir ? Et puis, c'était un bon karma, pour Walter. Elle mettait toute son énergie dans l'air, pour essayer de créer une aura.

Elle retira le couvre-lit – une amie qui avait tenté de syndiquer les femmes de ménage des hôtels de Baltimore lui avait dit que les couvre-lits grouillaient de bactéries – et s'étendit sur les draps, zappant d'une chaîne à l'autre pour s'arrêter sur CNN, lisant les informations qui défilaient en bas de l'écran. Mardi, d'une manière ou d'une autre, le nom de Walter y figurerait. En fait, son nom ne serait sans doute pas mentionné. Il serait réduit à UN DETENU DANS LE COULOIR DE LA MORT ou au TUEUR EN SÉRIE DE VIRGINIE. Cette formule avait quelque chose de déplaisant, pour plusieurs raisons. D'abord, elle n'était pas correcte. Tuer deux personnes ne fait pas de vous un tueur en série. Par tempérament, Walter était plutôt un tueur

à la chaîne ; l'affreux Jared Garrett avait raison, sur ce point. D'après ce que Walter lui avait déclaré, elle pensait qu'il souffrait d'une déficience psychique déclenchée par quelque chose que les deux filles avaient dit ou fait. Une femme du Texas avait prétendu qu'elle était devenue momentanément folle quand l'épouse de son amant lui avait ordonné de se taire, et l'instant d'après, l'épouse en question était étendue par terre dans son garage, abattue par sa propre hache. Cette femme-là avait été acquittée. Mais Barbara n'avait jamais essayé de faire parler Walter au sujet des meurtres. Cela lui aurait paru indiscret, scabreux. Et puis, ce Walter-là n'existait plus. Comme Bobby Ray, il n'était plus en prison l'homme qu'il était autrefois.

Contrairement à Bobby Ray, on ne lui laissait aucun espoir de tester sa nouvelle personnalité en liberté, mais il aurait sans doute plus de succès. Walter avait des qualités. Walter avait vraiment réfléchi au sens de ses actes.

Mais c'est Barbara qui, dans ses lettres, lui avait montré l'incohérence flagrante du témoignage d'Elizabeth Lerner, la faille qu'un avocat plus compétent aurait pu exploiter. Pourquoi personne d'autre ne s'en était-il aperçu, pendant toutes ces années ? Parce que personne n'avait voulu voir, personne n'avait voulu être trop dur avec cette courageuse adolescente qui avait réussi à survivre au terrible violateur-tueur. Même Walter n'avait rien remarqué.

Elle commanda une pizza oignons-champignons à livrer et, après l'avoir relavée avec soin, alluma la bouilloire pour se préparer du thé. Son amie qui l'avait mise en garde à propos des couvre-lits lui avait aussi raconté avoir vu une femme de ménage utiliser la brosse des toilettes pour nettoyer une machine à café. Incroyable. Tous ces petits crimes contre l'humanité, toute cette grossièreté, toute cette méchanceté, qui restaient impunis, au quotidien, des gestes accomplis par des gens qui se croyaient honnêtes, ces mêmes gens qui se réjouissaient et publiaient des commentaires haineux sur Internet quand un homme comme Walter était exécuté. Ils utilisaient des mots comme *animal* et *monstre*, et appelaient de leurs vœux des châtiments plus douloureux, sadiques. Eux aussi étaient des assassins, des tueurs lâches dont la soif de sang était assouvie par l'État, et qui se racontaient que leurs meurtres étaient commis au nom de la justice.

Chapitre 43

Walter se réveilla en pensant à du Ketchup. Pourquoi du Ketchup ? Oh, parce qu'il se rappelait une publicité, celle on où voyait le Ketchup tout frémissant, comme pour un premier baiser, avec la musique par-derrière. « Anticipation », la chanson de Carly Simons. Il avait lu récemment que cette chanson était en fait une histoire de rendez-vous, mais il devinait que dans ce cas précis, « rendez-vous » signifiait « coucherie ». Dans son expérience, Walter savait que trop désirer une chose pouvait tout gâcher, vous pousser à espérer plus et mieux que vous n'obtiendriez, vous faire perdre la boule. Il ne voulait pas se laisser entraîner, il ne voulait pas compter sur la gravité ou sur une autre force naturelle pour que les choses arrivent. Il voulait que les choses arrivent à cause de lui. Comme avant. Une fois encore.

Il baissa la main vers son entrejambe, mais pas parce qu'il pensait à elle. Elle ne lui inspirait pas ce genre de désir. Il avait toujours voulu lui présenter des excuses, mais comment, exactement ? Il ne s'agissait pas d'aggraver son cas. Même quand il était avec elle, il ne pensait pas à elle. C'était peut-être la seule solution. Aime la fille avec qui tu es, pense à quelqu'un d'autre.

Mais elle lui plaisait. Il avait hâte de la voir, de lui parler face-à-face. Et puis, ça se saurait qu'une femme était venue lui rendre visite, ça lui donnerait un certain prestige, surtout si les autres apprenaient qu'elle était belle. Elle ne se présenterait sûrement pas avec sa robe verte, les cheveux lissés en arrière, mais elle serait sans doute très bien. Il espérait seulement qu'il aurait le temps de profiter des retombées pour sa réputation. Mais aussi, s'il restait, il serait célèbre pour bien davantage que la visite d'une rousse.

Barbara avait voulu qu'il rédige un scénario, elle avait même suggéré qu'ils s'entraînent pendant une de leurs conversations téléphoniques. Un jeu de rôle, elle appelait ça. Un scénario ! Un jeu de rôle ! Barbara essayant d'être Elizabeth ! Ça ne marcherait jamais. Il fallait qu'il soit à l'aise, spontané. Mais il fallait aussi qu'il surveille l'heure. Le temps jouait contre lui.

À l'instant où il jouit, un bruit par trop familier retentit dans Sussex I, le bruit le plus sonore et le plus redouté dans un endroit plein de bruits sonores et redoutés. *Non. Non. Par pitié, mon Dieu, non. Ne me faites pas ça.*

Chapitre 44

Alors qu'elles s'approchaient du portail de la prison, Eliza et Vonnie éprouvaient cette nervosité propre à ceux qui ont rarement eu d'ennuis, conscients d'entrer dans un monde où le rapport de forces n'est pas du tout le même que de l'autre côté de la clôture. Elles devraient faire ce qu'on leur dirait, aller où leur permettrait d'aller, parler quand on le leur autoriserait. C'était beaucoup de liberté à abandonner, même pour une heure, même pour une bonne cause. Eliza avait les paumes moites et Vonnie semblait tendue.

Alors quand le gardien dit : « Désolée, madame, pas de visites aujourd'hui », la première réaction ne fut pas de se battre ou de protester, mais d'invoquer une erreur.

– C'est assez incroyable, dit Eliza. Si vous vérifiez la liste, je suis sûre que vous trouverez mon nom.

– Oh, j'ai votre nom. J'ai le nom de tout le monde, dit le gardien sans méchanceté. Mais personne n'entrera aujourd'hui. On a découvert un objet suspect dans Sussex II hier soir, et toute la prison est bouclée. Il faudra revenir au prochain jour de visites, ça devrait être dans deux semaines.

– L'homme auquel elle rend visite sera mort la semaine prochaine, intervint Vonnie, en se penchant devant sa sœur.

– Vraiment ? (Sans aucune émotion.) Eh bien, je ne peux rien y faire. Personne n'entrera aujourd'hui, c'est tout ce que j'ai à vous dire. Et vous n'êtes pas les seules à être déçues.

– Il y a forcément un moyen, poursuivit Vonnie. Il y a toujours une solution quand...

– Non, l'interrompit le gardien. Il n'y en pas. Pas de visites aujourd'hui. Revenez dans deux semaines.

Eliza eut envie de poser la tête sur le volant pour pleurer. La seule chose qui l'en empêcha, c'est qu'elle n'était pas sûre de pleurer pour les familles qu'elle avait espéré reconforter, ou parce qu'on contrariait ses propres désirs égoïstes. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle était victime de sa propre naïveté, que cela ne se serait jamais produit si elle avait été tout à fait franche quant à l'objectif qu'elle croyait atteindre. Avec Peter, avec Vonnie. Avec elle-même.

– Du cran, murmura Vonnie, et Eliza s'aperçut qu'une larme ruisselait sur sa joue. C'est un barrage routier, rien de plus. Crois-moi, je vais te faire entrer et tu le verras.

Vonnie avait raison, même si elle n'aurait jamais la satisfaction de revenir s'en vanter devant ce gardien imperturbable. Et Eliza savait que c'est précisément de cela qu'elle avait envie. Sa sœur n'avait jamais eu la victoire modeste.

Mais c'était une stratégie avisée, avec un instinct très sûr. Sa première décision fut de prolonger leur séjour à Richmond, où elle se déchaîna sur son iPhone ou son MacBook – et souvent sur les deux à la fois – toute la journée du samedi et une partie du dimanche. Walter devait être emmené le dimanche soir à Jarratt, où se trouvait la « Maison de la mort ». Les visites là-bas étaient rares, même pour les avocats, leur avait signalé Jefferson Blanding ; bien entendu, la requête d'Eliza fut rejetée par tous les responsables du ministère de la Justice. Elle fut en partie soulagée. Finalement, elle n'allait pas devoir affronter Walter, et ce ne serait pas sa faute. Elle avait voulu bien faire. Pourquoi ne pas rentrer, en se contentant de cette réponse ? Elle l'avait dit à Vonnie, qui avait transformé leur chambre d'hôte en centre de commande, maudissant le caractère capricieux de la connexion internet alors qu'elle cherchait des numéros de téléphone et envoyait des courriels à ses amis journalistes qui savaient comment trouver des gens le week-end.

– C'est ce que tu veux ? demanda Vonnie. Je fais ça pour toi.

– Je ne sais pas. Je n'avais pas envie de le voir, mais... s'il y a d'autres filles, leurs parents ont mérité de savoir, non ?

– Ce n'est pas une question de l'avoir mérité. Mais ce serait sans doute mieux pour eux de savoir. Et ce serait mieux que d'autres cessent de placer tout leur espoir sur Walter Bowman. Mais ce n'est pas ta responsabilité, sœurette. Ne prends pas ce poids sur tes épaules si tu n'en es pas capable.

– Je peux, je t'assure. Je peux et je dois le faire.

– Alors je continue mes coups de fil.

Vonnie tourna son attention vers les hommes politiques, non sans prudence. Pas question de raconter à n'importe qui ce qu'Eliza pensait obtenir tant qu'elle ne serait pas parvenue tout en haut de la chaîne alimentaire, tant qu'elle ne parlerait pas au bras droit du gouverneur. En attendant, elle disait à tout le monde que les circonstances étaient particulières. Eliza ignorait à qui sa sœur s'adressait, jusqu'au moment où elle finit par dire : « Écoutez, il y a autre chose à savoir. » Peut-être était-elle en ligne avec le gouverneur en personne. Vonnie répéta « Hmm... Oui... Oui » plusieurs fois, griffonna quelques notes, et resta un long moment en attente avant de dire au revoir aussi sèchement qu'à son habitude.

– C'est bon. Mais il y a quelques règles à respecter. La sécurité sur place est différente, c'est pour ça que c'est toute une affaire. Tu ne lui

parleras pas à travers une vitre, mais à travers des barreaux. Un employé va fixer de l'adhésif au sol, et tu ne pourras pas franchir cette ligne. Compris ? Si tu t'approches trop, le gardien t'éloignera *manu militari* et ce sera fini.

– D'accord. Autre chose ?

Vonnie hésita.

– Ils veulent aussi que nous enregistrons la conversation.

Nous. En vérité, Eliza aimait le son de cette première personne du pluriel.

– C'est légal ?

– Si ça ne l'est pas, c'est leur problème. Je pourrai prendre des notes, de toute façon. Je me débrouille pas mal en sténo. Et puis ils veulent qu'on soit là-bas lundi matin à la première heure, dès qu'il aura pris son petit déjeuner. Cela leur laisse un jour entier pour étudier ce que Walter te dira.

– Étudier ?

– Imaginons qu'il te fasse des aveux, je ne sais pas, ne serait-ce que sur quatre meurtres. Dans chaque cas, ils veulent pouvoir contacter les familles, leur dire ce qui s'est passé, puis obtenir leur déclaration comme quoi ça ne débouchera pas sur un procès, même si les aveux de Walter ne valent rien juridiquement. *Capiche ?*

– Vonnie, tu es ridicule quand tu parles comme ça.

– Merci. En gros, il n'est pas question qu'un procureur se pointe et reprenne le dossier. C'est peut-être exactement ce que Walter a en tête, Eliza. Il pense probablement que ces confessions de dernière minute remettent le compte à rebours à zéro. Et pour le gouverneur, ce n'est pas facile. Personnellement, il est opposé à la peine de mort, et il s'est opposé à son utilisation. Mais c'est un canard boiteux, et il n'aime pas se mêler de ces cas-là. Mais si un procureur réputé venu d'un autre État exige un procès, il ne pourra pas faire pression. Il est déjà en contact avec des gouverneurs dont il redoute l'intervention.

– Comme tu as dit, Walter compte peut-être là-dessus. Mais s'il ment simplement pour le plaisir ? S'il avoue des choses qu'il n'a pas faites et qu'ensuite il est exécuté ? Ce n'est pas juste pour les familles concernées.

Vonnie était assise sur le lit moelleux, duveteux, inévitablement surchargé de décorations. La chambre était encore plus pittoresque que celle qu'elles avaient jadis occupée au Martha Washington Inn. Habitée aux cinq étoiles, Vonnie avait ironisé sur chaque objet, les oreillers, les bibelots, les abécédaires brodés accrochés au mur. Mais à présent elle plaça un bras autour des épaules d'Eliza, geste consolateur qu'elle n'avait absolument jamais eu.

– Il doit faire gaffe à ne pas aller trop loin. Au total, selon l'équipe du gouverneur, il y a huit cas de disparition, entre 1980 et 1985, dans

lesquels il peut avoir été impliqué, compte tenu de l'emplacement et de son emploi du temps. S'il revendique avoir joué un rôle dans une autre affaire, ils décideront qu'il raconte n'importe quoi et ils laisseront discrètement tomber. Eliza... pour avoir cet entretien, tu vas devoir signer un accord de confidentialité avec l'État. Franchement, ça m'énerve. Ils n'ont pas le droit. Mais vu que tu n'as jamais voulu parler de tout ça, je pense que j'ai bien fait de ne pas renoncer.

Hmm... Oui... Oui... Voilà donc de quoi il s'agissait. Vonnie ne se trompait pas, mais Eliza sentit une étrange colère soudaine. Elle avait *choisi* de garder le silence pendant toutes ces années, mais c'était sa prérogative. Comment quelqu'un d'autre osait-il lui imposer cette condition ? Comme lorsqu'elle avait quinze ans, presque seize, quand tous les adultes – les procureurs, les juges, et même ses parents – affirmaient qu'elle était la seule à pouvoir raconter son histoire mais n'arrêtaient pas de lui expliquer quand et comment la raconter.

– Ok, je vais signer un accord de confidentialité. Si c'est ce qu'il leur faut, soit. Au moins je dirai la vérité en disant que je ne peux pas en parler.

– Une dernière chose...

Vonnice avait une voix lugubre, mais Eliza ne voyait pas ce qu'elle avait encore à annoncer.

– Ils m'ont demandé si tu voulais assister à l'exécution.

– Mon Dieu, non.

– C'est bien ce que je pensais, mais je n'ai pas voulu répondre à ta place. J'ai dit d'accord, sous réserve. Écoute, allons dîner dans ce restaurant antillais, s'il est ouvert le dimanche. On dîne en ville et après on se fera un film de filles, un truc que tu n'irais jamais voir avec Peter ou les gosses.

Le restaurant était ouvert, mais les multiplexes de Richmond n'offraient pas le genre de spectacle propice à la solidarité féminine dont elles rêvaient. Elles optèrent pour un *Batman*, dans ce qu'Eliza appelait encore un cinéma à un dollar, alors que l'entrée en coûtait cinq. Elle fut horrifiée par ce film, pas parce qu'il était bruyant et violent, pas parce qu'elle avait du mal à discerner la douleur chez ce jeune acteur qui était mort avant la sortie du film, mais parce que dans l'univers de Batman, tous les personnages étaient soit des adeptes de l'autodéfense, soit des opportunistes sans morale. Chacun croyait avoir raison. Mais cela ne valait-il pas aussi pour le monde moins imaginaire dans lequel Eliza vivait à présent ? Walter avait beau parler de changement et de rédemption, il avait sans doute une explication pour tout ce qu'il avait fait. Mais elle avait échappé à ce discours. Il ne lui avait jamais parlé de ce qu'il avait fait, même de la mort indéniable de Maude, ou de Holly. Pourquoi donc ?

Parce qu'il prévoyait de la laisser en vie, s'avoua Eliza. C'était

l'avantage qu'il avait sur elle, au même titre que sa force et sa brutalité. Il avait décidé de ne pas la tuer. Qu'aurait-elle pu faire de ce qu'elle savait ? Aurait-elle vraiment pu sauver Holly ? Avait-elle alors un pouvoir dont elle n'avait pas conscience ? En avait-elle maintenant ? Moins de vingt-quatre heures auparavant, seules quelques personnes savaient ce que Walter lui avait promis, ou du moins c'est ce qu'elle croyait. Était-elle tombée dans un piège ? Une fois de plus, remontait-elle la Sucker Branch, pour découvrir quelque chose qu'elle aurait mieux fait de ne pas voir, de ne pas savoir, parce qu'elle s'était trop éloignée du chemin ?

En tout cas, il était trop tard pour reculer.

HUITIÈME PARTIE

*VOICES CARRY***10**

(« Les voix portent »)

Chapitre 45

La sécurité à Greenville était encore plus stricte qu'à Sussex, les contrôles succédaient aux contrôles, les fouilles aux fouilles. Il fallait s'y attendre, supposait Eliza, quand on se rendait dans un endroit connu sous le nom de « Maison de la mort ».

Mais le bâtiment lui-même n'avait aucun rapport avec les connotations sinistres de ce nom : c'était une petite prison avec un policier à l'accueil et une seule cellule.

– On se croirait dans cette vieille série, *The Andy Griffith Show*, s'exclama Eliza, les yeux fixés sur la ligne délimitée par le ruban adhésif, sans oser encore regarder l'homme présent dans la cellule. Là où ils enfermaient Otis, l'ivrogne du village.

– Oui, s'ils avaient voulu exécuter Otis, répondit Walter d'une voix douce. Si tu regardes sur le côté, tu peux voir la chambre de la mort.

Elle regarda sur le côté. Et c'est seulement après qu'elle regarda directement Walter. Bien que resté svelte, il était plus imposant qu'Eliza ne s'y attendait. Plus imposant et plus jeune. Il avait toujours été obsédé par sa taille, affirmant qu'il mesurait un mètre soixante-quinze, alors que pour Elizabeth, qui faisait alors un mètre soixante-deux, il était évident qu'il avait au maximum cinq centimètres de plus qu'elle. Un jour, se rappelait Eliza, il avait passé un long moment à examiner dans un catalogue la photographie de chaussures à talonnettes, et il lui avait demandé ce qu'elle en pensait. Elle avait alors déjà passé assez de temps en sa compagnie pour savoir comment exprimer son désaccord sans en avoir l'air. Elle avait répondu que ce chaussures étaient superbes (elles étaient hideuses) mais trop élégantes, tellement stylées qu'elles seraient démodées bien avant qu'il ait eu le temps de beaucoup les porter. Les chaussures pour hommes étaient bien faites, avait-elle déclaré en répétant une chose qu'elle avait entendu son père dire, la gorge un peu nouée par ce souvenir. Un homme devait acheter des chaussures qui *durent*. Walter et Elizabeth avait eu une conversation semblable à propos d'une eau de toilette qui devait, selon lui, le rendre irrésistible, et pour savoir s'il devait porter un tee-shirt sous une veste blanche comme Don Johnson dans *Deux flics à Miami*. « Pas après le 1^{er} septembre », avait-elle conseillé, en se demandant si elle serait encore avec lui le 1^{er} juin, et il avait une fois de plus sollicité la permission de porter un pantalon en lin et des mocassins sans chaussettes. C'était alors un homme plus

petit que la moyenne, et maintenant il semblait la dominer de toute sa hauteur, malgré les bottes à talons qu'elle portait. Les adultes grandissaient-ils ? Avait-il appris à se tenir plus droit ? Ou bien s'était-elle recroquevillée face à lui, se repliant sur elle-même ?

Quant à son visage... le manque de soleil a des avantages. Walter était pâle et remarquablement dénué de rides, ses yeux d'un vert vif. Il avait toujours affirmé, au point d'en être lassant, qu'il était bel homme. Il n'avait pas tort. Mais il n'avait pas raison non plus. Il *aurait dû* être bel homme. Pourtant il avait quelque chose de dérangeant, même pour une fille de quinze ans. *Pas comme moi*, avait-elle retenu. *Pas quelqu'un que j'ai envie de connaître.*

Mais bon... Holly avait eu la même impression en la voyant.

– Bonjour, Walter, dit-elle, alors qu'elle l'avait déjà dit en entrant. Je te présente ma sœur.

Vonnie lui adressa un signe de tête, en le dévisageant de manière presque impolie. Elle ne l'avait jamais vu, se rappela Eliza, pas en chair et en os. Leurs parents l'avaient vu, au tribunal, mais Vonnie était alors à l'université.

– Bonjour, Yvonne, dit Walter. (Eliza fut rassurée de constater que l'essentiel de ce que Walter savait sur elle provenait de documents officiels, d'articles de journaux et de témoignages juridiques, où les diminutifs étaient rarement utilisés. Elle n'avait pas laissé échapper le nom de Vonnie durant les trente-neuf jours qu'ils avaient passés ensemble. S'il essayait à présent de la troubler en prononçant le nom de ses enfants, il les appellerait sans doute *Isobel* et *Albert*. Voici mon gardien, qui s'appelle aussi Walter, je pense que vous arriverez à nous différencier. Un petit indice : lui, il est armé.

Ce sens de l'humour était une acquisition récente, pour Walter. Le gardien était un afro-américain large d'épaules et démesurément grand, il mesurait au moins trente centimètres de plus qu'Elizabeth.

– On s'est déjà rencontrés, dit Walter le gardien, d'une voix traînante et suave qui aurait été tout à fait à sa place à Mayberry, la ville d'Andy Griffith, si Mayberry avait été le genre d'endroit où on embauchait des géants afro-américains comme gardiens de prison.

– Vous voulez vous asseoir ? demanda Walter, le vrai.

– Non, merci.

– Ça risque de durer un moment.

– Toi, tu es debout.

– C'est parce que je ne peux pas approcher une chaise des barreaux. Si je pouvais, je le ferais. Mais il n'y a pas de raisons que tu ne t'installas pas à ton aise.

Aucune chaise au monde ne m'empêcherait de me sentir mal à l'aise à cet instant présent.

– Ça ira.

Elle regarda Vonnie glisser une main dans les poches profondes de sa veste, un modèle ridiculement à la mode qui faisait ressortir l'inélégance banlieusarde d'Eliza, vêtue d'un pull et d'un pantalon informe. Mais les poches avaient un avantage. Vonnie avait mis en route le lecteur de microcassettes.

– Tu es superbe, Elizabeth. (Prononcé par Walter, son prénom complet la blessait.) Mais bon, j'ai vu ta photo, je savais à quoi tu ressemblais. Et moi, comment tu me trouves ?

– Bien, dit-elle. (Il en attendait plus.) En pleine forme.

– Je n'ai que quarante-six ans. C'est difficile ici de faire de l'exercice, mais tu serais étonnée si je te disais tout ce qu'on peut faire dans une cellule, sans autre matériel que son propre corps. Barbara m'a poussée au yoga. Je ne suis pas très souple, mais mon point fort... Je vais te montrer.

À la surprise d'Eliza – et apparemment à la consternation du gardien, dont les muscles se tendirent – Walter posa les paumes sur le sol et se pencha en avant jusqu'à ce que ses genoux reposent contre ses coudes, les pieds en l'air, tout son poids en équilibre sur ses bras.

– Le corbeau, dit-il en gardant la position sans difficulté. Eh, tu es pour les Ravens ou les Redskins ?

– Quoi ?

– Je veux dire, je sais que tu as grandi dans Baltimore et ses alentours, mais maintenant tu vis dans la région de Washington, donc j'y pense tout à coup, tu soutiens quelle équipe de football ?

– Walter, je ne crois pas que ce soit le moment de parler de choses insignifiantes.

– Ah, c'est comme ça que tu le prends ? (Il se releva, s'épousseta les paumes, mais sans indignation particulière, autant qu'elle puisse en juger. Soulagé, presque joueur.) D'accord, mais avant d'aller droit au but, comme on dit, il y a autre chose dont nous devons d'abord parler. Le soir où Holly est morte. Et ce qui s'est passé ensuite.

Elle lança un coup d'œil en direction du gardien, qui eut l'amabilité de faire semblant de rien, comme s'il les regardait parce que c'était son devoir, mais sans s'intéresser à leur conversation.

– Je...

Elle se tourna vers Vonnie, qui comprit sa détresse mais n'avait aucune solution à proposer.

– Eh, Walter ? (Le Walter derrière les barreaux s'adressait au Walter assis à son bureau.)

– Oui, Walter.

– Il faut vraiment que tu entendes ce qu'on va se dire ?

– Il faut que je surveille. Tu le sais. Je dois te surveiller.

– Surveille-moi tant que tu veux, mais il faut vraiment que tu nous entendes ?

Le gardien réfléchit un moment, hocha la tête, sortit un lecteur mp3 du tiroir de son bureau et plaça les écouteurs sur ses oreilles. Eliza ne put identifier la musique, mais le volume était tel qu'elle distingua un grondement de basses. Le gardien continua néanmoins à les observer fixement, et elle en était ravie.

– Donnant donnant, dit Walter, en penchant la tête vers Vonnie.

– Mais...

– Rien que nous deux. C'est non négociable. Elle peut aller où ils la laisseront aller, mais elle ne reste pas ici.

Les deux sœurs échangèrent des regards anxieux, mais c'était sans espoir. Vonnie avait caché le microcassette dans sa poche précisément pour que le gardien puisse examiner le contenu de son sac à main sous les yeux de Walter. Elles avaient bien veillé à montrer leurs sacs en entrant. Il faudrait se passer de l'enregistrement. Vonnie frappa à la porte, et un autre gardien vint pour la raccompagner à l'extérieur.

– « *Hush, hush* », fredonna Walter. Comme elle le regardait, le visage de marbre, il ajouta : Je plaisantais, Elizabeth. Tu te rappelles à quel point tu aimais cette chanson ?

– Oui. J'aimais beaucoup de chansons, cet été-là. Je ne les aime plus.

– Je te les ai gâchées, je suppose.

Elle choisit ses mots avec soin.

– Quand on entend une chanson, on se rappelle naturellement où on était au temps de son succès.

– Je t'ai gâché ces chansons. (Il avait l'air authentiquement contrit.) Je n'y avais pas pensé. Je t'ai peut-être gâché les chansons, mais toi, je ne t'ai pas gâchée. Regarde-toi, Elizabeth.

Elle prit le temps de réfléchir. Sa vie n'avait pas été détruite par Walter, loin de là. Elle avait eu une vie exceptionnellement agréable, surtout en ces temps incertains. Elle avait Peter, elle avait Albie et Iso. Elle avait ses parents, deux septuagénaires en parfaite santé. Et comme les dernières quarante-huit heures le lui avait rappelé, elle pouvait même s'appuyer sur Vonnie, l'impossible, l'exaspérante Vonnie. Que lui manquait-il, que lui avait-on volé ?

Le vaste monde. Elle n'avait aucune amie intime, elle n'avait que les amis de Peter et quelques connaissances. Et cela ne venait pas des déménagements à répétition ou du caractère des femmes qu'elle avait rencontrées à Houston, à Londres et maintenant à Bethesda. Contrairement aux justifications qu'elle s'était toujours trouvées, ce n'était pas parce qu'elle était trop « côte Est » au Texas, trop américaine à Londres, trop Baltimore pour la région de Washington. Elle ne pouvait même pas attribuer son manque d'amies au fait qu'elle était la mère d'une fille connue comme la responsable de brimades invisibles et de vols discrets au collège de North Bethesda. Eliza

n'avait pas d'amies parce que l'amitié menait à la confiance et aux confidences. L'épaisse ligne noire tracée au milieu de sa vie, séparant Elizabeth d'Eliza, avait toujours rendu cela impossible, dans son esprit du moins.

– Non, tu ne m'as pas gâchée. Mais le fait que tu ne m'as pas détruite ne répare rien.

– Je vais le dire tout haut : je t'ai violée. (Walter chuchotait, comme pour s'assurer que ces mots seraient entendus d'elle, et d'elle seule. Par délicatesse ou par honte ?) Je l'ai fait. Jamais je ne le nierais. Tu as été violée, et par moi. Mais peux-tu admettre que pour moi, c'était comme de l'amour, Elizabeth ? Essaie seulement.

Elle secoua la tête.

– Ce n'est pas de ça que nous sommes censés parler. Inutile de revenir là-dessus.

– Mais si, c'est utile. Parce qu'avant de te dire quoi que ce soit, je dois te faire comprendre ça : cette nuit avec toi fut la première et la seule fois de ma vie où j'ai fait l'amour.

– Non... (Elle avait envie de lui tourner le dos, de se masquer le visage, le temps de faire le tri dans ses émotions. Il mentait, forcément, pourquoi lui infligeait-il cela ?) Tu as dit... J'ai lu...

– J'ai menti. J'ai menti parce que j'avais honte. J'étais complètement dingue. Mon manque d'expérience sexuelle m'inspirait plus de honte que les choses que j'avais faites. J'ai inventé toute cette histoire et tout le monde a cru que j'avais fait ça aux autres filles. La vraie première fois, la seule fois, c'était avec toi. Tu te souviens ? L'hôtel près des Blue Ridge Mountains ?

C'était la nuit qui avait suivi la mort de Holly. Walter n'avait pratiquement par ouvert la bouche de toute la journée. Il était sous le choc, comme en catatonie, et Eliza devait lui rappeler qu'il devait accomplir les gestes les plus ordinaires. Avancer quand le feu vert s'allumait, répondre quand la serveuse lui demandait ce qu'il commandait pour le dîner.

C'était un bel hôtel, un vrai, avec un restaurant, le genre d'endroit où il y avait des nappes en tissu et une fresque compliquée représentant un pique-nique avec des gens habillés comme autrefois. Y avait-il beaucoup d'argent dans la petite boîte en métal de Holly ? Une carte de crédit ? Walter avait poussé Elizabeth à commander ce qu'elle voulait, mais elle avait mal au ventre et elle savait qu'il serait en colère si elle gaspillait une nourriture aussi chère. Pourtant, Walter ne mangeait pas du tout. Il avait découpé son steak en tout petits morceaux, il avait écrasé sa pomme de terre au four comme s'il avait voulu la tuer.

– Votre père mange encore moins que vous, dit la serveuse.

– Je ne suis pas son père, dit Walter. (Le ton de sa voix avait fait tressaillir la serveuse. Il reprit plus doucement.) Je suis son frère. Nos parents l'ont eue sur le tard, maintenant ils sont morts et elle n'a plus que moi.

– C'est... mignon. Vraiment mignon.

Ils montèrent dans leur chambre. Elizabeth passa un long moment sous la douche, la plus agréable qu'elle ait eue depuis des semaines, même si elle devrait ensuite remettre ses vieux vêtements sales. Le couvre-lit était merveilleux également, tout blanc, à l'ancienne, avec des motifs en relief. Ça faisait presque une semaine qu'elle n'avait pas dormi dans un vrai lit, et elle s'endormit vite, la télévision bourdonnant à l'arrière-plan. Elle ne savait pas trop quelle heure il était lorsqu'elle s'éveilla et vit Walter debout à côté d'elle.

– Retourne-toi, dit-il.

Elle obéit, tout en disant :

– Non, Walter, s'il te plaît. Non.

– Je suis désolé. Il faut. Mais je vais mettre de la musique. (Il prit la télécommande, passa d'une chaîne à l'autre jusqu'à ce qu'il trouve MTV. Madonna chantait « Lucky Star ».) Elle te plaît, cette chanson, hein ?

Il lui tourna le visage pour qu'elle voie l'écran, mais elle ferma les yeux, elle ne voulait rien voir, rien se rappeler.

Il était derrière elle. Un jour, elle avait lu un livre, un des meilleurs livres de cul qui existe, où le copain d'une fille n'arrêtait pas de la retourner, et on découvrait qu'il préférait les garçons. Mais elle ne croyait pas que c'est ce qui était en train de se passer avec Walter. Il avait du mal. Il avait beaucoup de mal. « Merde », lâcha-t-il une ou deux fois, alors qu'il la disposait autrement sur le lit. Il parlait à son corps comme il insultait parfois ses outils quand il travaillait. Il finit par trouver le bon angle. Elle eut tellement mal qu'elle crut que la douleur ne cesserait jamais, elle ne pouvait imaginer que l'on puisse subir cela volontairement. Il avait la bouche contre son oreille, contre son cou, mais il ne l'embrassait pas, et il avait les bras de part et d'autre, comme s'il faisait des pompes. Il semblait retenir sa respiration. Finalement, il émit un petit glapissement, de surprise plus qu'autre chose. Madonna chantait encore, elle se roulait par terre, elle continuait à remercier sa bonne étoile.

– Je suis désolé, dit-il une deuxième fois.

Elle pleurait, le visage enfoncé dans ce qui avait été le plus magnifique lit au monde et qui était maintenant le plus horrible.

Le lendemain, il était de nouveau distrait, mais elle renonça à l'aider et se replia sur sa propre torpeur. Ils s'arrêtèrent dans une épicerie et finirent par se disputer pour une boîte de biscuits. Il céda et la laissa l'acheter, mais pas avant de l'avoir poussée tellement fort

qu'elle trébucha et tomba sur les genoux. Peu après avoir franchi le Potomac pour revenir dans le Maryland, il fut arrêté parce qu'il roulait trop lentement ; s'il craignait la police, il ne le montrait pas du tout.

– Et la demoiselle, c'est qui ? demanda l'agent.

– Elizabeth Lerner, dit Walter. Je la ramène chez elle. Elle est portée disparue, elle a fugué, mais je l'ai convaincue de rentrer chez elle.

S'attendait-il à ce que l'agent lui fasse signe de poursuivre sa route ? Il n'eut pas du tout l'air perturbé quand le policier retourna à sa voiture pour passer un appel radio. Avant qu'Elizabeth ne comprenne ce qui se passait, Walter était à terre, les mains au-dessus de la tête, et le policier lui criait de ne pas bouger, alors même qu'il assurait Elizabeth que tout allait bien se passer, qu'elle était en sécurité maintenant.

Et elle s'était mise à pleurer. Parce qu'elle était en sécurité. Ou peut-être parce qu'elle avait compris qu'elle ne serait plus jamais en sécurité.

– Ce n'est pas possible, dit-elle à Walter. Tu as violé Maude. Tu as tenté de violer Holly.

Walter s'agrippait aux barreaux. Elle aurait voulu pouvoir s'accrocher à quelque chose. Elle regrettait d'avoir refusé la chaise qu'il lui avait proposée, mais elle aurait paru faible en la demandant à présent. Et elle ne voulait pas déranger le gardien. Il était déjà assez curieux d'être observé par lui.

– Je n'ai pas pu. Avec les autres, j'ai essayé, mais ça ne marchait jamais. La première... elle m'a ri au nez, et après ça, je n'ai plus jamais pu. Sauf avec toi.

Elle profita de cette ouverture.

– Maude n'était pas la première. (C'était une question, malgré son ton affirmé.)

– Non.

– C'était qui ?

Il leva la main.

– Avant que je te dise ce que j'ai promis de te dire, Elizabeth, je veux que tu penses à la pénultième nuit. (Il était évidemment très fier de lui, ne serait-ce que d'avoir utilisé le mot pénultième.)

– Je n'en ai aucune envie.

– C'est important.

– Je ne vois pas en quoi.

– C'est important pour moi, alors. Tu étais allée t'asseoir dans le camion.

– Tu m'as dit d'aller m'asseoir dans le camion.

– Je t'avais donné les clefs. Tu t'es enfermée. Les portes étaient encore verrouillées quand je suis revenu. J'ai frappé à la vitre et tu

m'as ouvert. Tu es restée là pendant tout le temps.

– Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? Je ne savais pas conduire, et je n'allais pas descendre la montagne dans le noir.

– Au procès, tu as dit que tu avais vu Holly courir, et moi la poursuivre.

– Oui. Je l'ai d'abord entendue, elle hurlait. Après tu as crié, comme si tu avais mal. J'ai toujours cru qu'elle s'était débattue.

– Elle m'a griffé les yeux. Quelqu'un avait dû lui apprendre ça. Il y a des femmes qui essaient de vous attraper par... (C'était presque comique, de le voir désigner son entrejambe, faute de trouver un mot poli ou assez fort.) Il vaut mieux viser les yeux. Tu diras ça à ta fille.

– *Ne parle pas de ma fille.*

– Ok, ok. C'était juste pour rendre service. (Il leva les mains en signe de supplication.) Oui, j'ai dû crier, mais je ne m'en souviens pas. Voilà ce que je me rappelle, et c'est beaucoup plus important : je ne courais pas après Holly.

– Si, je t'ai vu.

– Non, tu ne m'as pas vu. Pas si tu étais enfermée dans le camion. Le camion était garé de l'autre côté de la tente, Elizabeth, loin de l'ouverture. Holly n'a pas couru vers le camion, peut-être parce qu'elle ne te croyait pas susceptible de l'aider...

– C'est injuste, Walter.

– Il ne s'agit plus de justice. Elle courait vers les arbres, vers l'obscurité. Tu ne pouvais pas la voir. Et tu ne m'as pas vu lui courir après, parce que je n'ai pas fait ça. J'essayais de la trouver, de l'aider...

– Tu as crié son nom. Je l'ai entendu. Et après elle a hurlé. J'ai entendu ça aussi.

– Mais tu ne m'as pas vu la poursuivre, parce que je ne l'ai pas poursuivie. Toutes ces années, je n'y ai jamais pensé. Je n'avais pas réfléchi à l'endroit où était garé le camion. Et tu étais tellement sûre de ton témoignage, tellement inébranlable.

Et tellement déterminée à dire ce que les adultes voulaient entendre. C'est vrai. Elle avait décidé de ne plus décevoir personne, de ne révéler à personne combien elle avait été lâche. Pourtant, cette image persistait dans son esprit, une image qui l'avait torturée pendant des années, cet éclair blanc, les cheveux de Holly. Walter était juste derrière elle, presque assez près pour saisir cette bannière de cheveux. Non ?

– Elle est tombée de la montagne, comme je l'ai dit. Toutes ces années, personne n'a voulu me croire, parce que tu étais là, à dire que je la poursuivais, que tu m'avais vu. Mais Barbara est arrivée, elle s'est mise à étudier tout en détail, à reconstituer cette nuit-là. C'est elle qui a compris que les choses n'avaient pas pu se passer comme tu le disais.

C'est elle qui a dit que je devais te retrouver, t'obliger à dire la vérité. Tu ne savais sans doute même pas que tu ne disais pas la vérité. Ils t'avaient fait subir un lavage de cerveau.

– Si quelqu'un m'a fait subir un lavage de cerveau, c'est toi. Tu m'as intimidée au point que je t'obéissais tout le temps, j'avais tellement peur. Si peur que je suis allée m'asseoir dans le camion comme tu me l'avais ordonné. Si peur que je n'ai pas essayé de m'enfuir, malgré toutes les occasions qui se sont présentées.

– Eh bien, si j'ai pu te faire un lavage de cerveau, tu as pu te laisser convaincre par d'autres, pas vrai ? Tu as toujours été influençable, Elizabeth. Tu voulais faire ce que les autres attendaient de toi. D'abord moi, les avocats ensuite. Ça n'a rien de honteux.

Alors pourquoi avait-elle l'impression qu'il cherchait précisément à éveiller en elle un sentiment de honte, par tous les moyens ?

– Les avocats ne m'ont pas menacée de tuer mes parents et ma sœur si je ne coopérais pas avec eux. Les avocats ne m'ont pas frappée, au début, parce que je ne leur obéissais pas, ils ne m'ont pas ligotée. Les avocats ne m'ont pas violée.

– Ah non ? Ils t'ont poussée à mentir. C'est un parjure, Elizabeth, et le parjure est un crime. Comme le viol.

– Pas tout à fait. Pas du tout.

– Quand même, il ne faut pas mentir au tribunal. Je ne crois pas que tu aies menti consciemment, mais tu n'aurais quand même pas dû. Elle est vraiment tombée, Elizabeth. Je ne l'ai pas poussée. Même si tu m'avais vu la poursuivre – et tu n'as pas pu parce que je ne l'ai pas fait – tu n'aurais pas pu voir ce qui se passait, à quelle distance j'étais lorsqu'elle est tombée.

Elle secoua la tête.

– Je ne te crois pas.

Pendant un moment, il parut en colère, et Eliza sentit que le gardien se raidissait, prêt à bondir, alors qu'elle avait encore les pieds sur la marque au sol, elle était même à plusieurs centimètres de la ligne. Walter avait répété mentalement cette conversation, qui ne prenait pas le tour prévu, pas plus que ses conversations avec des femmes n'avaient jamais pris le tour voulu. Elle n'était plus une petite fille, elle pouvait le contrarier. Avec plaisir.

Il tenta de prendre une voix enjôleuse.

– C'est ton droit, n'est-ce pas ? De me croire ou de ne pas me croire, d'après les faits. C'était mon droit aussi. Que le jury entende les *faits*. Qu'il décide, d'après les faits, si j'avais fait ce dont on m'accusait. On m'a privé de mes droits, à cause de ton témoignage. Mon avocat n'a pas voulu que je vienne à la barre, il ne m'a pas laissé contredire le témoin star, parce que tu étais tellement convaincante.

– Walter... J'ai dit la vérité.

– Tu le croyais, mais c’est impossible. (Il plaqua son avant-bras gauche contre les barreaux). Voilà le camion, tu vois ? Les phares sont là où sont mes doigts. (Il bougea les doigts.) La tente était derrière. Holly est partie dans la direction opposée. Barbara est allée voir le camping, il n’a pas changé, après toutes ces années. Elle y est même allée au moment précis où on y était, à l’automne dernier, presque au jour près, donc tout collait. Tu n’aurais pas pu voir ce que tu as dit avoir vu.

– L’an dernier... tu me cherches depuis tout ce temps, hein ? Ce n’était pas un hasard. Tu ne m’as pas simplement trouvée dans les pages du *Washingtonian*. Ce n’était ni le destin, ni une aubaine.

– Eh bien, oui et non. Enfin, oui, on cherchait. Mais c’est par hasard que je t’ai trouvée, et ça, c’est un heureux hasard. C’est comme ça que j’ai su que tu étais censée m’aider. J’ai tourné la page, et tu étais là. (Il s’interrompt.) Tu es devenue si belle, Elizabeth. J’ai toujours su que tu deviendrais comme ça. Tu n’étais pas mon genre, quand tu étais jeune. J’aimais les grandes blondes. Ça n’est pas un crime ? C’est ce qu’aiment les hommes jeunes. Mais c’est vrai, la beauté, c’est superficiel. Toi, tu es belle à l’intérieur, et ça a fini par se voir à l’extérieur. Et tu es trop bonne à l’intérieur pour laisser durer ce mensonge. Surtout un mensonge qui pourrait me coûter la vie.

– Le gouverneur exclut absolument de t’accorder un sursis.

Walter haussa les sourcils.

– C’est drôle que tu saches ça. Parce que moi je le sais. Barbara et Jeff le savent. Le gouverneur préférerait ne pas être impliqué dans tout ça. Mais comment se fait-il que toi tu le saches, Elizabeth ?

Elle fixa le sol, le ruban adhésif, en se rappelant qu’elle n’avait rien à craindre. Elle ne repasserait plus jamais par là. Il ne pouvait pas lui saisir les poignets, l’obliger à monter dans un camion. Alors pourquoi ses genoux se dérobaient-ils ?

– Simple bon sens, dit-elle. Il n’en accorde presque jamais.

– Tu ne sais toujours pas mentir. C’est pour ça que je ne t’en veux pas.

Il ne lui en voulait pas ? C’était le monde à l’envers.

– Je sais que tu crois ce que tu as raconté au procès. En tout cas, tu as raison. Il ne va pas commuer ma peine à moins que quelque chose de vraiment important n’arrive. Par exemple, si le témoin star revient sur sa déposition. Les lois de Virginie ne me permettront pas un nouveau procès. Mais si tu lui disais que tu as fini par comprendre que tu t’étais trompée, ou que le procureur t’a fait dire des choses que tu ne pensais pas, il serait bien obligé de t’écouter, et de m’accorder un sursis.

– Pourquoi ferais-je ça ?

– Il y a trois raisons possibles. Premièrement, c’est ce qu’il faut faire.

À mon avis ça devrait suffire, mais je continue. (Il avait dressé l'index, et ajouta le majeur.) Deuxièmement, je ne vois pas pourquoi je devrais partager des informations avec toi si tu ne t'avères pas digne de confiance. Vérité contre vérité, Elizabeth. Si je dois la vérité à ces autres familles, alors tu me dois la même chose.

– J'ai toujours dit la vérité.

– Ok, alors troisièmement. J'ai encore le temps d'accorder une interview exclusive à Jared Garrett. J'ai écrit des pages et des pages, qui sont entre les mains de Barbara. Il a toujours pensé qu'entre nous, ça s'était passé différemment. Il avait peut-être raison. C'est peut-être une vérité qu'il est temps de révéler au monde, qu'on était ensemble, tous les deux, et que tu es devenue jalouse quand je suis tombé amoureux de Holly.

Et voilà, c'était ce qu'elle redoutait le plus. Elle allait être démasquée. Son passé allait devenir le présent, la vérité et le mensonge allaient se mélanger, et elle passerait le reste de sa vie à s'expliquer. Elle devrait expliquer à ses enfants ce qui lui était arrivé, les persuader qu'ils pouvaient encore se sentir en sécurité, que leurs parents pouvaient les protéger. Les cauchemars d'Albie, les secrets d'Iso, cela n'allait pas aider. Et si Jared Garrett publiait la version que Walter lui donnerait de leur relation, comment pourrait-elle convaincre Iso que son flirt clandestin avec un garçon de 17 ans était blâmable ? C'était tout ce qu'Elizabeth craignait, et elle comprit que l'avenir était entre ses mains.

Malgré tout, elle était déçue par Walter. Elle avait vraiment voulu croire qu'il avait changé. Et elle ne sentait ni naïve ni stupide de l'avoir laissé éveiller cet espoir en elle, d'avoir succombé aux ruses qu'il avait déployées pour l'attirer ici. C'était ainsi qu'elle voulait être, c'était ainsi qu'elle continuerait à être. Comme le modèle qu'elle avait choisi pour sa dissertation d'entrée à l'université, Anne Frank, elle croyait que les gens étaient fondamentalement bons. La plupart des gens, du moins.

– Tu ne me diras rien sur les autres, c'est ça ?

– Je t'en parlerai si tu appelles le gouverneur et si la peine de mort est remplacée par la perpétuité. Alors je te dirai tout.

– Non. Parce que même si tu n'as pas réussi à les violer, tu as essayé, et ça te vaudrait la peine de mort pour ces dossiers-là aussi.

– Ça, c'est mon problème. Vivre avec mes crimes, dans la conscience et le remords, tu ne crois pas que c'est une punition bien pire que de me tuer ? Chaque jour de ma vie, je dois penser à ce que j'ai fait.

– Ah oui ?

– Comment ?

– Tu y penses vraiment ? D'accord, chaque jour te donne l'occasion de penser à tes victimes, mais ça ne signifie pas que tu y penses.

Walter, j'ai le sentiment que tu n'as jamais réellement pensé qu'à toi.

Il baissa la voix et elle faillit malgré elle franchir la barrière invisible.

– Je pense à toi. Tous les jours. Le temps que nous avons passé ensemble... je n'ai jamais été aussi heureux.

– Alors je suis désolée pour toi. Parce que ça n'a pas été une époque heureuse, Walter.

– Tu es la seule femme avec qui j'aie fait l'amour.

– J'étais la fille de quinze ans que tu as prise de force. Ce n'est pas la même chose.

– Je m'intéressais à toi. Je m'intéresse encore à toi. C'est autant pour toi que pour moi, Elizabeth. Je te connais. Tu as toujours fait ce qu'il fallait faire. Tu étais incapable de mentir, même pour sauver ta peau. Ils t'ont fait avaler leurs mensonges.

– Walter, je crois que tu as tué Holly.

– Mais tu ne crois pas que je mérite de mourir pour ça ? Toi et ta famille, vous n'avez pas ces idées-là.

– Ce n'est pas à nous de choisir. Le procureur a demandé aux Tackett ce qu'ils voulaient. Il a demandé à douze citoyens de Virginie si cela leur semblait juste. Ils ont dit oui, et je ne peux rien y faire.

– Mais si. (Sa voix s'étrangla, monta dans l'aigu.) Il te suffit de décrocher un téléphone, de dire qu'à force de me parler, ces dernières semaines, tu as compris où tu t'étais trompée. Tu peux me sauver. Tu es la seule à pouvoir me sauver.

– Non, je ne peux pas et je n'ai jamais pu te sauver. Je suis désolée, Walter, vraiment. Mais tu me demandes de mentir.

– Bien au contraire.

Pire encore, il lui demandait de faire la chose la plus contre-nature, de revenir sur ses souvenirs de cette nuit-là. Et si elle s'était parjurée à son insu ? Et si, dans son refus de revivre cette nuit, elle s'était entièrement trompée ? Et si... c'est là que tout lui revint. Elle se vit sur la route de campagne avec Iso et Albie, la gorge nouée pour essayer de ramener la voiture sur la bonne voie, le daim fantomatique disparaissant *derrière* eux, la queue blanche déclenchant cette image qu'elle essayait constamment d'oublier. Elle s'était allongée sur le siège pour allumer le contact, afin d'avoir un peu de chaleur et de musique, puis elle avait levé les yeux en regagnant sa place...

Elle faillit pleurer de soulagement.

– Walter, je pouvais te voir. Je t'ai vu dans le rétroviseur.

– C'est une belle histoire que tu peux te raconter, non ? Tu as peut-être appris à mentir, finalement.

– Je ne mens pas. J'ai levé les yeux et je vous ai vus tous les deux. Est-ce que je t'ai vu la pousser ? Non, mais je n'ai jamais dit ça. Je t'ai vu la poursuivre. Tu étais juste derrière elle, presque sur ses talons. Si

elle s'était jetée du haut de la montagne comme tu le prétends, tu serais tombé à sa suite.

Les yeux de Walter partirent sur le côté. Dans ce visage séduisant par ailleurs, c'étaient les yeux, le problème. Petits et étroits, ils ne regardaient jamais là où ils auraient dû. Ils esquivaient quand on attendait un regard franc et direct, ils se fixaient sur les yeux de quelqu'un d'autre à un moment incongru, pour étudier un décolleté et des jambes.

– Mais c'est plausible, ce que je dis. Ça mérite qu'on y réfléchisse.

– Je ne mentirai pas pour toi.

– Tu le ferais pour tes enfants, pour ton mari. Tu mentirais pour eux.

– Je suppose que je pourrais, s'il le fallait. Mais c'est différent. Même toi, tu dois comprendre que c'est différent.

Il tendit la main à travers les barreaux, et le gardien se leva, très vite, son épaule contre l'épaule d'Eliza. Il n'avait pas besoin de s'inquiéter. Elle n'avait pas l'intention de s'approcher de Walter, même si elle eut du mal à ne pas s'écrouler contre le gardien Walter, protégée par sa carrure.

– Je t'aime, dit Walter.

Malgré ses écouteurs, le gardien avait du l'entendre, ou lire sur ses lèvres. Il secoua la tête d'un air dégoûté.

– Walter, tu mens ou tu crois que c'est vrai. Dans un cas comme dans l'autre, c'est bien triste.

Elle s'éloigna, ramassa ses affaires sur le bureau du gardien, puis se retourna.

– Les autres. Ce serait une consolation pour leurs proches, si tu pouvais tout avouer. J'aimerais que tu parles.

– Eh bien, ça dépendait de toi. (Irritable comme Iso.)

– Non, ça n'a jamais dépendu que de toi. Je l'avoue. Je voulais être une héroïne. Je voulais sortir d'ici avec tous les noms et tous les détails. Je pensais que si je pouvais établir la vérité sur les autres filles, je pourrais enfin me pardonner pour Holly.

– Tu aurais vraiment pu lui sauver la vie.

Ses yeux verts luisaient. Que se passe-t-il si la Belle ne libère pas la Bête, si elle ne la soulage pas de sa malédiction, si elle la connaît mais ne peut toujours pas l'aimer ?

– Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment. Je le regrette, mais je ne m'en suis pas rendu compte. Et cette nuit-là, je n'aurais pas pu la sauver, Walter. Ce que j'ai vu est peut-être contestable, mais pas ce que j'ai entendu. Tu l'as poussée du haut de la montagne. Tu l'as poussée parce qu'elle te résistait.

– C'est vrai, dit-il d'un air triomphal. Tu es en vie parce que tu étais faible. Parce que tu ne valais pas la peine que je te tue. Après avoir

couché avec toi, je n'avais plus qu'une envie : te ramener chez toi, parce que c'était nul, complètement nul. Ça te fait quoi de le savoir ? Tu es en vie parce que tu n'avais rien d'extraordinaire, parce que *je ne te désirais pas*. Tu es celle avec qui je me suis retrouvé coincé, tu n'es pas une de celles que j'avais choisies. Ça te fait quoi, de le savoir ?

Eliza supposait qu'il n'attendait pas de réponse, mais elle prit quand même sa question au sérieux.

– Eh bien, je suis vraiment heureuse d'être en vie, donc j'imagine que je suis heureuse, quelle que soit la raison.

Elle adressa un signe de tête au gardien, elle était prête à partir. À quelques pas du seuil, elle laissa tomber son sac à main, elle le jeta presque à terre, et tout le contenu s'éparpilla sur le sol. Tout un assortiment d'objets auxquels on reconnaît une maman, et une maman particulièrement brouillonne et désorganisée : téléphone, kleenex, porte-monnaie, pièces jaunes, carnet de chèques, rouge à lèvres, peigne. Walter le gardien se mit à genoux pour tout récupérer. Elle savait qu'elle pouvait compter sur sa courtoisie spontanée.

Et à ce moment, elle recula vers les barreaux, franchit la limite marquée au sol, s'avança jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'à quelques centimètres du visage de Walter. Ils étaient à peu près la même taille, il n'avait pas grandi du tout. Elle leva le bras et vit Walter tressaillir, elle jouit du malaise qu'elle lisait sur son visage, le fait qu'il ignore ce qu'elle allait faire. Mais elle ne le frappa pas. Elle lui posa une main sur l'épaule et dit :

– Je sais que tu as peur, Walter. Tu en as le droit. Il n'y a rien de honteux à avoir peur de mourir. Mais je ne pouvais pas sauver Holly, et je ne peux pas te sauver.

Il sanglotait lorsqu'elle partit. En partie par frustration, supposa-t-elle. Il avait mis toute son énergie à la trouver, cette fois il avait pris bien soin de la séduire, et il avait failli obtenir ce qu'il voulait. Mais peut-être pleurerait-il également de peur, écrasé par l'idée qu'il ne lui restait plus aucune option, plus aucune issue. Elle comprit ce qu'il éprouvait, elle était dans son cerveau, elle sentait la gifflée glacée de la crainte et de la frustration. Elle le connaissait aussi bien que quiconque, y compris son mari et ses enfants. Walter était toutes les lacunes en elle, le tissu connectif qui unissait les deux moitiés de sa vie. Il était le quartier où elle ne voulait plus jamais vivre. Il était la syllabe manquante, retranchée de son prénom, mais à jamais partie intégrante d'elle-même, toujours avec elle, malgré tous les changements de nom auxquels elle pourrait procéder.

Devant Dieu, elle était sûre qu'elle le reconnaîtrait n'importe où.

NEUVIÈME PARTIE

EVERY DAY**11**

(« Tous les jours »)

JARRATT, VA [AP]. Mardi soir, à la prison de Greenville, Walter Michael Bowman a été mis à mort par injection létale. L'exécution a eu pour témoins les parents de sa dernière victime, une jeune fille de treize ans qu'il avait kidnappée, détroussée, et tenté de violer en 1985.

« Cela faisait longtemps que nous attendions ce jour, et nous pensons que justice a enfin été faite », a déclaré le docteur Terence Tackett Jr, père de Holly Tackett, lors d'une brève apparition devant les reporters, accompagné de son épouse Trudy.

Bowman, resté dans le couloir de la mort plus longtemps qu'aucun autre détenu en Virginie, s'est refusé à tout commentaire et a exigé que les détails de son dernier repas restent secrets. Cependant, dans les heures qui ont précédé son exécution, il a autorisé une amie à envoyer aux médias une déclaration posthume...

Chapitre 46

Un soir, deux semaines avant Noël, alors qu'elle promenait Reba, Eliza s'étonnait du temps anormalement doux. Quelqu'un de plus sérieux – Vonnie, ou même Peter – se serait peut-être inquiétée qu'il fasse 18 °C en décembre, mais elle ne pouvait s'empêcher d'aimer cette chaleur, surtout par une nuit aussi claire, où les étoiles brillaient malgré la brume créée par les lumières du centre-ville de Bethesda.

La nuit était si belle qu'elle marcha bien plus longtemps que prévu, en essayant de trouver des idées intelligentes pour le club de lecture du quartier dont elle était devenue membre. C'était un groupe étrange, composé d'hommes et de femmes assez âgés, des fonctionnaires en retraite, pour la plupart, avec une seule autre mère au foyer. Eliza avait découvert ce cercle grâce à leur unique voisin, celui qui avait eu la gentillesse de ramasser leur journal lorsqu'ils s'étaient absentés. Le groupe ne lisait que des classiques, avait dit le voisin, comme pour l'avertir, et même si l'on buvait du vin lors des réunions, on s'efforçait de discuter sérieusement. Pas de bavardages, pas de potins, pas de concours de hors-d'œuvre. Eliza ne s'était pas laissé décourager. En janvier, le livre à l'étude était *Le Moulin sur la Floss*, et Eliza voulait prouver qu'elle était digne d'appartenir à ce cercle de beaux esprits. Vonnie avait lu plusieurs romans de George Eliot, non ? Elle pourrait peut-être l'appeler...

Elle était tellement perdue dans ses pensées qu'elle ne remarqua pas la voiture bosselée de Barbara LaFortuny qui arrivait lentement derrière elle. Reba, en revanche, s'en aperçut, s'arrêta et émit un aboiement étouffé mais très distinct quand la voiture s'arrêta.

– C'est bon, ma grande.

Barbara baissa sa vitre. Elle était à peine visible dans l'obscurité de la voiture, alors qu'Eliza se trouvait sous un réverbère, en pleine lumière. Elle distingua néanmoins les différentes formes hérissant la coiffure de Barbara. Tout ce temps, tous ces efforts... Croyait-elle vraiment se rendre séduisante ? Cette architecture capillaire était certes impressionnante, mais séduisante ? Il ne suffisait pas de se donner du mal pour que le travail en vaille la peine.

– Bonsoir, Barbara.

– J'espère que vous êtes fière de vous.

Eliza digéra cette remarque.

– En un sens, oui. Mais je suis encore plus fière de Walter.

– Vous n’avez pas le droit d’être fière de lui. Il ne l’a pas fait pour vous.

Elle était prête à le croire.

– Malgré tout, il a fait ce qu’il fallait, à la fin, en publiant cette déclaration. Deux familles savent à présent ce qui est arrivé à leur fille. Je suis simplement désolée pour les autres.

– Quelles autres ? Walter n’a pas eu d’autres victimes, et il n’aurait jamais été condamné à mort pour les deux meurtres qu’il a avoués, parce que...

Toujours militante, toujours remontée, Barbara énumérait ses arguments comme des soldats en ordre de bataille. Si seulement elle avait pu entendre ce que ses interlocuteurs disaient dans les rares intervalles de silence qu’elle laissait entre ses mots ! *Holly, Maude, Dillon, Kelly*. Les fantômes d’Eliza avaient maintenant tous un nom et un visage. Elle se demanda si cela signifiait qu’ils allaient cesser de lui rendre visite.

– Je suis désolée pour toutes ces familles qui plaçaient tout leur espoir sur Walter Bowman, croyant qu’il était la réponse aux questions qui les tourmentaient. Comme tueur en série, il s’est révélé un peu limité, non ?

Elle croyait pouvoir se permettre une petite plaisanterie, mais Barbara repartit de plus belle.

– Il n’était pas un tueur en série au sens ordinaire. Je suis convaincue qu’il souffrait d’une forme de démence temporaire...

Quelqu’un de moins généreux aurait pu lui rire au nez. Eliza ne rit pas, mais elle ne pouvait pas non plus la laisser poursuivre sur ce ton.

– Je suis désolée, Barbara.

– De n’avoir pas fait ce qu’il fallait ?

– Non, je suis désolée que vous ayez perdu un être aimé.

– Ce n’était pas du tout ça, entre nous.

Plus Barbara niait automatiquement tout intérêt amoureux pour Walter, plus Eliza la croyait éprise de lui. Mais, comme auraient pu le dire ses parents, pour tout ce qui concernait Barbara, Barbara était forcément l’experte.

– Je ne voulais pas parler de relation amoureuse. Vous aviez de l’affection pour lui. Je trouve très bien que vous ayez eu de l’affection pour lui.

– Vous, par contre, vous n’en aviez aucune. Vous l’avez laissé mourir. Vous l’avez laissé mourir parce qu’il savait la vérité sur votre compte, que vous étiez lâche, que vous étiez une menteuse, et maintenant qu’il est mort, personne ne le saura jamais. C’est pour ça que vous l’avez laissé mourir. Pour enterrer votre honte.

Cette provocation énerva Eliza ; jusque-là, quand elle était en colère, son instinct lui avait toujours conseillé de fuir. Mais cette fois,

elle s'accorda une seconde pour rassembler ses esprits. *La vie n'est pas chronométrée*, comme disait Vonnie. *On n'est pas à la minute. Prends ton temps*. Barbara n'avait aucun pouvoir sur elle. En fait, après toutes ces années, plus personne ne s'intéressait vraiment à Elizabeth Lerner. Avec Peter, elle avait parlé de Walter à Iso, et ils en parleraient à Albie quand il serait plus grand. Curieusement, Iso se sentait plus importante depuis qu'elle partageait ce secret, même si elle ne voyait aucun parallèle entre sa vie cachée et celle de sa mère. Rien ne pourrait lui faire comprendre que la série de textos qu'elle avait envoyés à l'insu de tous était comme une série de petits cailloux blancs remontant le long de la Sucker Branch, où une autre jeune fille s'était éloignée du chemin pour s'égarer dans quelque chose qu'elle ne pouvait maîtriser. Iso était simplement fière que ses parents aient reconnu qu'elle était plus adulte qu'Albie.

– Eh bien, Barbara, si c'est votre sentiment, vous pouvez toujours appeler Jared Garrett, lui envoyer l'autre lettre que Walter vous avait dictée, la publier au grand jour. Pourquoi pas ?

– Ce n'est pas ce que souhaitait Walter, concéda-t-elle, très raide. Mais je le ferai peut-être, un jour. Je fais ce qui me paraît juste, pas ce qui est facile ou commode.

– C'est une bonne règle de vie, dit sincèrement Eliza.

Elle se remit à marcher. Quelques secondes plus tard, la voiture de Barba la dépassa, aussi voûtée et déprimée que peut l'être une voiture. Eliza se demanda pourquoi, avec ses grands principes et sa plaque minéralogique qui incitait à « sauver la Baie », Barbara n'avait pas choisi un véhicule hybride. *On veut tous gouverner le monde...* mais seulement selon nos petites idées à nous. Poussée à l'extrême, toute position de principe conduisait à un affrontement avec les croyances tout aussi ferventes de quelqu'un d'autre. Eliza examina les étoiles et regretta de ne pas connaître le nom des constellations comme Peter, pour identifier davantage que Vénus et la Grande Ourse. À ses yeux, les étoiles n'étaient que des points lumineux semés à travers le ciel. Certains plus brillants que d'autres. Certains plus loin que d'autres. Certains plus chanceux que d'autres.

Elle ouvrit la porte de la cuisine pour entrer avec Reba, écouta le bip-bip joyeux du système de sécurité, qui signalait qu'une des issues de la maison avait été ouverte. Ils utilisaient ce système scrupuleusement, mais il ne suffirait pas si quelqu'un leur voulait vraiment du mal. Il n'y aurait jamais assez d'alarmes, de murs, de chiens, de portails et de judas pour protéger la famille. Bip-bip. On se serait cru gardé par l'oiseau que poursuit le coyote dans les dessins animés.

Mais justement... l'oiseau ne se laissait jamais attraper.

– Tu sais ce que j'aimerais faire ce soir ? dit-elle à Peter, qui avait à

peine levé les yeux, penché sur son ordinateur pour terminer le travail qu'il avait rapporté à la maison.

– Trouver un glacier encore ouvert à cette heure-ci ?

– Non.

Elle éclata de rire, en pensant à la promesse du néon écarlate. LE*BONHEUR*DES*GOURMANDS. Le bonheur pouvait-il être aussi simple ? Peut-être, à condition de le vouloir. Certainement, si le malheur frappait à nouveau pour sa famille – quand il frapperait, car personne n'était épargné à vie, personne, et même Trudy Tackett allait découvrir que toutes les tragédies banales de la vie l'attendaient désormais –, ce serait une maigre consolation de savoir qu'elle était restée constamment sur ses gardes, méfiante et pessimiste. Elle se sentirait simplement idiote d'avoir manqué tout ce bonheur des gourmands.

– Non, je n'ai pas faim. Et puis, j'ai ma cache de biscuits, si c'était ça.

– Je croyais qu'Iso l'avait dénichée. Une fois de plus.

– Oui, mais j'ai trouvé une autre cachette. Une fois de plus.

– Quoi, alors ? (Peter l'attira sur ses genoux.) Dis-moi ce que ton cœur désire et je te l'offrirai.

Elle n'éprouva pas le besoin de répondre qu'elle pouvait très bien se l'offrir elle-même. D'ailleurs, elle aurait peut-être besoin qu'il l'aide, étant donné les ravages dont la peinture et l'humidité étaient capables dans une maison, au fil des ans. Avaient-ils un rasoir droit ? Un grattoir à utiliser comme levier ? Elle passa en revue le contenu de différents tiroirs, puis inspecta mentalement toutes les pièces de la maison. Iso était dans sa chambre, à faire Dieu sait quoi, Reba à ses pieds, subjuguée par le mépris qu'Iso lui témoignait. Dans la chambre voisine, Albie devait être au lit, la radio allumée, la veilleuse allumée. Indifférent au baseball pendant tout l'été, il avait tout à coup arbitrairement décidé qu'il était fan des Arizona Diamondbacks. Désormais, il s'endormait en écoutant une émission pour passionnés, puis arrivait au petit déjeuner plein d'histoires de lanceurs et de rachats de joueurs. En un clin d'œil, il avait oublié ses chers tyrannosaures. Et Peter était ici, le corps chaud sous son poids à elle qu'il supportait sans se plaindre. Mais elle aussi pouvait supporter le sien, cela dit.

– Cette nuit... cette nuit, j'aimerais dormir avec les fenêtres ouvertes.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce livre, comme beaucoup de ceux que j'ai écrits, s'inspire d'un crime authentique. Mais cette fois, je ne préciserai pas ma source. D'abord, j'ai rendu le cas en question méconnaissable, même pour ceux qui le connaissent bien. Et il incluait des violences sexuelles sur mineur. Il y a bien d'autres différences importantes, mais je n'ai pas envie de les énumérer ou de jouer aux devinettes. Disons simplement qu'un homme a violé et tué ses victimes, à une exception près, et que cet homme a été condamné à mort pour ses crimes. Un jour, je me suis mise à penser à cette exception, la seule victime encore en vie. Voilà tout ce qu'il faut savoir sur l'origine de ce livre.

Comme toujours, mes recherches ont été aidées par la générosité de bien des gens. Ma vieille amie Kathryn Kase m'a permis d'avoir accès aux avocats qui défendent les prisonniers dans le couloir de la mort. Jon Sheldon, procureur de Virginie, dont deux clients ont été exécutés dans les derniers mois de l'année 2009, s'est montré exceptionnellement prodigue de son temps, il m'a fourni des détails sur les conditions de vie dans des lieux que je n'ai pas été autorisée à visiter : Sussex I, la Maison de la mort et la chambre d'exécution (la comparaison avec Mayberry est de lui). Il m'a aussi aidée à rendre crédible la détention d'un homme dans le couloir de la mort pendant vingt ans, la Virginie ayant recours à la peine capitale plus souvent que presque tous les autres États d'Amérique. La Virginie a un site internet très riche sur ses prisons, où l'on trouve tous les détails nécessaires. J'ai mes idées sur la peine de mort, mais ce livre est un roman, pas un pamphlet, et j'ai veillé à ce que chaque sommet du triangle – pour, contre, sans opinion – soit représenté par un véritable être humain.

Merci, toujours, à Vicky Bijur, Carrie Feron, et à toute l'équipe de Morrow, notamment – mais pas seulement – à Tessa Woodward, Liate Stehlik, Sharyn Rosenblum et Nicole Chimsar. Merci à Alison Chaplin. Ethan Simon est un incomparable informateur sur les écoles publiques et leur politique actuelle. Le collège de North Bethesda présenté ici est néanmoins une pure fiction, même si les règles sont conformes à ce qui figure sur le site internet de l'école du comté de Montgomery. Et même si j'ai emprunté beaucoup d'anecdotes à tant de mes amis, au fil des années, je pense que Lisa Groves mérite des applaudissements

particuliers pour m'avoir laissé utiliser l'histoire du nougat aux cacahuètes, qui vient de son enfance à elle.

Ce livre a pour moi quelque chose d'inhabituel dans la mesure où les détails géographiques sont imaginaires, même s'il existe un cours d'eau appelé Sucker Branch dans le parc d'État de Patapsco. Certains croiront peut-être que Roaring Springs correspond à Oella, mais il s'agit en fait de mon cher Dickeyville. L'action se déroule en 2008, mais le climat décrit n'est pas forcément authentique. Pour l'essentiel, j'ai tout inventé, assise devant mon ordinateur. C'est ce que font les romanciers. Et j'ai regardé beaucoup de clips vidéo datant de 1985, sur MTV.com, car cela me semblait essentiel. Mais peut-être suis-je, moi aussi, quelqu'un qui a besoin de justifier chacun de ses actes, tout simplement.

Baltimore, Maryland, janvier 2010

1 Classée n° 1 au hit-parade le 16 février 1985, cette chanson figura pendant vingt-deux semaines au classement des cent titres les plus populaires.

2 Femme de lettres féministe australienne, très présente dans les medias anglais

3 Classée n° 7 au hit-parade le 8 juin 1985, cette chanson figura pendant vingt-deux semaines au classement des cent titres les plus populaires.

4 Petite fille et personnage principale d'une série de livres d'enfants américains inventée par Beverly Cleary

5 Classée n° 7 au hit-parade en 1985, cette chanson figura pendant vingt-trois semaines au classement des cent titres les plus populaires.

6 Petite fille du magnat de la presse Randolph Hearst. Son enlèvement en 1974 fut l'un des événements les plus marquants des années 70 aux États-Unis.

7 Classée n° 16 au hit-parade en 1983, cette chanson figura pendant vingt semaines au classement des cent titres les plus populaires.

8 Classée n° 1 au hit-parade en 1985, cette chanson figura pendant vingt-cinq semaines au classement des cent titres les plus populaires.

9 Classée n° 1 au hit-parade le 8 juin 1985, cette chanson figura pendant vingt-quatre semaines au classement des cent titres les plus populaires.

10 Classée n° 8 au hit-parade le 13 juillet 1985, cette chanson figura pendant vingt et une semaines au classement des cent titres les plus populaires.

11 Cette chanson de James Taylor, sortie en 1985, ne figura jamais au hit-parade.

Sans jamais dépasser le 34^e rang, l'album resta pendant cinquante-quatre semaines au classement des cents titres les plus populaires.